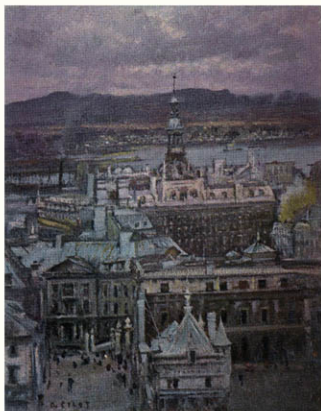


Les Demi-civilisés

JEAN-CHARLES HARVEY

ÉDITION CRITIQUE
PAR GUILDO ROUSSEAU



BNM

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

Les Demi-civilisés

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

comité de direction :

Roméo Arbour, Laurent Mailhot, Jean-Louis Major

DANS LA MÊME COLLECTION

Paul-Émile Borduas, *Écrits I* (André-G. Bourassa, Jean Fisette,
Gilles Lapointe)

Arthur Buies, *Chroniques I* (Francis Parmentier)

Jacques Cartier, *Relations* (Michel Bideaux)

Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché* (Antoine Sirois et
Yvette Francoli)

Albert Laberge, *la Scouïne* (Paul Wyczynski)

Joseph Lenoir, *Œuvres* (John Hare et Jeanne d'Arc Lortie)

La « Bibliothèque du Nouveau Monde » entend constituer un ensemble d'éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche (CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES) administré par l'Université d'Ottawa et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Jean-Charles Harvey

Les Demi-civilisés

Édition critique

par

GUILDO ROUSSEAU

Université du Québec
à Trois-Rivières

1988

Les Presses de l'Université de Montréal
C.P. 6128, succ. « A », Montréal (Québec), Canada H3C 3J7

Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada
a accordé une subvention pour la publication de cet ouvrage.

ISBN 2-7606-0815-8

Dépôt légal, 2^e trimestre 1988

Bibliothèque nationale du Québec

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés

© Les Presses de l'Université de Montréal, 1988

© Les Éditions de l'Homme pour le texte des *Demi-civilisés*

INTRODUCTION*

C'est une affirmation maintes fois répétée par Harvey que sa vie occupe une place essentielle dans son œuvre d'écrivain. Chez lui, l'écriture est conçue comme une sublimation des sens et un chavirement du cœur, comme une recherche constante de soi-même. Trop longtemps on n'a voulu voir en lui qu'un écrivain à idées, un pamphlétaire intransigeant, un libertaire révolté. Nous découvrons quelles passions il a nourries pour la nature, la femme et l'amour, combien sa philosophie de l'existence est parsemée de doutes, d'inconséquences et d'actes de foi, comment il a poursuivi son culte de la liberté de l'individu sans pour autant parvenir à se délivrer des religiosités de son enfance. Le roman vécu est chez lui le point de départ du roman fictif¹ : la confession, l'égotisme et le libre arbitre sont en honneur dans ses romans, comme le sont d'ailleurs le parti pris, la peinture des mœurs et le spiritualisme humain.

* Pour la liste des sigles et abréviations, voir p. 81-82.

1. La transposition des souvenirs d'enfance et de jeunesse est le premier chaînon qui unit Harvey à son œuvre romanesque : « Les premières pages de mes *Demi-civilisés* reflètent avec assez d'exactitude mon état d'esprit à cette époque », confie-t-il à Maurice Laporte en 1937 (« Une heure avec M. Jean-Charles Harvey », *le Canada*, 10 février 1937, p. 2) ; lors de la réédition du roman, en 1962, il avouera encore à Jean Paré : « Le début du roman était autobiographique. Comme mon personnage, après mes études, j'ai été en communauté. C'était chez les jésuites. J'en suis sorti à vingt-deux ans. Peu après, j'ai aussi abandonné le droit. Mais le reste du livre est inventé. J'ai toutefois puisé dans mes souvenirs d'enfance pour la description des personnages et des lieux où Max Hubert a passé la sienne. J'ai même connu des caractères épisodiques, comme le *bootlegger* Abel Warren. L'histoire de sa disparition en mer, j'en ai connu les péripéties. Mais c'est tout. Par la suite, c'est le hasard qui a voulu que ma vie ressemble au déroulement du roman » (« *Bootlegger d'intelligence en période de prohibition* », *le Nouveau Journal*, 20 janvier 1962, p. 3).

*Les années
de
formation*

Jean-Charles Harvey est né le 10 novembre 1891 à La Malbaie, dans le comté de Charlevoix, de Jean Harvey, menuisier, et de Delvina Trudel, dont il était le quatrième enfant. Orphelin de père à l'âge de huit ans, il passe une grande partie de son enfance chez son grand-père William, à Saint-Irénée, dans la maison ancestrale, bâtie sur les hauteurs du rang Terrebonne. C'est là, au milieu d'une famille de paysans, pauvres mais travailleurs, qu'il goûte aux premières odeurs d'une nature farouche et grandiose, qu'il apprend à devenir l'homme de plein air, avide de connaître et de sentir par tous les sens l'élan instinctif qui bat sans arrêt à travers la vie des bêtes, le mûrissement des fruits sauvages ou le souffle du large, mais qui imprègne aussi l'âme de mille et un « souvenirs apparentés à ceux d'un premier amour² ». Avec son oncle Ernest, il connaît les randonnées exaltantes de la chasse et prend « goût au meurtre des bêtes³ », au point qu'il ne saura jamais plus résister à la tentation de monter chaque automne en forêt et d'abattre la victime « longtemps contemplée dans ses rêves⁴ ».

Harvey a aussi évoqué la place que sa mère a occupée dans sa vie d'écrivain. Avant son grand-père William qu'il affectionnait particulièrement, elle fut sa seule et véritable éducatrice : « Jusqu'à l'âge de treize ans, raconte-t-il dans son autobiographie, je ne fréquentai pas d'autre école que celle de ma mère » ; c'est d'elle qu'il a reçu, affirme-t-il encore, « la formation la plus individualiste qui soit⁵ ». Il lui sera toujours reconnaissant de lui avoir enseigné que « la lumière libératrice entre par la porte du

2. « Aimez-vous la mer ? », *le Petit Journal*, 28 juin 1964, p. 10.

3. *Des bois, des champs, des bêtes*, p. 78.

4. *Ibid.*, p. 79. Voir aussi « Souvenirs d'enfance et d'âge mûr », *le Canada*, 31 décembre 1935, p. 2.

5. « Manuscrits autobiographiques », f. 68 (US, fonds Harvey, V/33).

doute⁶ », allant jusqu'à lui témoigner publiquement son éternelle admiration⁷.

Hors de la famille, c'est la vie de collègue au petit séminaire de Chicoutimi. Le jeune Jean-Charles y entre, en septembre 1905, grâce à la générosité de sir Rodolphe Forget, député conservateur de Chicoutimi, qui possédait une résidence somptueuse à Saint-Irénée. Cette vie de collègue, déjà marquée par la forte empreinte classique, est traversée d'événements ou d'expériences qui tiendront plus tard une place majeure dans l'œuvre de l'écrivain : ce sont les années fougueuses de la Ligue nationaliste canadienne, de l'Association catholique de la jeunesse canadienne (A.C.J.C.), du Parti nationaliste, des harangues passionnées d'Henri Bourassa et d'Armand Lavergne, dont les échos se font entendre dans les cercles d'études des collèges classiques comme dans tout le Québec. Le jeune Harvey vit au milieu d'une jeunesse partisane, nationaliste jusqu'à la fièvre : « J'avais la foi *provinciale*, la foi qu'on ne discute pas et qu'on ne permet à personne de discuter⁸. » Comme la plupart de ses ca-

6. « Manuscrits autobiographiques », f. 69 (US, fonds Harvey, V/33). Max Hubert use d'une expression similaire peu de temps après son départ définitif du grand séminaire : « Un immense désir de savoir, au lieu de croire, s'empara de mon être. Mille problèmes jaillissaient du fond de ma conscience avec le signe intelligent du doute, et j'éprouvais comme une joie pénible, si on peut dire, à secouer un poids formidable de préjugés et d'erreurs » (*les Demi-civilisés, infra*, p. 113).

7. « Quand se taira le cri de la race », *le Jour*, 25 septembre 1937, p. 1 ; voir aussi Maurice Laporte, « Une heure avec M. Jean-Charles Harvey », *le Canada*, 10 février 1937, p. 2.

8. « Nationalisme vs Provincialisme », *le Jour*, 2 octobre 1937, p. 1. Harvey rappelle ainsi cette période de sa jeunesse : « J'étais en versification quand, pour la première fois, je fus témoin d'une agitation politique en cette province. Un nouveau parti, formé et conduit par quatre ou cinq néophytes bourrés d'illusions, marchait à la conquête de l'État. Henri Bourassa, Olivar Asselin, Armand Lavergne et quelques centaines d'étudiants fanatisés par la parole ardente des apôtres du nationalisme, se donnaient pour mission de détruire les vieux partis pour les remplacer par une espèce de système idéal et sans discipline. Dans leurs journaux et leurs discours, ils épuisaient le vocabulaire des idées nobles, grandes et généreuses, parlaient sans cesse au nom du Christ et de son Église, exaltaient le patriotisme et critiquaient sans merci les pouvoirs existants et tous les hommes publics qui se permettaient de marcher sous l'une ou l'autre des deux grandes dénominations politiques du pays. L'effervescence était à son comble. Dans les collèges et les universités, la jeunesse, toujours prête à gober les envolées oratoires, facile à prendre dans une utopie, se livrait au nationalisme. On crut un moment qu'une ère nouvelle se levait » (« Trente-cinq ans de vie politique », *le Cri de Québec*, 19 juin 1925, p. 1). Voir aussi : « Armand Lavergne », *le Canada*, 9 mars 1935, p. 3 ; « Les livres : *Trente ans de vie nationale* d'Ar-

marades de classe, il fut à la fois « jeune-patriote » et « anti-impérialiste » :

À certaines périodes de ma vie, j'ai été anti-impérialiste. Le collège, dirigé par quelques bons ecclésiastiques qui ne voyaient rien en dehors d'une classe ou d'une salle de récréation, avait fait de moi un ardent nationaliste. Dans ce temps-là, 95 pour cent des collégiens avaient pour dieux deux matamores éloquents, Henri Bourassa et Armand Lavergne [...]. Nous étions fanatisés et heureux de l'être⁹.

Puis ce sont les années recluses chez les jésuites, d'abord à la maison Saint-Joseph du Sault-aux-Récollets, où il entre le 22 août 1908. À la fin de son noviciat, le 22 août 1910, il prononce ses premiers vœux et entreprend son jувénat sous la direction des pères Maurice Beaulieu et Armand Chossegras, qui se partagent les cours de littératures française, latine et grecque. Au cours des trois années suivantes, de 1912 à 1915, il fait ses études de philosophie au scolasticat de l'Immaculée-Conception, à Montréal. Au premier contact avec cette nouvelle matière, le jeune scolastique souffre de ne pouvoir discuter plus en profondeur les thèses philosophiques et théologiques que lui présentent ses professeurs. C'est alors qu'il se sent « abruti spirituellement¹⁰ », comme il l'expliquera plus tard, et qu'il remet en question non seulement sa vocation de prêtre, mais encore ses convictions religieuses : « J'ai commencé à perdre la foi chez les jésuites dans le choix des livres d'études¹¹ », avouera-t-il en 1964. En proie au scepticisme moral et religieux, Harvey quitte la Compagnie de Jésus le 22 janvier 1915, après avoir demandé et obtenu ses *lettres dimissoriales*. C'est aussi à cette période qu'il faut reporter le développement décisif chez lui d'une pensée sensualiste¹² comme source d'énergie vitale, de bonheur et d'harmonie. L'homme harveyen n'aura de divin que l'image de lui-même.

mand Lavergne », *le Canada*, 2 avril 1935, p. 2 ; « Souvenirs électoraux », *le Canada*, 29 août 1935, p. 2 ; « Le coup de 1911 », *le Jour*, 26 mai 1945, p. 1.

9. « En quoi suis-je un impérialiste ? », *le Jour*, 25 juillet 1942, p. 3 ; voir aussi « Nationalisme et provincialisme », *le Jour*, 2 octobre 1937, p. 1.

10. Cité par Marcel-Aimé Gagnon, *Jean-Charles Harvey, précurseur de la révolution tranquille*, p. 31.

11. *Ibid.*, p. 359.

12. Lettre à Maurice Laporte, 25 novembre 1936 (US, fonds Harvey, I/3).

Peut-être, à vrai dire, Harvey se berce-t-il de généreuses illusions sur l'homme et la bonté de sa nature ? Sorti du scolasticat à l'âge de vingt-quatre ans, il n'a en effet de la vie qu'une vague idée. C'est « naïf et rougissant comme une couventine non dessalée¹³ » qu'il entre, grâce à son protecteur sir Rodolphe Forget, comme reporter au journal *la Patrie*, après avoir suivi sans trop d'enthousiasme quelques cours de droit à l'Université de Montréal, préférant plutôt la compagnie des étudiants délurés avec qui il guigne du coin de l'œil les filles sortant des maisons louches avoisinant le vieil immeuble universitaire de la rue Saint-Denis¹⁴. Et puis c'est la rencontre de Marie-Anne Dufour, le mariage, le 25 septembre 1916, et son départ de *la Patrie* pour *la Presse*, où il s'initie vraiment au métier de journaliste en rédigeant les comptes rendus du procès de Jules Fournier contre le maire de Montréal Médéric Martin¹⁵, ou encore en dressant de « flamboyants » reportages en faveur de la participation du Canada à la Grande Guerre¹⁶.

Mais ce sont surtout les années passées à Montmagny qui vont le marquer. Vers la fin du mois d'août 1918, Harvey quitte en effet son emploi de reporter à *la Presse* pour accepter celui de gérant de la publicité à la Machine agricole nationale Ltée de Montmagny. Tout semble alors lui sourire. Il voit doubler ses appointements de reporter, qui étaient de vingt-cinq dollars par semaine, et il entrevoit enfin la possibilité de sortir de la pauvreté qu'il a toujours connue. Mais les espoirs se muent en une chaîne serrée de désillusions et de soucis financiers, qui auront

13. « Confession sans ferme propos », *le Jour*, 16 septembre 1937, p. 2.

14. « Les étudiants sont là », *le Petit Journal*, 27 octobre 1963, p. 10.

15. « Confession sans ferme propos », *le Jour*, 16 septembre 1937, p. 2. Sur son passage à *la Patrie*, voir « Noces d'or tragiques », *le Petit Journal*, 9 août 1964, p. A-8.

16. « Noces d'or tragiques », *le Petit Journal*, 9 août 1964, p. A-8. Harvey rappelle ainsi cette époque où il était journaliste débutant à *la Presse* : « J'étais alors jeune journaliste employé dans un quotidien de Montréal. Mon chef des nouvelles, le regretté Edmond Chassé, m'avait chargé de suivre et d'exalter, chaque fin de semaine, les ministres [Thomas-] Chase Casgrain, [Pierre-Édouard] Blondin et [Esiöff-Léon] Patenaude, en tournée dite patriotique à travers le Québec. Jamais je n'ai entendu autant de beaux et touchants discours sur le courage, la noblesse de nos pioupious étripés au front des Flandres. C'était touchant à brail-ler. On préparait la fameuse loi de conscription qui devait, plus tard, susciter une sanglante émeute dans les rues de la Vieille Capitale. Mes flamboyants comptes rendus de propagande, pour le salut de la civilisation et de la liberté, n'avaient pas convaincu nos compatriotes de la nécessité de donner leur vie pour la cause ».

un effet décisif sur la cristallisation de ses idées. Son épouse Marie-Anne meurt le 17 février 1921, quelques semaines après la naissance de leur troisième fille. À l'automne de la même année, c'est le désastre financier de la Machine agricole, qui annonce la fermeture prochaine des célèbres usines d'instruments aratoires de Montmagny. En même temps, c'est la ruine et la disparition, au profit de la Banque Hochelaga, de son principal bailleur de fonds, la Banque nationale, qui avait accordé aux usines de Charles-A. Paquet un prêt de cinq millions¹⁷.

Pour Harvey, c'est le drame. Ses rêves d'ascension sociale pour lui et sa famille¹⁸ s'écroulent et avec eux le reste de ses convictions nationalistes et de ses croyances juvéniles. Seul et sans appui, il lui faut tout recommencer. L'apprentissage de la vie est pour lui bel et bien terminé. À la fois meurtri et mûri par cette « école d'insuccès et de malheurs », qui est aussi « la meilleure des écoles¹⁹ », il ne sera jamais plus le même. Les événements douloureux de l'année 1921 provoqueront chez lui une crise psychologique, d'où sortira condamnée « la mystique racique²⁰ », Marcel Faure, mais d'où naîtra aussi, impudique et scandaleuse, la vocation de l'homme harveyen, *les Demi-civilisés*.

Le journaliste de parti

Les années qui suivent ne seront pas moins riches d'enseignement. Entré au journal *le Soleil* en février 1922, Harvey y gravit un à un les échelons du métier : chroniqueur financier, courriériste parlementaire, assistant du chef des nouvelles, adjoint au rédacteur en chef et, enfin, rédacteur en chef du 27 mai 1927

17. Sur la faillite de la Machine agricole de Montmagny, voir G. Rousseau, *Jean-Charles Harvey et son œuvre romanesque*, p. 43-45.

18. Son frère Oscar, ainsi que son beau-frère Euclide Boucher, marié à sa sœur Laura le 20 juin 1910, l'avaient suivi à Montmagny et étaient employés à la Machine agricole.

19. « Confession sans ferme propos », *le Jour*, 16 septembre 1937, p. 2.

20. « Manuscrits autobiographiques », f. 15 (US, fonds Harvey, V/33).

au 25 avril 1934. Pendant douze ans, il sera au cœur des événements qui façonnent alors la vie politique, sociale et culturelle de la ville de Québec.

Cette vie lui plaît. Il a la conviction qu'elle peut lui procurer ce qui lui a toujours manqué : la sécurité financière et la reconnaissance sociale de son talent. À une condition cependant : il lui faut demeurer, cette fois, du bon côté de la barricade ! Or, il n'y a pas de journaliste sans journal, et tout article, qu'il soit de tête ou non, est lié aux exigences d'une entente tacite, à la fois idéologique et économique. Harvey accepte ces contraintes²¹ : il se convertit au journalisme de parti et il fait siens les intérêts du journal *le Soleil* dont les vues et les politiques sont, à l'époque, celles du parti libéral et de son chef, Louis-Alexandre Taschereau²².

Ce journalisme de parti, Harvey le vit néanmoins d'une façon exaltante. Alors qu'autour de lui ses confrères sombrent dans l'anonymat, il occupe, lui, l'avant-scène de l'actualité, joue le rôle de porte-parole du parti et côtoie des politiciens qui apprécient ses dons de propagandiste. Plus encore, il a la confiance des chefs du parti : le Premier ministre Louis-Alexandre Taschereau et Ernest Lapointe, alors bras droit du Premier ministre du Canada Mackenzie King, ne cessent de lui rappeler combien sa plume, prodigieuse et féconde, leur est indispensable²³. Harvey peut alors se flatter d'être le premier journaliste du parti :

J'arrivais à Québec environ un an après l'accession de Louis-Alexandre Taschereau à la fonction de premier ministre. J'en devais repartir seize ans plus tard, c'est-à-dire moins de deux ans après la chute du grand homme. Ma carrière et la sienne ont ceci de commun que, durant ces années-là, elles eurent presque simultanément leur principal point de départ, leur succès et leur drame. Ajoutons qu'elles furent liées l'une à l'autre, dans une certaine

21. « Manuscrits autobiographiques », f. 19 (US, fonds Harvey, V/32).

22. Premier ministre du Québec, du 9 juillet 1920 jusqu'à sa démission, le 11 février 1936. Sur la carrière politique de L.-A. Taschereau, voir : Antonin Dupont, *les Relations entre l'Église et l'État sous Louis-Alexandre Taschereau*, Montréal, Guérin, 1973, 366 p. ; Bernard L. Vigod, *Quebec Before Duplessis : The Political Career of Louis-Alexandre Taschereau*, Kingston/Montréal, McGill-Queen's University Press, 1986, 312 p.

23. « Manuscrits autobiographiques », f. 10 (US, fonds Harvey, V/33).

mesure, comme la pensée peut l'être à la parole. Car ma plume était alors politiquement au service d'Alexandre²⁴.

N'exagérons pas cependant la soumission du journaliste Jean-Charles Harvey. S'il respecte le parti pris libéral du journal – le mot d'ordre du parti, le jeu des intrigues politiques, la cause du gouvernement Taschereau – c'est pour en tirer aussitôt un effet d'affrontement. Sous le discours anonyme de ses éditoriaux, se mesurent le talent redoutable du polémiste, le don du styliste maniant avec brio les variantes ironiques de la métaphore du « crétinisme²⁵ », ou encore l'art de l'écrivain qui, à chaque détour du texte, laisse parler à travers les faits la variété de ses références culturelles et historiques. Journaliste engagé, certes ! Ce sera aussi un romancier critique toujours soucieux d'anticiper l'avenir, qui se rangera à la cause de l'art utile dans le but exprès de sonder les plaies de la société de son temps.

Cette écriture journalistique, savamment ironique, se poursuit encore dans les articles signés d'un pseudonyme. À la limite, il y a autant de Harvey journalistes que de pseudonymes sous le couvert desquels il s'exprime pour ainsi dire en contrebande²⁶ : Benjamin Doré, Un Sauvage, Alceste, Vendredi, Sapho, ne sont que quelques-unes de ses « fausses identités »

24. « Au temps d'Alexandre », f. 1 (US, fonds Harvey, V/33).

25. L'une des expressions favorites de Harvey pour décrier le climat social des années trente. Voir, à titre d'exemple, les articles suivants, non signés, parus dans *le Soleil* : « Le crétinisme politico-religieux » (3 février 1927, p. 4) ; « Interminable papotage d'échevins » (7 janvier 1931, p. 4) ; « Qu'on ne nous crétinise pas », 8 octobre 1932, p. 16. Enfin, dans un article intitulé « Qu'est-ce qu'un crétin » ? (*le Jour*, 24 septembre 1938, p. 1), Harvey a longuement expliqué la signification culturelle qu'il attribuait au mot « crétinisme ».

26. Harvey faisait paraître, sous divers pseudonymes, dans les journaux de l'époque, des articles qu'il reproduisait par la suite dans *le Soleil*. Le procédé était habile : il lui permettait non seulement de provoquer l'opinion publique sur des sujets brûlants, mais aussi de prendre part au débat à titre d'éditorialiste. Voir notamment son article « On juge l'arbre à ses fruits : les insuffisances de l'instruction dans le Canada français », signé « Un Sauvage », paru dans le journal *le Canada*, le 20 décembre 1932, p. 2, dans lequel il dénonce le monopole de l'Église sur la pensée intellectuelle de l'époque. À la suite de la « Mise au point nécessaire » d'Olivar Asselin, parue également le même jour dans *le Canada*, l'article en question est reproduit quelques semaines plus tard dans *le Soleil* (12 janvier 1933, p. 4). Voir aussi sur la même question de l'enseignement secondaire et universitaire au Québec, l'éditorial très sévère d'Olivar Asselin « Pour parler sans ménagements » (*le Canada*, 22 mai 1933, p. 2), ainsi que le commentaire de Harvey, paru en page éditoriale du *Soleil*, le 24 mai suivant, sous le titre « Le courage d'une opinion », et Jean Paré, « Bootlegger d'intelligence en période de prohibition », *le Nouveau Journal*, 20 janvier 1962, p. 3.

préférées, celles qui lui permettent de jouer, à son tour, à l'hypocrite, à la vierge offensée, au tartuffe parmi les tartuffes. De là, par nécessité, l'allure caricaturale de ses « Coups de crayons » ou de ses « Entretiens avec Trissotin » – pour ne nommer que ces deux chroniques – grâce auxquelles il fait le pitre devant tous ces « Veuillots veuillotants » ou ces « politico-religiosocrétins de *l'Action catholique*²⁷ », se déroband ainsi à tout ce qui ressemble à une contrainte idéologique ou politique. De là aussi sa prédilection pour la métaphore du publicain malheureux dans la « bergerie » des « saintes nitouches » et des « pharisiens quotidiennement drapés dans la divine pensée du Christ, qu'ils mettent en lambeaux²⁸ ». Tout Harvey tient dans ce conflit de la vérité et du mensonge, de la lumière et des ténèbres de l'esprit²⁹. C'est là que nous pouvons le cerner, au-delà de ces flottements d'identité qui perturbent constamment son rapport au réel et l'amènent à préférer cette fuite en avant dans l'imaginaire fantastique, si caractéristique de son écriture romanesque.

Les débats littéraires tiennent aussi une place importante dans l'écriture journalistique de Harvey. Ici encore, il a contre lui « la chapelle littéraire de Québec³⁰ ». Rédacteur de la chronique littéraire³¹ du *Soleil*, il raille et semonce les poétereaux et les « terroiristes » de la Société des arts, sciences et lettres de Québec³², dont « la prose de flotteurs de bois » est la « plaie des lettres canadiennes³³ ». Aussi est-il lui-même, à son tour, l'objet de

27. « Mensonges de pharisiens », *le Soleil*, 30 décembre 1932, p. 4 ; voir aussi « Le crétinisme politico-religieux », *le Soleil*, 3 février 1927, p. 4 [non signé].

28. *Ibid.* ; voir aussi « Je vous remercie Seigneur... », *le Soleil*, 17 août 1927, p. 4 [non signé].

29. « Critique littéraire : Une opinion sur *Grand-Louis l'Innocent* », *le Soleil*, 11 juillet 1928, p. 11.

30. « Chronique littéraire : Une opinion qui date de loin », *le Cri de Québec*, 31 juillet 1925, p. 4.

31. De 1922 à 1934, Harvey a signé dans *le Soleil* une quantité impressionnante d'articles sur la vie artistique et littéraire. Pour un relevé exhaustif de ces articles, voir Sylvianne Savard-Boulanger, « La pensée politique de Jean-Charles Harvey journaliste », Sherbrooke, thèse de doctorat ès arts, faculté des arts, Université de Sherbrooke, 1985, p. 281-292.

32. Société fondée en 1917 dans le but de défendre et de propager la langue et la culture françaises au Québec et au Canada. Elle fut surtout une association régionale, prônant le nationalisme et le régionalisme littéraire.

33. « Chronique littéraire : une opinion qui date de loin », *le Cri de Québec*, 31 juillet 1925, p. 4 ; voir aussi « La vérité en littérature », dans *Pages de critique*, p. 13.

leur prose vindicative. Le traitent-ils de « goujat », de « ouistiti » ou de « sale paltoquet », Harvey continue de répandre sur eux son venin satirique, « d'écheniller, comme il se plaît à le répéter, les arbres rongés de prose iroquoise ou de vers pastiches³⁴ ». Il regrette qu'aucun écrivain digne de ce nom n'ait revendiqué, depuis la mort d'Arthur Buies³⁵, la liberté d'inspiration tombée en déshérence :

On a tellement abusé du mot *national* que deux ou trois générations des nôtres, convaincus qu'il n'y avait pas de salut littéraire en dehors de l'esprit de village, ont passé presque tout leur temps à se copier les uns les autres. Nous avons tellement imité en tous genres que, en choisissant un livre par an sur une période de vingt-cinq ans, nous découvririons que le livre de 1927 est la vingt-cinquième imitation de l'imitation. Pareil procédé n'est pas humain. Il fait trop songer à la manière de l'abeille, qui, depuis des milliers d'années, n'a pas changé sa façon de pondre ses œufs et de faire du miel³⁶ !

La doctrine littéraire dont Harvey se réclame ici, c'est celle de la vie en perpétuelle évolution, du moi souverain de l'artiste. La liberté qu'il revendique, c'est d'abord celle de l'écrivain, dont il affirme en même temps avec force les devoirs. Aussi dresse-t-il avec sa verve polémique coutumière un réquisitoire contre le nationalisme littéraire de Camille Roy³⁷, de Lionel Groulx³⁸, de la Société des arts, sciences et lettres de Québec³⁹ : « Dans la plupart des écrits de chez nous, dit-il, les idées (ou ce qu'on appelle idées) et les sentiments exprimés ne représentent pas la personnalité de celui qui écrit, mais bien les artifices, les préjugés, l'hypocrisie et le psittacisme de son milieu⁴⁰. »

34. « Chronique littéraire : une opinion qui date de loin », *le Cri de Québec*, 31 juillet 1925, p. 4. Il écrira encore : « Quand on combat le crétinisme régional, on plaide pour [sic] le régionalisme littéraire » (« Coups de crayons », *le Soleil*, 28 novembre 1933, p. 4).

35. Arthur Buies, né à Montréal le 24 janvier 1840 et décédé à Québec le 26 janvier 1901.

36. « Une littérature nationale », *le Soleil*, 15 décembre 1927, p. 4 [non signé].

37. « Notre littérature à la Sorbonne », *le Soleil*, 20 avril 1933, p. 4.

38. Voir sa critique sur « *Les Rapailages*, essai de terroir canadien-français de l'abbé Lionel Groulx », dans *Pages de critique*, p. 96-101.

39. « Au jour le jour : propos littéraires », *le Soleil*, 24 décembre 1926, p. 22.

40. « Le courage d'une opinion », *le Soleil*, 24 mai 1933, p. 4 [non signé].

Il ira jusqu'à affirmer : « la culture est une élimination ; elle n'est pas une ingurgitation⁴¹ ! »

C'est en homme averti du changement social que Jean-Charles Harvey s'oppose au nationalisme littéraire de son temps⁴². Rien, en effet, ne serait plus faux que d'en faire un journaliste confiné derrière son bureau de rédacteur en chef et concoctant quelque brillant article en faveur du parti libéral. Peu d'écrivains québécois de cette époque ont eu, plus que lui, la possibilité de voyager à travers le Canada et les États-Unis, et de sentir les courants d'idées et les bouleversements technologiques et économiques qui pénétraient le Québec et transformaient les modes de vie traditionnels⁴³. S'il ironise sur les capucinades des régionalistes, c'est que, précisément, il leur reproche de tourner le dos au réel et à leur époque. Alors que tout change autour d'eux, ils s'évertuent à conter fleurette à des « bergère[s], dans un pays qui n'en a pas⁴⁴ ! »

[...] tous les jours, il y a du nouveau sous le soleil car tout change, le monde et nous. Nous ne sentons pas comme nos grands-pères :

41. « Entretiens avec Trissotin », *le Soleil*, 30 décembre 1926, p. 16.

42. Selon Harvey, un profond désir de changement animait à l'époque la jeunesse : « [...] la majorité des jeunes ont cessé d'être conformistes ; ils veulent du changement », déclarait-il en 1937 ; et il ajoutait : « La raison de cet état d'esprit, je dirais de cette exaspération, est que la plupart des 'moins de trente ans' ont vu leur premier élan vers la vie ou l'action se briser contre le mur des vieilles institutions. Ils ont trouvé toutes les issues fermées par ce mur et ils ont dès lors songé à la nécessité de démolir. Le malheur les force aujourd'hui de promener un regard critique sur toute la structure économique et si, de cette pensée collective et intense, avivée par l'instinct de conservation, naît la conclusion que cette structure est incompatible avec les besoins nouveaux, il n'y a aucun doute que celle-ci s'écroulera » (Maurice Laporte, « Une heure avec Jean-Charles Harvey », *le Canada*, 10 février 1937, p. 2). Sur l'idée du changement en littérature, voir son article « Le colonialisme littéraire : à propos d'une déclaration du poète canadien Wilson MacDonal, à Toronto » (*le Soleil*, 29 juin 1931, p. 4), ainsi que sa conférence sur « La littérature canadienne et des obstacles qui l'empêchent de se développer », prononcée devant les membres du Club Kiwanis, le 9 juillet 1931 (« Causerie de J.-C. Harvey au Kiwanis », *le Soleil*, 10 juillet 1931, p. 3 et 8).

43. Sur les voyages de Harvey au Canada et aux États-Unis, voir entre autres : « Halifax à vol d'oiseau, chronique de voyage », *le Soleil*, 3 et 4 juillet 1928 ; « De Québec à Victoria, avec l'Association parlementaire de l'Empire », *le Soleil*, 1^{er} – 22 septembre 1928 ; « À bord du *Laurentic* de Québec à New York », *le Soleil*, 29 juillet – 1^{er} août 1932.

44. *Pages de critique*, p. 143.

la fin du jour qui fait pleurer le romantique ne fait qu'éveiller en notre âme des émotions esthétiques. Le même spectacle n'est pas vu par tous avec les mêmes yeux. Hier on courait sur le rail ; aujourd'hui on vole dans l'azur. Il y a plus, là, qu'une transposition de niveau : il y a un changement psychologique. Vous tricotez vos phrases en un temps de grande industrie !...⁴⁵

L'idée du « changement psychologique » issu de la production de biens matériels et de leur consommation, voilà l'intuition sur laquelle Harvey fonde l'art d'écrire du poète et du romancier. Voilà posé aussi le conflit des valeurs entre le social et le littéraire, entre les visions du monde et les rapports de pouvoir, entre l'intellectuel et la société. Cette idée maîtresse peut sembler douteuse si l'on considère les discordances et même les contradictions qui jalonnent l'œuvre journalistique et littéraire de Harvey. Pourtant, elle habite l'homme aussi bien que l'écrivain. La première œuvre imprimée de Jean-Charles Harvey est une brochure d'une quarantaine de pages intitulée *la Chasse aux millions*, publiée à Québec, au printemps 1921, sous les auspices du Crédit industriel. Sous-titrée *l'Avenir industriel du Canada français*, cette plaquette est à la fois une sorte de leçon d'économie sociale et une vision « réaliste » du Québec « au moment *psychologique* de son histoire⁴⁶ ». Treize ans avant *les Demi-civilisés*, apparaît, dans cet essai qui tient du pamphlet et de l'étude de mœurs, un des thèmes fondamentaux de la pensée de Harvey : « Exister n'est pas tout : il faut vivre, vivre avec éclat, avec force, avec prestige, avec autorité⁴⁷ ! » Ce thème constitue le fond même de son idéal de vie et de son art d'écrire ; on le retrouve jusque dans son dernier roman *André le Possesseur*, encore inédit, écrit alors que Harvey a plus de soixante-dix ans.

45. « Entretiens avec Trissotin », *le Soleil*, 25 mai 1927, p. 4.

46. *La Chasse aux millions ; l'avenir industriel du Canada français*, p. 40.

47. *Ibid.*, p. 18.

*La genèse
du
roman*

C'est sur le même thème que débute *les Demi-civilisés* dont le protagoniste déclare : « En dehors de la pensée, de la beauté et de l'amour, c'est-à-dire en dehors de la vie, rien n'a d'importance à mes yeux⁴⁸. » L'aveu provocateur de Max Hubert était aussi celui de Jean-Charles Harvey. Maintes fois déjà, il avait dénoncé la façade de moralité sociale qui exerçait sa souveraineté sur les cœurs et les esprits. Il y a là un éclairage double et réciproque qui permet d'apprécier la somme d'expériences personnelles que contiennent *les Demi-civilisés*.

Plus encore, l'homme explique le roman. Dès l'adolescence, par ses origines paysannes et sa condition d'orphelin pauvre et, plus tard, par sa fréquentation des milieux politiques, Harvey a connu le médiocre et le parvenu, le mensonge et la laideur. *Les Demi-civilisés* n'échappent pas à cette obsession de la médiocrité sous sa forme caricaturale du crétinisme intellectuel. Ce serait mal connaître Harvey que de penser qu'il n'a jamais douté de son talent, qu'à l'occasion il ne s'est pas comparé à Trissotin, et qu'il n'a pas parfois envié l'arriviste politicien ou l'homme d'affaires roublard, dont il a peint la bêtise et l'immoralité sociale. C'est pourquoi ce roman n'est pas en dehors de la vie : ni de celle de Harvey ni de celle de son temps.

Harvey a lui-même formulé à quelques reprises les intentions qui furent à l'origine des *Demi-civilisés*. Il aurait voulu d'abord peindre « les travers et les vices⁴⁹ » d'un milieu québécois nouveau : celui de la petite bourgeoisie d'affaires obnubilée par le pouvoir de l'argent et l'influence américaine. L'observation réaliste et caricaturale de ce « milieu petit-bourgeois de Québec et autres lieux⁵⁰ » accuse un drame bien particulier.

48. *Les Demi-civilisés*, *infra*, p. 85.

49. « Témoignages », dans *le Roman canadien français. Évolution. Témoignages. Bibliographie*, Montréal, Fides, « Archives des lettres canadiennes », t. III, 1964, p. 280.

50. Introduction de l'édition de 1962, *infra*, p. 265.

À qui lit attentivement *les Demi-civilisés*, la vie à Québec dans ces années 1920-1930 y apparaît sous un jour assez tragique. Tout y est ramené aux problèmes de l'argent, que les uns n'ont pas pour subsister, et que les autres dépensent follement. Les usuriers, les notaires malhonnêtes, les agioteurs de toute espèce y ont leur place aux côtés des politiciens retors, des «boot-leggers» et des contrebandiers d'alcool. Enfin, le cadre économique traditionnel – symbolisé par les campagnes en faveur de la colonisation ou du «retour à la terre» – tend à disparaître au profit d'entreprises industrielles d'envergure nationale et nord-américaine⁵¹. Certes, le but de Harvey n'est pas de restituer la réalité de son époque mais de s'en servir comme moteur des passions humaines. En ce sens, le réel est partout dans *les Demi-civilisés*, tantôt largement évoqué, tantôt saisi à même les plus infimes détails de la vie quotidienne.

Il en va de même du changement social qui remet en cause les anciennes vertus commerciales et annonce l'apparition de la modernité industrielle. Harvey en a perçu la valeur symbolique : il fut l'un des rares écrivains de son époque à reconnaître que la révolution industrielle qui s'accomplissait sous ses yeux modifiait en même temps et radicalement le mode de vie traditionnel, les coutumes et même le caractère psychologique de ses contemporains. Ses attaques virulentes contre le mouvement régionaliste ne s'expliquent pas autrement :

Vint le jour où de jeunes écrivains ou journalistes crurent le temps venu d'enrayer la vogue de la *terroïromanie*. Je fus l'un de ceux-là. Non que le genre fût mauvais, au contraire. Tous les genres sont bons en littérature ; mais la population urbaine commençait à dépasser la rurale et la révolution industrielle qui s'accomplissait en retard chez nous, n'en faisait pas moins des progrès très rapides. Pour la première fois, on se rendit compte que le territoire du Québec n'était cultivable que sur une bande de sol arable très étroite, allant de l'est à l'ouest et que, par conséquent l'avenir de ce pays reposait non pas sur la charrue, mais sur les cheminées d'usine. Une humanité nouvelle se développait sur les rives du Saint-Laurent. L'écrivain, miroir de son milieu, devait en tenir compte⁵².

51. Yves Roby, *les Québécois et les investissements américains (1918-1930)*, p. 31-54.

52. «Témoignages», dans *le Roman canadien-français*, p. 277 ; voir aussi «Population rurale et population urbaine», *la Renaissance*, 10 août 1935, p. 90.

Quant à la chronique scandaleuse de l'époque, elle n'est pas non plus absente du roman. Harvey a puisé abondamment dans les faits divers qui faisaient alors la manchette des journaux. La peinture du milieu petit-bourgeois, les anecdotes et les traits de caractère qui alimentent l'ironie mordante du romancier sont loin d'être entièrement imaginaires⁵³, bien que nous ne puissions pas dire que l'homme d'affaires Meunier soit un tel ou le député Brisefer un tel, et que tel scandale vient de tel fait divers plutôt que de tel autre. Il demeure que Harvey a nourri son imagination créatrice de la réalité contemporaine. Que ce soit pour décrire l'hypocrisie sociale de l'époque, pour en dénoncer les méfaits, ou pour décrier le « crétinisme » intellectuel de la petite bourgeoisie, c'est à des faits connus du public ou dont il a entendu parler dans les divers milieux qu'il a fréquentés que Harvey a fait le plus souvent appel.

Le documentaire n'est ici qu'accidentel mais il se mêle insidieusement à la fiction, au point que parfois le comportement de tel ou tel personnage outrepassa la vraisemblance. Ainsi Harvey ne se fait pas faute de rapporter malicieusement ce qu'a de ridicule un « échevin » de la ville de Québec comme Tranchemontagne qui s'est monté une bibliothèque dont tous les livres portent, sur le dos, en lettres d'or, son propre nom, ou encore ce député de l'Assemblée législative qui intente un procès à la Compagnie de transport pour lui avoir livré une copie de la Vénus de Milo sans ses deux bras ! Voilà le genre de moquerie lourde avec laquelle Harvey stigmatise l'esprit de ces petits bourgeois qui mettent l'hypocrisie au rang des vertus sociales : « Les bons riches, chez nous, écrira-t-il moins de deux ans après la parution des *Demi-civilisés*, ce sont les commandeurs, les enrubbannés à cervelle molle et à sang de tomate, qui refuseront le

53. *Les Demi-civilisés* sont-ils pour autant un roman à clé ? L'éditeur Albert Pelletier l'affirmait, qui confiait à Alfred DesRochers : « Que ce roman à clefs déplaie aux Québécois du Saint-Sépulcre et aux contrebandiers qui ne fument pas encore de l'opium et n'ont pas encore assassiné, qu'est-ce que ça fait ? » (Lettre à Alfred DesRochers, le 28 avril 1934, ANQ-S, fonds Alfred DesRochers.) Ce n'était pas néanmoins l'opinion de Harvey qui a toujours prétendu qu'il n'avait voulu faire aucun portrait : « Si vous écrivez un roman de mœurs, par exemple, elle [la foule] mettra des noms de personnages vivants sur vos héros. N'ai-je pas failli me faire écorcher vif parce qu'une partie du public voulait à tout prix que mes *Demi-civilisés* fussent de l'histoire et non du roman » (« La psychologie du lecteur », *les Idées*, juillet 1935, p. 57).

dindon de Noël à un frère dans le besoin et qui, le lendemain, paieront cinq cents dollars pour être vus et photographiés à côté d'un manteau de soie⁵⁴. »

Les riches d'un côté, les pauvres de l'autre. Voilà, en somme, l'ultime scandale que Harvey tient à dénoncer sous le couvert de la parodie et de la satire. Les personnages qu'il met en scène sont des êtres marqués par leur milieu et leur mode de vie : leur quartier, leur maison, leurs meubles les définissent et les révèlent tout autant que leurs actes de générosité, leurs bas calculs ou leur soif de l'argent. *Les Demi-civilisés* foisonnent d'individus ainsi soumis à leur condition sociale ; du paysan tenu de payer sa dîme au mercanti, en passant par « la triple alliance du capital, du pouvoir civil et des choses saintes⁵⁵ », c'est toujours l'argent qui est le moteur des passions humaines. Le roman est rempli de chiffres, d'opérations frauduleuses, de trafics d'influence, de spéculations de toutes sortes. Et que de pauvreté ! Les petites gens y sont dépouillées de leurs économies ; les ouvriers y gagnent à peine de quoi nourrir leur famille. Dans cette ville de Québec en proie à la crise économique, l'argent est aussi rare que l'honnêteté. Bien avant la parution des *Demi-civilisés*, Harvey avait dénoncé le « formidable système de vol légalisé⁵⁶ » qui aboutit au krach du 24 octobre 1929 et plongea le monde occidental dans la pire des crises économiques. Plus encore, il vit dans « cette chute vertigineuse des valeurs mobilières⁵⁷ » la préfiguration du roman dont il venait de commencer la rédaction.

Les débuts de la composition des *Demi-civilisés* se situent au cours de l'été 1929. Harvey s'est-il mis à la tâche plus tôt ? Il est difficile de le préciser. Dès 1925 cependant, il ambitionnait d'écrire un roman dont l'action se situerait en pleine ville de Québec. Dans un article intitulé « Coup de pinceau », il évoque

54. « Réflexions d'un pessimiste en 1936 », *les Idées*, janvier 1936, p. 32.

55. *Les Demi-civilisés*, *infra*, p. 219.

56. « La restitution ou la mort ; l'une des causes profondes de la crise actuelle », *le Soleil*, 6 juillet 1932, p. 4. Sur la crise économique des années trente, voir Paul-André Linteau *et al.*, *Histoire du Québec contemporain : le Québec depuis 1930*, p. 11-167.

57. « *L'Autre guerre* ; péripéties du drame de la bourse, par Jean Maria », *le Soleil*, 23 juin 1931, p. 4.

cette possibilité, en précisant comment la ville de Champlain suscite en lui « un sentiment d'art », combien il serait intéressant de la décrire, « non pas avec son cerveau, qui ne voit que des faits et des dates, mais avec le cœur qui, lui, voit le cœur des choses ». Et il ajoute : « Ces sentiments m'agitaient et m'inspiraient mille sujets de romans merveilleux, taillés dans une splendide réalité, au moment où je déambulais lentement, par l'ineffable dimanche dernier, dans la voie escortée d'arbres et de jolies maisons, qu'on appelle le chemin Sainte-Foy⁵⁸. »

Harvey rêvait d'écrire un roman de la ville, qui serait une sorte d'antiroman du terroir. Plus d'une fois, il avait dénoncé « l'orgie de terroir⁵⁹ » dans laquelle se cantonnait depuis un quart de siècle la littérature québécoise. Et surtout, il s'intéressait au roman de peinture sociale qui a ses racines dans la réalité quotidienne, minutieusement décrite :

Il est des sujets essentiels qu'un auteur canadien, même en restant dans les bornes de l'orthodoxie, ne saurait traiter sans risquer son avenir. Les études d'âmes et de mœurs qui ne conviendraient pas à des timorées de couvent seront naïvement considérées comme voltairiennes ou corruptrices. Un roman où serait observée avec une scrupuleuse véracité la vie de certaines classes ou de certains individus, dans nos villes et – pourquoi pas ? – dans nos campagnes, serait interdit dans les petits centres. Je pourrais nommer tel libraire trifluvien qui refusa de vendre un livre canadien qui offensa sa pudibonderie⁶⁰.

L'idée d'un tel roman remonterait peut-être même à 1923, sous une forme assez différente, qui n'aurait pris qu'en 1925 un aspect un peu plus élaboré. Le 1^{er} décembre 1923, *le Soleil* annonce en effet que « l'auteur de *Marcel Faure*, M. Jean-Charles Harvey, serait à mettre la dernière main à un nouveau roman qui ne sera pas de moins bonne qualité que le premier [...] et qui porterait le titre de *Francine*. Il étudierait dans ce roman le vrai type de la Québécoise et d'avance l'on s'en délecte⁶¹. » Qu'est-il advenu de ce roman presque achevé ? Harvey l'a-t-il réellement terminé ? On peut en douter. En avait-il même composé la plus

58. « Coup de pinceau », *le Cri de Québec*, 14 août 1925, p. 4.

59. *Pages de critiques*, p. 94.

60. *Ibid.*, p. 27.

61. « De nouvelles œuvres vont enrichir notre littérature », *le Soleil*, 1^{er} décembre 1923, p. 19.

grande partie ? Comme bien d'autres romans harveyens, *Francine* n'existait peut-être que dans l'imagination du romancier. À cette époque, Harvey consacre presque tout son temps au journalisme ; la création lui est difficile, comme il s'en plaint un jour à Louis Dantin : « Le journaliste est en train de tuer l'artiste en moi. Je réagis de mon mieux, mais je me demande ce qu'il adviendra de moi quand les forces m'abandonneront⁶². »

Où en est la rédaction des *Demi-civilisés* en cet été 1929 ? Si l'on en croyait la lettre à Louis Dantin, précédemment citée, elle n'en serait qu'à des notes griffonnées sur quelques feuilles. Chose certaine, le titre du roman n'est nullement *les Demi-civilisés*, qui viendra beaucoup plus tard. Serait-ce *l'Heure nouvelle*, titre d'un projet de roman dont l'existence nous est révélée pour la première fois le 25 mars 1929, lorsque Harvey fait paraître son recueil de contes *l'Homme qui va...*⁶³ ? Harvey avait à l'époque plus d'une œuvre en chantier. Non seulement avait-il rédigé *l'Homme qui va...*, entre le 15 novembre 1928 et le 30 janvier 1929⁶⁴, mais il avait encore ébauché divers projets de romans, dont *les Barbares en smoking*, qui devient *Smoking et Makinaw*, puis *les Affamés*, roman encore inédit, « écrit durant la crise économique des années 30⁶⁵ », et dans lequel Harvey entendait soulever « les problèmes de l'heure, surtout la lutte entre le prolétariat et la ploutocratie de l'argent⁶⁶ ».

Deux lettres de juillet 1929 et janvier 1930, l'une à Louis Dantin et l'autre à Alfred DesRochers, semblent appuyer l'hypothèse que Harvey a commencé la rédaction des *Demi-civilisés* au cours de l'été 1929. Il vient de recevoir le prix David pour son recueil *l'Homme qui va...* ; tout fier, il remercie Louis Dantin

62. Lettre à Louis Dantin, 25 janvier 1930 (BNQ, fonds Gabriel Nadeau).

63. En page 4 du recueil, Harvey annonce effectivement la parution prochaine d'un roman intitulé *l'Heure nouvelle*, ainsi qu'un deuxième volume de *Pages de critique* et un essai sur l'évolution du monde britannique, *Que deviendra le Commonwealth ?*

64. Lettre à Louis Dantin, 11 mars 1929 (BNQ, fonds Gabriel Nadeau).

65. *Des bois, des champs, des bêtes*, p. 117.

66. Lettre à Maurice Laporte, 25 novembre 1936 (US, fonds Harvey, 1/3), et Maurice Laporte, « Une heure avec M. Jean-Charles Harvey », *le Canada*, 10 février 1937, p. 2.

d'avoir, par sa critique des plus favorables, attiré l'attention du jury sur son ouvrage ; puis il lui fait cette confiance :

Il me faut maintenant aborder un grand roman qui paraîtra au cours de l'hiver prochain. Cette œuvre est terminée dans ma tête ; mon cerveau en est rempli : c'est la hantise de mes jours et de mes nuits. Vous serez l'un des premiers à le lire⁶⁷.

La seconde lettre est plus explicite, puisqu'elle fait état d'un titre qui éclaire la gestation même de l'œuvre ; elle est adressée à Alfred DesRochers et datée du 3 janvier 1930 :

Je prépare un roman : *L'Homme qui revient...* Mais j'ai fort peu de temps libre. Il me faut travailler le soir, après des jours de fatigue. Entre onze heures et minuit, j'ai sommeil, et je me décourage en songeant qu'une vertu soporifique émane peut-être de la prose que j'écris⁶⁸.

Voilà donc établie la filiation entre le recueil de contes *l'Homme qui va...* et le roman qu'il espère publier avant la fin de l'hiver 1930. Cependant le mois de janvier s'achève sans que Harvey soit parvenu à terminer le manuscrit. En effet, le 25 du même mois, il écrit à Louis Dantin qu'il « traîne toujours son Salut quotidien à la sueur de son front », et il ajoute :

C'est une œuvre d'imagination qui confine souvent au fantastique, mais elle fourmille d'innovations réalistes. Le titre est : *L'Homme qui revient...* Mon héros principal : *Tristan Bonhomme*. Celui-ci vient de reprendre sa vie sur la terre, parce qu'il l'a manquée une première fois. Mais je me demande s'il ne la manque pas une seconde fois⁶⁹.

Et voici que le 7 novembre 1930, il adresse à Alfred DesRochers trois longs poèmes dont l'un, intitulé « La mort de Dorothée », rappelle la fin des *Demi-civilisés* :

En même temps, tu recevras « La Mort de Dorothée », une fantaisie en mineur, inspirée par la tempête d'hier soir. Ces vers, tous bâclés entre neuf heures et onze heures de la veillée, sont le résumé de la fin de mon roman, *L'Homme qui revient*. Ils ne sont qu'une ébauche ; mais dis-moi si l'idée est bonne. Dorothée, devenue folle, s'enfuit de chez elle, s'élance vers la demeure de son bien-aimé, mais s'égare et meurt dans la tempête, sur les plaines

67. Lettre à Louis Dantin, 7 juillet 1929 (BNQ, fonds Gabriel Nadeau).

68. Lettre à Alfred DesRochers, 3 janvier 1930 (ANQ-S, fonds Alfred DesRochers).

69. Lettre à Louis Dantin, 25 janvier 1930 (BNQ, fonds Gabriel Nadeau).

d'Abraham. Dans son agonie, elle voit Montcalm, Wolfe et leurs soldats monter vers le ciel, dans la rafale, semblables à une armée de Pierrots. Ce que j'ai de mieux là-dedans, c'est Wolfe rimant avec golfe⁷⁰.

Harvey aurait-il terminé la rédaction de son roman ? Rien ne permet de l'affirmer, si ce n'est que « La mort de Dorothee » contient en germe le dénouement des *Demi-civilisés*. En fait, la rédaction de *l'Homme qui revient...* est de plus en plus laborieuse. Le mois de novembre passe, et d'autres encore, que le roman est loin d'être achevé : « Je suis bien lent à terminer *l'Homme qui revient...* », confie-t-il à Louis Dantin le 11 décembre 1930 ; puis il ajoute : « Vous ne sauriez imaginer toutes les entraves professionnelles et sociales qui s'opposent à mon travail d'écrivain. C'est à devenir fou. Je souhaiterais parfois être enfermé entre quatre murs d'une prison, pour avoir le temps... le temps⁷¹ ! » Même si le titre du roman apparaît fréquemment sous la plume de Harvey et dans sa correspondance pendant les années 1929 et 1930, l'œuvre ne sera réellement reprise et menée à bonne fin qu'au cours des années 1932 et 1933.

Obsédé par le désir de finir *l'Homme qui revient...*, Harvey se rend compte que ses charges de rédacteur en chef compromettent de plus en plus sa carrière d'écrivain. Il avait jusqu'ici accepté la discipline du journal, en sauvant le peu d'indépendance qu'il lui restait à force de talent et d'imagination. Maintenant cette indépendance, il l'estime l'avoir trop, et inutilement, aliénée. Non seulement remet-il en cause sa sujétion au journal *le Soleil*, mais encore les décisions politiques du parti au pouvoir dont l'idéologie lui semble désormais une imposture entretenue par la vénalité de ses chefs. C'est sans doute chez lui le signe d'une profonde crise de conscience. Pendant des années, il s'était dévoué à la cause du parti libéral ; il dut constater que le parti ne consentait qu'à se servir de lui, sans aucune contrepartie. Rien n'illustre mieux d'ailleurs les effets de cette crise que le peu d'articles qu'il fait paraître dans *le Soleil* en 1930 et 1931. En somme, Harvey remet en cause sa propre écriture journalisti-

70. Lettre à Alfred DesRochers, 7 novembre 1930 (ANQ-S, fonds Alfred DesRochers). Voir Appendice III.

71. Lettre à Louis Dantin, 11 décembre 1930 (BNQ, fonds Gabriel Nadeau).

que. Le journaliste qu'il est devenu lui fait maintenant horreur, le rend même physiquement malade :

Je suis « tanné » de m'avachir dans le cul d'un grand journal dont je suis obligé d'avalier toutes les déjections. J'éprouve un tel besoin d'indépendance que le désir de libération me fait au cœur une véritable douleur physique. Je ne suis pas fait pour passer ma vie entière à exprimer des idées qui ne sont pas les miennes et à obéir à des ordres idiots. Mon rêve est de devenir chef de la génération nouvelle, qui ne demande qu'un nom, qu'un point de ralliement, pour se révéler. Il ne nous est plus permis, il me semble, de vivre en marge de la civilisation. Il faut que quelqu'un se lève enfin pour enrayer, pendant qu'il est temps encore, la complète crétinisation d'une race. La tâche en vaut la peine. Je la tenterai, dussé-je y succomber. J'aurai du moins eu un beau moment dans ma vie⁷².

Harvey se remettra sérieusement à *l'Homme qui revient...* pendant l'été 1931, lors de ses vacances à Trois-Pistoles. Il a bien l'intention cette fois de parachever le manuscrit. Hélas ! il n'y consacre que quelques semaines. Le Premier ministre Louis-Alexandre Taschereau annonce en effet la tenue d'une élection générale pour le 24 août. Harvey doit alors rentrer immédiatement à Québec et se lancer, bien malgré lui, en campagne électorale. À tort ou à raison, il se montre réticent à jouer le rôle de premier journaliste du parti ; en proie à des contradictions qui vont croissant depuis plus d'un an⁷³, il lui en coûte de défendre l'image d'un gouvernement éclaboussé par toutes sortes de scandales politiques et financiers, ceux entre autres impliquant la *Beauharnois Power Corporation*⁷⁴.

L'éclatante victoire des libéraux sur les conservateurs calme néanmoins Harvey. Change-t-il pour autant d'opinion à l'égard du parti libéral, fort maintenant de ses soixante-dix-neuf sièges à l'Assemblée législative ? Rien ne nous laisse croire à un revirement soudain de sa part. Tout au plus abandonne-t-il son

72. Lettre à Alfred DesRochers, 2 mars 1931 (ANQ-S, fonds Alfred DesRochers).

73. *Ibid.*, 10 janvier 1931 (ANQ-S, fonds Alfred DesRochers).

74. On reprocha particulièrement à la compagnie d'avoir versé près d'un million de dollars aux caisses électorales des partis politiques, mais surtout au parti libéral qui était alors au pouvoir à Ottawa et à Québec. Voir à ce propos : « L'aventure de Beauharnois », dans Clarence Hogue, édit., *Québec, un siècle d'électricité*, Québec, Libre Expression, 1979, p. 89-106, et Antonin Dupont, *Les Relations entre l'Église et l'État sous Louis-Alexandre Taschereau, 1920-1936*, p. 308-339.

projet de fonder une revue mensuelle, où tous ses amis seraient invités à exprimer librement leurs opinions⁷⁵. Aussi est-ce avec un certain pincement au cœur, sinon avec le sentiment d'être victime « d'une société pourrie, à base d'hypocrisie et pleine de canailles⁷⁶ », qu'il se remet à *l'Homme qui revient...* Cette fois, c'est le roman qui subit la mutation que la société se refuse à elle-même : la véhémence protestation du journaliste contre « les artifices, les préjugés, l'hypocrisie et le psittacisme de son milieu⁷⁷ » deviendra celle du romancier qui se raconte lui-même en faisant valoir son besoin d'authenticité, ses ambitions intellectuelles et ses scrupules d'artiste.

De janvier 1932 à la fin de décembre 1933, Harvey procède à une refonte de *l'Homme qui revient...* L'intention première de donner ainsi une suite à *l'Homme qui va...* s'efface devant la préoccupation de mettre à nu les mensonges de l'homme en société⁷⁸. En l'absence de tout manuscrit, il nous est impossible de mesurer l'étendue des remaniements auxquels il s'est livré. Il est néanmoins certain que Harvey a alors effectué une révision partielle de son manuscrit, puisque *les Demi-civilisés* se réfèrent à des événements des années 1932 et 1933. Et il ne s'agit pas là d'un simple cadre chronologique. Harvey ne se contente pas de transcrire les traits et les anecdotes⁷⁹ que lui propose alors l'actualité ; il dissèque les corps sociaux et les individus qui les représentent. Dans son roman, il reprend et refait en quelque sorte ses éditoriaux et ses chroniques⁸⁰, comme s'il voulait rivaliser avec lui-même, être pour une fois le journaliste libre de tout pouvoir politique. Entre l'esquisse d'un Tristan Bonhomme qui devait revenir sur terre refaire sa vie et l'autobiographie romancée d'un Max Hubert, racontée à la première per-

75. Lettre à Alfred DesRochers, 1^{er} février 1931 (ANQ-S, fonds Alfred DesRochers).

76. *Ibid.*, 2 mai 1934 (ANQ-S, fonds Alfred DesRochers).

77. « Le courage d'une opinion », *le Soleil*, 24 mai 1933, p. 4. Voir aussi ses deux articles : « La fête nationale des Canadiens français », *le Soleil*, le 23 juin 1933, p. 4, et « On juge l'arbre à ses fruits : les insuffisances de l'instruction dans le Canada français », *le Canada*, 20 décembre 1932, p. 2.

78. Lettre à Alfred DesRochers, 2 mai 1934 (ANQ-S, fonds Alfred DesRochers).

79. Voir *infra*, p. 116, n. 11 ; p. 126, n. 2 ; p. 163, n. 5.

80. Voir *infra*, p. 130, n. 3 ; p. 208, n. 10.

sonne, il y a ainsi l'histoire d'un drame personnel, celui de Harvey qui, parce qu'il doit accepter les règles et les contraintes du journalisme de parti, met quotidiennement en péril son individualité d'écrivain⁸¹.

En remaniant ainsi *l'Homme qui revient...*, Harvey revenait à la conception du roman exprimée en 1925 : « Un roman où serait observée avec une scrupuleuse véracité la vie de certaines classes ou de certains individus⁸². » C'était déjà à la petite bourgeoisie de la ville de Québec que le romancier pensait, et plus précisément, à son étroitesse d'esprit, qui allait devenir l'un des principaux thèmes des *Demi-civilisés*. Mais ce qui confirme peut-être davantage la portée collective du roman, c'est le fait que Harvey en modifie le titre. De *l'Homme qui revient...* aux *Demi-civilisés*, on passe du cas individuel à l'être collectif. Un axiome tiré de sa chronique « Coups de crayons », parue le 12 décembre 1933, rappelle jusqu'à quel point le roman de la peinture sociale préoccupe Harvey à cette époque : « Une race qui n'a pas encore de roman de mœurs est une race qui n'observe pas ou qui est moralement ligotée⁸³. »

Jugement capital, qui atteste encore l'importance que le romancier accordait aux rapports entre l'individu et la société, et par conséquent, au temps sociologique. *Les Demi-civilisés* se donnent comme la traversée d'horizons temporels qui expriment l'interaction des groupes sociaux et des personnages littéraires. Un peu comme la structure de la fugue est, si l'on veut, donnée en puissance une fois posée la dualité thématique du sujet et du contresujet, le roman repose sur une série de tableaux d'égale importance, mais dont aucun ne semble devoir s'achever, sinon dans la confrontation entre les faits sociaux et les faits de conscience. Si l'action du roman demeure au fond très linéaire, sa trame romanesque obéit quant à elle à des nœuds d'événements, où se trouvent concentrées plusieurs scènes importantes

81. Lettre à Alfred DesRochers, 1^{er} février 1931 (ANQ-S, fonds Alfred DesRochers).

82. *Pages de critique*, p. 27.

83. « Coups de crayons », *le Soleil*, 12 décembre 1933, p. 4.

quasi simultanées : l'enfance de Max Hubert (p. 85-104) ; sa rencontre avec Dorothée Meunier (p. 109-118), les trois années de parution du *Vingtième Siècle* (p. 149-217), la mort de Luc Meunier et le suicide de Thomas Bouvier (p. 249-257), sont autant de moments cruciaux où se superposent diverses intrigues qui ne se tissent qu'exceptionnellement les unes avec les autres.

Parfois, le « nœud » est constitué par une amorce, à l'intérieur du présent, d'un événement capital encore à venir, nouant ou dénouant ainsi dans l'espace ou dans le temps des destinées indépendantes. Max et Dorothée voient en effet leur amour compromis par la réapparition d'un événement survenu à l'époque où ils n'étaient encore que des enfants : le meurtre d'Abel Warren par Luc Meunier, au temps où les deux hommes faisaient de la contrebande d'alcool entre les îles Saint-Pierre-et-Miquelon et Québec. Crime passionnel, puisque Warren était l'amant de la jeune femme de Meunier et, par conséquent, le père véritable de Dorothée. De même, il est nécessaire que l'énigmatique Américaine Kathleen Ross séjourne quelque temps au Québec, pour que son reportage anecdotique sur la vie mondaine québécoise introduise le portrait de la petite bourgeoise, qui n'a pas paru jusqu'alors, et prépare ainsi la dénonciation par le *Vingtième Siècle* d'un système social fondé sur la triple alliance du capital, du pouvoir civil et du clergé.

Destinés à amener les rebondissements de l'action, ces nœuds d'événements sont de rares ponts jetés entre les différentes parties du roman. À la réflexion, la construction des *Demi-civilisés* sert la vision du monde de Harvey. Les événements qu'il conte ne sauraient se dérouler à rebours ; non seulement s'insèrent-ils dans le temps extérieur, mais ils sont encore soumis à toutes les régulations sociales, les circonstances de la vie ou les hasards biographiques, qui empêchent par exemple l'individu d'aimer autrement que selon le modèle socio-affectif permis. Voilà aussi pourquoi les *Demi-civilisés* affirme un devenir. Max Hubert se singularise en effet uniquement au regard d'une socialité à venir : celle de l'individualisme social, qui annonce un changement de société.

*La notion
de
« demi-civilisé »*

Ironie du sort, c'est d'abord un discours du cardinal Villeneuve qui éclaire le titre du roman. Le 16 janvier 1934, Harvey commentait en effet en page éditoriale du *Soleil* l'importante causerie que l'archevêque de Québec avait prononcée quatre jours plus tôt devant le Cercle universitaire de Montréal. Reproduit dans la plupart des journaux québécois de l'époque, le discours du prélat fit figure d'événement⁸⁴, tant par son contenu apologétique que par le ton volontairement dur avec lequel le chef de l'Église canadienne fustigeait la paresse d'esprit de l'élite intellectuelle canadienne-française. Harvey ne pouvait rater une telle occasion d'intervenir à son tour dans le débat, surtout que le blâme venait cette fois-ci de très haut et était énoncé en termes d'une extrême sévérité ! Témoin ces passages du discours qu'il reprend textuellement dans son éditorial :

[...] sur ce continent, où le travail intellectuel est dur, et où l'américanisme utilitaire a fait tourner les plus fortes têtes, l'on n'a pas beaucoup pensé en profondeur.

Il y en a qui s'en consolent. À quoi bon, pensent-ils, viser si haut ! Soyons modestes, agissons selon nos moyens. C'est la modestie des lâches et des obtus ! La prudence des médiocres qui ne savent point qu'on fabrique toujours les moyens en fonction de l'idéal. [...]

À quoi bon ! Il y a des bêtes que la lumière fatigue, par exemple les hiboux : y aurait-il des esprits qui leur ressemblent ? Il en est qui répugnent aux hauteurs : ce sont des faibles. Il en est qui ont l'âme trop petite pour ressentir les grandes passions et tressaillir aux grandes conquêtes de la science. C'est trop peu de noblesse intellectuelle.

Il y a plus. À quoi bon ? Eh ! bien, à conserver le peu que nous avons acquis, au moins, à nous défendre contre les torrents qui nous inondent, à prendre notre place dans la civilisation actuelle,

84. « L'université, école de haut savoir et source de directives sociales », *le Devoir*, 15 janvier 1934, p. 4 et 5. Voir aussi : « Nous n'avons pas encore les universités qu'il nous faut », *la Presse*, 15 janvier 1934, p. 13, 16 et 17 ; « Haut savoir et directives sociales. Texte de la magistrale causerie prononcée samedi dernier, au Cercle universitaire de Montréal, par S.E. le cardinal Villeneuve », *l'Action catholique*, 16 janvier 1934, p. 4 et 17.

comme des hommes et non pas comme des nains, gonflés et prétentieux⁸⁵.

De telles paroles avaient de quoi plaire à Harvey. Elles corroboraient le jugement qu'il avait lui-même maintes fois porté sur les lacunes de l'enseignement universitaire au Québec⁸⁶. Surtout, elles donnaient une sorte de caution morale – du moins le croyait-il – au roman qu'il s'appropriait à publier. Il concluait son éditorial en des termes dont la relation avec le titre et le contenu du roman *les Demi-civilisés* ne fait aucun doute :

Des nains gonflés et prétentieux ! Combien des nôtres qui ont manqué de noblesse spirituelle au point de se contenter de notions de demi-savants ou de demi-civilisés peuvent se coiffer de cet humiliant chapeau !

[...] On peut trouver ces paroles très dures. Ce n'est pas nous qui les avons provoquées. Remarquons seulement qu'il fallait ce coup de fouet d'un cardinal aux énergies intellectuelles de notre province pour susciter une réaction⁸⁷.

Une autre source, littéraire cette fois, mérite d'être retenue. Harvey s'est peut-être souvenu de la pièce de théâtre *le Demi-monde* d'Alexandre Dumas fils, dont le titre, très suggestif, pouvait mettre en branle son imagination. La pièce fut représentée à l'Auditorium de Québec par la troupe parisienne Sorrel-Lambert, le 25 octobre 1922. Harvey y a vraisemblablement assisté et il est probablement l'auteur du compte rendu non signé paru le lendemain dans *le Soleil*⁸⁸. Certes, l'action de ce drame est fort loin de l'affabulation des *Demi-civilisés* : des femmes déchues cherchent à se réconcilier avec le monde de la bourgeoisie qui ne veut et ne voudra jamais d'elles ; d'autres, issues de ce même milieu bourgeois, connaissent à leur tour la déchéance. Néanmoins, la pièce de Dumas aurait pu fournir à Harvey un certain canevas. Comme dans *les Demi-civilisés*, on y voit la

85. « Le coup de fouet à l'ambition », *le Soleil*, 16 janvier 1934, p. 4 [non signé].

86. Voir notamment : « Opinions de lettrés », *le Soleil*, 19 mai 1922, p. 6 ; « S'ils voulaient », *ibid.*, 23 mai 1923, p. 6 ; « On juge l'arbre à ses fruits : les insuffisances de l'instruction dans le Canada français », *ibid.*, 12 janvier 1933, p. 4, ainsi que ces deux articles non signés parus dans le même journal : « Allez votre chemin », 2 juin 1933, p. 4 et « L'encombrement des carrières », 11 août 1933, p. 4.

87. « Le coup de fouet à l'ambition », *le Soleil*, 16 janvier 1934, p. 4.

88. « *Le Demi-monde* », *le Soleil*, 26 octobre 1922, p. 14.

peinture d'un milieu social où les opinions bourgeoises et les préjugés qui les fondent sont malicieusement rapportés.

Rappelons aussi la pièce à succès d'Édouard Pailleron, intitulée *le Monde où l'on s'ennuie*, représentée au même Auditorium par des artistes de la scène française, le 29 septembre 1928. Cette comédie fit une profonde impression sur Harvey, qui signa dans *le Soleil*, le 1^{er} octobre suivant, un long article où il rappelait l'à-propos de la pièce de Pailleron : « Le succès d'une telle œuvre est d'autant plus durable et assuré, écrit-il, que le snobisme, le conventionnel et l'esprit platement bourgeois y sont impitoyablement poursuivis⁸⁹. » Alors qu'il s'apprêtait à écrire un roman sur les travers de la petite bourgeoisie de la ville de Québec, il serait étonnant que Harvey, admirateur de Molière, n'eût pas apprécié les résonances de cette pièce qui lui rappelait *les Précieuses ridicules*.

Si *les Demi-civilisés* doivent se réclamer d'une quelconque filiation, c'est à Harvey et à son époque qu'il faut d'abord songer. Comment en effet ne pas rapprocher certaines scènes du roman des vitupérations journalistiques de Harvey contre le milieu politique et culturel de son temps⁹⁰ ? De nombreux faits biographiques, qui constituent une part de l'affabulation du roman, se retrouvent aussi dans ses contes et ses nouvelles, dans ses romans *Marcel Faure*, *les Affamés* et *André le Possesseur*, ou tout simplement dans ses chroniques où il rappelle les lieux de son enfance. Par ailleurs, certains passages du roman sont textuellement empruntés à sa correspondance avec M^{gr} Camille Roy⁹¹. Quant à l'expression même de « demi-civilisé », Harvey a pu la trouver dans les journaux de son temps. Qu'il nous suffise de signaler, entre autres, cet article pour le moins révélateur, intitulé « Le

89. « Grand succès du *Monde où l'on s'ennuie* », *le Soleil*, 1^{er} octobre 1928, p. 18.

90. Voir *infra*, p. 131, n. 7 ; p. 178, n. 2 ; p. 219, n. 3. Faut-il rappeler que Harvey a pu aussi se souvenir du roman d'Arsène Bessette, *le Débutant. Roman de mœurs du journalisme politique dans la province de Québec*, paru en 1914 ? S'il faut toujours se garder des comparaisons hasardeuses, il est néanmoins impossible de ne pas rapprocher les deux romans : non seulement ont-ils été tous deux condamnés par les autorités religieuses de l'époque, mais leur contenu foisonne de personnages, d'idées et de sentiments qui rappellent la parenté d'esprit des deux romanciers.

91. Lettre à M^{gr} Camille Roy, 28 avril 1929 (US, fonds Harvey, I/2). Voir Appendice II, p. 274-277.

prince chez les demi-civilisés », paru dans *le Soleil* du 23 mai 1925, et relatant le séjour du Prince de Galles parmi les « indigènes » de l'Afrique du Sud. Comme quoi les représentations culturelles ne sont jamais tout à fait innocentes ! Elles reflètent et façonnent à la fois les mentalités ; elles s'inscrivent surtout dans l'histoire d'une société. Harvey n'avait guère besoin de parcourir la planète pour faire surgir devant son imagination l'état social et culturel de son temps : il lui suffisait d'observer.

Le scandale

des

Demi-civilisés

Quand *les Demi-civilisés* sortirent des presses de l'imprimeur Paul-Émile Rioux de Drummondville, le 6 avril 1934, nul ne soupçonnait de quelle conséquence serait l'événement. Dirigées par Albert Pelletier, les Éditions du Totem, fondées en novembre 1933, n'avaient fait paraître que trois ou quatre titres dont *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon et *Chaque heure a son visage* de Medjé Vézina. Harvey lui-même ne pressentait rien de dangereux dans le fait de publier un roman dont les pages lui paraissaient sans doute moins téméraires que les éditoriaux qu'il produisait quotidiennement, depuis sept ans, à titre de rédacteur en chef du *Soleil*.

Certes, Harvey se savait surveillé⁹². Journaliste et écrivain depuis plus de quinze ans, il s'était fait plus d'ennemis que d'amis par sa manière de voir, de sentir et d'éprouver le monde. Les régionalistes ne lui pardonnaient pas sa critique impitoyable à leur endroit ; les chefs de file de la pensée nationale – ceux de l'*Action française* en tête – le tenaient en suspicion, lui repro-

92. Sur les débats suscités par la parution des écrits de Harvey avant 1934, voir : « Manuscrits autobiographiques », f. 10 (US, fonds Harvey, V/33) ; *supra*, Chronologie, 16 novembre 1922, 5 février 1924 et 11 mars 1925 ; *les Demi-civilisés*, *infra*, p. 150, n. 2 ; Jean-Charles Harvey, « Confession sans ferme propos », *le Jour*, 16 septembre 1937, p. 2 ; Lettre à M^{re} Camille Roy, 28 avril 1929, Appendice II, p. 274-277 ; G. Rousseau, *Jean-Charles Harvey et son œuvre romanesque*, p. 140-144 ; Marcel-Aimé Gagnon, *Jean-Charles Harvey, précurseur de la révolution tranquille*, p. 33-56.

chant notamment la tiédeur de ses sentiments nationalistes. Mais Harvey ne craignait guère, comme il aimait à le répéter, ces « empoisonneurs à répétition nationaliste⁹³ » : le poste prestigieux qu'il occupait au sein du deuxième plus grand quotidien français d'Amérique, les relations qu'il entretenait avec le Premier ministre Louis-Alexandre Taschereau et, surtout, les années de dévouement au parti gouvernemental lui permettaient, croyait-il, d'avoir une certaine liberté d'expression, sans qu'il fût tenu de demander la bénédiction des autorités en place chaque fois qu'il se commettait en public ou donnait son opinion d'éditorialiste sur un problème de l'heure. La prohibition des *Demi-civilisés*, le 25 avril suivant, dans le diocèse de Québec par le cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, allait lui apprendre qu'il n'était pas libre de penser et d'écrire comme il le voulait.

Le texte de la condamnation ne laissait pas subsister la moindre équivoque sur les intentions de l'archevêque de Québec. Non seulement le roman était-il « prohibé par le droit commun de l'Église » pour atteinte à la religion et aux bonnes mœurs, mais il tombait encore sous le canon 1398 du Code de droit canonique qui en défendait absolument, « sous peine de faute grave », la publication, la lecture, la vente ou la libre circulation⁹⁴. La sentence épiscopale était d'une extrême gravité. Cachait-elle d'autres raisons qui pouvaient justifier une condamnation aussi lourde de conséquences ? Fort probablement. Harvey s'en prenait moins à la religion et aux bonnes mœurs qu'au clergé et à ses prébendes. C'est du moins ainsi que l'éditeur Albert Pelletier interpréta le geste d'autorité du cardinal Villeneuve lorsque, le 28 avril 1934, il confiait à Alfred DesRochers :

[...] j'ai soumis les épreuves à trois prêtres montréalais qui en ont permis la publication. À leur avis, les « hardiesses » des pages 164 et 165⁹⁵ contiennent tout au plus le tiers des « hardiesses » du car-

93. « Pour tout dire en un mot... », *le Soleil*, 28 octobre 1927, p. 4.

94. Pour le texte de la déclaration du cardinal Villeneuve, voir Appendice IV, p. 282.

95. Ces pages, qui correspondent aux pages 218-220 de notre édition, sont inspirées des paroles du Christ : « Les renards ont des terriers et les oiseaux du ciel des nids ; le Fils de l'homme, lui, n'a pas où poser la tête » (Mathieu, VIII, 20). Jamais Harvey n'a, mieux que dans ce passage le plus coloré et le plus emporté de son roman, transposé la double tendance de son esprit partagé entre l'admiration du Christ de l'Évangile et la propension à critiquer l'Église ro-

dinal [Jean] Verdier⁹⁶, lors de son dernier séjour à Montréal, sur les soucis matérialistes et les biens de notre clergé ; et la teneur de ces pages est le sujet de conversation courante chez la partie la plus digne de notre clergé. Mais, dans les pays civilisés, les canons tonnent contre les vices ; à Québec, ils foudroient la satire des vices. Cela n'empêche pas que le livre d'Harvey, de l'avis de mes trois théologiens et du mien, est essentiellement moralisateur⁹⁷.

Parue le 26 avril au matin, dans *la Semaine religieuse de Québec*, la déclaration officielle de l'archevêque est portée le même jour à la connaissance du public. En moins de quelques heures les quotidiens de la ville connaissent la teneur du « décret cardinalice⁹⁸ » ; puis la nouvelle de la condamnation des *Demi-civilisés* at-

maine, ses dogmes et ses interdits ; voir à ce sujet sa lettre à M^{gr} Camille Roy, le 28 avril 1929, Appendice II, p. 274 ; *les Demi-civilisés*, *infra* : p. 130, n. 3 ; p. 151, n. 3 ; p. 218, n. 1 ; p. 219, n. 3, et Marcel-Aimé Gagnon, *Jean-Charles Harvey, précurseur de la révolution tranquille*, p. 326-362.

96. Archevêque de Paris et supérieur général de Saint-Sulpice, le cardinal Jean Verdier fit un séjour au Québec au cours des mois de juillet et août 1933 (Élie-J. Auclair, « Le cardinal Verdier à Montréal », *le Canada ecclésiastique*, année 1933, p. 946-951).

97. Lettre d'Albert Pelletier à Alfred DesRochers, 28 avril 1934 (ANQ-S, fonds Alfred DesRochers). À propos des « soucis matérialistes et des biens » du clergé, moins d'un an plus tard – soit le 25 janvier 1935 – le cardinal Villeneuve rappelait lui-même à la modération et à la prudence les curés et les marguilliers des paroisses de son diocèse, qui s'engageaient dans des dépenses somptueuses (« Lettre pastorale de S.E. le cardinal J.-M. Rodrigue Villeneuve, o.m.i., Archevêque de Québec, aux fidèles de son diocèse relativement au devoir du soutien temporel des paroisses », *Mandements des évêques de Québec*, vol. 14, 1935, p. 385-403). Enfin, Harvey a aussi reçu de discrets témoignages d'approbation et de sympathie qui rejoignent dans une certaine mesure l'interprétation d'Albert Pelletier : « S'il était possible d'extirper de l'esprit de nos gens cette terreur folle de l'au-delà, lui confie un correspondant, c'en serait vite fait de l'emprise de la cléricaille sur eux et toutes les actions de leur existence » (Lettre de Raoul Clouthier à Harvey, 10 mai 1934, US, fonds Harvey, I/3) ; un autre lui avoue : « Sachez cependant que vous avez plus d'admiration et de partisans que vous ne le croyiez probablement, à certaines heures difficiles. De très hauts personnages universitaires bien qu'attaqués, pensent comme vous » (Lettre d'Albert Jutras à Harvey, 11 juillet 1934, US, fonds Harvey, I/3).

98. « La nouvelle du décret cardinalice se répandit vers midi dans la plupart des quotidiens », affirme Harvey (« Manuscrits autobiographiques », f. 10, US, fonds Harvey, V/33). De fait, la déclaration du cardinal paraît, le même jour, en première page, dans *l'Action catholique*, sous le titre « Condamnation du roman de M. Harvey, intitulé : *les Demi-civilisés* ». *L'Événement*, autre journal de Québec, publiera le texte de la condamnation, le 28 avril suivant, sous le titre « La censure d'un livre ».

teint Montréal⁹⁹ et, finalement, se répand dans le reste du pays. Mais laissons Harvey rappeler les événements de la journée :

La nouvelle de la mise au ban des *Demi-civilisés* se répandit d'un océan à l'autre le jour même où le cardinal promulgua sa sentence. Dans son affolement, mon directeur, Henri Gagnon, de passage à Montréal à ce moment-là, me téléphona le soir même à mon domicile pour exiger ma démission immédiate et me prier de ne plus me montrer au journal qu'il administrait. « Vous aurez votre salaire, dit-il, jusqu'à ce que le gouvernement vous procure un emploi ». Je lui demandai s'il en avait parlé à M. Jacob Nicol, propriétaire du *Soleil*. Il répondit dans l'affirmative et ajouta : « M. Nicol a conféré tout de suite avec M. Taschereau. Celui-ci promet de vous caser à la condition que, dans une note, où sous votre signature, vous ferez connaître votre départ, vous annonciez votre décision de retirer votre volume du marché¹⁰⁰.

La cause ainsi entendue, Harvey devait partir. Le lendemain, le 27 avril, le *Soleil* publiait, sous le titre « À propos d'un roman canadien », le décret du cardinal Villeneuve, suivi du communiqué que Harvey avait rédigé la veille : « Après la déclaration de Son Éminence le cardinal Villeneuve, hier, je consens à retirer du marché mon dernier roman, les *Demi-civilisés*, et je prie les libraires et l'éditeur de bien vouloir en tenir compte¹⁰¹ » ; puis, dans une note laconique, en page éditoriale, la direction du journal annonçait pour sa part le renvoi de son rédacteur en chef : « M. Jean-Charles Harvey a cessé, depuis hier, de faire partie de la rédaction du *Soleil*¹⁰². »

Prohibé dans le diocèse de Québec le jeudi, 26 avril, le roman le fut encore dans le diocèse de Trois-Rivières, le jour suivant. Faisant sienne la déclaration de son archevêque, l'Ordinaire du lieu, M^{gr} François Cloutier, interdit en effet aux fidèles de son diocèse la lecture des *Demi-civilisés*¹⁰³ ; puis, quelques jours plus tard, le roman est à nouveau jugé dangereux et im-

99. « Roman prohibé par S.E. le Cardinal Villeneuve », *le Devoir*, 26 avril 1934, p. 1.

100. Introduction de l'édition de 1962, *infra*, p. 267-268.

101. « À propos d'un roman canadien », *le Soleil*, 27 avril 1934, p. 3. Le texte est aussi reproduit, le même jour, dans les autres journaux : « Une déclaration de M. Jean-Charles Harvey », *l'Action catholique*, 27 avril 1934, p. 3 ; « M. Harvey consent à retirer son roman », *le Devoir*, 27 avril 1934, p. 2, ainsi que dans *la Semaine religieuse de Québec*, 3 mai 1934, p. 548.

102. Voir *le Soleil*, 27 avril 1934, p. 4.

103. Sous le titre « Un roman canadien est mis à l'index par le Cardinal », *le Nouvelliste* (27 avril 1934, p. 1) publie le communiqué suivant de l'évêché de Trois-Rivières : « Nous recevons un communiqué officiel de l'évêque nous

moral par l'évêché de Sherbrooke qui sanctionne à son tour le décret du cardinal Villeneuve¹⁰⁴. À Sherbrooke comme à Trois-Rivières et partout ailleurs, à Montréal et à Québec, la condamnation fit sensation. Publiée à la une dans la plupart des journaux, la déclaration de l'archevêque de Québec eut pour ainsi dire l'effet d'une « bombe » dans le public qui réclamait « le fruit défendu¹⁰⁵ ! » En deux jours, tout près de deux mille exemplaires furent vendus. Pour Harvey, « ce furent des heures de célébrité¹⁰⁶ » ; pour l'éditeur Albert Pelletier, une affaire inespérée. À Alfred DesRochers, qui lui demande la réaction de sa femme au geste du cardinal, il répond :

La réaction de ma femme ? J'aurais voulu que tu la voies lorsqu'elle m'a annoncé la nouvelle : épanouie comme dans ses meilleurs moments, infiniment plus désirable que Dorothée ne le fut à n'importe quelle minute de son existence, consentante à tout, enfin ! Et depuis, j'ai vendu 700 exemplaires des *Demi-civilisés* à Montréal : 147 hier, et le reste cet avant-midi. Il ne m'en reste plus un seul exemplaire ici. Un boom ! Une surprise ! Une réclame comme il ne s'en est jamais vu ! Je me demande si, en conscience, je ne dois pas payer une commission au Cardinal comme agent de publicité. Québec en a acheté 900. Et je n'ai pas encore vu le Secrétaire de la Province, le seul service provincial à qui je vends une certaine quantité de ma production. Mon cher DesRo-

priant de faire part à nos lecteurs que l'Ordinaire du diocèse fait sienne la décision du cardinal Villeneuve dans le territoire sous sa juridiction au sujet du roman de M. Jean-Charles Harvey. Le texte contenu dans *la Semaine religieuse* est le suivant [...] ». Suit le texte de la proscription du roman, paru dans le bulletin officiel de l'archevêché de Québec, le jour précédent.

104. *Les Demi-civilisés* furent aussi implicitement proscrits dans le diocèse de Sherbrooke par M^{gr} Alphonse-Osias Gagnon. Le 13 mai 1934, *le Messager de Saint-Michel*, organe officiel de l'évêché, publie sous le titre « Un livre condamné » le texte suivant, signé par l'abbé Élie-J. Auclair et daté du 1^{er} mai : « Le Cardinal Villeneuve, à la date du 25 avril, a déclaré, dans *la Semaine religieuse* de Québec, que le roman *les Demi-civilisés*, par Jean-Charles Harvey, tombe de lui-même sous le texte du droit canon qui prohibe les mauvais livres, et il a ajouté à celle du droit commun sa propre condamnation dans les termes les plus formels. Puisse cet exemple de juste sévérité ramener au bon sens, comme au sens chrétien, trop de jeunes écrivains qui ont du talent mais qui, sous prétexte d'art réaliste, se croient tout permis ! » L'article est suivi d'une « Note de la Rédaction du *Messenger* », qui se lit comme suit : « On sait le bel acte de soumission que, depuis, M. Harvey a montré en retirant son livre de la circulation » (« Un livre condamné », *le Messager de Saint-Michel*, 13 mai 1934, p. 3).

105. Introduction de l'édition de 1962, Appendice I, p. 269 ; voir aussi « Manuscrits autobiographiques », f. 24 (US, fonds Harvey, V/32).

106. *Ibid.*, p. 270.

chers, écris donc des livres qui se fassent panacher d'un décret cardinalice¹⁰⁷ !

La proscription des *Demi-civilisés* demeure un des événements marquants de l'histoire littéraire du début du siècle¹⁰⁸. Rarement œuvre suscita autant de remous d'idées, de sentiments adverses ou approbateurs. Lancé à Montréal et à Québec au début du mois d'avril, le roman avait attiré l'attention des critiques littéraires qui s'apprêtaient à livrer leurs comptes rendus de l'œuvre. Déjà le 23 avril, Berthelot Brunet avait signalé avec beaucoup d'enthousiasme la parution du roman aux lecteurs de *l'Ordre*¹⁰⁹. Mais la promulgation du décret épiscopal le 26 suivant, et surtout la réprobation sociale qui pesait sur quiconque osait défier l'autorité religieuse, fit en sorte que la censure eut raison des esprits les plus courageux. La peur encore de subir le même sort que Harvey dicta à plus d'un le silence de la soumis-

107. Lettre d'Albert Pelletier à Alfred DesRochers, 28 avril 1934 (ANQ-S, fonds Alfred DesRochers).

108. Certes, Harvey ne fut pas le premier écrivain québécois à subir les foudres des autorités religieuses. Le 8 février 1904, M^{gr} Paul Bruchési, alors archevêque de Montréal, prohibait dans *la Semaine religieuse de Montréal* (p. 87) le roman *Marie Calumet* de Rodolphe Girard ; le 27 juillet 1909, il condamnait encore un des épisodes du roman *la Scouine* d'Albert Laberge, « Les foins », paru dans la revue *la Semaine* (24 juillet 1909, p. 3) fondée par Gustave Comte, qui était également frappé d'interdit (« Interdiction de *la Semaine* », *la Vérité*, 7 août 1909, p. 27) ; enfin, cinq ans plus tard, Arsène Bessette encourait à son tour la censure ecclésiastique du même archevêque pour son roman *le Débutant*.

109. Intitulé « Quand Québec se dessale » (*l'Ordre*, 25 avril 1934, p. 4), l'article de Brunet avait toutefois échappé à la surveillance de la direction du journal, comme l'avoua quelques jours plus tard Olivar Asselin à Harvey (voir *infra*, p. 41). Il demeure néanmoins que Brunet ne cacha pas le plaisir que lui avait procuré la lecture des *Demi-civilisés* : « [...] le nouveau roman de Jean-Charles Harvey [...] m'a mis en joie », écrivait-il, au début de son article ; et il ajoutait, sur le même ton : « N'allez pas croire que l'ouvrage de notre collègue soit un livre pornographique, et que mes lecteurs qui sont friands de cette sorte de littérature n'aillent pas acheter de ce pas *les Demi-civilisés*. Mais qu'ils l'achètent parce que le bouquin est réjouissant, très réjouissant [...]. Quel scandale, dans la conne ville du cardinal Bégin ! Je vous le dis que Québec a brisé les Tables de la Loi et qu'elle s'émancipe à une vitesse tout américaine. » Brunet s'empessa cependant de faire oublier l'enthousiasme avec lequel il avait reçu *les Demi-civilisés* ; le 19 mai suivant, il condamna à son tour le roman, dans un article consacré à Claude-Henri Grignon (« Portrait : Grignon fait de la terre », *l'Ordre*, 19 mai 1934, p. 1-2), avec qui pourtant il avait engagé une vive polémique un an plus tôt (« Lettre ouverte : M. Berthelot à Valdombre », *le Canada*, 19 mai 1933, p. 2).

sion¹¹⁰. Ainsi le 2 mai 1934, Jean Bruchési écrivit à Harvey : « J'ai lu ton roman, *les Demi-civilisés* avant la condamnation. Ma conscience est bien tranquille !!! Je me proposais d'en parler aux lecteurs de *la Revue moderne*. Je doute fort que ce soit possible maintenant¹¹¹. » Quelques jours plus tôt, Alfred DesRochers lui avait fait la même confidence : « J'ai lu ton livre, et si j'avais le droit d'écrire, sans mettre en danger de crever de faim ceux qui dépendent de moi, je dirais que ton livre prouve l'inanité des libertés individuelles pour quoi se battent ou s'efforcent de se battre ceux à qui convient le titre d'intellectuels au Canada¹¹². »

Au silence des uns s'ajouta la défection des autres. Si la presse conservatrice s'efforça benoîtement d'atténuer les conséquences de la sentence épiscopale¹¹³, les journaux libéraux n'osèrent pas pour leur part se compromettre ouvertement. Le pouvaient-ils ? De façon maladroite, Harvey dénonçait le faste des églises et éreintait le clergé qu'il accusait de s'enrichir en soutirant « l'argent des gueux sous la peur de l'enfer¹¹⁴ ». Le réquisitoire était foudroyant. Mieux valait ne point lui accorder la moindre attention. Conséquences ? Harvey ne reçut de ceux qui partageaient ses convictions que de discrets témoignages de sympathie. Ainsi le 27 avril, Olivar Asselin, qui venait de fonder *l'Ordre*, lui écrit :

110. Le seul article vraiment en faveur des *Demi-civilisés*, et paru après la condamnation du roman, fut celui d'Henri Girard : « La vie littéraire : un livre de combat », *le Canada*, 27 avril 1934, p. 2. Et sans doute la critique la plus lucide de l'époque : « [...] pour les provinciaux que nous sommes tous plus ou moins », écrivait en effet Girard, *les Demi-civilisés* sont « un livre extraordinaire. Un homme de chez nous avec mesure et pondération a osé écrire pour tous les yeux et pour tous les cerveaux des vérités indéniables qui se chuchotaient à voix basse. » *Les Demi-civilisés* ont « [...] la valeur d'un manifeste, d'une révolte au bord du néant, ajoutait-il encore ; M. Harvey, avec cette lucidité que nous lui connaissons, arrache le voile de vanité sous lequel notre infériorité intellectuelle tentait de se dissimuler. Il met nos cerveaux à nu dans leur faiblesse, leur ignorance et leur peur de la pensée. Je vois dans *les Demi-civilisés* le rayon X qui révèle sous la chair d'apparence saine le cancer qui donnera la mort, si on ne s'empresse d'opérer le malade. L'immense troupeau des 'satisfaits' protestera en vain. Il ne pourra empêcher les esprits droits de garder en mémoire l'image du mal qu'il importe de guérir ».

111. Lettre de Jean Bruchési à Harvey, 2 mai 1934 (US, fonds Harvey, I/3).

112. Lettre d'Alfred DesRochers à Harvey, 30 avril 1934 (ANQ-S, fonds Alfred DesRochers).

113. Pour le commentaire de *l'Action catholique*, voir Appendice IV.

114. *Infra*, p. 219.

Notre organisation est encore si défectueuse que les trois quarts de la rédaction échappent à mon contrôle : je n'ai lu l'article de [Berthelot] Brunet qu'après sa publication. [Lucien] Parizeau allait revenir sur le sujet et moi aussi, quand nous avons appris l'interdiction de lecture portée par l'archevêque de Québec.

Et Asselin d'ajouter :

Ce qui m'inquiète le plus à votre sujet, c'est de savoir comment on envisagera votre affaire au *Soleil*. Déjà tenu en suspicion pour son protestantisme, [Jacob] Nicol sera peut-être tenté (mais j'en doute) de courtiser l'autorité religieuse à vos dépens. Soyez sûr que de notre côté nous vous prêterons tout l'appui que nous inspirent notre amitié pour vous et notre devoir de camarade, dans toute la mesure où ils pourront se concilier avec le souci de la vérité¹¹⁵.

Asselin ne pouvait faire plus¹¹⁶. Quelques jours plus tard, soit le 30 avril, il dénonçait tout de même la manière brutale avec laquelle Jacob Nicol, « par déférence pour la volonté de l'Ordinaire¹¹⁷ », avait congédié l'ami et le confrère journaliste qu'il connaissait depuis de longues années. De fait, Asselin laissa à ses journalistes le soin d'exposer la position du journal au sujet du scandale des *Demi-civilisés*. Passant en revue « l'affaire Harvey », Georges Langlois accusa la direction du *Soleil* d'avoir délibérément brisé la carrière de Harvey¹¹⁸, tandis que son confrère Lucien Parizeau, tout en concédant que le romancier avait

115. Lettre d'Olivar Asselin à Harvey, 27 avril 1934 (US, fonds Harvey, I/3).

116. Faut-il rappeler que la survie de *l'Ordre* n'était nullement assurée ? Asselin avait lui-même mécontenté plus d'une fois par son franc-parler les autorités religieuses. Son extrême prudence dans « l'affaire Harvey » ne sauva pas néanmoins son journal. Une déclaration du cardinal Villeneuve, parue dans *la Semaine religieuse de Québec*, le 4 avril 1935 : « *L'Ordre* est un journal qui ne respire ni l'esprit chrétien ni le respect dû au Saint-Siège », le contraignit à annoncer à ses lecteurs la mort de son journal (« À nos lecteurs », *l'Ordre*, 13 avril 1935, p. 1) ; voir aussi « Une opinion de S.E. le cardinal Villeneuve », *l'Ordre*, 5 avril 1935, p. 1.

117. Olivar Asselin, « Mœurs sauvages », *l'Ordre*, 30 avril 1934, p. 1. Le geste de Jacob Nicol à l'endroit de Harvey choqua tout particulièrement l'éditeur Albert Pelletier, qui confiait à Alfred DesRochers : « Nicol mérite d'être écartelé, empalé, brûlé à petit feu, pour avoir forcé Harvey à donner sa démission au *Soleil* et à publier la soumission qui, peut-être, lui permettra d'obtenir ailleurs un autre emploi. Une telle conduite est littéralement dégoûtante » (Lettre à Alfred DesRochers, 28 avril 1934, ANQ-S, fonds Alfred DesRochers). Voir aussi la prise de position du *Journal de Québec* (« À demi-civilisé », 3 mai 1934, p. 12) contre le *Soleil* et son propriétaire Jacob Nicol.

118. « L'Affaire Harvey », *l'Ordre*, 30 août 1934, p. 2 et 4 mai 1934, p. 2.

vu « juste » quant à « la question nationale (éducation, encombrement des carrières libérales, hypocrisie religieuse) », lui reprocha d'avoir confondu « liberté morale » et « libertinage » : « les personnages de Harvey ne sont pas civilisés, mais ramollis, pas intelligents, mais sensibles, pas supérieurs à leur instinct, mais égaux à lui ». De l'avis de Parizeau, « la tourbe de monstres sociaux » que Harvey avait mis en scène « justifi[ait] l'interdiction de lecture du cardinal-archevêque de Québec ». Autrement dit, Harvey s'était trompé : son roman n'avait rien de « québécois en diable¹¹⁹ », comme l'avait prétendu Berthelot Brunet le 25 avril précédent, c'était au contraire « un livre nuageux et excessif », « sans portée morale », « plus maladroit que nocif ». Harvey se devait même de le reprendre. Mais cette fois sous l'œil bienveillant du cardinal Villeneuve !

Maintenant qu'il s'est soumis à l'autorité ecclésiastique, – ce qui n'a pas empêché ses patrons d'agir en saligauds, – il devrait reprendre sous une autre forme les bonnes idées de son œuvre et les répandre, avec l'autorisation du cardinal-archevêque de Québec. Cet homme de haute culture (il s'agit de M^{gr} Villeneuve) sait mieux que personne à quel point nous sommes, à certains égards, des demi-civilisés¹²⁰.

Ainsi triomphait l'obéissance aux règles. Ce qui avait été « l'affaire Harvey » était chose entendue. Mieux valait ne plus en parler. Harvey lui-même se tut et partit, obéissant ainsi aux volontés du Premier ministre Taschereau qui lui promit un emploi dans la fonction publique. Quant aux *Demi-civilisés*, ils eurent moins de chantages que d'arrêtistes. Seul, à vrai dire, l'éditeur Albert Pelletier refusa de plier l'échine ; il ne cessa de promouvoir la vente du roman¹²¹. Près d'un an après la condamnation du roman, il exhortait Alfred DesRochers de ne pas succomber à son tour à la « peur », qu'il aurait « tort de ne pas annoncer les

119. Berthelot Brunet, « Quand Québec se dessale », *l'Ordre*, 25 avril 1934, p. 4.

120. Lucien Parizeau, « Le roman de Jean-Charles Harvey », *l'Ordre*, 1^{er} mai 1934, p. 1.

121. Voir, entre autres, les annonces parues dans la revue *les Idées*, entre les mois de janvier et juin 1935.

Demi-civilisés [...] sous le prétexte d'une éventuelle pression extérieure » ; et Pelletier de continuer :

Pas un seul, curé ou non, ne me reproche d'annoncer le roman d'Harvey, et si je ne l'annonçais pas, tout le monde guetterait le moindre petit mot de travers pour me tomber dessus. On sait tout de suite de quel bois je me chauffe, et on me fiche la paix. Si tu crains qu'on rouspète, on profitera de ta crainte pour t'obliger à rabacher sur n'importe lequel sujet. Et à moins que tu n'agisses par principe, c'est évidemment une fameuse peur que de refuser une annonce payée sous le prétexte d'une éventuelle pression extérieure. Je sais bien que c'est le seul livre édité par le Totem qui te permettra de faire un petit profit ; mais c'est surtout pour te libérer dès « le début », puisque personnellement tu aurais « du plaisir » à faire cette annonce [...]. Naturellement, si tu estimes que le livre d'Harvey est dangereux, c'est une autre paire de manches. Mais il sera aussi dangereux dans quelques mois qu'il l'est au début du journal¹²².

L'accueil du Canada anglais

Quatre ans plus tard, les *Demi-civilisés* paraissent chez Mac-Millan, à Toronto, sous le titre *Sackcloth for Banner*. L'accueil de cette traduction par la critique canadienne-anglaise est pour le moins flatteur pour Harvey. Non seulement loue-t-on son talent de romancier réaliste, bien plus on lui accorde le mérite d'être le premier romancier canadien à avoir fait une peinture entièrement nouvelle du type canadien-français : « *It is the first progressive note to be heard from a province*, écrit Arthur Deacon du *Globe and Mail*, *whose literature is known to the outer world only by the pious habitant, wearing a distinct halo over his tuque*¹²³. On le compare même à

122. Lettre d'Albert Pelletier à Alfred DesRochers, 15 mars 1935 (ANQ-S, fonds Alfred DesRochers). Alfred DesRochers était à l'époque directeur du service de la publicité du journal *la Tribune* de Sherbrooke.

123. Arthur William Deacon, « Self-Criticism from Quebec : *Sackcloth for Banner* », *The Globe and Mail*, December 17, 1938, p. 25.

Sean O'Casey, rénovateur du théâtre irlandais pendant les années vingt :

*His work stands in somewhat the same relation to preceding French-Canadian fiction as the work of Sean O'Casey bears to the Irish drama and fiction of a generation earlier. Its reception, I may add, has been somewhat similar ; it takes time for any community, race or nation to accustom itself to being criticized by its own artists, but until it has done so it certainly cannot claim to be more than « half-civilized »*¹²⁴.

À certains critiques canadiens-anglais, les *Demi-civilisés* apparaurent encore comme une sorte de revanche sur *Maria Chapdelaine*. Autant l'un témoigne d'un attachement à la culture traditionnelle des années 1900, autant l'autre traduirait, par la suggestion d'une ambiance nouvelle de la culture, le Québec des années trente : « *The book is a sign of the times, a vision, a realization and a prophecy*¹²⁵ », commente en effet J. S. Will, dans un article élogieux paru dans *The Canadian Bookman*. Certes on reproche à Harvey son goût prononcé pour la polémique et sa manière plutôt romantique de décrire la nature¹²⁶, mais on lui reconnaît une fois encore des dons d'observateur et de visionnaire : « *It is in the field of social problems that his book has real merit and a great deal of interest – as a symptom of the changes which are belatedly coming over the French-speaking portion of our northern neighbor*¹²⁷ ». Par ailleurs, les personnages du roman, aussi bien que leurs traits de caractère, ne correspondraient pas uniquement à un type social québécois. Leurs modèles d'inspiration auraient pu

124. B.-K. Sandwell, « Introduction », *Sackcloth for Banner*, p. VII-VIII.

125. J.S. Will, « Canadian Courage. Jean-Charles Harvey : *Sackcloth for Banner* (les *Demi-civilisés*) », *The Canadian Bookman*, February-March 1939, p. 65). Une telle affirmation est assez juste. Aux yeux de Harvey, le roman de Louis Hémon relérait une époque à jamais révolue dans l'histoire du Québec. Voir notamment sa chronique « Sur la colline : [Maria Chapdelaine et Louis Hémon] » (*le Soleil*, 18 janvier 1927, p. 16), où sous la forme d'un récit dialogué, il imagine l'héroïne du célèbre roman donnant la réplique à un Louis Hémon, « revenu sur terre », un soir de septembre 1930, et qui est tout affligé d'apprendre, de la bouche de Maria elle-même, que « le pays de Québec » vit maintenant à l'ère du chemin de fer, de l'usine et de l'électricité !

126. Edward Dix, « The Canadian Scene. *Sackcloth for Banner*. By Jean-Charles Harvey », *Saturday Night*, February 27, 1939, p. 17 ; voir aussi J.S. Will, « Novels : *Sackcloth for Banner*, by Jean-Charles Harvey », *The Vancouver Sun*, January 28, 1939, p. 2.

127. [Anonyme], « More about books », *Commonweal*, February 24, 1939, p. 501.

être puisés dans la culture canadienne-anglaise de l'époque ; c'est du moins l'opinion du critique du *Hamilton Spectator*, qui affirme : « *Life in Lower Canada does not differ in many aspects from life in Upper Canada. We are not exempt from greed, cynicism and make-believe*¹²⁸ ».

De tels jugements n'étaient pas sans susciter une vive satisfaction chez Harvey. Ils jetaient un baume sur l'expérience malheureuse qu'il avait vécue le 26 avril 1934. Mais la critique la plus élogieuse, Harvey devait la recevoir de la journaliste littéraire américaine Jane Spence Southron qui publia, dans le *New York Times* du 8 janvier 1939, un très long article favorable aux *Demi-civilisés*. L'accueil que la critique québécoise avait refusé au roman en 1934 se manifestait ainsi dans un grand journal américain, qui consacrait le talent de Jean-Charles Harvey comme écrivain réaliste et visionnaire :

*This highly original – and completely fearless – book is particularly notable as a fictional autobiography written before the events. What happened to Harvey after its publication has a curious correspondance to what had happened to the fictional character whom he had created to embody his philosophy. In one way only the novel was not prophetic. Max, left stunned by a personal tragedy that eclipsed even the downfall of his idealistic hopes, does not get round to building things up again. Harvey has already, in his review, *Le Jour*, now over a year old, won a wider hearing than could have been accorded to his novel*¹²⁹.

Le roman d'une génération

La réédition du roman en 1962 réhabilite pour ainsi dire l'écrivain et son œuvre. Longtemps considéré comme « un mau-

128. C.W., « In Quebec : *Sackcloth for Banner* by Jean-Charles Harvey », *The Hamilton Spectator*, December 24, 1939, p. 26.

129. Jane Spence Southron, « In French Canada. *Sackcloth for Banner* (Les *Demi-civilisés*). By Jean-Charles Harvey », *The New York Times Book Review*, January 8, 1939, p. 12. La journaliste américaine concluait ainsi son article : « *When he finds his pen no longer needed for fiery polemics, Harvey may well turn out to be the realistic modern novelist for whom the Canadian scene has long been waiting.* »

vais maître pour les adolescents¹³⁰ », Harvey fait l'unanimité sur un point : il fut « le journaliste le plus brillant et le plus discuté au Canada français », en même temps qu'« un de ses littérateurs les plus remarquables¹³¹ ». Jean-Charles Harvey « fut à l'avant-garde », écrit encore Conrad Langlois : « c'est pourquoi, ajoutait-il, la réédition de son livre nous paraît un important événement de notre histoire littéraire¹³² ». Certes, rares sont les critiques ou les historiens de la littérature qui voient dans *les Demi-civilisés* l'achèvement d'un genre ou même un roman de circonstances parfaitement réussi : l'intrigue « se dilue dans trop de faits, trop de péripéties, trop de considérations à côté de personnages, pour triompher dans cette unité profonde qui fait les chefs-d'œuvre », commente Paul Gay, qui ne voit d'ailleurs dans cette réédition « qu'un nouveau et cinglant défi au clergé¹³³ ». Mais à tout prendre, *les Demi-civilisés* sont loin de tomber sous la pioche des démolisseurs : le roman « [...] a assez bien survécu à l'épreuve du temps, remarque Jean Hamelin, c'est-à-dire qu'on peut le relire maintenant en toute tranquillité de conscience et sans être autrement inquiété, avec un certain plaisir et beaucoup d'intérêt » ; et le critique de retenir du roman les trois aspects qui lui paraissent les plus importants :

Il y a d'abord la part du rêve qui se glisse dans le récit à la faveur d'une intrigue romanesque qui n'est pas d'ailleurs la meilleure portion du roman. Il y a ensuite, beaucoup plus agissante, la part de l'homme d'action, je serais presque tenté d'écrire du polémiste. Il y a enfin le grand appel de la nature auquel cet écrivain iconoclaste de chez-nous se sent presque toujours disposé à succomber¹³⁴.

130. Samuel Baillargeon, *Littérature canadienne-française*, p. 249-254 ; voir aussi Camille Roy, « Bibliographie canadienne : l'Homme qui va... », *l'Enseignement secondaire au Canada*, vol. 8, n° 8, mai 1929, p. 602-605 ; *infra*, p. 150, n. 2.

131. Jean Hamelin, « 28 ans après, retour des *Demi-civilisés* », *le Devoir*, 9 janvier 1962, p. 1. Roland-M. Charland classe aussi Harvey parmi les meilleurs écrivains de l'époque : « Jean-Charles Harvey demeure par sa pensée et son art d'écrire l'un de nos écrivains les plus racés. Il a été marqué par son temps et il a servi de paratonnerre à toute une génération d'écrivains » (« Étude d'auteur canadien : Jean-Charles Harvey », *Lectures*, vol. 12, n° 1, septembre 1965, p. 6).

132. Conrad Langlois, « La réédition du roman *les Demi-civilisés* », *la Patrie*, 14 janvier 1962, p. 23.

133. Paul Gay, « *Les Demi-civilisés* », *le Droit*, 10 février 1962, p. 12. Voir aussi : Victor Barbeau, *la Face et l'envers. Essais critiques*, p. 89 ; Gérard Bessette, Lucien Geslin et Charles Parent, *Histoire de la littérature canadienne-française*, p. 407-408 ; Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne-française*, p. 116, 139-140.

134. Jean Hamelin, « Rééditions : J.-C. Harvey et Romain Rolland », *le Devoir*, 27 janvier 1964, p. 10.

Bien que retenu comme œuvre du passé – « sa coupe est de 1934 », affirme Jean Paré¹³⁵ – le roman reçoit donc un accueil aussi large que varié¹³⁶. Sa condamnation étant chose du passé, c'est en effet son contenu qui attire tout particulièrement l'attention de la critique. Ici encore une unanimité se dégage : « *les Demi-civilisés* demeurent une œuvre capitale pour notre littérature canadienne, écrit Jacques Tardif, puisqu'elle s'attaquait à des problèmes concrets et qu'elle rompait les amarres avec les vieilles traditions du terroir. Elle apportait un message [...] qui peu à peu a exercé une influence considérable et salutaire sur notre mode d'expression¹³⁷. » C'est encore l'opinion de Gilles Marcotte : « *Les Demi-civilisés* demeurent un des livres clés de la littérature canadienne-française », écrit-il notamment dans son essai *Une littérature qui se fait*¹³⁸, paru en 1962 ; dans une étude rédigée la même année, mais publiée seulement en 1970, Guy Robert voit à son tour dans les personnages harveyens une exacte représentation de la petite bourgeoisie québécoise des années trente : « *les Demi-civilisés* vivent dans un monde à demi organisé, à demi évolué, à demi structuré, à demi religieux et à demi païen, à demi cultivé et à demi barbare¹³⁹. » Même observation de la part de Jean-Éthier Blais, en 1964 : « La peinture que fait Jean-Charles Harvey de ses compatriotes est vraie aujourd'hui, puisque nous pouvons nous voir et nous accepter tels que nous étions alors, mais quand parurent *les Demi-civilisés*, elle était surtout projection dans l'avenir¹⁴⁰. » En somme, s'il fallait

135. Jean Paré, « Que reste-t-il des *Demi-civilisés* vingt-huit ans après ? », *le Nouveau Journal*, 20 janvier 1962, p. 3.

136. Pour une analyse plus détaillée de la réception des *Demi-civilisés* en 1934 et en 1962, voir : G. Rousseau, *Jean-Charles Harvey et son œuvre romanesque*, p. 145-153 ; *id.*, « *Les Demi-civilisés* », dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, p. 343-349 ; Marcel-Aimé Gagnon, *Jean-Charles Harvey, précurseur de la révolution tranquille*, p. 57-68 ; Yvette Gonzalo-Francoli, « La double réception des *Demi-civilisés* 1934 et 1962 », dans Richard Giguère, éd., *Réception critique de textes littéraires québécois*, p. 42-67.

137. Jacques Tardif, « *Les Demi-civilisés*, ou le procès d'une génération », *le Quartier latin*, 27 février 1962, p. 13-15.

138. *Une littérature qui se fait*, p. 25.

139. « Jean-Charles Harvey et ses *Demi-civilisés* », dans *Aspects de la littérature québécoise*, p. 100.

140. « La cité : ferment intellectuel et symbole de demain », *le Devoir*, 7 novembre 1964, p. 26.

résumer par un mot les commentaires critiques émis sur *les Demi-civilisés* entre les années 1950 et 1970, c'est peut-être celui de « rupture » qu'il faudrait employer ; une « première volonté de rupture », écrivait déjà en 1954 Jeanne Lapointe, qui voyait dans *les Demi-civilisés* un véritable tournant « d'allure insurrectionnelle¹⁴¹ ».

Les Demi-civilisés marqueraient donc un changement¹⁴² ; ils seraient tout au moins l'expression d'une modernité séductrice qui remettait en question la culture dominante des années trente. Furent-ils pour autant – hormis leur succès de librairie – une œuvre qui imposait la conviction ? qui eut autant d'influence sur l'imagination sociale qu'elle ne fit de bruit ? À prendre les témoignages de l'époque à la lettre, le roman exerça sur les esprits du temps un attrait irrésistible, voire une délectable séduction répétée de bouche à oreille : « [...] cette, œuvre, tombée par tous les critiques critiquant, écrit en 1938 le journaliste Charles-Émile Hamel, allait quand même son chemin. On en parlait sous le manteau... on travaillait ferme à se la procurer... La condamnation purement locale qui planait sur le lecteur communiquait à sa jouissance un goût de fruit défendu – saveur toujours goûtée¹⁴³. »

Mais le roman frappa surtout l'imagination de la jeunesse. De fait, elle fut éblouie ! Similitude d'idées, d'intentions, d'es-

141. Jeanne Lapointe, « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », *Cité libre*, n° 10, octobre 1954, p. 17.

142. Harvey lui-même voyait dans son roman l'expression d'un changement de société ; en 1961, il confiait à Guy Robert que les personnages qu'il avait mis en scène étaient « une race de transition dont la pire plaie est la confusion des valeurs, puisque cette race hésite encore entre l'héritage de sa souche paysanne et sa tendance urbaine ; elle renie ce que la civilisation paysanne possédait de valable en soi, à cause de sa rusticité, et elle n'a pas encore assimilé ce qui fait l'équilibre de la civilisation urbaine » (« Jean-Charles Harvey et ses *Demi-civilisés* », dans *Aspects de la littérature québécoise*, p. 98). Sur les changements profonds survenus au Québec pendant le premier tiers du xx^e siècle, voir : André-J. Bélanger, *L'Apolitisme des idéologies québécoises. Le grand tournant de 1934-1936*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1974, 394 p. ; Marcel Fournier, *L'Entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec*, Montréal, les Éditions Saint-Martin, 1986, 240 p.

143. Charles-Émile Hamel, « La revanche d'un écrivain », *le Jour*, 14 janvier 1939, p. 1. Dans un article intitulé « Les individualistes de 1925 » (*le Devoir*, 24 novembre 1951, p. 9), Alfred DesRochers souligne également que *les Demi-civilisés* furent « le roman le plus discuté de cette époque ».

poirs ? Sans doute. Toujours est-il que le cri de révolte de Max Hubert, le héros des *Demi-civilisés*, fut sans conteste le sien ; comme lui, elle souffrait « de ne pouvoir aller d'avant, de se sentir retenue au nid comme un oiseau¹⁴⁴ ». Auparavant, et toujours pareilles, la mère, la famille, la terre, l'Église ; et maintenant, un autre modèle d'humanité, l'individu, l'amour, la liberté :

On peut dire sans crainte d'exagération que tout ce qui, de la jeunesse canadienne de langue française, est le plus ardemment, le plus sincèrement jeune a lu *les Demi-civilisés*. Et il n'est pas un jeune homme de quinze à vingt ans qui ait lu ce livre et qui n'en ait été remué. Max Hubert était bien le vrai héros de la jeunesse de notre pays. Elle reconnaissait en lui son caractère porté à l'aventure, ses aspirations longtemps refoulées¹⁴⁵.

Ainsi apparut Max Hubert à la jeunesse des années trente : le modèle de ses rêves ; disons plutôt de ses désirs inavoués et inhibés, mais grâce auxquels pouvait s'accomplir l'éveil de la conscience¹⁴⁶. Non pas que tout commence avec *les Demi-civilisés*. Il est possible de montrer que Max Hubert appartient à une famille d'esprits bien présente dans l'histoire des mentalités et des comportements collectifs québécois : celle des cœurs troublés, des êtres de désirs, des âmes passionnées. Mais ce qui était timide, dit à demi-mots, est soudain sorti au grand jour, est devenu même provocant. Voilà, en effet, qu'un écrivain s'enorgueillissait de parler des sens, du plaisir de l'amour et exigeait qu'on leur fasse place ! Pis encore, il s'en prenait aux racines du corps social, aux institutions religieuses, aux membres du

144. Jean-Louis Gagnon, « Les cahiers noirs », dans *Jeunesse* de Jean-Charles Harvey, p. 9.

145. Charles-Émile Hamel, *loc. cit.*, p. 1.

146. Selon Michel Morin, *les Demi-civilisés* traduiraient, en tant que discours symbolique et imaginaire, les enjeux les plus fondamentaux d'une société qui dénie à l'individu de « faire l'apprentissage de la filiation / paternité et du désir de la femme » ; « c'est donc, ajoute-t-il, d'une famille-société qu'il s'agit, plus justement, d'une société qui s'est mise à se vivre comme une famille, rassemblée autour de la mère pour conjurer les mystères de l'engendrement. Car il n'est pas de père autre que l'invisible et tout ce qui s'y oppose doit être enseveli dans un même silence. Or, ce qui a trait au père a trait à la parole, à la possibilité du désir, au faire comme praxis transformatrice, à la subjectivité, au moi vivant » (*Les Demi-civilisés ou le savoir de l'échec*, dans *l'Amérique du Nord et la culture ; le territoire imaginaire de la culture*, t. II, p. 256).

clergé qu'il comparait aux vendeurs du Temple ! Le procès était sans précédent : Harvey ouvrait une brèche¹⁴⁷. Il n'était pas d'ailleurs le seul écrivain de sa génération à vouloir ainsi rompre les amarres déjà arrivées à leur terme. Signe des temps – et d'aucuns l'ont remarqué – la parution des *Demi-civilisés* s'accompagne d'une étonnante moisson intellectuelle « qui fait de l'année 1934 une date-charnière de la modernité littéraire québécoise¹⁴⁸ ». Somme toute, la crise économique des années trente avait-elle donné une voix aux « marcheurs de la faim¹⁴⁹ » de l'époque ; elle les avait interpellés à travers les frustrations du désordre social ; elle s'achevait en semant dans leur esprit une foule de doutes et d'audaces enfin, qu'ils pouvaient « rénover par parties, par étapes, par éclats¹⁵⁰ » et, pourquoi pas ? ramener le ciel sur la terre !

147. C'est du moins ainsi que certains intellectuels de l'époque perçurent la parution des *Demi-civilisés* : « La catastrophe qui atteint Jean-Charles Harvey est lamentable, confie Louis Dantin à Louvigny de Montigny, le 1^{er} mai 1934, mais, ajoute-t-il, il m'a tout l'air d'y avoir marché les yeux grands ouverts. Il ne pouvait supposer qu'une attaque contre le clergé si ouverte, si virulente, pût rester sans riposte. Bien plus, il avait décrit en détail dans son livre même toute l'aventure qui lui arrive !... Peut-être n'était-il pas très sage d'aller au devant de ces coups. Mais il aura au moins prouvé que la liberté de penser et d'écrire, en l'an 1934, est encore chez nous lettre morte ? Aura-t-il donné le signal d'une résistance ?... » (Réginald Hamel, « Vingt lettres inédites de Louis Dantin à Louvigny de Montigny », *le Devoir*, 8 avril 1965, p. 23.) C'est encore l'opinion de Pierre Dupuy, qui était à l'époque membre de la Légation canadienne à Paris : « [...] le plus grand intérêt que présentent les *Demi-civilisés* ne réside ni dans la valeur littéraire du texte, ni dans l'effort d'émancipation personnelle que l'auteur nous raconte. Ce qui nous retient surtout, c'est d'y trouver un écho de la querelle qui dresse aujourd'hui l'élite intellectuelle des laïques canadiens-français contre le clergé au sujet de l'enseignement secondaire » (« Sur deux romans de Jean-Charles Harvey », *le Canada*, 24 février 1936, p. 2) ; voir aussi Louis Gillet, « La pensée étrangère. Printemps canadien », *l'Ordre*, 28 septembre 1934, p. 3.

148. Joseph Bonenfant, « Pour une meilleure perception du mouvement littéraire », dans Joseph Bonenfant *et al.*, *À l'ombre de DesRochers. Le mouvement littéraire des Cantons de l'Est, 1925-1950*, Sherbrooke, La Tribune, les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1985, p. 276 ; voir aussi Jacques Blais, *De l'Ordre et de l'aventure. La poésie au Québec de 1934 à 1944*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1975, p. 8. Rappelons, en effet, la fondation en 1934 des revues *la Relève* et *les Idées*, la publication de *Chaque heure a son visage* de Medjé Vézina, ainsi que la parution, à Hankéou, en Chine, des premiers *Poèmes* d'Alain Grandbois, qui annoncent « une aube nouvelle pour la poésie québécoise » (Maurice Lemire, « Introduction à la littérature québécoise (1900-1939) », dans *Dictionnaire des œuvres littéraires québécoises*, t. II, p. XLII).

149. Jean-Charles Harvey, *Jeunesse*, p. 16.

150. Jean-Charles Falardeau, « Vie intellectuelle et société entre les deux guerres », dans P. de Grandpré, édit., *Histoire de la littérature française du Québec*,

Un bonheur terrestre ! Mais n'est-ce pas là, finalement, la vision du monde de Max Hubert ? Plus de mystère divin ! Plus d'âme tourmentée par la béatitude du Ciel ! Mais uniquement le regard tourné vers les choses d'ici-bas ! Un bonheur sur « la belle et bonne terre où l'on ne vit qu'une fois et où l'on veut mordre au fruit de la vie avant de boire au calice de la mort¹⁵¹ ! » Mais n'est-ce pas aussi le roman que Harvey voulait d'abord écrire ? celui de Tristan Bonhomme : *l'Homme qui revient...* sur terre, parce que épris d'une irrésistible passion pour la vie ?



J'aimerais exprimer ma gratitude à toutes les personnes qui m'ont prêté leur concours lors de la préparation de cette édition des *Demi-civilisés*, particulièrement à M. Jean Laprise, assistant de recherche, dont la collaboration a été à la fois si précieuse et si éclairée ; à M. Axel Harvey auprès de qui j'ai rencontré l'accueil le plus cordial et le plus compréhensif ; à M. Alain Stanké, autrefois des Éditions de l'Homme, à qui revient le mérite d'avoir persuadé Harvey de rééditer *les Demi-civilisés* en 1962 ; à M^{me} Édith Manseau, directrice du Centre de documentation en études québécoises de l'Université du Québec à Trois-Rivières, qui m'a prêté obligeamment son secours dans l'ingrate besogne de la recherche des sources. Je dis merci à M^{me} Diane Pavlovic, du Centre d'études québécoises de l'Université de Montréal, à M^{me} Johanne Martel, du Service des archives de la même université, à MM. Marcel Beaudoin, s.j., secrétaire-archiviste à la maison provinciale de la Compagnie de Jésus, Jocelyn Beaulieu du Service des archives de la Ville de Québec, Régis Lessard de la Bibliothèque de l'Université Laval, à M^{me} Hélène Martin des

Montréal, Beauchemin, t. II, 1968, p. 198. C'est aussi l'opinion d'Auguste Viatte, qui voit dans la crise des années trente plus qu'un simple « ajustement » de l'économie marchande : « Un malaise grandit ; plusieurs romans dépeignent une jeunesse inquiète ; Jean-Charles Harvey, dans *l'Homme qui va* (1929) ou *les Demi-civilisés* (1934), lève l'étendard de la révolte immoraliste : dans un monde qui se transforme, le Canada éprouve confusément la nécessité de s'ajuster, mais redoute d'y perdre son âme » (« La littérature d'expression française dans la France d'outre-mer et à l'étranger », dans *Histoire des littératures*, Paris, Gallimard, « Encyclopédie de la Pléiade », t. III, p. 1388).

151. *Infra*, p. 109.

Archives nationales du Québec (Centre régional de l'Estrie), ainsi qu'au personnel du Bureau du protonotaire de La Malbaie. Mes vifs remerciements à M^{me} Sylvianne Savard Boulanger et à M. Marcel-Aimé Gagnon pour les renseignements qu'ils m'ont généreusement communiqués. J'ai le plaisir de saluer le personnel de la bibliothèque de l'Université de Sherbrooke, où j'ai toujours été reçu avec beaucoup de générosité et d'enthousiasme.

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Il n'existe pas de manuscrit des *Demi-civilisés*. Nous avons adopté comme texte de base la dernière édition revue et corrigée par Jean-Charles Harvey, parue aux Éditions de l'Homme en 1962. Cette édition prévaut sur celle de 1966, publiée chez le même éditeur, mais sans la participation de Harvey¹. Quant au texte de l'édition de 1934, Harvey lui-même le considérait comme entaché de bévues, sinon d'incorrections et de négligences, qui nuisaient à sa compréhension.

Harvey n'apporte au texte de 1934 que très peu de remaniements. Tout au plus modifie-t-il certaines scènes qui lui paraissent, par rapport à l'économie générale du roman, soit mal composées, soit discutables à divers points de vue. Mais il ne lui enlève pas sa première fraîcheur. Son souci est ailleurs : chasse aux mots parasites ou aux formes fautives, recherche des notations exactes qui viennent enrichir la touche initiale. Moins sûr de sa mémoire de l'époque, convaincu de l'importance de cette seconde édition, Harvey s'applique à harmoniser son double talent de conteur et de polémiste.

Un seul état du texte a servi à l'établissement de cette édition : l'édition de 1934, d'après un exemplaire corrigé de la main de l'auteur. Nous n'avons pas retenu le texte des Éditions

1. Dans leur édition canadienne-anglaise des *Demi-civilisés* (*Fear's Folly*, Ottawa, Carleton University Press, 1982), John Glassco et John O'Connor établissent la traduction du roman d'après le texte de 1966, qu'ils considèrent conforme aux dernières volontés de l'auteur. Selon son fils, monsieur Axel Harvey, Jean-Charles Harvey n'a participé en aucune façon à l'édition de 1966, bien qu'il ait donné son accord dans le but évident de préserver ses droits d'auteur. Dans nos démarches auprès des personnes qui ont préparé cette troisième édition, nous n'avons rien trouvé qui pût infirmer ce témoignage.

l'Actuelle (1970) qui, paru trois ans après la mort de Harvey, est une réimpression plus ou moins conforme du texte de l'édition de 1966. Nous avons aussi retrouvé trois états dactylographiés de l'introduction que Jean-Charles Harvey composa en vue de la réédition du roman en 1966.

Nous avons autant que possible respecté le texte. Nous n'avons fait exception que pour les coquilles, peu nombreuses dans l'édition de 1962, sans toutefois signaler celles de l'édition de 1934. Les titres d'ouvrages littéraires ou autres, réels ou fictifs, ont été normalisés, ainsi que l'emploi du trait d'union (*Anseau-Foulon*, *Lac-Saint-Jean*, *plain-pied*) et des majuscules dans les noms de peuples ou groupes désignant des personnes (les *Québécois*, les *Canadiens français*, une *Américaine*) ou dans diverses expressions comme le *Congrès américain*, la *Légion d'honneur*, l'*Hôtel du gouvernement*. Nous avons corrigé et uniformisé l'emploi de l'apostrophe en accord avec l'usage courant. La pagination de l'édition de 1962 est insérée entre crochets dans le texte.

Nous donnons en appendice : l'introduction de Jean-Charles Harvey à l'édition de 1966 des *Demi-civilisés*, avec ses variantes (Appendice I) ; une lettre du 28 avril 1929 de Jean-Charles Harvey à Camille Roy (Appendice II) ; le poème inédit « La mort de Dorothée » (Appendice III) ; le texte de la « Condamnation du roman les *Demi-civilisés* » par le cardinal Villeneuve (Appendice IV) ; les leçons propres à l'édition de 1966 (Appendice V).

CHRONOLOGIE¹

1891

10 novembre Naissance à Pointe-au-Pic, comté de Charlevoix, de Jean-Charles Harvey, quatrième enfant du menuisier Jean Harvey (né à Saint-Irénée, le 12 avril 1867) et de Delvina Trudel (née à Saint-Irénée, le 3 décembre 1851), mariés à Saint-Irénée, le 23 août 1887. Baptême le même jour en l'église Saint-Étienne de La Malbaie par le vicaire de la paroisse, l'abbé Bruno Leclère ; parain et marraine, Charles Warren, entrepreneur en construction, et Maggie Morton. Sont nés avant lui, le 5 août 1888, deux frères jumeaux, Oscar et Edgar, ce dernier décédé à la naissance, et Blanche-Albertine-Laura, née le 17 septembre 1889.

1893

Jean Harvey quitte, avec sa famille, Pointe-au-Pic et émigre à Manchester (États-Unis).

1894

15 avril William-Guillaume Harvey, grand-père paternel de Jean-Charles, épouse en troisièmes noces, à Saint-Irénée, Philomène Tremblay (née à La Malbaie, le 25 novembre 1868). Il avait épousé en premières noces, le 3 mars 1862, Delphine Tremblay, et en secondes noces, le 13 novembre 1883, Philomène Duchesne. Jean-

1. On trouvera aussi de précieux renseignements biographiques dans l'ouvrage de Marcel-Aimé Gagnon, *Jean-Charles Harvey, précurseur de la révolution tranquille*. Comme Harvey a écrit un nombre considérable d'articles de journaux et prononcé plus de trois cents conférences, il a fallu nous en tenir à l'essentiel.

Charles Harvey conservera un vif souvenir de son grand-père dont il évoquera la figure dans *les Demi-civilisés*, sous les traits « d'un vieux paysan à barbe blanche » (*infra*, p. 89).

1895

Retour de Jean Harvey et de sa famille à Pointe-au-Pic.

1899

22 juin Jean Harvey meurt de tuberculose pulmonaire à l'âge de 32 ans et 3 mois, à Saint-Irénée.

24 juin Inhumation dans le cimetière de la paroisse.
La mère de Jean-Charles reprend son métier de « maîtresse d'école », qu'elle exercera pendant vingt ans (« Manuscrits autobiographiques », f. 67, US, fonds Harvey, V/33).

1905

1^{er} septembre Jean-Charles entre au Petit séminaire de Chicoutimi. Humanités (1905-1906), Versification (1906-1907) et Belles-Lettres (1907-1908). *L'Annuaire du séminaire* indique que le jeune Jean-Charles réside, pour l'année 1905, chez son grand-père William, à Saint-Irénée.

1906

Delvina Harvey, avec ses enfants, quitte Pointe-au-Pic pour Montréal ; elle s'installe au 89, rue Davidson, dans le quartier Hochelaga.

1908

22 août Jean-Charles entre chez les jésuites, à la maison Saint-Joseph, du Sault-aux-Récollets, près de Montréal.

1910

22 août Prononce ses premiers vœux.

1912

Septembre Entre au scolasticat de l'Immaculée-Conception, à Montréal.

1915

- 22 janvier Quitte la Compagnie de Jésus, suit quelques cours de droit à l'Université de Montréal et, vers la mi-mai entre comme reporter à *la Patrie* (lettre de Rodolphe Forget à Joseph-Israël Tarte, directeur de *la Patrie*, le 10 mars 1915, US, fonds Harvey, I/1).

1916

- 25 septembre Épouse, en la paroisse de la Nativité de Montréal, Marie-Anne Dufour (née à Sainte-Agnès le 23 mars 1896) fille de Joseph Dufour et de Clarisse Bouchard. Ils s'installent au 108 B, rue Joliette. Harvey quitte *la Patrie* pour *la Presse*, où il se lie d'amitié avec Jean Chauvin, avec qui il fréquente l'Arche. Située au 22 est, rue Notre-Dame, l'Arche était le nom de l'atelier mansardé où se réunissait à l'époque un petit cercle de jeunes poètes et intellectuels du quartier latin (« Chronique littéraire : Ateliers », *le Soleil*, 19 janvier 1924, p. 22) ; voir aussi Jean Panneton, *Ringuet*, Montréal, Fides, 1970, p. 15-17.

1917

- 5 juillet Naissance de Marie-Édith-Carmen Harvey.

1918

- 1^{er} juin Les Harvey quittent la rue Joliette et vont habiter au 363, rue Aylwin.
- 19 août Naissance de Marie-Laurence-Claire Harvey. Vers la fin du mois d'août, Harvey quitte *la Presse* et devient gérant de la publicité à la Machine agricole nationale limitée de Montmagny. Il décrira dans *Marcel Faure* (1922) une cité industrielle, Valmont, en s'inspirant des déboires financiers de cette compagnie canadienne-française, pour laquelle il devait fonder un journal ouvrier qui n'a d'ailleurs jamais paru (« Confession sans ferme propos », *le Jour*, 16 septembre 1937, p. 2).

1920

- 10 janvier Naissance, à Montmagny, de Marie-Jeanne Harvey.

Novembre Avec quelques amis, Harvey fonde à Montmagny l'Association littéraire et artistique (lettre de Harvey à Olivar Asselin, le 17 novembre 1920, BMM, fonds Olivar Asselin, 113-4).

1921

17 février Décès de son épouse Marie-Anne, inhumée le 25 suivant dans le cimetière de Saint-Thomas de Montmagny.

Mai Publication d'un court essai intitulé *la Chasse aux millions ; l'avenir industriel du Canada français*. Début de sa longue collaboration à la *Revue moderne*.

Automne Les difficultés financières de la Machine agricole nationale de Montmagny l'obligent à se trouver un nouvel emploi. Il quitte Montmagny avec ses enfants et s'installe à Québec, au 9-11, rue Desjardins. Il semble qu'il ait travaillé quelques mois à la *Minerve* et au *Quotidien de Lévis* (« Au temps d'Alexandre », US, fonds Harvey, V/33).

1922

Février Entre au journal *le Soleil* en qualité d'assistant-chef des nouvelles.

4 avril Publication dans *le Soleil* de sa première chronique financière signée de son nom, « La chance grandit », qui sera suivie d'une centaine d'autres décrivant l'évolution économique du Québec.

Juin Peu satisfait de son poste au *Soleil*. Malgré l'offre d'emploi que lui fait le 22 juin Hector Authier (US, fonds Harvey, I/1), propriétaire-gérant de la *Gazette du Nord*, il reste au *Soleil* où, avec l'appui du directeur Henri Gagnon, ses chances d'avancement sont meilleures. Il collabore au journal *l'Abitibi* (La Tuque) et à la *Gazette du Nord* (La Tuque).

2 septembre Épouse en deuxièmes noces, en l'église de Saint-Pascal de Kamouraska, Germaine Miville-Deschênes (née le 30 septembre 1899), fille du docteur Joseph-Bernard Deschênes et de Justine Caron.

15 septembre En voyage de noces à Montréal et à Ottawa, il envoie au *Soleil* un article intitulé « La dignité personnelle », où il s'en prend à l'institution religieuse du mariage. Paru le 15, le ton et le contenu de l'article choquent la direction du journal, qui lui signifie son congé. Il réintègre son

poste grâce à l'intervention du directeur du journal, Henri Gagnon. Il s'inspirera de ce fait dans *les Demi-civilisés* en décrivant l'entrée de son héros Max Hubert dans la carrière journalistique (*infra*, p. 126).

- 7 novembre Début de sa correspondance avec l'abbé Camille Roy (US, fonds Harvey, I/1).
- 16 novembre *Le Soleil* annonce la parution du roman *Marcel Faure* (« Vient de paraître », *le Soleil*, 16 novembre 1922, p. 14). Imprimé depuis quelques mois, le roman met la direction du *Soleil* dans l'embarras. Mais l'intervention de l'abbé Camille Roy permet à Harvey de mettre son volume en circulation.
- 29 novembre Causerie sur « L'idée de la patrie », devant les membres du club Kiwanis, réunis au Château Frontenac (« Cause-rie de M. J.-C. Harvey au Kiwanis », *le Soleil*, 30 novembre 1922, p. 12 et 15).

1923

- Mars Article sévère de l'abbé Camille Roy dans *le Canada français* (vol. 10, n° 2, mars 1923, p. 109-120) sur le roman *Marcel Faure*.
- 4 avril Harvey soumet son roman *Marcel Faure* au premier concours du prix David (« 48 volumes français et 12 anglais », *l'Action catholique*, 5 avril 1923, p. 1).
- 13 avril Séance de l'Association des auteurs canadiens, section de Québec, chez Alphonse Désilets, à l'Île d'Orléans. Harvey est élu, avec Alphonse Désilets et Damase Potvin, membre d'un comité chargé de rassembler les ouvrages littéraires susceptibles de faire partie de la collection des livres canadiens qui seront acheminés en Europe, à l'occasion de « l'Exposition-train des produits canadiens » ; cette « exposition-train » circulera en France et en Belgique du 24 avril au 20 mai (« Réunion de nos auteurs », *le Soleil*, 14 avril 1923, p. 28).
- Mai Les Harvey s'installent au 97, rue Lockwell.
- 5 octobre Naissance de Charles Harvey.
- 17 novembre Début, dans *le Soleil*, de ses « Chroniques parlementaires », qui se poursuivront jusqu'au 11 février 1924 ; signées « Benjamin Doré », elles reprendront le 11 janvier 1925 sous le titre « Sur la colline » et se termineront le 2 avril 1927.

- 27 novembre Assiste à la réunion de la section québécoise de l'Association des auteurs canadiens, qui se tient à l'Université Laval, sous la présidence de l'abbé Camille Roy (« Réunion de nos auteurs », *le Soleil*, 28 novembre 1923, p. 18).
- 1^{er} décembre Annonce qu'il met la dernière main à un nouveau roman intitulé *Francine*, dans lequel il étudie « le vrai type de la Québécoise » (« De nouvelles œuvres vont enrichir notre littérature », *le Soleil*, 1^{er} décembre 1923, p. 19).

1924

- 5 février L'achat par le gouvernement Taschereau de cent cinquante exemplaires du roman *Marcel Faure* provoque à l'Assemblée législative un certain nombre de questions posées par le député du comté de Soulanges, le docteur Arthur Lortie (« Réponses aux interpellations », *le Devoir*, 6 février 1924, p. 2).
- 12 mars Nommé adjoint au rédacteur en chef du *Soleil*.
- 19-20 mai Assiste au quatrième congrès de la Société des auteurs canadiens, à Québec (« Congrès de la Société des auteurs à Québec », *le Soleil*, 17 mai 1924, p. 1-2).
- 28-29 juin À l'occasion de l'inauguration du Manoir Richelieu, il effectue, en compagnie d'autres journalistes, un voyage à La Malbaie, à bord du *Cap Éternité*. Il y prononce une courte allocution (« La presse visite La Malbaie », *le Soleil*, 30 juin 1924, p. 3).
- 2 décembre Naissance de Claude Harvey.

1925

- 11 mars Une discussion sur les crédits alloués à « l'encouragement à la littérature et aux beaux-arts » soulève une fois encore autour du roman *Marcel Faure* un échange de propos acerbes à l'Assemblée législative, entre les députés de l'opposition et ceux du gouvernement (« Sur la colline », *le Soleil*, 12 mars 1925, p. 1). Le débat reprendra les 19 et 25 mars (« Sur la colline », *le Soleil*, 20 mars, p. 17 et 26 mars, p. 12).
- 4 mai À la séance d'ouverture de la Semaine du livre canadien, tenue du 4 au 9 mai, courte conférence sur la littérature canadienne, devant les membres de la Société des écrivains canadiens (« Les auteurs canadiens au Château Frontenac », *le Soleil*, 5 mai 1925, p. 3).

- 23 mai Parution du premier numéro du *Cri de Québec* (organe de l'Association de la jeunesse libérale du Québec). Jusqu'au 20 novembre, Harvey, qui en est le principal rédacteur, y publie une série d'articles virulents contre le Parti conservateur canadien, alors dirigé par Arthur Meighen.
- 25 mai Réélu membre du bureau de direction de l'Association de la jeunesse libérale du Québec, en compagnie de Robert Taschereau, fils du Premier ministre Alexandre Taschereau (« M. R. Taschereau prés. des Jeunes libéraux », *le Soleil*, 26 mai 1925, p. 3).
- Juin Les Harvey quittent la rue Lockwell et vont habiter au 520, rue Saint-Jean. Parution de *Québec, la douce province*, ouvrage édité par le Chemin de fer national du Canada. Textes rédigés par Jean-Charles Harvey et Ernest Schenck ; guide établi par Claude Melançon et Maurice Sauriol ; gravures de Marcel Cognac.
- 3 décembre Conférence sur « Notre langue littéraire » devant les membres de la Société du parler français, à l'Université Laval (« La séance annuelle de la Société du parler français », *le Soleil*, 4 décembre 1925, p. 3).

1926

- 15 mars Devient membre de la Société France-Amérique.
- 1^{er} avril Naissance de Victor-Henri Harvey, qui meurt prématurément le 13 avril suivant (« M. J.-C. Harvey dans le deuil », *le Soleil*, 14 avril 1925, p. 3).
- 25 septembre Le *Soleil* annonce la parution de *Pages de critique*.
- 14 octobre Début, dans *le Soleil*, de sa chronique « Au jour le jour » qui prendra fin le 24 décembre 1927. Sous divers pseudonymes, dont Alceste et Vendredi, Harvey y publie une série de billets tantôt humoristiques, tantôt ironiques, sur les mœurs politico-religieuses du Québec.
- 4 décembre Publication, dans *le Soleil*, d'un long article sur le Premier ministre Louis-Alexandre Taschereau.
- 18 décembre Publication, dans *le Soleil*, d'un conte de Noël « Révélation étrange du Père Noël au saint curé Bilodeau », qui sera repris dans *l'Homme qui va...* (1929), sous le titre « L'Homme rouge ».

1927

- 18 janvier Publication, dans *le Soleil*, d'un récit, où figurent Maria Chapdelaine et Louis Hémon, et qui sera repris sous le titre « Le revenant », dans *l'Homme qui va...*, en 1929 (« Sur la colline », *le Soleil*, 18 janvier 1927, p. 16). Les Harvey quittent leur appartement de la rue Saint-Jean, et s'installent au 302, rue Fraser.
- 22 mai Assiste à un dîner d'honneur organisé à la mémoire d'Octave Crémazie (« À la mémoire d'Octave Crémazie », *le Soleil*, 24 mai 1927, p. 3).
- 27 mai Promu rédacteur en chef du *Soleil*.
- 29 mai En compagnie du personnel enseignant et d'un groupe d'étudiants de l'École des Beaux-Arts de Québec, il rend visite au peintre canadien Horatio Walker, à sa résidence de l'Île d'Orléans (« Les Beaux-Arts chez M. H. Walker », *le Soleil*, 31 mai 1927, p. 3).
- 16-18 juillet Effectue une croisière de trois jours sur le Saint-Laurent, à bord du *New Northland*. Il visite alors La Malbaie (« Trois jours sur l'eau », *le Soleil*, 20 juillet 1927, p. 4).
- 27 décembre Accompagné de son épouse, il assiste au bal offert par le lieutenant-gouverneur, l'honorable Narcisse Perodeau, au Parlement de Québec (« La grande réception historique d'hier au soir », *le Soleil*, 28 décembre 1927, p. 3).

1928

- 24 janvier Préside le dîner offert au journaliste français Raymond Lange par les membres du Club des journalistes de la ville de Québec (« M. R. Lange au Club des journalistes », *le Soleil*, 25 janvier 1928, p. 20).
- 24 avril Premier journaliste québécois à serrer la main à l'aviateur américain Charles Lindbergh, qui atterrit dans le Parc des champs de bataille, après avoir couvert la distance New York-Québec en trois heures et demie (« Lindbergh en couvrant la distance de New York à Québec en trois heures et demie, accomplit un exploit qui lui a valu l'admiration générale », *le Soleil*, 25 avril 1928, p. 1).
- 3 juillet Retour d'un voyage à Halifax (« Chroniques de voyage : merveilles gaspésiennes », *le Soleil*, 5 juillet 1928, p. 4).

- 11 juillet Reçoit la médaille d'officier de l'Académie française, qui lui sera officiellement remise le 6 août suivant (« Décorés par la France », *le Soleil*, 7 août 1928, p. 18).
- Août Publie dans la *Revue moderne* (vol. 9, n° 10, août 1928, p. 77) une nouvelle intitulée « Pour les beaux yeux d'Isabeau », qui sera reprise dans *l'Homme qui va...* (1929), sous le titre « Isabeau ». De la fin d'août au 23 septembre environ, il accompagne les membres de l'Association parlementaire de l'Empire britannique dans leur voyage à travers l'Ouest canadien et publie ses notes de voyage dans *le Soleil* (les 6 et 21 septembre), sous le titre « De Québec à Victoria ».

1929

- 19 janvier Début de sa correspondance avec Louis Dantin.
- 25 mars *Le Soleil* signale la parution du recueil de contes et de nouvelles *l'Homme qui va...* En page 4 du livre, Harvey annonce la publication prochaine d'un 2^e tome de *Pages de critique*, d'un roman intitulé *l'Heure nouvelle* et d'un essai sur l'évolution du monde britannique, *Que deviendra le Commonwealth ?*
- Avril Visite New York (« À bord du *Laurentic* : de Québec à New York », *le Soleil*, 1^{er} août 1932, p. 3).
- 24 avril Naissance de Marcel Harvey.
- 25 avril Reçoit le prix David pour son recueil *l'Homme qui va...* (« Le gagnant du Prix David », *le Soleil*, 25 juin 1929, p. 24).
- 7 juillet Confie à Louis Dantin qu'il travaille à la rédaction d'un roman intitulé *l'Homme qui revient...*, qui sera une suite de *l'Homme qui va...* Le roman devrait paraître au cours de l'hiver 1930 (lettre à Louis Dantin, le 7 juillet 1929, BNQ, fonds Gabriel Nadeau).
- Septembre Passe quelques jours de vacances à Kamouraska, en compagnie de son beau-frère Robert Deschênes (« Kamouraska a aussi sa truite rouge », *le Soleil*, 4 septembre 1929, p. 16). Vers la fin du mois, il accompagne Sir Henry Thornton dans son voyage au Lac-Saint-Jean (« Au Lac Saint-Jean, l'oasis du nord de Québec », *le Soleil*, 26 septembre 1929, p. 4).

1930

- 25-27 juin Participe aux assises de la Société des auteurs canadiens réunis pour l'occasion à Montréal (« Les auteurs canadiens se réuniront en juin », *le Soleil*, le 22 mai 1930, p. 14).
- Fin août Prend quelques semaines de vacances en compagnie de sa femme et de ses enfants. La famille visite la région de Charlevoix (« À l'Île-aux-Coudres », *le Soleil*, 22 août 1930, p. 24), la Gaspésie et le Bas-Saint-Laurent (« La grande poésie de nos plages : Trois-Pistoles », *le Soleil*, 6 septembre 1930, p. 1 et 2).
- Septembre Nommé président du Club de hockey « Le Soleil » (« Une vaillante et invincible équipe », *le Soleil*, 24 mars 1930, p. 10). Il occupera également le poste d'entraîneur, de l'automne 1932 au printemps 1934.
- 26 octobre Assiste à la fête organisée en l'honneur de Ginevra (Georgiana Lefavre) à l'occasion de ses vingt-cinq ans de journalisme (« Les 25 ans de Ginevra au *Soleil* », *le Soleil*, 27 octobre 1930, p. 3).
- Novembre Lors d'une excursion de chasse dans la région de Cabano, il fait la connaissance de l'« Amérindien » Archie Grey Owl, né George Stansfield Belaney, à Hasting, Angleterre, en 1888, décédé à Prince Albert, Saskatchewan, le 13 avril 1938. Harvey conservera de cette rencontre un souvenir inoubliable (« Chez le Hibou gris : un voyage chez les sauvages », *le Soleil*, le 26 novembre 1930, p. 4 et 8).

1931

- Janvier Collaboration à *L'Avenir du Nord*.
- Mars Rédige la préface de l'essai d'Henri Pouliot, *le Légionnaire*, qui paraît en avril.
- 9 juillet Devant les membres du Club Kiwanis, conférence sur « Le colonialisme et le nationalisme littéraire » (« Cause-rie de J.-C. Harvey au Kiwanis », *le Soleil*, 10 juillet 1931, p. 3 et 8).
- Septembre Prend quelques semaines de vacances et s'adonne à ses deux sports favoris : la chasse et la pêche (« Chez nous », *le Soleil*, 18 septembre 1931, p. 3).
- 30 novembre Devant les membres de la Ligue de la jeunesse féminine de Sherbrooke, causerie intitulée « Silhouette fémi-

nine », où il fait l'éloge de la femme (« Causerie de J.-C. Harvey à Sherbrooke », *le Soleil*, 1^{er} décembre 1931, p. 3 et 10).

1932

- 12 janvier Élu président de l'Ordre des Canadiens de naissance, section Québec (« Concitoyens honorés », *le Soleil*, 13 janvier 1932, p. 3).
- 20 mars Assiste à la réunion de la Société des auteurs canadiens à Montréal (« Les auteurs canadiens », *le Soleil*, 21 mars 1932, p. 3).
- 30 mars À l'hôtel Saint-Roch, au banquet en l'honneur du président sortant de l'Ordre des Canadiens de naissance, le lieutenant-colonel Oscar Gilbert, Harvey prononce une conférence sur les « buts de l'Ordre et sa mission en terre canadienne » (« Une réunion des Canadiens de naissance », *le Soleil*, 31 mars 1932, p. 3 et 22).
- 17 mai Nommé membre du jury du prix David 1932 (« Le jury du Prix David est nommé », *le Soleil*, 18 mai 1932, p. 1).
- 19-27 juillet Accompagne les membres de l'Union des municipalités, qui tiennent leur congrès à bord du *S.S. Laurentic*. Partis du port de Québec le 19 juillet au soir, les congressistes atteignent New York, qu'ils visitent dans la journée du 23, pour ensuite regagner Montréal le 27 suivant. Harvey rend compte des séances de travail des membres de l'Association et décrit ses impressions de croisière (« À bord du *Laurentic* : de Québec à New York ; impressions d'une croisière sur le Saint-Laurent et l'Atlantique, avec les délégués de l'Union des municipalités de la Province de Québec », *le Soleil*, du 29 juillet au 1^{er} août 1932).
- 15-17 août Au congrès annuel de l'Ordre des Canadiens de naissance, à l'hôtel Saint-Roch de Québec, discours d'ouverture (« Le travail des Canadiens de naissance », *le Soleil*, 16 août 1932, p. 8).

1933

- 16 janvier Sous le pseudonyme « Un Sauvage », il publie dans le *Canada* (20 décembre 1932, p. 2) un article intitulé « On juge l'arbre à ses fruits : les insuffisances de l'instruction dans le Canada français ». Reproduit dans *le Soleil* (16

janvier 1933, p. 4), l'article contient en substance les attaques des *Demi-civilisés* contre le clergé.

- 26 mars Sous les auspices de la Société des arts, sciences et lettres, qui poursuit une campagne de re francisation à travers tout le Québec, il prononce à la radio un discours dans lequel il affirme que les Canadiens français sont « déjà une race à demi défrancisée » (« Que faut-il re franciser ? Tout », *le Soleil*, 28 mars 1933, p. 4).
- 1^{er} juin Nommé membre du jury du prix David 1933 (« Le jury du Prix David a été constitué », *le Soleil*, 2 juin 1933, p. 3).
- 16 novembre Début, dans *le Soleil*, de sa chronique « Coups de crayons », qui prendra fin avec son départ du journal, le 27 avril 1934.

1934

- 11 mars Avec son épouse, il assiste au vernissage de l'œuvre de Rodolphe Duguay (« L'œuvre de Rodolphe Duguay au Bouquin », *le Soleil*, 12 mars 1934, p. 16).
- 6 avril Les Éditions du Totem d'Albert Lévesque publient *les Demi-civilisés*.
- 25 avril S'appuyant sur le Code de Droit canonique, le cardinal Villeneuve prohibe le roman *les Demi-civilisés* dans le diocèse de Québec. La déclaration officielle paraît le lendemain dans *la Semaine religieuse de Québec* (vol. 46, n° 34, 26 avril 1934, p. 531), sous le titre « Condamnation du roman *Les Demi-civilisés* ». Le même jour, Harvey est destitué de son poste de rédacteur en chef du *Soleil*.
- 27 avril Le Premier ministre Alexandre Taschereau exige que le roman soit « retiré de la circulation » ; Harvey fait parvenir aux journaux de Québec, le 27 au matin, un court communiqué de presse dans lequel il déclare : « Après la déclaration de Son Éminence le cardinal Rodrigue Villeneuve, hier, je consens à retirer du marché mon dernier roman, *les Demi-civilisés*, et je prie les libraires et l'éditeur de bien vouloir en tenir compte » (« À propos d'un roman canadien », *le Soleil*, 27 avril 1934, p. 3). La direction du *Soleil* lui signifie son congé avec six mois de salaire payé ; Harvey part en vacances en Gaspésie (« Manuscrits autobiographiques », f. 12, US, fonds Harvey, V/33).

- 26 août Prend part à la réunion des journalistes de Québec (« L'élite du journalisme français est réunie à Québec », *le Soleil*, 27 août 1934, p. 3, 11 et 17).
- 19 septembre Le Premier ministre Taschereau annonce la nomination de Harvey au poste de directeur du Service des statistiques du Québec (« Nominations provinciales : Marquis à la bibliothèque, Harvey aux statistiques », *le Soleil*, 20 septembre 1934, p. 3). Il collabore au journal *le Canada* ; pas moins de 50 articles, du 16 octobre 1934 au 2 décembre 1937.
- Novembre Met la dernière main à son recueil de contes et nouvelles *Sébastien Pierre*, qui paraîtra le printemps suivant (lettre à R.G. Nobécourt, le 2 novembre 1934, US, fonds Harvey, I/2).

1935

- Janvier Début de sa collaboration à la revue *Idées*. Il collabore aussi au journal *l'Ordre* d'Olivar Asselin, du 9 janvier au 2 mai 1935.
- 1^{er} avril Publication de *Sébastien Pierre* aux Éditions du « Quotidien ».
- 6 juin Devant les membres du Club Kiwanis de Québec, causerie intitulée « La crise de la jeunesse » (« M. Harvey et la crise de la jeunesse », *le Soleil*, 7 juin 1935, p. 3). Cette conférence reprend son article paru, sous le même titre, dans la revue *Vivre* (15 mai 1935) ; elle sera aussi reprise en partie dans la revue *Idées* (n° 6, juin 1935, p. 321-337) et fera, finalement, l'objet du premier et de l'unique ouvrage de la collection « Les cahiers noirs » (Québec, les Éditions de Vivre, septembre 1935, 59 p.), sous le titre de *Jeunesse*.
- Juillet Au cours du mois de juin ou de juillet, il prend contact avec certains membres de la Troisième internationale ; il reçoit chez lui, à deux reprises, Stanley Ryerson, chef de l'intelligentsia communiste au Québec (« Manuscrits autobiographiques », f. 47-50, US, fonds Harvey, V/32).
- 10 août Début de sa collaboration au journal *la Renaissance*.
- Septembre Publication de l'essai *Jeunesse* aux Éditions de Vivre.
- 14 novembre Écrit à l'abbé Lionel Groulx pour lui demander d'appuyer sa candidature à la Société royale du Canada (lettre à Lionel Groulx, 14 novembre 1935, US, fonds Harvey, I/2).

26 décembre Première rencontre avec Évangéline Pelland, qu'il épousera le 22 octobre 1965.

1936

- Janvier Collaboration au journal *l'Émérillon*.
- Février Travaille à la rédaction d'un nouveau roman intitulé *les Affamés*, qu'il entend publier l'automne suivant (lettre à Julia Richer, le 3 février 1936, US, fonds Harvey, I/3). Il ne semble pas toutefois avoir choisi définitivement le titre de son roman. Dans de brèves « notes biographiques » qu'il joint à sa lettre à Julia Richer, il parle de *Smoking et Makinaw* comme titre de roman. Le 17 du même mois, il se rend à Ottawa dans l'espoir de se trouver un emploi dans la fonction publique fédérale.
- Fin juin Prend une semaine de vacances à l'île de la Providence, en face de Kamouraska (lettre à Lucien Martial, le 29 juin 1936, US, fonds Harvey, I/3). Dans la même lettre, il écrit à son ami : « Je suis communiste parce que le communisme nous débarrasserait de tout ce que je déteste. » Sur ses impressions de vacances, voir ses deux articles parus dans *le Canada* : « Sous la chanson des vagues », le 10 juillet 1936, p. 34 et « L'Île enchantée », le 4 août 1936, p. 2.
- Septembre Rencontre une dernière fois Olivar Asselin, qui mourra le 18 avril 1937. Incapable de s'adapter à la fonction publique, il songe de plus en plus à fonder son propre journal de combat à Montréal. Il en propose l'idée au sénateur Raoul Dandurand (lettre au sénateur Raoul Dandurand, le 4 septembre 1936, US, fonds Harvey, I/3).
- Novembre Demande une seconde fois à l'abbé Lionel Groulx d'appuyer sa candidature à la Société royale du Canada (lettre à l'abbé Lionel Groulx, 10 novembre 1936, US, fonds Harvey, I/3). Il travaille encore à la rédaction des *Affamés* : « un grand roman de masse dans lequel j'étudie, confie-t-il à un jeune correspondant, les problèmes de l'heure, surtout la lutte entre le prolétariat et la ploutocratie de l'argent » (lettre à Maurice Laporte, le 25 novembre 1936, US, fonds Harvey, I/3).

1937

- Janvier Le journal *la Nation* de Paul Bouchard entreprend une campagne de dénigrement contre Harvey. À la suite des

attaques répétées de ce journal, Harvey est limogé, le 14 janvier, de son poste de directeur du Service de la statistique par le gouvernement de Maurice Duplessis. On lui avait officiellement appris la nouvelle la veille (lettre au sénateur Raoul Dandurand, US, fonds Harvey, le 15 janvier 1937, I/3).

- Mai* Quitte sa femme, Germaine Miville-Deschênes, et s'installe avec ses enfants (sauf Marcel qui demeure avec sa mère) à Montréal, au 643, rue Milton, non loin de l'Université McGill (« Manuscrits autobiographiques », f. 55, US, fonds Harvey, V/32). Avec l'appui du sénateur Dandurand et de Thérèse Casgrain, il prépare fébrilement la fondation de son journal (*ibid.*, p. 42-43, US, fonds Harvey, V/32).
- 3 septembre* À Montréal, décès de sa mère, Delvina Harvey, née Trudel, qui est inhumée le 6 suivant au cimetière de la Côte-des-Neiges (*la Presse*, 4 septembre 1937, p. 53).
- 16 septembre* Parution, à Montréal, du premier numéro du *Jour*.
- 12 novembre* Devant les membres de la Chambre de commerce de Joliette, conférence intitulée « Démocratie et liberté » (« Démocratie et liberté », *le Jour*, 13 novembre 1937, p. 2).
- 18 novembre* Publication des mélanges *Art et combat*. Dans la préface du livre, il annonce la parution de son roman *les Affamés* pour « la fin de l'été 1938 ».
- 21 novembre* Prend part au débat sur le droit de vote des femmes au Québec. À l'hôtel Windsor, devant les membres de l'Alliance canadienne pour le vote des femmes au Québec, il prononce une première conférence intitulée « Le droit démocratique de la femme » (« M. J.-Chs. Harvey parle des droits de la femme », *la Patrie*, 22 novembre 1937, p. 2), dont quelques extraits paraissent dans *le Jour* du 27 novembre 1937, p. 7.

1938

- 16 janvier* Dernière rencontre avec Archie Grey Owl, qui donne une conférence au Victoria Hall (US, fonds Harvey, V/35).
- 16-17 avril* Au congrès du Kayameren Club et de la Society of Nations' Youth Unit League, au Pickering College de Newmarket, Ontario, conférence intitulée « Can we Achieve Canadian Unity ? / Pouvons-nous réaliser l'unité cana-

dienne ? » (« Jean-Charles Harvey à Toronto », *le Jour*, 16 avril 1938, p. 8 ; J.-C. Harvey, « Notre culture et l'autre », *le Jour*, 23 avril 1938, p. 1.)

- Juillet* Parution dans le *Canadian Magazine* de Toronto (juillet 1938, p. 3, 4 et 37), de « What Québec Thinks of Canada ? » Très critique à l'égard du Québec, l'article mécontente la presse québécoise et tout particulièrement le journal *le Canada* (J.-C. Harvey, « Puérilités de notre confrère *le Canada* », *le Jour*, 16 juillet 1938, p. 2).
- 25 août* Devant les membres du Club Kiwanis, réunis au Château Frontenac, conférence sur « L'école canadienne-française » (« Causerie de J.-C. Harvey », *le Soleil*, 25 août 1938, p. 1).
- 10 septembre* Le journal *le Jour* annonce la parution aux éditions Mac-Millan de Toronto des *Demi-civilisés*, sous le titre *Sackcloth for Banner*. Au cours du même mois, Harvey déménage rue Sainte-Famille.
- 14 octobre* Évangéline Pelland rejoint Jean-Charles Harvey à Montréal. Ils s'épouseront le 22 octobre 1965, quelques semaines après le décès de Germaine Miville-Deschênes, deuxième épouse de Harvey.
- 4 décembre* Deuxième conférence en faveur du droit de vote des femmes au Québec, intitulée « La mission féminine », devant les membres de l'Alliance canadienne pour le vote des femmes au Québec (« La mission féminine », *le Jour*, 10 décembre 1938, p. 5). Vers le 5 ou le 6, il part pour New York, où il séjourne une semaine (J.-C. Harvey, « Théâtre », *le Jour*, 7 janvier 1939, p. 1).

1939

- 16-23 janvier* Sous les auspices du Canadian Club, il fait une tournée de neuf conférences sur le thème de « l'unité canadienne » dans cinq des principales villes ontariennes : Hamilton, Windsor, London, Toronto et Kingston (« La croisade de l'unité canadienne en Ontario », *le Jour*, 14 janvier 1939, p. 8).
- Mars* Entreprend des démarches pour publier, si possible en anglais, son roman *les Mauvais anges*, dont il a commencé la rédaction. Il en envoie quelques chapitres à la maison d'édition new-yorkaise Reynal and Hitchcock Inc. (lettre à Curtice Hitchcock, le 29 mars 1939, US, fonds Harvey, 1/4).

- 11 avril* Participe en compagnie du journaliste Louis Francœur à un débat public sur le nationalisme canadien-français, organisé par la Jeune Chambre de commerce de Montréal (« MM. Francœur et Harvey à la Chambre des Jeunes », *la Patrie*, 12 avril 1939, p. 4).
- 8-11 mai* Sous les auspices du Canadian Club et du Canadian Institute of International Affairs, il prononce dans les principales villes des provinces maritimes (Fredericton, Saint-Jean et Halifax) trois conférences sur l'unité canadienne (« L'unité canadienne », *le Jour*, 13 mai 1939, p. 1).
- Fin juin* Participe à la conférence de Canton, État de New York, sur « Les affaires canado-américaines » (J.-C. Harvey, « Le sort du Canada lié aux États-Unis », *le Jour*, 1^{er} juillet 1939, p. 8).
- Fin juillet* Prend quelques semaines de vacances à Chazy, sur les bords du Lac Champlain (J.-C. Harvey, « Sens de la réalité et de l'humour », *le Jour*, 29 juillet 1939, p. 1).
- Août* Agit comme intermédiaire d'un groupe de financiers anglophones de Québec qui veulent acheter les quotidiens *le Soleil*, *la Tribune* et *le Nouvelliste*, ainsi que les stations de radio CKCV, CHLT et CHRC, propriétés du sénateur et financier Jacob Nicol (lettre au sénateur Jacob Nicol, le 21 août 1939, US, fonds Harvey, I/4).
- 5-27 septembre* Prononce à Radio-Canada quatre conférences sur la langue française et François Rabelais, reproduites dans *le Jour* (du 9 au 30 septembre 1939). Il fait ses débuts comme chroniqueur radiophonique au poste de radio CKAC de Montréal en compagnie d'Ernest Pallascio-Morin (« Chronique radiophonique », *le Jour*, 7 octobre 1939, p. 4).
- 3 novembre* Met son journal au service de l'Union pancanadienne (« Les amis de l'unité canadienne serrent les rangs », *le Jour*, 4 novembre 1939, p. 8).
- 10 novembre* Élu président du comité responsable de la fondation de l'Union pancanadienne (« Le pancanadianisme s'étendra d'un océan à l'autre », *le Jour*, 11 novembre 1939, p. 8).

1940

- 11-12 janvier* Devant les membres du Current Events Club et de l'Empire Club, de Toronto, conférences intitulées

« How Can we Build A Nation ? » et « L'unité canadienne et valeur du bilinguisme » (US, fonds Harvey, IV/28, et aussi *le Jour* du 20 janvier 1940, p. 2, qui publie des extraits de ces deux conférences).

- 6 février Naissance d'Axel Harvey.
- 28 mars Devant le Women's Canadian Club d'Hamilton, conférence intitulée « The Freedom of the Individuals must Survive ».
- 29 mars Causerie sur l'enseignement de l'histoire au Canada, devant les membres de l'Ontario Educational Association, à Toronto (« Faisons de l'histoire et non de la propagande », *le Jour*, 6 avril 1940, p. 8).
- 19-20 mai Élu président de l'Union pancanadienne pour les libertés civiles en temps de guerre (« L'union pancanadienne et la 5^e colonne », *le Jour*, 25 mai 1940, p. 8).
- 27 mai Sous les auspices de l'Union pancanadienne, au marché Atwater, causerie intitulée « La lutte contre les saboteurs » (« La propagande subversive et la Cinquième colonne », *le Jour*, 1^{er} juin 1940, p. 2).
- 22 août Sous les auspices du Canadian Institute on Economics and Politics, au Geneva Park, Lake Couchiching, Ontario, conférence intitulée « Present Trends in the Direction and Control of Canadian Foreign Policy ».
- 25 août Début de sa correspondance avec Jules Romains, qui séjourne aux États-Unis. Vers la fin d'août, conférence devant le Canadian Credit Institute, intitulée « French Canada at War », qui sera publiée sous forme de brochure (Toronto, MacMillan War Pamphlets, 1941, 26 p.).
- 14 septembre Accepte la présidence du Canadian National Committee for Union Now (lettre de Clarence Streit à Harvey, le 14 septembre 1940, US, fonds Harvey, I/5).
- 23 septembre Conférence : « Unité canadienne *vs* nationalisme », au congrès général des clubs Kiwanis, à Toronto, reproduite en partie dans *le Jour* (28 septembre 1940, p. 8).
- Fin octobre À titre de président, Harvey se rend à Toronto pour rencontrer les principaux responsables de l'Union démocratique canadienne (lettre d'Elmore Philpott, le 24 octobre 1940, US, fonds Harvey, I/5).
- 7 novembre Devant les membres du Kiwanis Club de Montréal, conférence intitulée « National Literature ». Il la reprendra

le 26 suivant, à Sherbrooke, devant les membres du Rotary Club ; la conférence est reproduite dans *le Jour*, le 28 décembre 1940, p. 7 (US, fonds Harvey, IV/29).

10-13

novembre

Accueille à Montréal Jules Romains et sa femme Lise (lettre de Jules Romains à Harvey, 6 novembre 1940, US, fonds Harvey, IV/29). Lors de sa conférence de presse, tenue à l'hôtel Mont-Royal, J. Romains tient sur le catholicisme québécois des propos qui provoquent un certain débat dans la presse montréalaise, en particulier entre *le Jour* et *le Devoir*. Voir, entre autres : Omer Héroux, « M. Jules Romains nous apprend qu'il est un maître » (*le Devoir*, 13 novembre 1940, p. 1) ; Jean-Charles Harvey, « Une fois de plus couverts de ridicule... » (*le Jour*, 23 novembre 1940, p. 7) ; « Un bourgeon nouveau, non un conservatoire » (*la Presse*, 12 novembre 1940, p. 16).

22 novembre

Devant les membres de la Jeune Chambre de commerce de Montréal, conférence intitulée « L'unité canadienne » (US, fonds Harvey, IV/28).

1941

8 janvier

Devant le Rotary Club of Westmount, conférence intitulée « On Canadian Unity » (US, fonds Harvey, IV/28).

28 janvier

Devant le Junior Board of Trade, conférence intitulée « The After-War Problems » (US, fonds Harvey, IV/28).

28 mars

Devant le Outremount and North End Women's Club, conférence intitulée « Our North Americanism » (US, fonds Harvey, IV/29).

Mai

Les Harvey vont demeurer au 4371, rue Draper.

Juin

Parution à Toronto, chez Macmillan, de deux conférences : *French Canada at War* (26 p.) et *Can we Achieve Canadian Unity ?* (10 p.).

1^{re}-15 août

Harvey et Évangéline Pelland reçoivent à nouveau Jules et Lise Romains. Les deux couples entreprennent un voyage vers Québec. Ils visitent l'île d'Orléans, puis passent quelques jours en forêt, dans la région de Tewkesbury (« Dans la forêt avec Jules Romains & Wife », US, fonds Harvey, V/35).

- 15 novembre Début de la campagne du *Journal* contre l'Ordre de Jacques-Cartier désigné comme le « Ku Klux Klan du Canada français » (*le Journal*, 15 novembre 1941, p. 1) ; la campagne se poursuivra jusqu'au 19 août 1942.
- 11 décembre Devant la Young Men's Hebrew Association, conférence intitulée « Greatness and Weaknesses of Democracy » (US, fonds Harvey, IV/29).

1942

- Début janvier Devant le Women's Social Service Organization of Montreal, conférence intitulée « The Importance of Education Duty ».
- 19 janvier Rencontre à Montréal John Marshall, de la fondation Rockefeller (lettre de John Marshall à Harvey, le 12 janvier 1942, US, fonds Harvey, I/5).
- Février Songeant à une édition nord-américaine du *Journal*, il se rend à New York en évaluer sur place les chances de succès (lettre à John Marshall de la fondation Rockefeller, le 24 février 1942, US, fonds Harvey, I/5).
- 17 avril Devant les membres de la délégation de « l'Unité Harvard de France Forever », conférence intitulée « Free France in its Relations to St-Pierre and Miquelon » (Georges H. Gérard, « France Libre à Harvard », *le Journal*, 30 mai 1942, p. 7).
- 22 juin Début de sa correspondance avec André Maurois (US, fonds Harvey, I/5).
- 7 juillet Invité à témoigner devant le Comité spécial d'investigation sur la radio d'État (J.-C. Harvey, « La C.B.C. et la guerre des idées », *le Journal*, 11 juillet 1942, p. 1).
- 11 juillet Parution, dans *le Journal*, du texte d'une conférence intitulée « Liberté et tolérance », donnée au cours de l'hiver précédent.

1943

- 28 mai Sous les auspices de l'Association des quatre libertés, première conférence à la radio de CKAC sur le thème « À la jeunesse de mon pays » ; elle sera suivie de cinq autres conférences prononcées le 31 mai et les 3, 7, 11 et 14 juin (« Jean-Charles Harvey à la radio », *le Journal*, 12 juin 1943, p. 8). Les conférences sont reproduites dans *le Journal* du 12 juin au 10 juillet 1943.

- 8 octobre Publication aux Éditions du Jour de l'essai *les Grenouilles demandent un roi*. Quelques semaines plus tard, l'ouvrage paraît en anglais aux éditions Forward Publishing Company de Toronto, sous le titre *The Eternal Struggle*.
- 8 décembre Première de quatre conférences sur le thème général « Bureaucratie et liberté », et intitulée « La centralisation fédérale et nos droits provinciaux » (*le Jour*, 11 décembre 1943, p. 8). Les autres conférences sont intitulées : « Nos libertés personnelles peuvent-elles survivre au trust de l'État ? » (prononcée le 15 décembre, et reproduite dans *le Jour* du 18 décembre, p. 4) ; « La liberté, le progrès et le bien-être général auraient-ils plus à souffrir du capital privé que du trust de l'État ? » (prononcée le 22 décembre, et reproduite dans *le Jour* le 25 décembre, p. 8) ; « Vers l'égalité par la haine et la guerre des classes ? » (prononcée le 29 décembre, et reproduite dans *le Jour* le 1^{er} janvier 1944, p. 2).

1944

- 19 janvier Conférences à Radio-Canada sur le thème général « Quelques hérésies de notre temps » : « Entre les russo-phobes et les russomaniaques » (prononcée le 19 janvier, et reproduite dans *le Jour* le 22 janvier, p. 8) ; « Les inégalités de fortune sont-elles une cause de malaise économique ? » (prononcée le 26 janvier, et reproduite dans *le Jour* le 29 janvier, p. 8) ; « Devons-nous renoncer au parlementarisme ou à la démocratie politique ? » (prononcée le 9 février, et reproduite dans *le Jour* le 12 février, p. 8) ; « Est-il vrai que la démocratie ait fait faillite ? » (prononcée le 16 février, et reproduite dans *le Jour* le 19 février, p. 4).
- 19 février Début, dans *le Jour*, de ses chroniques intitulées *Nihilisme*, dans lesquelles il analyse « quelques-unes des causes de la dégénérescence intellectuelle de notre temps (US, fonds Harvey, V/37). Elles prendront fin le 8 juillet 1944.

1945

- 3 janvier Début d'une tournée de conférences dans l'Ouest canadien, sous les auspices du Canadian Club. Jusqu'au 10 février, il y prononce une quarantaine de conférences sur l'unité canadienne et la guerre (« Tournée de conférences », US, fonds Harvey, I/6).

- 1^{er} mars Devant le temple Emmanuel de Montréal, conférence intitulée « Canada's Place Among the United Nations » (US, fonds Harvey, IV/29).
- 9 mai Devant les membres de l'Institut démocratique canadien, réunis à la High School de la rue Université, conférence sur « La peur », reproduite dans *le Jour* (12 mai 1945, p. 1, 4 et 5), et publiée sous forme de brochure en français (Saint-Hyacinthe, Imprimerie Yamaska, « Feuilles démocratiques », 1945, 16 p.), et en anglais sous le titre *Fear* ([s.l., s.édit.], 1945, 27 p.). Il publie aussi au cours de l'été les pamphlets suivants : *les Armes du mensonge*, Montréal, Imprimerie « la Patrie », 1945, 32 p. ; *l'URSS, paradis des dupes* [s.l., s.édit.], 1945, 31 p. ; *l'Épidémie des grèves* [s.l., s.édit.], 1945, 27 p.

1946

- 25 juin *Le Jour* cesse de paraître. Retiré dans son chalet d'été, près de Saint-Donat, dans les Laurentides, Harvey se consacre à la rédaction finale de son essai autobiographique. Songeant d'abord à une édition anglaise de l'ouvrage qu'il intitule *Set the Tapers Straight*, il offre son manuscrit aux éditeurs Maclean et McClelland & Stewart, de Toronto. Il reprend la version manuscrite de son roman *les Mauvais Anges*, commencé en 1939.

1947

- Janvier Les éditions McClelland & Stewart refusent le manuscrit de l'autobiographie de Harvey (lettre de Sybil A. Hutchinson à Harvey, le 3 février 1947, US, fonds Harvey, I/7). Harvey entre au Service international de Radio-Canada comme journaliste à la pige.
- 19 février Devant la Society of the Plastics Industry Convention, à Niagara Falls, conférence intitulée « The Essence of Democracy » (US, fonds Harvey, V/30).
- Mars Entreprend diverses démarches auprès de maisons d'édition canadiennes-anglaises et américaines pour publier la traduction anglaise de son roman *les Mauvais Anges*. Il s'adresse d'abord à Ryeson Press et S. R. Reginal Saunders, de Toronto, puis à Reynald and Hitchcock de New York et à Beacon Press de Boston ; aucun éditeur n'accepte les frais de traduction du roman et sa publication en langue anglaise (US, fonds Harvey, I/7).

27 novembre Devant les membres de l'Institut démocratique canadien, conférence intitulée « Entre l'enclume et le marteau » (« Confession d'un enfant du siècle », *le Devoir*, 28 novembre 1947, p. 1).

1948

Février Sans emploi stable depuis la disparition du *jour*, Harvey cherche à entrer au service de l'UNESCO (lettre au directeur de l'UNESCO, Walter H. C. Leaves, les 25 février et 1^{er} septembre 1948, US, fonds Harvey, I/7). Les perspectives d'emploi n'étant guère encourageantes, il songe à quitter le Canada pour s'établir en Californie ; mais Henri Letondal, qui y est déjà, le lui déconseille (lettre de Henri Letondal à Harvey, le 5 mars 1948, US, fonds Harvey, I/7). Il sollicite, mais sans succès, un emploi auprès de la Banque internationale de reconstruction et de développement, à Washington (lettre de M. Mendels à Harvey, les 9 avril et 12 mai 1948, US, fonds Harvey, I/7).

1950

Février Toujours sans emploi, Harvey tente une seconde fois d'entrer au service de l'UNESCO (lettre à Jaime Torres Bodet, directeur général de l'UNESCO, le 6 février 1950, US, fonds Harvey, I/8). Nouvel échec. Il pose sa candidature auprès de l'Agence de travail des Nations unies pour les réfugiés palestiniens dans le Proche-Orient : on lui signifie que les ouvertures sont très limitées (lettre du directeur de l'Agence, Howard Kennedy, le 21 avril 1950, US, fonds Harvey, I/8).

1951

Journaliste à la pige depuis 1947, il entre au service de la station de radio CKAC à titre de commentateur de l'actualité. Il travaille au manuscrit de son roman *les Mauvais Anges*, qu'il intitule *le Message*.

Mai Les Harvey vont demeurer au 55, rue Harvard.

1952

Janvier Propose à l'éditeur Paul Michaud, directeur de l'Institut littéraire de Québec, le manuscrit de son roman *le Message*, sous le titre *les Dieux d'argile*. Le refus du journal *le Soleil* d'imprimer une œuvre aussi érotique oblige Paul

Michaud à abandonner ce projet d'édition (lettre de Paul Michaud à Harvey, le 20 février 1952, US, fonds Harvey, I/8).

- Mars* Résolu à publier *les Mauvais Anges*, il soumet le manuscrit à la maison J. M. Dent & Son de Toronto (lettre de J. M. Dent à Harvey, le 7 avril 1952, US, fonds Harvey, I/8). Il songe également à le faire paraître à compte d'auteur (lettre de Paul Michaud à Harvey, le 13 mars 1952, US, fonds Harvey, I/8) et se tourne vers le sénateur T.-D. Bouchard, qui se dit heureux « [...] de mettre sa presse au service d'un écrivain authentique », à la condition cependant que Harvey épure son texte (lettre de T.-D. Bouchard à Harvey, le 25 mars 1952, US, fonds Harvey, I/8). Se soumettant au verdict de son vieil ami, Harvey reprend complètement son roman.
- 18 novembre* À Radio-Canada une causerie intitulée « Propagande » (US, fonds Harvey, V/30). Quelques semaines plus tard, il prononce la même conférence devant les membres du Rotary Club de Montréal.
- 11 décembre* Soumet aux directeurs et propriétaires du *Petit Journal Inc.* son « Expertise sur la rédaction du *Petit Journal* » (US, fonds Harvey, IV/25). Il envoie le manuscrit « re-recorrigé » de son roman *le Message* à Paul Michaud qui, cette fois, reçoit une réponse favorable du journal *le Soleil* (lettre de Paul Michaud à Harvey, le 24 décembre 1952, US, fonds Harvey, I/8). Le roman paraîtra sous le titre *les Paradis de sable*.

1953

- 16 février* Entre au service du *Petit Journal* à titre d'éditeur adjoint. Il en assumera la direction technique à partir du 20 décembre 1956 (lettre de Paul de Tilly, le 20 décembre 1956, US, fonds Harvey, I/9).
- 15 mars* Publication des *Paradis de sable*.

1958

- 30 mars* Publication du recueil de poèmes *la Fille du silence*.
- 15 septembre* Harvey devient commentateur radiophonique au poste CKVL. Jusqu'au 19 août 1959, il y fera l'analyse de l'actualité (US, fonds Harvey, VIII/46).

1959

- 31 décembre Début de Harvey à l'émission « Métro-Magazine » de Radio-Canada. Il fera partie de l'équipe d'animation jusqu'au 23 mars (US, fonds Harvey, VIII/47).

1962

- 4 janvier Deuxième édition corrigée et remaniée du roman *les Demi-civilisés* aux Éditions de l'Homme.
- 4 juin Publication de l'essai *Pourquoi je suis antiséparatiste*.
- 6 octobre Devant l'Association des jeunes écrivains, réunis au restaurant Hélène de Champlain, causerie intitulée « Sur le métier d'écrivain » (US, fonds Harvey, V/30).
- 25 octobre Devant les membres du Montreal Kiwanis Club, conférence intitulée « Is Montreal a Colony ? » (US, fonds Harvey, V/30).

1964

- Printemps Publication de *Visages du Québec* au Cercle du Livre de France. Il prépare l'édition de son recueil *Des bois, des champs, des bêtes*.
- Mai Les Harvey vont demeurer au 4780, Côte-des-neiges, appartement 16.

1965

- 18 février Publication des *Bois, des champs, des bêtes* aux Éditions de l'Homme.
- 22 février En compagnie de plusieurs amis et de journalistes invités, il célèbre ses cinquante ans de carrière journalistique au restaurant Hélène-de-Champlain.
- 31 mars Devant les étudiants de l'Université de Montréal, causerie intitulée « Quelques réflexions sur le franco-canadien » (US, fonds Harvey, V/30).
- Juillet Passe ses vacances à Ingonish, Cap-Breton.
- 4 octobre Décès de son épouse Germaine Miville-Deschênes.
- 22 octobre Épouse Évangéline Pelland.

1966

- 10 mars Devant le Montreal Kiwanis Club, causerie intitulée « The Guilt of History » (US, fonds Harvey, V/30).
- Avril Termine « le premier jet » de son roman *André le Possesseur* (lettre à Guy Boulizon, le 12 avril 1966, US, fonds Harvey, II/14).
- 15 juin Démissionne de son poste de directeur des publications du *Petit Journal*. Il continue néanmoins à y publier des articles ; le dernier paraîtra le 1^{er} janvier 1967, soit deux jours avant sa mort. Il se consacre à la révision de son roman *André le Possesseur*. Troisième édition du roman *les Demi-civilisés*.
- Septembre Présente le manuscrit de son roman *André le Possesseur* à l'éditeur Pierre Tisseyre, qui le refuse (lettre de Pierre Tisseyre à Harvey, le 4 octobre 1966, US, fonds Harvey, II/4).
- 3 octobre Devient titulaire d'une chronique sur l'actualité au poste de radio CKAC ; y demeurera jusqu'au 3 janvier 1967 (US, fonds Harvey, VIII/48).

1967

- 1^{er} janvier Dernier article dans le *Petit Journal*, intitulé « Les cent ans d'une nation ».
- 3 janvier Décès de Jean-Charles Harvey au St. Mary's Hospital de Montréal, à l'âge de 76 ans.
- 18 août Première réédition de *l'Homme qui va...* aux Éditions de l'Homme.

1970

- 8 décembre Réédition du roman *les Demi-civilisés* aux Éditions l'Actuelle.

1982

Parution au Carleton University Press des *Demi-civilisés*, sous le titre *Fear's Folly*.

1985

- Octobre Réédition de *Sébastien Pierre* aux Éditions internationales Alain Stanké, Montréal.

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

[—]	addition ou modification de lettre ou de mot, ou élément reconstitué
[...]	indique une lacune
//	changement de paragraphe
< >	commentaire éditorial dans les variantes
ANQ-Q	Archives nationales du Québec à Québec
ANQ-S	Archives nationales du Québec à Sherbrooke
AVQ	Archives de la Ville de Québec
BMM	Bibliothèque municipale de Montréal
BNQ	Bibliothèque nationale du Québec
UDM	Université de Montréal
US	Université de Sherbrooke
édit.	éditeur
éd.	édition
f.	folio, feuillet
<i>ibid.</i>	même lieu
<i>id.</i>	même auteur
<i>infra</i>	plus loin
l.	ligne
n.	note
n ^o , n ^{os}	numéro, numéros
n.p.	non paginé
<i>op. cit.</i>	ouvrage cité
p.	page, pages
pseud.	pseudonyme
[s.d.]	sans indication de date

[s.édit.]	sans éditeur
[s.l.]	sans lieu
[s.l.n.d.]	sans lieu ni date
s.	suivant, suivante
[sic]	incorrection signalée
suppl.	supplément
<i>supra</i>	plus haut
t.	tome
trad.	traduction
var.	variante
vol.	volume, volumes

Variantes

Les variantes (en italique) sont précédées du numéro de la ligne à laquelle elles se rattachent ; elles sont placées entre des mots repères qui les situent dans le texte. Les sources de variantes des textes reproduits en appendice sont indiquées en chiffres romains et sont identifiées au début de chaque texte. S'il y a lieu, on emploie les sigles suivants pour désigner la nature de la variante :

R : raturé

A : ajouté

D : déchiffré sous la surcharge

S : en surcharge

Les Demi-civilisés

Page laissée blanche

Je me nomme Max Hubert. Mon sang est un mélange de normand, de highlander, de marseillais et de sauvage. En ce composé hybride se heurtent le tempérament explosif du Midi, la passion lente et forte du Nord, la profonde sentimentalité de l'Écosse et l'instinct aventurier du coureur des bois¹. Nature faite de légèreté et de réflexion, de cynisme et de naïveté, de logique et de contradiction. Aucun sens pratique, un fier dédain pour l'argent et les hommes d'argent. En dehors de la pensée, de la beauté et de l'amour², c'est-à-dire en dehors de la vie, rien n'a d'importance à mes yeux. Je ne comprends pas qu'on puisse longtemps fuir la joie pour un profit, étant de ces hommes qui croient encore qu'un lever de soleil et une émotion tendre ne s'achètent point et narguent les arides calculateurs.

Dans mon enfance pauvre et mystique, j'habitais, avec ma mère³, un pays de montagnes et d'eau, où le monde était bon et

VARIANTES : édition de 1934, exemplaire corrigé à la main par l'auteur (UDM, fonds Harvey, 1962).

1. Ce n'est ni la première ni la dernière fois que Harvey attribue à l'un de ses héros de roman des éléments héréditaires aussi complexes. Sur cette question, voir Marcel-Aimé Gagnon, *Jean-Charles Harvey, précurseur de la révolution tranquille*, p. 326 s., ainsi que notre ouvrage *Jean-Charles Harvey et son œuvre romanesque*, p. 41-42 et 90-96.

2. Trois thèmes fondamentaux dans l'œuvre littéraire de Harvey, qu'on trouve déjà dans *Marcel Fauré* et dans *l'Homme qui va...*

3. Harvey, ayant perdu son père (Jean Harvey, meurt le 22 juin 1889) à l'âge de huit ans, fut élevé par sa mère, née Delvina Trudel : « De huit à treize ans, j'ai passé à peu près la moitié de mon temps dans les bois à chasser et à pêcher. C'était la vie primitive. Ma mère, devenue veuve de bonne heure, était ma

gai⁴. Les paysans de ma connaissance, propageant l'odeur du cheval et de la vache, avaient, en me rencontrant, le sourire candide des honnêtes gens. Je les aimais bien. Les villageois, moins sympathiques mais plus verbeux, m'amusaient par leurs histoires et leurs cancans.

En été, je parcourais les grèves du fleuve ou escaladais les bords escarpés des rivières en compagnie de petits camarades qui allaient pieds nus, déguenillés, et qui possédaient l'élémentaire intelligence des bêtes. Pour la pêche, la chasse, le pillage des vergers, ils n'avaient pas leurs pareils et possédaient un flair de chiens⁵.

[14] Plus rudes étaient les hivers⁶. Pour se rendre à l'église ou à l'école, on avait souvent de la neige jusqu'à la ceinture. En notre maison rustique, où l'air entraînait par les fentes, une glace, qu'il fallait, le matin, rompre avec le poing, couvrait l'eau à boire, dans des seaux de bois. Terre énergique et virile, où la volonté de vivre se fortifiait par le besoin de lutter et de vaincre.

Sur ces hivers flottait une atmosphère de divin. Entre le ciel dur, froid, d'une luminosité de cristal, et le sol tout blanc, strié

seule institutrice (je n'eus pas d'autre école primaire que la sienne). Elle me laissait beaucoup de liberté et j'en profitais pour rechercher la solitude des bois où pénétrait en moi toute la poésie des choses. Ma pensée naissante se confondait alors avec le rêve incessant d'une imagination toujours en ébullition » (Maurice Laporte, « Une heure avec M. Jean-Charles Harvey », *le Canada*, 10 février 1937, p. 2). Voir aussi : Jean-Charles Harvey, « Souvenirs d'enfance et d'âge mûr », *le Canada*, 31 décembre 1935, p. 2 ; « Manuscrits autobiographiques », f. 63-69 (US, fonds Harvey, 5/33).

4. Réminiscence du paysage de Saint-Irénée, dans le comté de Charlevoix, dont Harvey ne cessera d'évoquer le souvenir : « Élevé dans un pays de montagnes boisées, près de cent ravins où torrents et rivières charment les branches du chant monotone de leurs rapides et de leurs chutes, j'ai fait, des années durant, ma visite quotidienne aux bois sauvages, et j'entends toujours, du fond de mon passé, le cri de la perdrix mêlé au mugissement du vent dans les bouleaux blancs » (« Chroniques littéraires : *les Bois qui chantent* [...] de Gonzalve Desaulniers », *le Soleil* 20 janvier 1931, p. 4). Voir aussi dans le même journal, sous le pseudonyme de Benjamin Doré, « La Malbaie » (30 mai 1923, p. 4) et « Saint-Irénée » (4 août 1923, p. 1) [non signé].

5. « Je courais à travers champs, sans chapeau et pieds nus, je pillais les concombres du jardin et je dévorais le légume frais à l'ombre d'un vieux cerisier ; je dérobais aux pommiers des fruits verts, acides, durs et délicieux » (J.-C. Harvey, *Pages de critique*, p. 73). Souvenirs semblables, dans Benjamin Doré (pseud.), « La Malbaie » (*le Soleil*, 30 mai 1923, p. 4).

6. Description analogue de l'hiver dans *Des bois, des champs, des bêtes*, p. 114-116.

de la ligne mystérieuse et noire des sapins, éternels arbres du nord, les paysans ne voyaient que leur Dieu. Parce que tout semblait mort, que pas une fleur ne s'épanouissait durant sept mois, que pas un brin d'herbe n'égayait le flanc des monts, on cherchait la vie dans l'invisible. 35

Je me souviens de certaine nuit de Noël où l'air était si net, le sol si blanc, la voix des cloches si forte et claire, qu'on avait l'impression d'une terre légère, fluide, composée uniquement de toutes les pensées du monde, et, à travers les espaces, les étoiles bleues semblaient vibrer avec la flèche de l'église, comme sous la baguette d'un chef d'orchestre ; car chaque note des cloches retombait du ciel ainsi que le son d'un astre de métal. Des nuits comme celle-là entraînaient mon âme d'enfant au seuil de l'infini⁷. 40 45

Un dimanche, au sortir de l'église, une vieille femme, très douce et très bonne, comme le sont toutes les vieilles de ce pays, dit à ma mère qui m'accompagnait : « Max entend si bien la messe qu'il deviendra prêtre⁸. » Ma mère sourit. C'était son désir secret que je fusse curé et soutien de ses vieux jours. Veuve depuis plusieurs années, pauvre, courageuse, elle travaillait ferme pour moi et consacrait à mon éducation toutes ses maigres ressources. Marchant à ses côtés, je me répétais sans cesse : « Je serai prêtre ! je serai prêtre ! » Des années durant, cette pensée me poursuivait au point de m'halluciner. 50 55

Je me croyais forcé par la fatalité d'entrer dans le sacerdoce. Je n'avais que dix ans, et il m'arrivait de regarder avec une complaisance pleine de remords les belles filles [15] des paysans, dont les jambes, arrondies et durcies par la marche dans les montagnes, troublaient déjà mon imagination⁹. Dans ces mo- 60

7. Mêmes sentiments exprimés par Harvey dans son éditorial « Qu'autour de toi cette nuit soit plus pure » (*le Soleil*, 17 décembre 1932, p. 32).

8. Le propos tenu ici par la vieille femme à la mère de Max Hubert rappelle quelque peu celui que Harvey prête à un pasteur anglican qui visitait souvent sa famille : « C'est à cette époque que je me crus la vocation d'évêque. J'avais la tête grosse et chevelue. Un pasteur anglican qui passait souvent devant notre porte, me disait, en me caressant les cheveux : 'Cet enfant-là fera un évêque !' Ma mère le crut et parvint à me le faire croire. La suite des ans m'a démontré que les anglicans n'ont pas de prophètes » (Benjamin Doré (pseud.), « Souvenirs et actualité », *le Soleil*, 1^{er} août 1923, p. 4).

9. Comme Max Hubert, Harvey et ses amis d'enfance « grimpaient la pente raide derrière les fillettes, non par politesse, mais, vous le devinez, dans l'espoir

ments-là, mon cœur se serrait. Je me révoltais contre le sort qui
 65 me vouerait au célibat et m'interdirait à jamais de reposer ma
 tête sur une épaule féminine.

Je cachais scrupuleusement à ma mère ces coupables pen-
 sées. Un garçon ne confie jamais de tels secrets à sa maman.
 Pour me délivrer de l'obsession, je me plongeais davantage
 70 dans une piété malade, m'efforçant d'éprouver pour le Surna-
 turel l'amour que m'inspiraient les créatures et contre lequel je
 luttais avec le pressentiment d'être vaincu tôt ou tard. Je sentais
 la nature, plus forte que ma volonté, m'emporter loin du baiser
 divin.

Plus je grandissais, plus s'avivait mon attachement aux cho-
 ses sensibles. J'aimais tous les êtres, vivants ou inanimés, avec
 cette sensibilité d'enfant qui marque une âme d'innombrables
 cicatrices. C'est ainsi que je garde le souvenir de certains matins
 d'automne mieux que celui de la possession d'une première
 80 maîtresse. Qu'ils étaient beaux, ces matins-là ! Un soleil comme
 on n'en voit plus, il me semble, jaillissait, frais, ruisselant, de
 son bain d'ombre et de sommeil, et versait sur le Saint-Laurent,
 des flots d'argent, d'or et de pierreries. Nos montagnes, dé-
 pouillées de leur vêtement de couleur par la nuit, se rhabillaient
 85 en frissonnant. Je marchais à la lisière de la forêt. Des bouleaux,
 frappés par le rayon naissant, exhibaient l'éclat de leur peau
 blonde et rose sous une chevelure d'un jaune clair. Tout près,
 une perdrix s'envolait. Un lièvre, encore chaud, pendait au bout
 d'une branche, le cou serré dans un fil de cuivre, et sa couleur
 90 de terre brune se mariait aux tons orangés des feuilles mortes.
 Partout une odeur de végétaux en décomposition, odeur trou-
 blante, que je comparai, plus tard, à celle d'une grande chambre
 bleue où l'amour venait de passer. Comme c'était bon, tout ça,
 oui, tout ça qui fut moi à l'âge où j'éprouvais le charme de vivre
 95 sans y penser et sans comprendre¹⁰ !

70 pour [R *l'Invisible A le Surnaturel*] l'amour 82 Saint-Laurent, [R *de ses
 longues mains de lumière tendues sur la terre comme sur le corps d'un enfant qu'on réchauffe*]
 des flots

d'apercevoir, de bas en haut, un prolongement de petites jambes féminines »
 (J.-C. Harvey, *Des bois, des champs, des bêtes*, p. 65).

10. Cette description de l'automne rappelle certains passages du récit inti-
 tulé « Histoire de chasse », où Harvey évoque ses années d'enfance passées à
 chasser le lièvre et la perdrix dans les bois environnant la ferme familiale (*le So-*

Mon aïeul paternel, vieux paysan à barbe blanche, [16] habitait une maison sise sur les hauteurs et dominant le fleuve. Je lui avais donné, dans mon cœur, la place laissée vide par la mort de mon père. Que de beaux jours je passais chez lui ! Pendant qu'il me racontait des histoires, les oncles et les tantes fredonnaient des airs du pays, et je me sentais tout imprégné d'amour et de paix¹¹. 100

Les soirs les plus mémorables de cette époque sont ceux où, en compagnie de grand-père, je participais, pieds nus, à la pêche à la sardine, sous les falaises du Cap Blanc¹². Le soleil se couchait. L'eau était pleine de moires, des moires de toutes nuances, luisant sur une soie immense et liquide. Elle habillait tout le fleuve, cette soie moirée, et on avait l'impression, en regardant les ondulations longues, douces, crevées çà et là par les marsouins, de voir le lent battement d'une poitrine respirant à l'infini. Des pêcheurs que je connaissais tous par leurs noms, marins hirsutes aux larges épaules, trapus, sacreurs, avaient tendu en demi-cercle, vers le large, une longue senne aux mailles de corde, dont les légers flottants de liège valsaient au gré des vagues. On ramenait ensuite le filet à force de bras vers la rive. Le demi-cercle se rétrécissait jusqu'à ce que les mailles, tendues à se rompre, fussent tirées sur le sable en un brusque ahan. Que de petits poissons ! De l'argent et du phosphore en ébullition, un bruit de pluie violente, une agonie frémissante en 105 110 115

leil, 10 septembre 1923, p. 4). Voir aussi Benjamin Doré (pseud.), « Dans le bois » (*ibid.*, 10 août 1923, p. 4), ainsi que son compte rendu des *Bois qui chantent* de Gonzalve Desaulniers, paru dans *le Soleil*, 20 janvier, p. 4.

11. La figure de cet aïeul paternel est sans doute empruntée au grand-père de Harvey, William-Guillaume Harvey, né et décédé à Saint-Irénée, et dont la maison et la ferme se dressaient sur les hauteurs du rang Terrebonne. Dans sa « Chronique littéraire : *Other Days, Other Ways*, traduction anglaise de *Vieilles choses, vieilles gens* de Georges Bouchard », Harvey écrit : « Je n'avais pas huit ans et je passais des saisons entières chez mon aïeul du comté de Charlevoix [...]. La maison sise sur une colline d'où l'on voyait tout en bas, le fleuve bleu et le village ensoleillé, était une véritable usine où l'on fabriquait le pain, le beurre, l'étoffe, la toile, les tapis et même des objets d'art » (*le Soleil*, 20 mars 1928, p. 4). Ailleurs, Harvey évoque cette même maison ancestrale « pleine d'oncles et de tantes qui nous chantaient des chansons drôles et nous contaient des contes de fées ! » (*Pages de critique*, p. 74).

12. À 1,7 km du village de Saint-Irénée.

120 un bain de brillants et de perles exhalant une âcre senteur de varec.

Quand finissait la pêche, à la tombée de la nuit, grand-père me disait doucement :

– Rentre chez toi avant la noirceur. Ta mère va s'inquiéter.
125 Et il m'embrassait sur la joue en chatouillant mon cou de sa barbe blanche.

Chemin faisant, je flânaï le long de la grève, m'attardant parfois auprès d'un vieux marin qui me disait des choses au-dessus de mon âge. Ridé, décrépît, joyeux, face à l'eau qu'il adorait, il fumait interminablement une pipe calcinée, en nous ra-
130 contant ses voyages. On l'appelait le père Maxime. Il nous disait souvent comment il avait perdu, trente ans auparavant, deux de ses fils. Sa goélette, [17] par un soir d'orage, s'était crevée sur un récif de la Côte Nord. Un fort vent de « nordais », chargé de
135 neige, donnait aux vagues l'aspect d'un immense troupeau de buffles fuyant éperdument sous les flèches des chasseurs. Les trois naufragés, nageant à l'aveugle, avaient été jetés violemment sur une petite île où il n'y avait pas une maison, pas un arbre, rien que de la pierre glacée. Deux jours et deux nuits, sans
140 aucun moyen de faire du feu, ils avaient grelotté à ciel ouvert. Le troisième jour, les jeunes gens étaient morts de froid. Le père, affamé, hagard, claquant des dents, résistait encore. Enfin, un navire, passant près de là par hasard, l'avait recueilli avant l'agonie. Au souvenir de ce drame, le père Maxime pleurait encore.

145 Il ajoutait :

– Des morts, des noyés, il y en a toujours plein la mer. À mon dernier voyage, il n'y a pas si longtemps, en quittant les Sept-Îles, je vois sortir de l'eau, accroché à la pointe de l'ancre
150 que je lève, un cadavre. J'appelle les amis, et, avec des gaffes, on fait monter le corps sur le pont. Je regarde. C'est Abel Warren¹³, un contrebandier que j'ai rencontré huit jours plus

120 senteur [R d'iode,] de varec
souligné> claquant

142 affamé, *inconscient*, < mot

13. Tout ce passage emprunterait des traits à un personnage réel, comme le soutient Harvey, lors de la réédition du roman en 1962 : « J'ai [...] puisé dans mes souvenirs d'enfance pour la description des personnages et des lieux où Max Hubert a passé la sienne. J'ai même connu des caractères épisodiques,

tôt. Je le reconnaissais à sa moustache et à une bague qu'il portait au petit doigt. Ça m'a toujours frappé cette mort-là. Abel avait le pied marin. Un vrai marin ne se noie pas si bêtement. J'ai toujours pensé qu'il y avait un Caïn là-dessous. 155

Maxime nous transportait aussi sur des mers de soleil et d'argent où jamais ne flottait un iceberg, des mers dont les côtes se couvraient de fleurs en janvier et dont les rivages, à marée basse, découvraient des conques couleur de corail et grosses comme des crânes d'homme. Il avait mouillé dans des ports où les roses s'ouvraient en plein hiver, tandis que des baigneuses, presque nues, se plongeaient dans les baies bleues. 160

Je lui demandais s'il aurait préféré vivre dans ces contrées.

– Pour ça, non ! disait-il. On ne se détache pas de la neige du pays. Tu ne sais pas comme elle te prend, la neige, quand on a poussé là-dedans. À force de voir du vert, des [18] fleurs, des oiseaux d'été, on se sent comme quelqu'un qui a trop mangé et veut vomir. Quand j'étais petit, je sortais mon traîneau deux mois avant la neige, et je me disais tous les jours : « Pourvu qu'il sacre son camp, cet été-là ! » J'ai toujours gardé mon idée de petit garçon. 165 170

Le vieux me questionnait parfois sur mes goûts, mes projets d'avenir. Je lui confiai un jour que je ferais un prêtre.

– Tu veux rire, morveux, dit-il ! Ta famille est la seule du pays, à ma connaissance, qui n'a jamais fait de curé. Tu n'as pas le sang qu'il faut pour ça. Ton oncle Benjamin, que tu n'as pas connu, avait perdu la foi. Du côté de ton père, on aime les femmes, ça court dans tout le canton. Tu tiens des deux. Je vois ça à tes yeux. Et ta tête ? L'as-tu regardée, ta tête ? Est-ce une caboches de curé que ta mère t'a donnée là ? Va mon petit, grandis comme tout le monde, pousse de ton mieux, deviens un beau gars, puis marie-toi. Tu auras de beaux enfants qui te ressembleront. Seulement, ne joue pas avec eux au marin : tu les perdrais sur une île du diable. 175 180

152 Je le reconnais à

comme le bootlegger Abel Warren. L'histoire de sa disparition en mer, j'en ai connu les péripéties » (Jean Paré, « Bootlegger d'intelligence en période de prohibition », *le Nouveau journal*, 20 janvier 1962, p. 31).

185 Ces paroles me troublaient. Il blasphème sûrement, pensais-je. À quelque temps de là, je révélai à ma mère mes entretiens fréquents avec Maxime. Elle prit une mine effrayée.

– Tu ferais mieux de ne pas le fréquenter, dit-elle. Il ne va pas à la messe.

190 Depuis, je fis de longs détours pour éviter le vieux marin. J'en avais le cœur gros. Il m'avait paru si bon, si doux, si raisonnable, le père Maxime ! Il m'attirait comme un aimant, et une voix me disait sans cesse : « Tu aimes un damné ! tu aimes un damné ! » Le dimanche, comme j'égrenais mon chapelet, je voyais la face ridée du vieux s'interposer entre la mienne et celle de la Vierge.

Certains soirs, quand je m'endormais, mille fantômes peuplaient mon imagination et prenaient les apparences de la réalité. De grandes processions, bannières en tête, en longues files de chœurs et d'enfants de chœur, défilaient au rythme des psaumes, précédant un immense ostensor d'or [19] tenu par un prêtre tout jeune. Ce prêtre finissait par s'identifier avec moi-même, et je sentais si lourd, si lourd, le fardeau que je portais, que je craignais de le lâcher dans la poussière du chemin. À mesure qu'on avançait, la tentation devenait plus forte, plus impérieuse. Alors paraissait près de moi le sourire du père Maxime : « Mais jette-le donc par terre, imbécile ! » Mes mains s'ouvraient, l'ostensor tombait, et, tout à coup, les enfants de chœur en surplis blancs se changeaient en démons à surplis rouges. Les chœurs se mettaient à danser une ronde infernale, à hurler des imprécations sacrilèges. Un diable, plus grand que tous les autres, s'emparait de l'ostensor et le jetait au loin avec un éclat de rire. Je m'éveillais, poussant un cri de terreur. Ma mère, tirée de son sommeil, me demandait si j'étais souffrant.

215 Elle ne sut jamais la cause de cette frayeur nocturne.

Ces faits sont sans importance dans la vie d'un homme. Dans la vie d'un enfant, c'est autre chose. L'être vierge agrandit démesurément toutes les idées, toutes les émotions, toutes les sensations. L'objet insignifiant ou négligeable aux yeux de l'adulte paraît énorme ou essentiel au garçon de douze ans. La preuve ? C'est que moi, qui remémore ces faits après tant d'an-

197 soirs, avant mon sommeil, mille
au rythme

200 chœur, [R marchaient A défilaient]

nées, j'en vibre encore. Je sais bien que j'ai pris à la petite église de chez nous tout ce que je porte en moi de tendre, de rêveur, de résigné, de doux, et, je l'avoue, de profondément passionné. Je sais également que je tiens un peu de Maxime ce que j'ai de raisonné, de réfléchi, d'ironique et de mécontent. Il a aiguisé, à mon insu, mon sens de l'observation et de la critique, en mettant en moi l'esprit qui transforme et réagit, l'esprit de contradiction. Je l'en bénis ! Mais comme il faut peu de chose pour orienter la vie d'un homme !

225

230

5 10 15 20 25
En cette existence simple et pacifique, le moindre scan[20]dale faisait le bruit d'une bombe dans le silence de la nuit. Je me souviens d'une femme très blonde et très belle du nom de Marthe, qui se trouvant en villégiature dans un petit hôtel de la plage, créa un émoi dont les gens du pays parlent encore. Les jours où la marée adonnait, je la rencontrais sur la grève généralement seule. Elle s'avançait d'abord à quelques pieds de l'eau, les épaules couvertes d'une robe de chambre à ramages dont j'aimais les couleurs vives. Là, elle laissait tomber sa robe et m'apparaissait grande, svelte, bien cambrée dans un maillot qui moulait les impressionnantes lignes de son corps. Moi, qui n'avais jamais vu que des paysannes vêtues de lourdes étoffes, ce spectacle me fascinait, et j'en restais la bouche grande ouverte. Après son bain, quand il faisait soleil, Marthe s'étendait sur le sable chaud, pour se faire sécher, et elle m'appelait à elle. Tout d'abord, je ne pouvais répondre à ses questions, tant ses grands yeux bleus m'intimidaient. Elle m'apprivoisa bien vite en me donnant des sous et des bonbons. Je devins le compagnon de ses courses dans le village et son messager de prédilection. Elle me confiait tout son courrier, et je ne tardai pas à remarquer qu'elle adressait une lettre quotidienne à un homme de la ville, toujours le même.

25
 À la fin de chaque semaine, un monsieur qu'elle appelait son frère venait la visiter, à l'hôtel où elle logeait. C'était un homme bien mis, un peu maigre, l'air défiant. Je ne l'aimais pas.

2 faisait [R du bruit comme A le bruit d']une bombe 4 qui, se trouvant
 7 grève, généralement 24 visiter, [R logeant au même hôtel qu'elle A à l'hôtel où elle
 logeait]. C'était

Mais ma grande amie semblait éprouver tant de joie à le voir que je me montrais toujours empressé pour lui. Ils faisaient tous deux de lentes promenades, le long de la rive. Bras dessus, bras dessous, ils se disaient mille choses que je ne comprenais pas, et ils riaient aux éclats. La chevelure blonde de Marthe flottait sur l'épaule de ce frère mystérieux, et j'en éprouvais une jalousie d'enfant. 30

Je m'aperçus qu'on trouvait toujours un prétexte pour m'éloigner, quand on arrivait aux environs du Cap Blanc. Tantôt, on me donnait dix sous en me disant d'aller m'acheter des bonbons ; tantôt on m'envoyait chercher des [21] cigarettes à un magasin situé à un mille du lieu. Je n'avais pas fait deux arpents que le couple avait disparu dans un sentier étroit qui serpentait dans la falaise. 35

Monsieur Giles, c'est ainsi qu'il s'appelait, en était à son cinquième voyage et faisait sa promenade coutumière, vers neuf heures du soir, quand arrivèrent de la ville, à l'hôtel où séjournait Marthe, un jeune homme et une femme qui demandèrent des renseignements précis sur les pensionnaires de l'endroit. On leur donna innocemment les détails requis. 40 45

– Où sont-ils actuellement ? questionna l'inconnue.

Comme j'assistais à cette conversation, je crus rendre service :

– Je sais où ils sont. Vous n'avez qu'à me suivre.

Chemin faisant, je remarquai, à des signes évidents, que la nouvelle venue était nerveuse. Je crus même qu'elle proférait des menaces. 50

– Les lâches ! les hypocrites ! disait-elle.

Trouvant la route trop longue à son gré, elle répétait sans cesse : 55

– Nous n'arriverons donc jamais. Plus vite, allons plus vite !

Près du sentier où j'avais vu s'engager le couple :

– C'est ici, dis-je.

36 des [R *paquets de*] cigarettes 38 étroit [R *qui gravissait* A *qui serpentait*
dans] la falaise 42 où [R *logeait* A *séjournait*] Marthe

– Fort bien, petit. Ne bouge plus. Nous irons tout seuls.
 60 Nous voulons leur faire une surprise. Pas un mot, pas un bruit !
 Entendu ?

Le sentier grimpait à pic un raidillon semé de gros quartiers de roc. Pour y marcher, il fallait s'agripper aux branches, de peur de dégringoler jusqu'en bas et de se blesser.

65 Les étrangers avaient disparu depuis quelques minutes, quand j'entendis un cri de femme, puis un autre, et une série de glapissements et de gémissements.

Je pensai tout de suite qu'on se battait là-haut. Mon cœur se glaça. J'appréhendais un danger pour ma belle amie. Ses hurle-
 70 ments de douleur me fendaient l'âme.

[22] Puis, à mon grand effroi, j'entendis le roulement d'un corps parmi les cailloux du sentier.

Une femme vint s'abattre à quelques pas de moi.

C'était Marthe.

75 – Vous ! m'écriai-je. Vous, Mademoiselle Marthe !

Je m'élançai vers elle. Sa bouche saignait. Ses joues étaient déchirées.

Elle ne répondit rien. Étendue sur le sable, sans mouvement, elle sanglotait en lançant de faibles cris. On eut dit une
 80 petite fille.

– Qui sont ces gens ? Que vous a-t-on fait ?

Elle continuait de sangloter.

Puis je vis descendre les deux inconnus. La femme, en passant, murmura entre ses dents :

85 – Chienne !

Elle s'éloigna avec son compagnon sans rien ajouter, sans même détourner la tête.

Monsieur Giles à son tour descendit.

– Marthe, es-tu blessée ? demanda-t-il.

90 – Va-t-en ! va-t-en ! tu me fais horreur ! dit sourdement mon amie.

67 gémissements [R , au-dessus de ma tête]. // Je 75 m'écriai-je ? Vous
 83 passant murmura

– Est-ce ma faute à moi, si cette furie est venue me relancer jusqu'ici ? Et toi, gamin, pourquoi les as-tu guidés ?

– Ce n'est pas la faute de Max, dit Marthe. Savait-il ton histoire, lui ? Pouvait-il se douter ? Mais toi, témoin de cette scène, pourquoi ne m'as-tu pas défendue ? 95

– Le frère de ma femme était là. Il voulait me tuer.

– Un homme d'honneur, dans ces occasions-là, ne craint pas de se faire tuer. Le moins qu'une femme puisse demander à un homme, c'est d'être un homme. 100

Marthe faisait passer ces mots sans colère, à travers le sang qui, de sa bouche, dégouttait sur sa robe.

– Je ne m'en irai pas avec toi, dit-elle encore. Max me reconduira. Jamais plus nous ne nous reverrons, entends-tu ?

– Fort bien. Je retourne à Québec dès ce soir. 105

Et il s'éloigna en haussant les épaules.

[23] – Je ne croyais pas qu'il fût un lâche, murmura Marthe.

Je m'en allai avec elle, muet, terrifié. Je ne comprenais rien à ce qui venait de se passer.

Avant d'arriver à l'hôtel, mon amie me demanda tout bas : 110

– Mon petit Max, promets-moi que tu ne raconteras cette histoire à personne. Je pars demain. Je ne reviendrai peut-être plus jamais.

J'avais le cœur gros. Pour la première fois, je venais en contact avec une des grandes misères de l'homme. Je ne savais pas que les êtres les plus beaux, les plus doux, les plus vibrants sont justement ceux-là que la vie entraîne en des voies pleines de détresses et de douleurs. 115

Quand ma beauté blonde fut disparue, on chuchota contre elle des choses méchantes. Mon imagination travailla longtemps autour des mots entendus, et j'en vins à comprendre vaguement qu'il est des hommes et des femmes faits pour s'aimer et qui ne peuvent le révéler sans être atteints dans leur réputation et brisés dans leur âme. 120

À quelques temps de là, ma mère me questionna sur cette soirée où, de la plage, j'avais assisté à la scène de jalousie.

– Tu te souviens, me dit-elle, de ce soir où les gens de la grève ont entendu des cris ? Peu après, mademoiselle Marthe est rentrée à l'hôtel le visage en sang et la robe en lambeaux. On m'a assuré que tu étais avec elle. Que s'est-il passé ?

– Rien.

– Il s'est passé quelque chose. Ce qui m'inquiète, c'est que tu aies des secrets pour ta mère.

10 – J'ai promis de ne rien dire.

– Tu as promis ? Fort bien, tiens ta promesse. Mais, mon petit Max, je te prie de choisir tes amis, à l'avenir. Il faut toujours se défier de ces étrangers qu'on ne connaît [24] pas. Je ne veux pas que tu fréquentes les malhonnêtes gens. Je t'aime tant !

15 – M^{lle} Marthe était bien gentille.

– Je sais, mais elle n'était pas honnête.

– Qu'a-t-elle fait ?

– Elle a volé le mari de sa meilleure amie.

20 – Volé ? Est-ce qu'on peut voler un homme ?

– Je t'expliquerai plus tard. Pour le moment, je te prie de réfléchir que des choses pareilles n'arrivent pas dans nos familles. Tu partiras bientôt pour le collège. On t'y montrera le sentier de l'ordre, du devoir, des bonnes actions. Sache, pour
25 l'heure, qu'il n'est permis à personne de troubler le bonheur du voisin en y introduisant une affection capable de désunir sa famille. Quand on est marié, on n'a pas le droit de donner son cœur ou de se laisser aimer en dehors du foyer. Comprends-tu ?

Cette leçon dépassait mon entendement, mais je faisais 30
semblant de saisir et approuvais d'un signe de tête.

– Ton père, continua-t-elle, aurait-il quitté la maison des 35
jours entiers pour aller, à trente lieues, se promener avec une
femme autre que ta mère ? Et le père Savard, notre voisin, l'ima-
gines-tu roulant carrosse, en cachette, avec une donzelle ?

Non, je n'imaginai pas pareille chose. Rien qu'à y songer, 40
je souriais. Les Savard ! L'homme, âgé d'environ quarante-cinq
ans, travaillait du lever au coucher du soleil pour nourrir une fa-
mille de quinze enfants. Au petit jour, il rôdait déjà autour des
bâtiments, soignant chevaux, vaches, moutons, poulets, co- 45
chons. Au temps des labours et des semailles, son activité deve-
nait incroyable. Aidé de ses deux fils aînés, il déchirait le sein de
la terre, semait le mil ou le grain, visitait les pâturages, faisait le
potager, réparait les clôtures et morigénait tout le monde. Sa
grande maison à toit pointu ne respirait que propreté, vertu et 45
tranquillité. La mère encore jeune, malgré ses maternités an-
nuelles, souriait et chantait tout le jour. On disait qu'elle avait
été, dans son temps, la plus belle fille du canton. Il fallait bien le
croire, quand on regardait son aînée, char[25]mante enfant dont 50
les joues rouges, les yeux clairs et vifs, les membres bien faits et
la ferme démarche émoustillaient déjà les gars du village. Non,
le père Savard n'avait pu se balader avec des donzelles. Cela ne
se concevait pas. Il n'avait ni le temps ni le désir, et, l'eût-il
voulu, pensais-je, qu'une femme comme Marthe n'aurait pas 55
trouvé là « son genre ».

Inconsciemment, la comparaison se faisait en moi, entre 60
l'élégance et le raffinement des citadins, et la simple rusticité
des gens de chez nous. J'estimais ceux-ci, je m'étonnais des au-
tres. Je sentais vaguement qu'il y avait, chez nos campagnards,
plus de solidité, de bonté, de jugement et d'intégrité ; mais les 60
cheveux bouclés, les lèvres peintes, les cils taillés, les doigts fins
et les ongles polis de Marthe m'avaient séduit. Déjà, le sens de
l'art se faisait jour en moi aux dépens du cœur et de la con-
science.

33 avec une [R autre femme A autre] que 53 Il n'en avait 63 con-
science. [R Les demi-civilisés venaient de me livrer leur premier assaut]. // Un soir

Un soir de ce mois d'août qui précéda mon entrée au pensionnat, je descendais, en pêchant, une petite rivière¹ faite de rapides, de cascades et de remous. Les truites fleuries, rutilantes et vives, venaient happer la mouche que je faisais zigzaguer à rebours du courant. Je donnais un léger coup de poignet et sentais tout de suite la résistance de la proie nerveuse, bien décidée à défendre sa vie. Ma joie consistait à laisser ma victime se débattre longtemps au bout du fil, avancer jusqu'à mes pieds, puis repartir en un grand élan, pour rompre l'attache, aller à droite, à gauche, en tous sens, tourner en vrille, comme on ferait pour casser une branche, et je ne me lassais pas de ce jeu cruel, de ce prolongement d'une agonie. Je ne sais quel sage a dit que l'homme, en inventant la pêche², avait mis le comble à la férocité.

Je jouissais pleinement de cette heure, pressentant que je n'en vivrais jamais de pareille, dans mon adolescence vouée à la réclusion des études en serre-chaude. La liberté [26] des bois et des eaux, l'espace illimité, le jeu naturel de tous les muscles aux prises avec la forte et captivante nature, le silence même, si fécond en rêves, la vie multiple et forte que l'on respire à pleins

1. Harvey a décrit plus d'une fois le « Gros-Ruisseau », qui se jette dans le fleuve à trois km environ de Saint-Irénée et où, enfant, il allait pêcher (voir Benjamin Doré (pseud.), « La Malbaie », *le Soleil*, 30 mai 1923, p. 4 ; « La presse visite La Malbaie ! », *ibid.*, 30 juin 1924, p. 3) [non signé].

2. Même passion pour la pêche chez le jeune Harvey à Pointe-au-Pic (voir ses trois articles signés du pseudonyme Benjamin Doré : « Un voyage de pêche », *le Soleil*, 13 juin 1923, p. 4 ; « En longeant la rive », *ibid.*, 19 juillet 1923, p. 4 ; « Au fil de l'eau », *ibid.*, 24 juillet 1923, p. 4).

poumons avec l'air chargé de senteurs d'aulnes ou de foin sauvages, tout cela m'abandonnerait bientôt, et je n'aurais plus pour guide, comme aujourd'hui, la douce fantaisie du petit sauvage que j'étais, mais l'autorité du maître étreignant un cerveau de treize ans.

25

Je sautais d'une roche à l'autre. Le bouillonnement des eaux, monotone et assourdissant, remplissait mon oreille de sa longue complainte. À voir le courant indéfiniment, je ressentais je ne sais quelle torpeur et il me semblait que l'eau m'attirait, que je me liquéfiais et me mêlais à l'écume inconsistante de la rivière. Je ne m'éveillais qu'au cri aigu d'un martin-pêcheur rasant le courant de son aile.

30

À un brusque détour du cours d'eau, je me trouvai face à face avec le père Maxime qui pêchait lui aussi.

– Bonjour, mon petit ! Est-ce que ça mord ?

35

– Vous voyez, lui dis-je. Et je lui montrai ma broche bien garnie.

– Bravo ! Tu es un homme. J'ai toujours pensé que les bons pêcheurs sont des hommes.

Il se mit à rire de son bon rire.

40

– Drôles d'animaux que les poissons. J'ai rencontré des types qui refusaient de pêcher parce qu'ils trouvaient que c'est lâche de tendre des pièges à des êtres sans défense. Ces gens-là ne comprennent rien à la vie. Le poisson n'a pas pitié des mouches, des papillons et des « ménés³ ». Ce sont toujours les gros qui mangent les petits, dans l'eau, sur l'eau, et sur terre. Tu apprendras ça en vieillissant. L'important est de n'être pas un petit. Pour la mouche, c'est un malheur que d'être mouche : elle voudrait être poisson. Le poisson, lui, voudrait être un homme, et l'homme faible voudrait être le plus fort. Si tu n'es pas gros, tu seras toujours mangé. Tu n'y échapperas jamais⁴.

45

50

24 maître [R s'appesantissant sur A étreignant] un 27 assourdissant, [R chantait comme une longue complainte dont mon oreille était pleine A remplissait mon oreille de sa longue complainte]. À voir 39 hommes. Il 41 d'animaux, que les 46 sur l'eau et sur la terre

3. De l'anglais *minnow* : vairon.

4. L'ensemble de ce passage reprend, en l'amplifiant, l'aphorisme contenu dans la chronique « Coups de crayons » (*le Soleil*, 14 mars 1934, p. 4) : « Les pois-

Nous longions la rivière. Le soleil couchant lançait des [27] rayons obliques sur les remous, et nos yeux en étaient éblouis. Le vieux continuait à philosopher.

- 55 – On m'a dit que tu entrais au séminaire dans quinze jours ? Ça me fait plaisir. Tu vas apprendre un tas de choses que j'ignore. Un homme instruit ! C'est ce que tu seras. J'avais rêvé, quand j'étais petit, d'être instruit. Je me suis consolé de ne pas
60 l'être à force de voir tant de savants qui avaient perdu leur bon sens en route. Vois-tu, mon petit, le bon sens, c'est ce qui manque le plus à bien des gens qui ont appris la vie dans les livres d'écoles. Quand on le lâche, on devient bon à rien. Moi, quand je vois blanc, je dis que c'est blanc, et on me mettrait en pièces que je dirais encore que c'est blanc. Des « professionnels » qui
65 voyaient noir et qui disaient que c'était blanc, j'en ai vu des masses. Ils croyaient tout ce qu'on leur avait dit, tout ce qu'ils avaient lu. Ils ne croyaient pas ce qu'ils voyaient, ni ce qu'ils pensaient. Ils avaient foi en tout, excepté en eux-mêmes.

- 70 Nous suivions la rive. Parfois, les branches nous barraient la route, et nous marchions dans l'eau. Je ne parlais pas, à cause de ce que m'avait dit ma mère sur le compte du père Maxime, mais ses paroles me fascinaient. Ce vieux, qui a couru mer et monde, pensais-je, doit savoir tant de choses que les autres ne connaîtront jamais. Et cette pensée me rapprochait de ce ré-
75 prouvé, avec le sentiment qu'un malheur allait fondre sur nous.

– Pourquoi es-tu muet, aujourd'hui, le petit ?

– Je ne sais pas.

- Tu ne sais pas ? Tu étais plus bavard, l'an dernier, je m'en souviens. Depuis, tu ne t'es plus jamais arrêté devant ma porte.
80 Quand l'enfant grandit, il n'aime plus les vieux.

– Ce n'est pas pour ça, père Maxime.

– C'est pour autre chose ? Dis-moi...

– Ma mère me l'a défendu.

- Je m'en doutais. Ta mère a bien fait. Vois-tu, j'ai mes
85 idées. Elle a les siennes. Vaut mieux que tu prennes les siennes. Moi, je n'ai pas vécu comme les autres. J'ai pensé autrement aussi. Dans ma parenté, dans mes amitiés, on n'a jamais pu s'en-

74 pensée me scandalisait. Je sautais d'un caillou à l'autre, puis me rapprochais de

sons nous enseignent que les gros mangent les petits ». Voir aussi Benjamin Doré (pseud.), « Helio ver humanisator », *ibid. le Soleil*, 11 mai 1923, p. 4.

tendre, parce qu'on n'avait pas la même [28] manière de voir. Je ne les en aimais pas moins, parce que je crois que l'important, dans la vie, c'est d'être honnête et sincère. Il ne faut mentir à personne, pas même à soi-même. Je ne me suis jamais menti, ça je te le jure. Je n'ai jamais fait de mal à personne. Quand j'ai eu un sou de reste, je l'ai donné à ceux qui en avaient plus besoin que moi. J'ai travaillé toute ma vie. La peine ne m'a pas épargné. Mes enfants sont morts sous mes yeux. J'ai dit : « Endure Maxime ! » J'ai été capitaine de long cours. Un jour qu'on avait fait naufrage, avec des passagers, je suis resté à mon poste jusqu'au bout, puis, quand la dernière chaloupe eut quitté le bateau, je me suis laissé couler. On est venu me repêcher. J'avais tout de même sacrifié ma vie. Je pense que c'est une bonne action. J'en ai bien d'autres, va. Me voici vieux. On me trouvera mort un de ces matins. Deux ou trois fois la semaine, il me prend des étourdissements. L'autre jour, je suis tombé sur le plancher. Je crois que j'y suis resté une heure. Personne n'était là pour me secourir. J'ai failli crever comme un chien.

Le vieux se tut et s'arrêta. Je vis qu'il pâissait. Je lui demandai ce qu'il avait.

– Ce ne sera rien, dit-il. Encore un étourdissement. Ça va passer.

Nous étions au milieu de la rivière, au-dessus d'un petit rapide.

– Si seulement, balbutia-t-il, je pouvais me rendre au bord.

Comme il disait ces mots, il chancela et s'abattit de tout son long dans le rapide, la face dans l'eau. Je me portai à son secours. J'enfonçais jusqu'à la ceinture. Hélas ! il était lourd pour un petit bonhomme de treize ans. Je parvins à soulever sa tête hors du rapide. Il paraissait ne plus vivre. Mais son cœur battait encore. Je criai de toutes mes forces. Aucun écho. On ne viendrait donc pas. Mes faibles bras n'en pouvaient plus. Dieu, que c'est pesant une tête d'homme. Puis, je sentis que mes forces m'abandonnaient, et je ne vis plus rien, perdant conscience de tout. Je me retrouvai au bord de la rivière, ouvrant des yeux épouvantés sur le [29] cadavre de Maxime qui chevrotait, pauvre chose, dans le courant.

125 Trois jours après, on allait porter en terre le vieux marin,
couché dans un cercueil en bois d'épinette. Pour tout cortège, il
avait deux de ses frères, paysans humiliés qui allaient inhumer
leur aîné dans un champ. On avait refusé la terre sainte à
130 Maxime. Je suivais de loin, cherchant à n'être pas vu, celui qui
m'avait livré sa dernière pensée et son dernier soupir.

Vers le milieu de mes études, ma mère émigrerait à Québec, où la pauvreté la conduisait. J'avais dix-sept ans. Nous habitions un logis sordide, dans un quartier grouillant d'enfants et de vermine. Des rats, furtifs et sinistres, passaient devant la porte de service après s'être vautrés dans les poubelles¹.

5

La vie fiévreuse, le bruit, la foule, la cohue, les visages crispés et inquiets, tout ce spectacle de rue que j'observais d'une fenêtre, me parut d'abord comme une vision de cauchemar. J'étais émerveillé et ahuri à la fois. Depuis quatre ans ma vie s'était écoulée partie au collège, partie dans mon village. Je ne connaissais que des enfants, des prêtres, des paysans, dont les physionomies, les noms, les habitudes, les gestes, le parler, même le son de la voix, m'étaient familiers. On me transplantait subitement dans une population affairée, qui sentait l'abattoir. À la tombée du jour, quand la foule sortait, dense et rapide, des magasins, des usines et des chantiers, les humains m'apparaissaient comme des troupeaux sombres et je croyais assister à l'évacuation d'immenses fermes d'élevage.

10

15

Parmi ces laideurs de la masse puante, cloaque bouillonnant de plaisirs, de vices, de sourdes résignations, de désespoirs et de souffrances, je rencontrai un jour mon premier amour, et il me sembla que c'était une fleur de marais jaillie miraculeusement des eaux bourbeuses vers la [30] pureté de la lumière : une

20

9 quatre ans, ma vie 17 sombres, et je

1. En 1906, la famille Harvey quitte La Malbaie et s'établit à Montréal, au 89, rue Davidson, dans le quartier Hochelaga. Harvey a quinze ans.

25 blonde de quinze ans aux longs cheveux bouclés encadrant de
reflets cuivrés un regard bleu ; une taille comme celle des
grands félins sauvages ; de petits seins fermes sur une poitrine
d'enfant faite femme. Un gamin avec qui j'avais noué connais-
sance, la veille, me l'avait présentée : c'était sa sœur. Elle s'appe-
lait Maria. Elle m'avait tendu la main, et, lui offrant maladroitement
30 la mienne, j'avais reçu comme un choc au cœur en
touchant ses doigts effilés, doigts fins et doux, si différents de
ceux de mes paysannes habituées à remuer la terre des pota-
gers. Avec la plus grande aisance du monde, elle me demanda
mon nom, mon âge, mon occupation. Je lui répondis stupide-
ment par un oui, par un non, et je me sentis ridicule et malheu-
35 reux².

Des semaines durant, je me plantai quotidiennement sur le
trottoir pour la voir passer. Je la saluais. Elle me souriait. Je ne
lui parlais jamais. Mais ma pensée la suivait nuit et jour. Je me
40 disais à tout instant que le bonheur était en elle, rien qu'en elle,
et que ma vie n'aurait pas eu de sens si cette femme n'avait pas
existé. Je ne désirais rien de son corps, car je m'en faisais une
idole.

– Si seulement, me disais-je, je pouvais baiser le bord de sa
45 robe.

Un soir que je l'attendais et que le pied d'un réverbère me
cachait à sa vue, elle vint à passer en compagnie d'une ado-
lescente à qui elle disait :

– Tiens, le petit Max n'est pas là ? Est-il assez ridicule avec
50 son air habitant et son pantalon fripé !

À ce moment, elle m'aperçut et poussa un petit cri :

– Ah...

32 de mes *payses* habituées 35 sentis [R si ridicule A stupide] et malheu-
reux 47 d'une [R fillette A adolescente] à qui 49 pas là ? [R A-t-il l'air sot avec
son air « habitant » et « ses » A Est-il assez ridicule avec son air habitant et ses] pantalons
fripés ! // À ce

2. « J'ai connu à Montréal à 15 ans, [...] une blonde splendide qui fut ma
première flamme et qui ne le sut jamais » (J.-C. Harvey, « Montréal mon
amour », *le Petit Journal*, 7 juin 1964, p. A-10).

J'étais rouge de honte. Elle s'éloigna, étouffant un rire, et je m'enfuis comme un chien blessé.

Ce fut le premier grand chagrin de ma vie. Je pouvais tout souffrir, mais non pas le ricanement de Maria, pour qui j'aurais voulu revêtir toutes les élégances. Je n'en dormis pas de la nuit. Les mille rancœurs de ma brève vie me remontaient ensemble dans la gorge. Au collège, j'avais été le pauvre des pauvres, habillé d'étoffes communes et [31] rapiécées, reprenant moi-même mes bas grossiers, portant un casque trop petit sur une tête énorme, souffrant du dédain silencieux des enfants riches, subissant les différences sociales tolérées par quelques maîtres serviles. Mes succès, mes progrès académiques mêmes ne m'épargnaient pas les lazzis de ces snobs.

Le mépris et l'orgueil de l'esprit m'avaient cuirassé contre les affronts, muets ou exprimés, de certains camarades. Mon extrême facilité à tout comprendre et à tout exprimer m'avait donné de moi-même une opinion assez haute, et je pouvais me moquer des railleries de la médiocrité. Le jour viendra, me disais-je, où j'aurai ma revanche.

Pour Maria, c'était différent. Privé de la ressource suprême du mépris, je m'enfonçais dans le désespoir. Je me demandais sans cesse : « Comment se fait-il que cette enfant ne m'aime pas ? » Une voix me répondait, du fond de mon être : « Tu es timide, gauche et mal vêtu. Une belle fille n'aime pas les hommes timides, gauches et mal vêtus. » J'eus honte. Je me sentis nu, comme Adam après son péché. À ce moment-là, Maria serait venue vers moi en me tendant les bras et les lèvres que je serais rentré sous terre, tant je me voyais indigne et misérable devant elle, qui me semblait inaccessible.

Après l'apaisement de la nuit, la tentation me vint de la revoir. Ses parents tenant un modeste débit de tabacs, de bonbons et de liqueurs, j'entraï chez eux sous prétexte d'acheter des cigarettes. Il faut croire qu'on ne m'entendit pas, puisque le magasin était vide et que personne ne vint me servir. Je regardais tout autour quand, par l'entrebâillement de la porte, j'aper-

56 le [R ridicule, surtout devant A ricanement de] Maria 57 nuit. [R Toutes les ran A Les mille rancœurs] de 63 sociales [R conservées A tolérées] par 64 progrès [R intellectuels A académiques] mêmes 65 de ces [R bouffons A snobs]. // Le 68 exprimer m'avaient donné

cus une tête blonde qui s'appuyait sur un gilet masculin. Ma curiosité, plus forte que mon dépit, me cloua sur place. Je voulus
90 en voir plus et essayai de reconnaître l'individu coupable d'un tel sacrilège. Je distinguai enfin ses traits : il était tout jeune, mais laid et ignoble. Alors, je sortis rapidement. Mon expérience de la vie commençait.

[32] Une crise de mysticisme suit parfois une déception sentimentale. Je n'y échappai pas. Bien qu'à peine adolescent, j'entrai dans un ordre religieux¹. Les années qui suivirent m'apparaissent comme un songe : un grand jardin plein de fleurs, de fruits, d'oiseaux et de calme ; des moines, un livre à la main ou égrenant d'interminables chapelets, parmi les chants des cigales et les parfums des pommiers ; des religieux à cheveux blancs dirigeant des jeunes gens en proie à des tentations dignes d'illustrer la vie de saint Jérôme ; de vieux enfants à la fois graves et naïfs pour qui un rien est un événement extraordinaire et dont la candeur charme et séduit ; des nostalgies de novices se retournant, comme la femme de Loth, vers le monde abandonné, le foyer déserté, la jeune fille autrefois aimée et troublant les nuits sans sommeil ; les flagellations qui chassent les démons des corps brûlés d'ardeurs charnelles, les bracelets aux pointes de fer sur des épidermes douloureux ; enfin, le retour de ma pensée à l'humanité, à la terre ferme, la belle et bonne terre où l'on ne vient qu'une fois et où l'on veut mordre au fruit de la vie avant de boire au calice de la mort.

Je sortis de ces diverses épreuves à ma majorité. Pauvre, naïf, désaxé, je rentrais dans le monde avec beaucoup d'illusion et de confiance en moi-même. J'étais nu, sans parents et sans fortune. Ma mère, morte depuis quelques années, n'avait laissé d'autre héritage que le souvenir de sa pauvreté et de son cou-

1. J.-C. Harvey, entré le 22 août 1908 chez les jésuites, à la maison Saint-Joseph, du Sault-aux-Récollets, y prononça ses premiers vœux le 22 août 1910 ; il poursuivit par la suite ses études au scolasticat de l'Immaculée-Conception, à Montréal, qu'il quitta le 22 janvier 1915.

25 rage. La tranquillité du cloître, l'éloignement des distractions mondaines, l'habitude des méditations quotidiennes et l'étude approfondie des langues, des arts classiques, des philosophies, avaient, en revanche, muni mon esprit de mille connaissances qui me rassuraient sur mon avenir.

30 Fait miraculeux, cette longue réclusion n'avait pas entamé ma personnalité. J'étais resté moi-même, intégralement. La discipline claustrale n'avait tout au plus réglé que mes mouvements extérieurs. Malgré moi, malgré mes remords, malgré ma loyauté envers des chefs que j'estimais, ma raison, ma pensée et
35 mes sens réagissaient. Dans cette [33] lutte des influences contre mon caractère, celui-ci fut la pointe d'acier sur la pointe de plomb.

Je raconte ceci pour bien montrer que mon individualisme est le produit de ma nature et non de ma volonté, car j'ai plus de
40 caractère que de volonté.

Ma carrière d'adulte débuta par des études de droit à l'université². Rien de remarquable dans cet épisode de ma vie, si ce n'est l'amitié qui me liait à un avocat de Québec, Jean Vernier, homme intelligent et judicieux, ami d'enfance de mon père.
45 Quelques jours avant mes examens au Barreau, il me fit, de la carrière où j'allais entrer, le tableau d'un pessimiste.

– On va nous jeter encore cinquante nouveaux avocats dans les jambes. Rien que dans notre petite ville, cent et plus vivent de leurs dettes. Ne pouvant subsister de la fiente que leur abandonnent sur le marché légal trois ou quatre grandes études
50 absorbant tout, ils doivent mendier la clientèle avec une âpreté dégradante. Je vois le jour où ces faméliques mangeront les pages de leur code pour remplir leurs boyaux vides³.

51 âpreté [R *voisine du désespoir A dégradante*]. Je vois

2. Après avoir quitté la Compagnie de Jésus, Harvey songea lui aussi à devenir avocat. Il suivit quelques mois durant des cours de droit à l'Université de Montréal, située alors rue Saint-Denis (voir « Les étudiants sont là », *le Petit Journal*, 27 octobre 1963, p. A-10).

3. Un article intitulé « L'encombrement des carrières » (*le Soleil*, 11 août 1933, p. 4) rapporte justement que le trop grand nombre d'avocats « pousse plusieurs disciples de Thémis vers les secours directs ». Harvey lui-même fait référence à ces « quelques milliers de jeunes gens instruits qui sont actuellement sous les secours directs », dans un éditorial intitulé « Allez votre chemin » (*le Soleil*, 2 juin 1933, p. 4) [non signé].

– Pourtant, lui dis-je, je me sens le courage de me faire une place dans ce champ surpeuplé. J'y puis jouer des coudes avec une certaine vigueur. On m'a toujours dit que, dans la foule des faibles, le plus fort finit bien par percer. 55

– Je le sais, mais tu peux faire mieux ailleurs.

– Et vous, n'avez-vous pas gagné fortune et considération dans le droit ? 60

– C'est justement où je voulais en venir. Il y a vingt-cinq ans, j'étais comme toi. Muni d'un prix du prince de Galles⁴ et doué d'une certaine facilité de parole, je crus qu'il n'existait dans la vie aucune entrée plus brillante pour moi que la carrière légale. L'amour de l'art, le beau sous toutes ses formes, le sentiment de la justice et l'idéal de l'équité m'animaient. Je pourrais aisément, me disais-je, concilier les exigences du métier avec ces goûts élevés qui sont le meilleur de l'homme. 65

Je déchantai bien vite. Au contact des gens de loi, je me rendis compte que, pour un grand nombre, il n'est pas [34] de pratique plus déformatrice que celle du droit. À force d'agir selon des textes reconnus comme faisant seuls autorité, de se rendre compte que pour gagner des procès la lettre des codes vaut mieux que l'esprit des lois, de défendre des causes où la justice, le simple bon sens, sont sacrifiés à des formules, de préférer les recettes et les trucs à la naïve honnêteté des bonnes gens, vous finissez par avoir un cerveau légalisé. La légalité ! Quelle terrible chose ! 75

Une fois que vous êtes entré là-dedans, adieu les lettres, les arts, les progrès de l'esprit, adieu même l'amour ! Ou bien vous avez des débuts misérables, et vous êtes forcé d'avilir votre talent. 80

61 justement le point où je voulais [A en] venir 80 l'amour ! Ou bien vous épousez une dot afin de ne pas végéter trop longtemps, et vous perdez votre indépendance, ou bien

4. Prix attaché à un concours organisé chaque année jusque dans les années soixante pour les finissants des collèges affiliés à l'Université Laval. C'est le Prince de Galles – plus tard Édouard VII – qui, à l'occasion de sa visite à l'Université Laval, le 20 août 1860, fit don au Petit séminaire de Québec de la somme de 800 \$ pour fonder un ou des prix en faveur des élèves (*Annuaire général de l'Université Laval pour l'année académique 1934-1935*, p. 160-161).

Des besognes qui vous tenteront, la plus malheureuse, la plus accablante, parfois la plus sordide, c'est la politique. On croit, par elle, prendre un chemin de raccourci pour atteindre la clientèle ou se faire des amis ; mais à quel prix ? Au prix même de son âme. Si nous vivions encore au temps où les gens se vendaient au diable, c'est vers les bas-fonds de la vie publique que Méphisto dirigerait nos jeunes avocats. La déchéance de quelques-uns de nos esprits les plus brillants a commencé là.

Te donnerai-je des exemples ? Qu'est-il advenu de Marius Pharand⁵ ? Il était plein de talent et d'avenir. Ses vieux maîtres lui reconnaissaient du génie. Je le vois encore, à vingt ans, portant sa belle tête de dieu et ses cheveux bouclés, tout blonds, au-dessus des foules qu'il électrisait d'un mot, qu'il faisait rire, pleurer, trépigner, hurler à volonté. Il fut un héros avant d'être un homme. Quand il parlait de patriotisme, toute sa jeune âme illuminait son visage, et on l'eut pris pour la transfiguration de la patrie elle-même. Son nom remplissait les journaux, et la jeunesse marchait dans son ombre comme dans celle d'un Jésus. Qu'a-t-il fait ensuite ? Rien qui vaille. Ses discours d'aujourd'hui sont ceux d'il y a un quart de siècle : des essais d'écolier dans la bouche d'un vieillard, car il est vieux déjà à cinquante ans. Il a donné aux clubs, aux hustings⁶, à la cabale, au bourrage de crânes et à d'autres petites saletés le temps qu'il aurait dû consacrer à cultiver son esprit, [35] son cœur, à perfectionner son admirable personnalité. Le voici devenu une loque, un croulant souvenir, quémendant presque son pain et trouvant tout juste, dans son cerveau vidé et ses énergies éteintes, de quoi rappeler qu'il a manqué de devenir quelqu'un⁷.

93 à *vingt-cinq* ans 105 *bourrage des crânes* 109 juste dans
110 manqué devenir

5. Sous les traits de cet avocat et homme politique réputé, Harvey ne fait-il pas revivre la figure populaire d'Armand Lavergne (1880-1935), ardent nationaliste des années 1900, élu député libéral à la Chambre des communes en 1904, à l'âge de 24 ans seulement ? Voir à ce propos notre introduction, n. 8.

6. Mot anglais désignant les tréteaux dressés sur la place publique, durant une campagne électorale, à l'usage des orateurs qui haranguaient la foule.

7. Harvey reprend dans ce paragraphe une partie de ses propres idées sur le système d'éducation de l'époque, dont il exige d'ailleurs la réforme dès 1921, notamment dans son essai *la Chasse aux millions : l'avenir industriel du Canada français*, puis dans *Marcel Faure*, publié l'année suivante. Il reviendra sur le sujet dans de nombreux articles de revues et de journaux, par exemple, dans « Opinions de

Je pourrais citer une cinquantaine d'autres exemples, tous moins célèbres, mais aussi lamentables. J'ai parlé du cas le plus notoire. Celui-là, du moins, a su garder, dans sa chute, un peu de fierté et d'indépendance. Que dire des autres, qui ont passé leur vie à lécher des bottes, à exécuter de vilains coups, à cultiver la vénalité des masses, à chercher des fonds de corruption... 115

– Vous choisissez, lui dis-je, les pires spécimens. Pourquoi ne parlez-vous pas des quelques grands hommes qui, par la profession légale, sont entrés honorablement dans l'histoire ?

– C'est justement notre malheur d'avoir eu pour chefs, presque toujours, des avocats. Le succès de quelques-uns à traverser le marécage amena presque toute la profession à s'y enliser. 120

À ce moment, on annonça un client, et je pris congé, me promettant de revenir. Je me retrouvai dans la rue, un peu déssemparé. J'avais tant rêvé d'être avocat et de faire de la politique ! Les journaux ne parlaient que de ça. 125

Chemin faisant, je méditais ce que je venais d'entendre et me demandais s'il n'y avait pas lieu, pour un bachelier comme moi, de réviser tous mes jugements, de reprendre une à une les vérités enseignées et de refaire ma science. Un immense désir de savoir, au lieu de croire, s'empara de mon être. Mille problèmes jaillissaient du fond de ma conscience avec le signe intelligent du doute, et j'éprouvais comme une joie pénible, si on peut dire, à secouer un poids formidable de préjugés et d'erreurs. 130 135

Je montai sur la terrasse Dufferin⁸. Le jour doux, calme, tempéra mes aigreurs. Un vent léger tiédissait le chaud soleil de cet après-midi de juillet. L'eau du Saint-Laurent, bleu turquoise au pied de la falaise, devenait, au loin, d'un bleu paon, puis d'un vert pâle. Des nuages transparents, [36] troués de fenêtres ouvertes sur l'azur, glissaient dans le ciel. De gros navires aux cheminées rouges passaient dans leur berceau mouvant et crachaient 140

135 à [R *porter A secouer*] un poids d'erreurs [R *que je m'apprêtais à cribler*].
// Je

lettrés » (*le Soleil*, 19 mai 1923, p. 6), « S'ils voulaient » (*ibid.*, 23 mai 1923, p. 6) et « Allez votre chemin » (*ibid.*, 2 juin 1933, p. 4) [non signé].

8. Promenade qui longe l'escarpement entre le château Frontenac et la Citadelle. Commencée en 1838, elle fut achevée en 1880.

une fumée noire que traversaient les goélands clairs. Là-bas, le long de l'île d'Orléans, quelques bateaux à voiles louvoyaient, grands cygnes blessés, tendant l'aile à la brise.

Entre ces deux rives bordées de bâtiments et maculées par l'industrie humaine, des effluves du passé montèrent fugitivement. Près d'ici, me disais-je, débarquèrent un jour, venant d'un monde déjà sénile, nos pères et nos mères. Ils étaient jeunes, beaux, courageux. De petits voiliers ancrés à l'embouchure de la rivière Saint-Charles, des barques se détachaient, portant cette semence humaine dans laquelle nous devons tous germer. La plupart des pionniers s'évadaient des traditions gênantes pour goûter la jeunesse d'une terre neuve et la liberté des solitudes ; c'est le cœur gonflé de sève et d'audace qu'ils s'enfonçaient dans la forêt. Ils ne craignaient ni la peine, ni la fatigue, ni la mort ; seul l'esclavage leur faisait peur. Pendant un siècle et demi, ils ne furent qu'une poignée, quelques milliers à peine, et pourtant ils explorèrent tout le nord de l'Amérique, où vivent aujourd'hui plus de cent millions d'hommes. De la baie d'Hudson jusqu'à la Louisiane, hardis, musclés, hirsutes, on les voyait partout. C'étaient de beaux et forts hommes, faits par les plus saines femmes du monde⁹.

Me voici parmi les descendants de ce peuple que je trouve terriblement domestiqué. Une fois la conquête faite par les Anglais et les sauvages exterminés par les vices de l'Europe, nos blancs, vaincus, ignorants et rudes, nullement préparés au repos et à la discipline, n'eurent rien à faire qu'à se grouper en petits clans bourgeois, cancaniers, pour organiser la vie commune. On eut dit des fauves domptés, parqués en des jardins zoologiques, bien logés, bien nourris, pour devenir l'objet de curiosité des autres nations¹⁰.

163 plus |R belles A saines| femmes

9. Ce sont là des thèmes de *Marcel Faure*, p. 10-16.

10. Par sa facture aussi bien que par son contenu, ce monologue intérieur rejoint l'éditorial dont Harvey est probablement l'auteur, et qui a paru dans *le Soleil* (23 juin 1933, p. 4) sous le titre « La fête nationale des Canadiens français » : « À partir de 1760, nous avons perdu les occasions de lutter. Nous avons accepté presque tout de suite, comme un dogme et même une superstition, notre état de peuple conquis. Le conquérant nous a domestiqués avec une étonnante facilité. Ce fut si rapide, cette soumission morale (la soumission physique était inévitable), que quinze ans après la bataille des Plaines d'Abraham, nous refusions l'occasion de libérer la patrie pour l'indépendance. »

J'agitais ces pensées quand on me toucha l'épaule. Je me tournai vivement et me trouvai face à face avec Lucien [37] Joly, ancien camarade de collège. Il accompagnait une brune, fort belle. 175

– Permits que je te présente, dit-il, à mademoiselle Dorothée Meunier.

Celle-ci leva vers moi son grand regard. J'en fus ému. Nous nous dirigeâmes tous trois vers l'extrémité ouest de la terrasse. Dorothée marchait au milieu, parlant lentement, d'une voix musicale et prenante. Elle disait entre autres choses, après les banalités de la présentation : 180

– Je vous ai croisé souvent dans la rue, Monsieur Hubert. Vous m'intéressiez, parce que vous m'aviez l'air différent des autres. Vous aviez dans les yeux un je ne sais quoi de toujours pensif. J'étais curieuse de vous entendre parler. 185

– Et maintenant que vous m'avez entendu ?

– Eh bien ! votre voix aussi est pensive.

– Je n'ai pourtant presque rien dit. Quand on rencontre une femme comme vous pour la première fois, on devient muet... d'admiration. 190

– Je déteste les hommes qui parlent trop. Ils ne sont jamais intelligents. Pour la même raison, je n'aime pas la compagnie des femmes. 195

Ce langage d'une jeune fille de dix-neuf ans me plaisait. J'y voyais le signe d'un tempérament bien féminin : les vraies femmes ne se délectent guère aux conversations féminines.

Dorothée était si mince, si svelte, et mise avec tant de goût, qu'elle paraissait grande malgré sa petite taille. On ne pouvait soutenir avec indifférence son regard, étrange et clair. Des paupières, légèrement bridées à l'orientale, sur des prunelles à fleur de tête, lui donnaient un grand charme. Et quelle bouche ! Une bouche bien en chair, dont la lèvre inférieure, à la fois molle et dédaigneuse, était comme gonflée de volupté. 200 205

179 son franc regard 191 devient [R stupide A muet... d'admiration]. // – Je 194 intelligents [R C'est peut-être pour cette raison que A Pour la même raison] je 198 guère [R à la conversation d'autres femmes A aux conversations féminines]. // Dorothée 203 un [A grand charme R subtil]. Et 204 bouche [R en fleur A bien en chair] dont 205 dédaigneuse, [R portait une promesse de raffinement dans la joie des sens A était comme gonflée de volupté]. // – Prétendez-vous

– Prétendez-vous, lui dis-je, continuant l'entretien, que les qualités premières des personnes de votre sexe soient le caquetage et la médisance ?

– Oh ! n'exagérons pas ! Quelques-unes de mes amies [38] sont discrètes, sincères, d'esprit ouvert, raisonnables... comme des hommes.

– Merci de ce témoignage !

– Ne me remerciez pas trop vite ! Je n'ai jamais dit que vous étiez des hommes faits, tous les deux. Vous avez à peine vingt-cinq ans. Des enfants ! Vous riez parce que je n'en ai que dix-neuf ? Savez-vous que nos vingt ans, à nous, en valent trente des vôtres ? C'est pourquoi vous voyez tant de jeunes filles délaisser les garçons de leur âge pour s'attacher à des hommes mûrs.

– Qu'entendez-vous par hommes mûrs ?

– De trente-cinq à soixante ans.

– Oh ! Oh !

– Oui, je dis bien, même à soixante ans, un homme peut faire fi de la jeunesse. Je l'ai bien constaté, l'autre jour, à la représentation du film des *Ailes brisées*¹¹, de je ne sais quel imbécile. L'auteur veut nous montrer que le vieux don Juan, tôt ou tard, se fait casser les ailes¹² par un tout jeune. Il met en présence, comme rivaux, pour la conquête d'une femme, le père et le fils, celui-là, extrêmement séduisant, celui-ci insignifiant et ridicule dans sa force de belle bête. Le fils l'emporte, dans cette sottise fiction, mais, moi, je vous dis franchement que c'est le père que j'aurais aimé¹³ !

206 que [R toutes les femmes parlent trop ? A les qualités premières des personnes de votre sexe, soient le caquetage et la médisance.] // – Oh ! 209 pas ! [R j'ai quelques amies, deux ou trois qui A Quelques-unes de mes amies] sont 212 Merci de [R cet hommage A ce témoignage] ! // – Ne 216 que [R les vingt ans de certaines femmes A nos vingt ans à nous] en valent 228 celui-ci, insignifiant

11. Le film fut à l'affiche du cinéma Le Canadien de Québec du 8 au 15 novembre 1933. Tiré de l'œuvre théâtrale de Pierre Wolff, il raconte précisément le conflit entre un père et son fils épris de la même femme (*le Soleil*, 8 novembre 1933, p. 4).

12. Dans sa chronique « Coups de crayons » (*le Soleil*, 24 novembre 1933, p. 4), Harvey s'était servi de la même expression : « Les Don Juan sur le retour finissent toujours par se faire casser les ailes. »

13. Dans sa chronique, Harvey note : « Réflexions de jeunes filles à la sortie du théâtre après le film des *Ailes brisées* : Moi, c'est le père que j'aurais aimé » (« Coups de crayons », *le Soleil*, 12 décembre 1933, p. 4).

Dorothée tourna les talons, pour aller rejoindre M. Meunier qui sortait, frais rasé, du salon de coiffure du Château Frontenac¹⁴.

– Cette famille est-elle intéressante ? demandai-je à Joly. 235

– La fille l'est sûrement, comme tu vois. Quant au père, c'est un ancien courtier en mines qui fut tout et rien, et qui mène un train de vie... Le veinard ! il s'est retiré des affaires juste à temps pour éviter le krach de la Bourse¹⁵ et la cour d'assises, après avoir ruiné un tas de petites fortunes. Sa maison, rue de Bernières¹⁶, est un vrai château. Il faut voir le luxe bizarre qui s'y étale : lustres en fer forgé, chambres de bain en marbre, portes sculptées, cave pleine de champagne, une douzaine de domestiques. Une [39] histoire typique que celle du père Luc Meunier. Fils d'un artisan, il quitte l'école à douze ans ; il est 240 chasseur d'hôtel à treize ans, garçon de table à seize, chauffeur d'automobile à dix-huit, contrebandier à vingt. Pendant cinq ans, il transporte de l'alcool de Saint-Pierre¹⁷ à Québec ou vers divers ports du Saint-Laurent, toujours protégé par le hasard qui lui évite les détectives, les bateaux de chasse du gouvernement et les trahisons des concurrents. De simple manœuvre à 250 bord d'un yacht, il devient pilote, puis capitaine, puis patron. Il quitte le métier assez riche pour ouvrir un bureau de courtage et amasser des millions en quinze ans.

Le voici riche, admiré, redouté. Il a fait des dons généreux, 255 à droite et à gauche, ce qui lui a valu plusieurs titres : chevalier

232 Dorothée nous tourna 246 treize, garçon

14. Hôtel de style médiéval français, élevé en 1892 sur le site de l'ancien château Haldimand.

15. Effondrement de la Bourse de New York le 24 octobre 1929. Harvey prête ici à son personnage Meunier ses propres idées sur la crise des années trente. Voir en particulier sa critique du roman de Jéhan Maria (pseud. de J.-Guy Casault), *L'Autre guerre... drame de la bourse* (le Soleil, 23 juin 1931, p. 4), ainsi que son très long article « La restitution ou la mort : l'une des causes profondes de la crise actuelle » (*ibid.*, 6 juillet 1932, p. 4).

16. L'avenue de Bernières, longeant le Parc des Champs de bataille, entre les avenues Taché et Briand.

17. Les îles Saint-Pierre-et-Miquelon où, au temps de la prohibition, on s'approvisionnait en alcool de contrebande. Les journaux de l'époque rapportaient régulièrement le va-et-vient des contrebandiers entre les îles Saint-Pierre-et-Miquelon et les divers ports du Saint-Laurent.

de la Légion d'honneur, de Saint-Grégoire, du Saint-Sépulcre. Il verse aux fonds électoraux le prix du siège qu'il convoite au sénat. Un jour viendra où l'on dira sir Luc comme on disait sir Wilfrid¹⁸.

Les mauvaises langues ont fait courir sur son compte une histoire horrible. La disparition en pleine mer de l'ancien associé de Meunier, dans la contrebande, reste toujours un mystère. De là à soupçonner ce dernier, il n'y a pas loin. Mais je crois que c'est une calomnie. Les riches sont toujours exposés aux coups de l'envie.

Quoi qu'il en soit, la fille rachète bien le père, et le père lui-même est devenu un peu sympathique, en dépit de sa fatuité de parvenu. L'argent et les voyages, comme la musique, adoucissent les mœurs... en apparence.

262 histoire terrible. La 263 Meunier dans 268 devenu |R charmant A
un peu sympathique.} en

18. Sir Wilfrid Laurier, député de Québec-Est à la Chambre des communes de 1877 à 1919, Premier ministre du Canada de 1896 à 1911.

Les jours suivants, je partageai mes heures entre la pensée de Dorothée, qui me hantait, et l'étude du milieu où je me trouvais et où je voulais me faire une carrière. Je consultai là-dessus plus d'un citoyen. Lucien, voyant mon embarras, me présenta à un vieux professeur d'université. Séraphin Delorme. 5

– Tâche d'obtenir son amitié, m'avait-il conseillé, car [40] il a de l'influence dans les cercles universitaires. Tu pourrais aisément passer ton doctorat soit en économie politique, soit en arts et lettres.

Le ménage Delorme vivait rue Saint-Louis¹, dans une maison qui datait de plus d'un siècle et rappelait, comme un vieil album, l'ancienne bourgeoisie française. Avec son toit en pente, hérissé de deux larges cheminées, ses lucarnes étroites, ses fenêtres à carreaux et ses lourdes portes de chêne, elle plaisait aux touristes dégoûtés des bungalows américains. On aimait ces lignes sobres et pures, qui se retrouvent encore en plusieurs endroits de la ville fortifiée et qui en font le charme désuet, le caractère. 10 15

Ma première visite à ces vieux époux fut courte, d'une cordialité conventionnelle. Le hasard me mit de nouveau en leur présence le lendemain, dans la rue, près de la porte 20

8 en [R littérature A arts et lettres]. // Le

1. Nommée en l'honneur de Louis XIII par Huault de Montmagny, gouverneur de la Nouvelle-France de 1636 à 1648. Elle va de la terrasse Dufferin à la porte Saint-Louis où elle prend le nom de Grande-Allée. Elle fut de tout temps la rue la plus fréquentée par la haute société de Québec.

Saint-Louis². Ils m'invitèrent à marcher avec eux. Par ce rayonnant matin d'été, on déambulait lentement le long des parterres fleuris de l'Hôtel du gouvernement³, dont la tour baignait dans des flots de soleil. Les monuments de bronze brillaient d'un vif éclat : l'historien Garneau⁴, dans une pose ridicule de commis aux recettes ; Mercier⁵, avec son geste faux et grandiloquent ; La Vérendrye⁶ en un sale accoutrement, une attitude de pompier et une plate physionomie... Parmi tant de statues man-
 25 quées, le groupe des sauvages⁷, splendide celui-là, dominait la vasque de l'Hôtel du gouvernement et vivait la triple vie du symbole, de l'histoire et de la légende.

La Grande-Allée⁸ était une rivière de clarté, une clarté exagérée, insolente, qui s'engouffrait sous la porte Saint-Louis, lé-
 35 chait le club de la Garnison⁹ et faisait la transition entre le passé et le présent.

23 on *déambula* lentement

2. Datant de 1873, cette porte remplace celle qui, construite sous Frontenac en 1694, fut démolie et reconstruite à deux reprises au XVIII^e siècle.

3. Édifice de style Renaissance construit de 1877 à 1886 d'après les plans de l'architecte Eugène Taché, et auquel on a ajouté deux annexes, l'une en 1908, l'autre en 1924.

4. François-Xavier Garneau, historien, né à Québec le 15 juin 1809 et mort en la même ville le 3 février 1866. Situé près de la porte Saint-Louis, le monument, œuvre du sculpteur français Paul Chevré, fut dévoilé le 10 octobre 1912.

5. Statue située en face de l'Hôtel du gouvernement et élevée en l'honneur d'Honoré Mercier, Premier ministre de la province de Québec de 1887 à 1891. Œuvre du sculpteur Paul Chevré, elle fut dévoilée le 25 juin 1912.

6. Statue sise dans une niche sur la façade de l'Hôtel du gouvernement. Elle rappelle les exploits de Pierre Gauthier de Varennes, sieur de La Vérendrye, qui atteignit les montagnes Rocheuses le 12 janvier 1743. La statue, œuvre du sculpteur Jean Bailleul, fut dévoilée le 28 septembre 1922.

7. Une des sculptures les mieux réussies de Philippe Hébert intitulée « La halte dans la forêt ». Elle fut érigée en 1889 en hommage à la nation algonquine qui occupait la région de Québec avant la venue des Français.

8. La Grande-Allée va de la porte Saint-Louis à l'avenue des Érables, où elle prend le nom de chemin Saint-Louis. Datant du régime français, elle devint très vite une des plus belles rues de Québec, avec ses monuments commémoratifs et ses maisons cossues.

9. Ce club, devenu aujourd'hui le cercle de la Garnison, est situé au 97, rue Saint-Louis. Fondé en 1879, il constituait à l'origine le mess des officiers de la garnison de la citadelle de Québec.

Voici venir l'automobile du lieutenant-gouverneur. Au volant, un chauffeur galonné de blanc. En arrière, la brillante et jolie châtelaine de Spencerwood¹⁰, madame Baril, qui salue et sourit.

40

– N'est-ce pas qu'elle est jolie ? dit madame Delorme. Elle fait les honneurs du château avec la grâce et l'aisance d'une reine. Vous auriez dû assister au bal de l'hiver der[41]nier. Une féerie ! C'est dommage qu'elle soit si dépensière.

Me sentant, ce matin-là, en veine de contradiction et de paradoxes, je repris :

45

– Une jolie châtelaine qui ne dépenserait pas, on l'accuserait de pingrerie. Vaut mieux qu'elle soit prodigue. Elle laissera un meilleur souvenir. Il y a toujours quelque pauvre pour happer au passage l'argent qu'on jette par les fenêtres. Ce qui me frappe davantage, c'est l'existence, à Québec, d'un représentant du roi¹¹.

50

– Pourquoi ? interrogea Delorme, surpris.

– Parce que moi, qui mésestime certains rouages de la diplomatie, je me suis demandé plus d'une fois, depuis que j'ai pris contact avec l'histoire, pourquoi un roi sans autorité réelle, un roi-simulacre, sans aucun pouvoir administratif, simple produit d'une vieille convention, sème tant de représentants de par le monde.

55

– Vous avez des drôles d'idées, mon garçon. Je suis pour les traditions et les hiérarchies couronnées. Je crois qu'il ne faut pas badiner avec ça.

60

– Tiens ! dit la vieille, voyez Thérèse Michel dans son coupé.

41 est [R charmante A jolie ?] dit 60 avez de drôles

10. Nom de la résidence officielle des lieutenants-gouverneurs de la province de Québec de 1867 à 1966. Membre de la Galerie de la presse de l'Assemblée législative, Harvey fut reçu plus d'une fois à Spencerwood (voir « Une réception à Spencerwood », *le Soleil*, 13 avril 1930, p. 24).

11. Harvey a exprimé cette opinion à quelques reprises auparavant. Voir notamment son article « La mentalité coloniale » (*le Cri de Québec*, 12 juin 1925, p. 1).

65 Une jeune fille, insolemment belle, filait, au milieu des véhicules et des tramways, à une vitesse de quarante milles à l'heure.

– Voilà comment elle fait rouler les dollars de ce pauvre Benjamin, ajouta le professeur.

70 David Benjamin, riche marchand de bois, avait Thérèse pour maîtresse. Il avait soixante ans, elle, vingt-cinq. Leur liaison avait commencé dans un bureau de la rue Saint-Pierre¹², entre une dictée et une machine à écrire, sous prétexte de leçon d'orthographe. Elle se continuait dans un secret que tout le
75 monde connaissait et commentait.

– Qui ne ferait des folies pour une telle femme ? répliquai-je, gardant le ton frondeur que j'avais pris afin de scandaliser.

– Taisez-vous ! s'écria madame. Une petite sténographe dont la mère est blanchisseuse au faubourg¹³ ! Aucun rang so-
90 cial, une éducation comme ça...

[42] – Et lui ?

– Il a beaucoup d'argent.

– Il n'a que ça ? Une somptueuse Packard, avec chauffeur en uniforme, passa près de nous, face à l'église du Saint-Cœur-
85 de-Marie¹⁴.

– Le jeune fou ! s'exclama madame.

– Qui, ça, le jeune fou ?

– Mais Paul Baillard ! Un écervelé qui se ruine en extravagances. Intelligent, mais dissipateur. Les dollars lui fondent
90 dans les doigts comme neige au feu. Ses amis l'exploitent. Toutes les poules de la ville, dont il est friand, se le disputent.

– Qui est-il ? D'où vient-il ?

– Dieu le sait. Il est venu ici des vieux pays, il y a trois ans à peine. On ne sait même pas s'il a de la religion. Les immigrés de
95 cette espèce font du mal à notre jeunesse.

94 Les étrangers de

12. Une des plus vieilles rues de la basse-ville. Elle va du marché Champ-plain à la rue Saint-Paul. À l'époque, une des principales rues de la finance et du commerce.

13. Le Faubourg Saint-Roch.

14. Église de style byzantin, construite en 1920 et située à l'angle de la Grande-Allée et de la rue Scott.

– Je serais curieux de nouer connaissance avec lui, dis-je.
 – Il faut fuir les mauvaises compagnies comme la peste.
 – Bah ! Il y a peut-être beaucoup de bon dans ce garçon-là.
 Dans tous les cas, il doit être moins embêtant qu'un zéléateur de la Ligue du Sacré-Cœur.

100

Nous voici vis-à-vis du monument Montcalm¹⁵. Au pied du grand blessé, que protègent les ailes de la gloire, passe un homme d'âge mûr, front soucieux.

– Bien éprouvé, ce pauvre Valade, dit Delorme. Le public ne connaît pas toute son histoire. Par des spéculations imprudentes, il a ruiné plusieurs familles qui lui avaient confié leurs économies. La veuve Charlot, entre autres, reste sans le sou, avec huit enfants, dont l'aîné n'a que seize ans. Un honnête homme au fond.

105

– En effet, reprit madame, c'est un excellent catholique. Il n'a jamais manqué la messe et a souscrit largement à toutes les bonnes œuvres de sa paroisse. Le pape l'avait décoré...

110

– C'est ça, dis-je, le jeune homme qui dissipe sa fortune sans ruiner personne, vous appelez ça un débauché, si vous pensez qu'il n'est pas un dévot ; celui qui ruine pieusement [43] les veuves pour s'enrichir, tout en apaisant la colère divine par de petits cadeaux, vous l'appellez un honnête homme au fond.

115

De papotage en papotage, on arrivait à la rue Cartier¹⁶. Le caravansérail Saint-Louis¹⁷ dressait vers le ciel son outrage au

99 il [R ne doit pas être embêtant comme certaines bonnes compagnies A doit être moins embêtant qu'un zéléateur de la Ligue du Sacré-Cœur]. // Nous 111 manqué à la

15. Œuvre de Léopold Morice, le monument, dévoilé le 16 octobre 1911, s'élève dans le petit parc Montcalm longeant la Grande-Allée. Il est la réplique exacte de celui qui fut élevé à Vestric-Candiac, département du Gard, en France, lieu de naissance du marquis de Montcalm, commandant en chef de l'armée française à la bataille des Plaines d'Abraham en 1759.

16. Maintenant l'avenue Cartier, qui réunit le chemin Sainte-Foy à la Grande-Allée et qui fut nommée en l'honneur de sir George Étienne Cartier, l'un des pères de la Confédération.

17. Le château Saint-Louis, construit en 1926, est situé au 135 ouest, Grande-Allée.

120 bon goût. Tout près, l'église et le monastère des Dominicains¹⁸
s'obstinaient à reproduire en petit les lignes sévères et dépay-
sées du Moyen-Âge. Le tout noyé de clartés blondes.

Voici les champs de bataille¹⁹. Incontestablement, un des
plus beaux jardins de l'Amérique du Nord. En cette courte pro-
125 menade, j'avais appris l'histoire en raccourci de la moitié des fa-
milles en vue de Québec : je savais que M. Untel, ayant surpris
sa femme en flagrant délit d'adultère, l'avait chassée de chez lui
pour la reprendre une semaine plus tard ; que M^{lle} X. avait des
rendez-vous nocturnes avec un chauffeur de taxi ; que M. Y.
130 communiait tous les matins et que M. Z. ne faisait pas ses pâ-
ques ; que les jeunes N. pratiquaient le malthusianisme ; que
M^{me} L. était syphilitique ; que le docteur B., pour édifier les ma-
ternités futures, allait planter, chaque matin, à la messe basse,
un cierge au pied de la statue de la Vierge ; que M^{lle} P., comme
135 plusieurs autres de la bonne société, portait le surnom appro-
prié de Quidonnetoutexceptéça.

À chaque anecdote racontée par le débonnaire professeur
et sa femme, j'affectais d'excuser, même de glorifier, les travers
des gens. Les vieux ne faisaient pas semblant de se froisser, car
140 ils étaient bien élevés et savaient, comme tout leur monde, dissi-
muler leurs sentiments. Madame Delorme se contenta de me
dire, au moment de nous séparer :

– Vous avez cultivé, je crois, l'esprit de contradiction. Je ne
déteste pas cette tournure qui donne du piquant à la conversa-
145 tion. C'est, dans tous les cas, un moyen certain de se rendre in-
téressant.

143 avez [R développé en vous A cultivé, je crois,] l'esprit

18. Le monastère fut érigé peu après l'arrivée des dominicains à Québec en 1906 ; l'église, sur la Grande-Allée, ne fut construite qu'en 1921.

19. Le parc des Champs de bataille nationaux. Il comprend les Plaines d'Abraham, célèbres par la bataille que s'y livrèrent en 1759 les armées françaises et anglaises, l'avenue des Braves et le parc Sainte-Foy, qui rappelle la victoire de Lévis sur Murray en 1760, et l'Anse-au-Foulon, où Wolfe aurait fait débarquer ses troupes dans la nuit du 12 au 13 septembre 1759.

Je la remerciai du compliment, et le professeur reprit en montrant le monument de Wolfe²⁰ :

– Pas mal, la colonne, hé ? Ça rappelle un malheur fran[44]çais, c'est vrai, mais tout le monde admet, aujourd'hui, qu'il valait mieux qu'il en fût ainsi. Que serions-nous devenus, avec la France révolutionnaire ? 150

– Nous n'aurions pas été, du moins, répliquai-je, une race conquise et un troupeau domestiqué²¹.

– Enfant ! se contenta-t-il de répondre. Et il me tendit la main. 155

Je lui confiai rapidement mon désir de me livrer au professorat, à l'université.

– Je veux bien vous appuyer, dit-il. Si jamais vous entrez là, ne soyez pas trop frondeur, pas trop indépendant. Tout ce qui peut ressembler à l'indépendance de caractère, à l'émancipation de certains principes, est banni de l'université, gardienne de la tradition... et de la vérité. 160

20. Monument qui s'élève au fond de l'entrée centrale du Parc des Champs de bataille nationaux, à l'endroit même où, selon la tradition, le général Wolfe expira le 13 septembre 1759.

21. Sur cette expression, voir *supra*, p. 114, n. 10.

– Je te conseillerais d'essayer du journalisme. Tu as des idées, de la verve, un esprit critique et du style. C'est là que tu trouverais le meilleur emploi de ton talent¹.

5 Tel est le conseil que me donnait Lucien Joly, à la sortie d'un petit cinéma, où l'on avait déroulé le film de *l'Enfant martyr*, titre abominable substitué, pour la foule, à celui de *Poil de carotte*².

10 Lucien, aussi jeune que moi, se méprenait encore sur la nature de nos grands journaux. Je me faisais illusion également et croyais apporter au journalisme canadien un élément de pensée qui y manquait. Je passai une laborieuse soirée à forger un article solide, dans lequel je m'efforçais de montrer que la liberté morale est le pivot de la civilisation, la condition première du perfectionnement de la personnalité, partant, du progrès indé-

15 fini de l'individu et, par lui, de la société.

Le lendemain, je m'empressai d'aller soumettre cet article, que je croyais bien écrit et bien pensé, au directeur d'un journal soi-disant indépendant.

1. Dans « Chronique littéraire : Ateliers » (*le Soleil*, 19 janvier 1929, p.22), Harvey évoque ses débuts dans la carrière de journaliste avec son ami Jean Chauvin, en 1915. Sur le même sujet, voir aussi « Chronique : l'école de la vie », *le Soleil*, 21 décembre 1922, p. 4.

2. Le film *l'Enfant martyr*, appelé aussi *Poil de carotte* sans doute par analogie avec le drame de Jules Renard, fut présenté au cinéma Le Canadien de Québec du 4 au 11 mars 1933 (*le Soleil*, 4 mars 1933, p. 10).

L'éminent rédacteur en chef lut ma prose en silence et murmura, comme se parlant à lui-même : 20

[45] – C'est dommage que les gens sincères manquent si souvent de jugement.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que vous auriez médité un coup contre mon journal que vous n'auriez pas mieux réussi. Je refuse votre article. Imaginez le scandale, chez nos abonnés, s'ils apprenaient que nous donnons asile à un jeune prétentieux, qui, non content de fréquenter la grammaire et le bon sens, pousse l'inconvenance jusqu'à nourrir des idées qui ne soient pas celles de tout le monde ! 25 30

Je baissai la tête comme un coupable. La lèvre inférieure tremblante d'émotion, je balbutiai :

– Alors... vous en êtes bien sûr... c'est mal d'avoir des idées ?

– Jeune homme, les idées suivent la loi de l'offre et de la demande. Est-ce qu'on vous les a demandées, vos idées ? Non ?... Alors, gardez-les ! Préparez-leur d'abord un marché, c'est toujours ce qu'il faut faire pour « ouvrir un territoire » à une nouvelle marchandise... Au reste, vous exprimez des pensées trop claires, trop simples, trop élémentaires, pour être compris et suivi. La foule n'aime vraiment que l'incroyable et ne comprend bien que l'absurde. Il est des absurdités qui ont vécu des milliers d'années et qui prendront autant de temps à mourir. Devenez absurde vous-même, et on vous vénérera comme un totem d'Esquimaux. Vous avez un si beau talent, mon ami. Pourquoi ne pas le mettre, comme le mien, au service d'une grande cause ? 35 40 45

– Quelle cause ?

– La cause de l'erreur populaire.

– Je ne m'attendais pas à trouver chez vous tant de cruelle ironie. 50

– Dans notre carrière, mon cher Hubert, l'ironie est le refuge suprême du talent.

Je m'éloignai sous le coup d'une profonde humiliation et traversai toute la ville, songeant, maugréant, rongant les freins. 55

50 ironie. // [A – Dans notre carrière, mon cher Hubert, l'ironie est le refuge suprême du talent]. // Je

Chemin faisant, je traversai un parc plein de fleurs que [46] je ne vis pas, de parfums que je ne sentis pas, de chants d'oiseaux que je n'entendis pas, de jolies passantes que je ne désirai pas, car j'étais tout entier à ma désillusion. La nature me paraissait
60 maintenant moins accueillante et moins belle, tant il est vrai que les choses prennent la couleur de nos contrariétés.

Un soleil soporifique, indiscret et brutal me fouillait le fond des yeux avec des rayons lourds comme des doigts de plomb. Pour m'en protéger, je m'affalai sur un banc, à l'ombre d'un érable.
65

Je levai mon regard vers le feuillage, et il me sembla que cette masse de verdure buvait la lumière comme une éponge et qu'il eût suffi de la presser des deux mains pour en faire pleuvoir sur mes épaules des gouttes de soleil.

Bientôt, l'arbre subit, à mes yeux, une étrange métamorphose. Toute cette matière végétale se disloqua et s'ordonna comme à travers un kaléidoscope. Le tronc sur lequel je m'adosais cessa d'être mon appui pour devenir un boulevard où passait du monde ; chaque branche se transforma en sentier, en
70 rue, en ruelle, puis, les feuilles se groupèrent en un bloc énorme pour composer une ville étendue jusqu'au bord de l'horizon.
75

Je me trouvai comme perdu dans cette vision fantastique. Quelques arpents seulement me séparaient de la ville magique. Je me levai et marchai droit vers les pâtés de maisons alignées le
80 long de la chaussée.

Une porte basse, à laquelle je me butai, s'ouvrit pour me livrer passage et se referma d'elle-même.

À deux pas de là, une affiche flamboyante portait ces mots :

« Défense d'user de la parole autrement que pour déguiser sa pensée. »
85

Je ne vis là qu'un mot d'esprit que j'avais déjà lu ailleurs.

— Il faut qu'on aime bien l'humour, en ce pays, me dis-je, pour graver pareille boutade sur une plaque d'or massif.

J'allais atteindre l'encoignure de la rue voisine, quand [47] je marchai, par mégarde, sur le pied d'une femme belle à ravir et armée d'un sourire qui aurait ranimé Mathusalem.

– Je vous aime, ami, comme je vous aime ! s'écria-t-elle d'une voix blanche.

Bouleversé par cet aveu inattendu, j'oubliai le lieu et la bienséance, et voulus embrasser l'aimable inconnue. 95

Alors, elle me martela le nez à poings fermés, et, comme j'étanchais le sang jailli de mes narines, elle appela un agent de police.

Celui-ci m'intima l'ordre de le suivre au commissariat. 100

– Cette femme m'a provoqué ! protestai-je.

– Provoqué ? Vous ne nous ferez pas croire que la plus jolie et la plus chaste femme de ce pays vous ait provoqué, jeune libertin ? Qu'est-ce qu'elle vous a fait ?

– Elle m'a dit : « Je vous aime, ami, comme je vous aime ! » Elle ne l'a pas seulement dit, elle l'a crié. 105

L'agent partit d'un tel éclat de rire que j'en fus estomaqué.

– Qu'avez-vous à rire ?

– Je parie que vous n'êtes pas du pays ou que vous êtes fou. Dans notre langage, les paroles prononcées par la femme que vous avez insultée signifient : « Je vous déteste, idiot, comme je vous déteste ! » 110

Relâché immédiatement comme étranger, je pris une course folle pour sortir au plus vite de ce lieu où il était impossible à un gaffeur comme moi d'éviter la prison. 115

À quelque distance de là, un excentrique gambadait et ricanaient en hurlant :

– Que je suis content, tonnerre, que je suis content ! Une veine inespérée, mon vieux. Imagine que mon père, ma mère, ma femme et mes enfants viennent d'être assassinés par mon meilleur ami. 120

Affolé, je pressai le pas et arrivai à une seconde porte que je franchis avec un soupir de soulagement.

97 me [R *frappa* sur A *martela*] le
103 plus [R *honnête* A *chaste*] femme

98 de [R *ma narine* A *mes narines*], elle

Le spectacle qui s'offrit à moi n'avait rien de rassurant. Des
 125 maisons sombres, des rues étroites comme des pistes de vaches,
 des enfants livides rampant, par groupes cagneux, parmi les or-
 dures en décomposition.

[48] Comme mon œil s'accoutumait au clair-obscur, j'aper-
 çus cet écriteau :

130 « Ici, il est défendu de penser sous peine de prison³. »

Au bas de ces mots, la rubrique suivante :

« La seule pensée permise est distribuée en flacons de qua-
 rante onces, par les vendeurs autorisés de la Régie de l'Encé-
 phale⁴. »

135 Poussé par la pitié et la curiosité, je poursuivis ma route et
 arrivai devant un magasin très bas, très long et très étroit – tou-
 chant symbole ! – d'où sortaient une foule de personnes chéti-
 ves, qui emportaient avec elles des fioles colorées et scellées de
 timbres officiels.

140 Je hélai un passant et lui demandai ce que signifiait cette si-
 nistre procession.

– Ce n'est pas une sinistre procession, répondit-il, mais le
 pèlerinage quotidien de la population aux sources de la pensée
 humaine. L'immeuble que voici appartient à un monopole⁵ qui

126 livides, [R remuant A rampant], par les [R odeurs méphitiques A ordures en
 décomposition]. // Comme 132 flacons de [R huit A quarante] onces 133 la
 [R corporation A Régie de l'Encéphale]. // Poussé l'Encéphale. » // [R L'âme débor-
 dante de pitié et de A Poussé par la pitié et la] curiosité 138 des [R fioles A fioles]
 colorées

3. Harvey avait employé une formule analogue dans un article virulent,
 « On juge l'arbre à ses fruits : les insuffisances de l'instruction dans le Canada
 français », paru sous le pseudonyme « Un Sauvage », dans *le Canada* (20 décem-
 bre 1932, p. 2) et reproduit dans *le Soleil* (12 janvier 1933, p. 4) : « D'un côté, on
 a formé des esprits incapables d'aucune audace, de l'autre on a bien averti tout
 le monde qu'il [ne] leur [sic] était pas permis de penser ou d'exprimer des idées
 qui ne fussent pas des idées reçues et contrôlées. »

4. Dans l'article cité dans la note précédente, Harvey a-t-il à l'esprit cette
 « Régie de l'Encéphale » lorsque, dénonçant le monopole de l'Église sur la pen-
 sée québécoise de l'époque, il parle d'un « lieu sacro-saint où l'on a caché l'Ar-
 che d'Alliance avec tout ce qu'elle peut contenir de vieilles formules de préjugés
 et d'intransigences » ?

5. L'article « On juge l'arbre à ses fruits... » (*le Soleil*, 12 janvier 1933, p. 4)
 emploie le même terme pour traduire une pensée similaire : « [...] le front dans

jouit du privilège exclusif de vendre en bouteilles l'esprit pur. Une loi renforcée par des sanctions sévères prohibe absolument l'usage de produits intellectuels autres que ceux-là. 145

– Quels moyens prend-on pour prévenir la fraude ? Vous ne craignez pas la contrebande de la pensée ?

– Les bootleggers⁶ de l'intelligence s'exposent à des peines sévères, en ce monde et dans l'autre. Ils sont rares. Aussitôt qu'une intoxication par l'idée ou par l'influence d'un homme de génie se manifeste quelque part, nos espions nous renseignent et nous administrons aux coupables un astringent qui guérit le cerveau de tout danger de création. 150 155

– Dans ce cas, répliquai-je doucement, je me rends compte pourquoi toutes ces faces qui défilent ici sont inexpressives comme des masques de plâtre⁷.

À ces mots, le quidam bondit de colère et fit signe à un constable voisin d'arrêter le jeune insulteur de « la race ». 160

On m'enferma dans un cachot en attendant de me traduire devant le tribunal.

[49] Par une sorte de miracle, je parvins à briser un barreau de ma fenêtre et à fuir à la faveur de la nuit.

155 de [R toute tentative A tout danger] de 157 sont [R empreintes d'un crétinisme puant et incurable A inexpressives comme des masques de plâtre]. // À ces

la poussière, rendez hommage au monopole sacré qui a tendu ses filets au nord, au sud, à l'est et à l'ouest de notre race pour qu'aucune âme d'enfant ne puisse échapper aux impitoyables mailles. »

6. Contrebandiers.

7. Bien qu'il veuille atténuer la portée de ce passage en remplaçant l'expression « crétinisme puant et incurable » par celle de « masques de plâtre », Harvey demeure scrupuleusement fidèle aux idées qu'il soutient depuis ses débuts comme journaliste et écrivain. Un article non signé intitulé précisément « Les masques » (*le Soleil*, 25 avril 1923, p. 4) indique déjà le ton que prendra au cours des années sa critique des mœurs politico-religieuses de son époque : « vous tous qui êtes des masques et des hypocrésies [sic], il nous prend envie parfois, de crever du doigt votre toile peinte, de la déchirer, de mettre à nu la réalité afin que nous sachions où est la vérité ». Plus tard, Harvey parlera de « crétinisme » ; voir ses articles non signés « Le crétinisme politico-religieux » (*le Soleil*, 3 février 1927, p. 4) et « Qu'on ne nous crétinise pas » (*le Soleil*, 8 octobre 1932, p. 16).

165 À l'aube, j'entrai dans un quartier lépreux où rien ne réjouissait la vue. Aucun arbre, aucun monument, aucune chanson.

Devant moi s'étendait un champ vague et nu, dans lequel je crus reconnaître une place publique. Ce champ était couvert de
170 femmes en haillons qui semblaient occupées à gratter la terre avec autant de soin qu'on en met à chasser les poux dans la tête d'un enfant.

– Que faites-vous là ? demandai-je à l'une d'elles.

– Ah ! vous ne savez pas ? Non ? Vraiment ? Nous arrachons une à une toutes les racines qui s'obstinaient à vouloir
175 pousser dans ce parc. Une loi ancienne et respectable prohibe, dans nos murs, la croissance du moindre végétal, car, vous savez, un brin d'herbe, c'est la vie.

– Le monde est-il devenu fou ? pensai-je.

180 Je passai outre.

Des affiches sans nombre encombraient les rues à la façon de nos poteaux de télégraphe.

M'arrêtant à tous les cinquante pieds, je lisais :

« Défense d'être poète ! Le rêve conduit aux pires perversions. »
185

« Défense de troubler la paix des âmes par la musique ! Seul le tam-tam est permis. »

« Défense aux magiciens de la couleur et des formes de peindre l'homme et la femme tels que Dieu les a faits ! »

190 « Défense de créer des statues vivantes de peur d'inspirer aux purs des pensées profanes ! »

« Défense d'assister aux spectacles qui ne seraient pas ennuyeux ! »

195 « Défense aux affligés et aux désespérés de boire du vin pour oublier le poids de la vie ! »

« Défense d'écrire des livres qui ne feraient pas bâiller ! »

165 réjouissait [R *l'âme A la vue*]. Aucun

« Défense de trouver belle une femme qui aurait le malheur de l'être réellement ! »

« Défense d'être heureux en amour ! »

[50] Tremblant d'effroi, je cherchais à échapper à ce cauchemar, quand je vis, au fond d'une cour, un vieillard blême, couché dans des immondices et enlisé jusqu'à la bouche en des ordures grouillantes de mouches et de vers. 200

J'offris à ce misérable de le tirer du cloaque. Il me repoussa avec indignation : 205

– Loin d'ici, jeune homme ! Tu me fais horreur, parce que tu m'as l'air sain et jovial.

– Vous voulez donc pourrir vivant dans la fange ?

– Pourrir vivant ? C'est le devoir de tous les miens. Je m'étonne même que tu ne rougisses pas de marcher librement dans la rue, comme si tu cherchais quelque joie de vivre. Tu protestes ? Tu aimes la Liberté, je suppose ? Eh bien ! ta Liberté, va voir ce que mes enfants ont fait d'elle, sur la colline voisine. 210

Je me détournai avec dégoût de ce vieux qui, sous tant de déjections et de puanteurs, jouissait comme une courtisane dans ses coussins et ses parfums. 215

J'atteignis bientôt un monticule autour duquel des lépreux vociféraient, menaçant le ciel de leurs poings couverts d'une peau écaillée et jaune comme celle du hareng fumé. 220

Sur une arête de roc, je vis un gibet auquel pendait, attachée par les pieds, une femme divinement belle. Des forcenés lui criblaient la poitrine de coups de fouet, tandis que des gamins sordides se balançaient, comme en des escarpolettes, au bout de sa puissante chevelure, qui pendait jusqu'à terre et le long de laquelle coulaient des ruisseaux de sang. 225

Je reconnus cette femme.

C'était la Liberté qu'on avait pendue !

Pris d'une rage surnaturelle et sentant sourdre, du fond de moi-même, des forces surhumaines, je fonçai sur les assassins, 230

me frayai un passage parmi eux, à coups de poings, et coupai la corde qui lacérait l'éternelle martyre.

Celle-ci vivait encore et souriait malgré ses blessures.

235 Je la pris par la main et l'entraînai dans ce pays maudit que je venais de traverser.

[51] Sur mon passage, les arbres repoussaient, les brins d'herbe renaissaient, les fleurs s'ouvraient, les monuments de la sottise croulaient et les écriteaux infâmes tombaient avec fracas.
240 Par enchantement, on voyait fuir les pestilences et surgir de la terre régénérée la pensée, l'art, la beauté et la joie.

Puis, la Liberté se tourna vers moi et me demanda si j'étais content de son œuvre.

– Pas encore ! dis-je. Près du lieu de ton supplice, j'ai vu un
245 vieillard rongé de fièvre et enlisé volontairement dans ses excréments. Il te maudissait. Viens avec moi ! Nous le forcerons à reprendre sa dignité d'homme.

– Jamais ! répondit-elle.

– Cet homme t'a méconnue et insultée.

250 – Peu importe. Toute coercition, même contre mes ennemis, serait contre ma nature. Si c'est la volonté du vieux d'épouser la pourriture, qui enfantera de lui la mort, il peut rester libre comme toi, car je suis sa Liberté aussi bien que la tienne.

Alors, je tombai la face contre terre :

255 – Enfin, j'ai trouvé la tolérance et la bonté !

Je relevai le front. La belle dame n'était plus là. Je poussai un grand cri pour la rappeler, et je sursautai.

Je m'éveillais au pied de l'arbre sous lequel je m'étais endormi une heure plus tôt.

260 Un chien errant, passant entre mes jambes, avait fait tomber de mes genoux sur le gazon le manuscrit refusé par le journal, et les feuilles maculées voletaient joyeusement, comme des colombes en folie, au gré des souffles chauds de ce clair midi.

Pendant que je courais après ces papiers épars, j'entendis une voix aimée :

[52] – Bonjour, Monsieur Hubert !

Dorothée passait à cheval. Elle vint droit à moi, souriante, divine. Le vent agitait la crinière souple de la bête et la chevelure noire de la femme, et c'était fort joli : 5

– Vous avez l'air tout chose, dit-elle.

– Je viens de dormir.

– Vous ne manquez pas de goût dans le choix de votre couche : un jardin, des fleurs, des oiseaux qui chantent... 10

– Et une charmante femme qui passe.

– Merci ! Mais vous ne me dites pas toute la vérité. Il se passe quelque chose de pas gai derrière ce front-là.

– Comment puis-je être gai ? Je voulais faire du droit, et l'on me dit qu'il y a épidémie d'hommes de loi. Je veux une chaire à l'université, et l'on m'apprend que la chaire est incompatible avec mon indépendance d'esprit. Je vais, ce matin, offrir mes services à un journal, je présente cet article, et on me dit que ma prose déclencherait une campagne de désabonnement. 15

– Si j'en parlais à mon père...

– Votre père me proposera un commerce quelconque. Autant me laisser crever. 20

– Enfin que voulez-vous ?

– Je ne veux rien devoir à personne. Travailler suivant mes
 25 goûts, suivant ma nature, puis, un beau soir, recevoir d'une jolie
 femme un baiser fait d'ivresse et de gloire conquise.

– Le travail, l'indépendance, la gloire et puis l'amour, c'est
 beaucoup à la fois. Ce serait trop beau. Grand enfant ! Précisez
 30 votre idée, voulez-vous ? Faites-le pour moi, ne fût-ce que pour
 satisfaire mon caprice.

– Voici : depuis tout à l'heure, depuis que j'ai appris bruta-
 lement qu'il me serait impossible de vivre en cette ville sans ab-
 diquer le meilleur de moi-même, sans amoindrir ce que j'aime
 le mieux en mon être, sans contrefaire moralement les boiteux,
 35 les paralytiques, les goutteux et les culs-de-jatte, tous les infir-
 mes du crétinisme régnant, il me prend une envie folle de ne
 plus rien demander à personne, afin que, livré à mes seules for-
 ces, je puisse dé[53]molir ce que je voudrai, bâtir ce que je vou-
 drai, adorer ce que je voudrai, bref, enrichir ma personnalité et
 40 celle des autres.

– Petit fat ! Votre personnalité ! Êtes-vous sûr d'en avoir
 une ? Vous ne répondez pas ? Eh ! bien oui, vous en avez une,
 malgré votre jeunesse. Mais quel orgueil dans tout ceci ! Vous
 vous aimez comme si vous étiez votre propre maîtresse. Du pur
 45 narcissisme ! Ne protestez pas, vous être très très content de vous.

– Vous l'avez dit, je suis content de moi... quand je me com-
 pare...

– Vous avez raison, allez. On m'a dit beaucoup de bien de
 vous. Et puis, cette confiance en vous-même vous donnera du
 50 succès auprès des femmes.

Un coup d'éperon, un virement brusque du cheval, et voilà
 Dorothée partie sans me donner le temps d'ajouter un mot.

– Pourvu, me dis-je, qu'elle n'aille pas me ranger dans la
 collection des m'as-tu vu.

55 Elle fit le tour du parc, splendide, traça un cercle entier et
 revint passer devant moi en galopant. Elle me lança cette phrase
 à la volée :

– Je vous en trouverai, moi, un moyen de développer votre
 personnalité.

39 enrichir [R et prodiguer ma personnalité la mienne, la vraie, la seule qui me
 puisse donner la pleine et entière conscience de mon existence, de ma force et de ma beauté..., de
 la beauté que je voudrais avoir A et celle des autres]. // – Petit 44 maîtresse. [R vous
 faites du A Du pur] narcissisme !

Je me contentai de rire assez haut pour être entendu d'elle. 60
Je pensais qu'elle badinait ou se moquait de moi.

Mais ses dernières paroles m'avaient rempli de perplexité.

Plus nettement que jamais, je me rendis compte que j'étais
un rebelle. Pourquoi rebelle ? Parce que je refusais d'abdiquer 65
le moi, ce moi qui prenait des proportions infinies à mesure que
je comptais, méprisant ou apitoyé, les infirmités et les insigni-
fiances du monde qui m'entourait. La révolte avait commencé le
jour où, secouant le joug du cloître, dépouillant la misérable dé-
froque qui couvrait ma vie d'homme, comme d'une cuirasse de 70
contraintes, jetant à mes pieds les éclats rompus des humilités
feintes, des vertus frelatées, des soumissions irraisonnées, ti-
rant, [54] sanglants, de ma gorge, de ma poitrine et de mes reins,
les trois dards des vœux monastiques, j'avais ouvert devant moi,
face à l'horizon immense et libre, les lourds panneaux de l'om- 75
bre et crié de toutes mes forces : « Enfin, je vais marcher dans ta
lumière, soleil de la pensée, soleil de la nature et soleil de
l'amour ! »

62 paroles [R me frappaient l'âme comme des battants de cloche A m'avaient rempli de perplexité]. // Plus 66 les [R misères intellectuelles A infirmités et les insignifiances] du 68 dépouillant [R le misérable habit A la misérable défroque] qui couvrait [R mon cœur A ma vie] d'homme

De la maison des Meunier, on apercevait, ce matin-là, le gazon et les fleurs des plaines d'Abraham. Des grives, sautant dans l'herbe, tiraient de la terre humide des vers énormes, qui se contractaient, résistaient, puis cédaient tout à coup, comme
5 des arcs détendus, et l'oiseau culbutait en des pirouettes de clown.

Dorothée, assise sur la véranda, vêtue d'une robe de chambre rouge avec imprimés de marguerites, étirait son petit corps félin, bâillait, semblait s'enivrer de la douceur languide de l'air.

10 Luc Meunier sortit par la porte centrale et se dirigea, cigare à la bouche, vers sa fille. Un complet de fine toile grise, habit frais et souple pour les jours chauds, lui donnait un air de confort et de satisfaction. Il avait les yeux d'un bleu dur, un teint basané d'ancien marin, le front rayé de deux plis profonds, le nez
15 épais, les lèvres minces et sèches, le menton allongé, saillant, brutal. Les aspérités du caractère apparaissaient quand le visage était au repos, mais dans l'animation de la conversation, surtout en présence de Dorothée, qu'il aimait beaucoup, il devenait d'une jovialité ronde, un peu triviale, plutôt sympathique. Au
20 reste, il sentait bon l'eau de Cologne.

– Allô ! Mathée (contraction de « ma Dorothée ») ! De bonne humeur, ce matin ? Tu en as, de la chance, toi, de vivre

5 pirouettes [R folles A de clowns]. // Dorothée 8 rouge [R et fleurie de marguerites peintes, A avec imprimés de marguerites], étirait corps [R souple et] félin 12 chauds, [R le couvrait et] lui 19 triviale, [R non dénuée de charme A plutôt sympathique]. Au 20 sentait [R la bonne lotion et le parvenu A bon l'eau de Cologne]. // – Allô !

comme ça, à flâner, à te faire chauffer les flancs dans une chaise longue et à rêvasser comme une petite vache au soleil.

Dorothée riait de cet effort paternel pour la taquiner avec esprit. 25

– Tu ris ? Va, je ne te blâme pas. C'est à paresser comme ça que tu fais la plus belle fille de Québec.

[55] – Je vous en prie, mon père, ne vantez pas votre marchandise, surtout quand vous vous trouvez devant des esprits malveillants, comme chez les Delorme, l'autre jour. Vous vantez votre fortune, vous vantez vos chevaux, vous vantez votre fille... 30

– Pas de bêtises, Mathée ! Je n'ai jamais mis mes chevaux avant ma fille. Habille-toi plutôt et viens avec moi. Une course.

– Non, pas de course avant que je vous aie demandé une faveur. 35

– De l'argent, je devine ?

– Peut-être, mais pas pour moi.

– Alors, c'est pour les autres ? Au diable, les autres ! Ils s'en gagneront. Ils feront comme ton bonhomme de père. 40

– Il ne s'agit pas de faire l'aumône. Une entreprise qui m'intéresse.

– Gageons que c'est un tuyau de bourse ! Mathée, tu apprendras que ces tuyaux sont mauvais. Ils ont tous craqué dans la crise. 45

– Non, vous ne pouvez pas savoir. Voici. Il s'agit d'un jeune homme qui se prétend capable de grandes choses, semble avoir du talent et ne fait rien, personne ne voulant de lui.

– Que veux-tu que je fasse, moi, de ton jeune homme ?

– Rien du tout ! Écoutez-moi donc. Vous parlez tout le temps ! Ma curiosité me porte vers une expérience comme celle-là. Je voudrais savoir comment un original de cette trempe saurait profiter d'une bonne occasion. Donnez-moi les moyens de la lui fournir. 50

– Je ne comprends pas. Voudrais-tu que je le recommande à mes amis, les ministres ? 55

– Mieux que ça. Je désire que vous l'aidiez, de vos propres sous, à fonder une œuvre où il agirait à son gré et se ferait valoir... plus précisément, un périodique, une revue où il écrirait

24 petite [R *génisse A vache*] au 31 les [R *Ducharme A Delorme*], l'autre
57 de [R *vosre capital A vos propres sous*] à

60 ce qu'il voudrait, où nous lui donnerions assez de corde pour se pendre, s'il y avait lieu.

– Je crois que tu rêves, Mathée. Tu me fais penser à une petite fille qui n'est pas encore réveillée et qui divague. [56] Fonder une revue pour un jeune homme ? Qu'est-ce que c'est que ce

65 vaurien ?

– Ce vaurien est mon ami. Il m'a plu à première vue. Il s'appelle Max Hubert.

– Tu dis ?

– Max Hubert.

70 Luc chercha dans sa mémoire. Il ne connaissait aucune famille Hubert. Ce n'était donc pas du grand monde. Il répétait avec une mine déçue :

– Hubert... Hubert... connais pas ? Je n'aime guère te voir faire de l'œil à des jeunes gens qui n'ont ni place ni famille.

75 – De famille ? Est-ce que vous en aviez une, vous, quand vous avez commencé ?

– Peu importe ! L'affaire est mauvaise. J'aiderais n'importe quel type calé qui me proposerait une entreprise pratique, avec des bénéfices au bout et la garantie d'un remboursement du capital et des intérêts. Une revue pour aider un garçon qui écrit ?

80 Tous les écrivains que j'ai connus n'avaient pas le sou. Un métier de quêteux.

Puis brusquement :

85 – Laissons ça pour aujourd'hui. Demain est là. J'ai juste le temps d'aller chez Bouvier, qui m'attend.

– Je ne l'aime guère, votre Thomas Bouvier, dit Dorothée. Je n'ai jamais compris, personne ne comprend votre amitié pour ce fainéant débauché.

– Il ne faut pas croire les bavardages des gens.

90 – Je crois ce que je constate par moi-même. Je l'ai vu assez souvent ivre, drogué ou en compagnie de femmes de rien.

– Je connais ses vices, mais nous avons trop de souvenirs communs pour que je l'abandonne. Il a été mon compagnon de misère, dans ma dure vie de marin. Par tous les temps, la pluie, le vent, le froid, la neige, nous transportions de la marchandise

95 depuis Terre-Neuve jusqu'à Québec et Montréal, dans un petit bateau de trente-cinq pieds de longueur. C'est là qu'on a mangé

81 métier [R pour coucher dehors A de quêteux]. // Puis 91 rien. [R Je le soupçonne d'être cocaïnomane.] // – Je

de la grosse mer et de la vache enragée. Bouvier était de plusieurs années [57] plus jeune que moi, presque un enfant. Il me semblait que je lui devais protection pour son endurance et sa bonne humeur dans le voyage. Une fois que la prospérité m'est venue, je l'ai associé à ma fortune. Il en a fait mauvais usage, mais on ne dira pas que Luc Meunier a plaqué un ami. 100

– Et vous avez poussé votre générosité très loin. Trois ou quatre fois à ma connaissance, il s'est ruiné en folies, et toujours c'est vous qui l'avez repêché avec votre argent. 105

– J'avoue qu'il m'a coûté cher, le bougre.

– Je ne vous blâme pas d'avoir été bon, même pour un homme de rien, mais je voulais en venir à ceci. Vous qui donnez si largement à un pique-assiette indigne de vos largesses, vous refuseriez de porter secours à un honnête garçon plein de talent et de bonne volonté ? 110

– Tu y tiens tant que ça, à ton artiste ? Petite Mathée, il sera dit que tu as toujours raison. J'y réfléchirai. Au revoir !

Meunier fit quelques pas, puis, se retournant brusquement, ajouta : 115

– Tu ne viens pas avec moi ? À chacune de mes visites, Bouvier me reproche de ne pas t'amener.

– Je ne mettrai jamais les pieds chez lui.

– Tu le hais donc bien ? 120

– Je ne le hais pas, il n'en vaut pas la peine, mais je ne puis souffrir ses aveux.

– Comment ça ?

– Ce monsieur s'est permis de me dire qu'il m'aime depuis des années, qu'il n'a gardé le célibat jusqu'à présent que pour m'attendre, que je suis sa vie, son rêve, sa flamme. Je ne puis le tolérer. Il me répugne. 125

– Je comprends. Évidemment... évidemment, c'est une chose... inconcevable. Je te demande simplement d'être distante sans cesser d'être gentille. 130

– Oui, papa, pour vous plaire, je serai gentille, mais plus que distante.

S'en allant vers son ami, Meunier se remémorait ses nombreux voyages en mer avec Abel Warren et Thomas [58] Bouvier.

110 un [R individu incapable de profiter honnêtement d'un bienfait A pique-assiette indigne de vos largesses], vous 111 un [R jeune homme A honnête garçon] plein

135 Abel était hardi, entreprenant et ambitieux ; Thomas n'était alors qu'un marmiton et faisait, à bord, des travaux de femme de ménage.

Warren et Meunier, associés à parts égales dans le commerce de contrebande, avaient fait plus d'un bon coup à la barbe des agents ou sous la mitrailleuse des navires de la gendarmerie. Sur leur yacht blanc, au moteur ronflant, ils longeaient les côtes de la Gaspésie, hérissées de sapins et grouillantes de palmipèdes. Certains soirs, à Percé, par exemple, la nature se métamorphosait en une féerie, aux lueurs crépusculaires. Des voiles de pêcheurs glissaient sur l'horizon mauve. Des teintes violettes bougeaient, au creux des vagues soyeuses. De l'autre côté de la baie, sur la falaise de l'île aux oiseaux¹, des millions d'ails palpaient. Le rocher de Percé, avec sa porte en forme d'arcade, bâtie par le génie du golfe se dressait comme la cathédrale du vent et de la tempête². Au large, des dauphins glissaient dans les vagues en roulant joyeusement sur eux-mêmes.

On allait jusqu'à l'extrémité est de l'estuaire, à plus de douze milles des côtes, et là, en pleine nuit, le plus souvent par gros temps, sous les embruns, mouillé, transi, grelottant et joyeux, on accostait une masse noire, blottie sinistrement dans l'ombre. C'était une goélette venue des îles³. On déchargeait vite la cargaison, dix mille gallons par voyage, et l'on s'enfonçait de nouveau dans le péril. On s'en retournait de nuit, parfois à

142 grouillantes [R d'oiseaux A de palmipèdes]. Certains 144 en [R vision d'irréel A une féerie.] aux heures crépusculaires 146 bougeaient, [R comme un corsage immense, sur la poitrine de la mer gonflée par la respiration intermittente des flots vivants A au creux des vagues soyeuses]. De 149 d'arcade, [R cathédrale de la tempête et du rêve] bâtie golfe [A se dressait comme la cathédrale du vent et de la tempête]. Au

1. L'île Bonaventure. Cette évocation en raccourci de la Gaspésie, de Percé et de l'île Bonaventure a pu être tirée de l'ouvrage d'Auguste Gallibois, *la Gaspésie pittoresque et légendaire* (Beauceville, l'Éclaireur, 1928, 88 p.) dont Harvey fit une critique élogieuse dans *le Soleil* du 6 octobre 1928, p. 20.

2. Dans ce passage, Harvey tire quelques expressions – que nous soulignons – d'un article qu'il a publié dans *le Soleil* (5 juillet 1928, p. 4) et intitulé « Chroniques de voyage : merveilles gaspésiennes » : « Il faut voir ce rocher géant planté seul en pleine mer, comme le monument commémoratif des grands cataclysmes de la terre. Troué en plein cœur d'une porte en forme d'arcade où peut passer une chaloupe à voile. Percé est-il une cathédrale bâtie au bord de notre province par le génie de la mer ? »

3. Les îles Saint-Pierre-et-Miquelon.

travers une brume épaisse, afin de tromper la surveillance des gendarmes. C'était le grand sport. 160

Puis, un accablant souvenir. Une nuit d'orage que le vent hurlait, Warren était de quart sur le pont, transi par les haleines d'octobre. On n'entendait rien que les orgues funèbres de l'eau, de la brise et de la pluie. Mais, soudain, les cris éperdus de Warren tombant à la mer. Le jeune Bouvier, reposant dans son lit, pouvait-il croire à un crime ? Luc Meunier gardait-il sans cesse à sa portée, sous sa main, comme l'envers de sa conscience, le seul témoin possible d'un meurtre ? Il l'avait associé à sa fortune, avait supporté ses prodigalités et son alcoolisme, l'avait repêché plusieurs [59] fois dans la ruine, l'avait traité tels ces dieux dangereux ou cruels, génies du mal, que les nègres accablent de cadeaux et de sacrifices pour les apprivoiser ou les empêcher de nuire. C'est chez lui qu'il allait ce matin-là. Il y allait presque tous les jours. Était-ce une expiation ou l'une des inépuisables merveilles de la véritable amitié ? 165 170 175

162 nuit [R de tempête A d'orage] que 164 que [R la marche funèbre A les orgues] de l'eau 169 d'un [R drame A meurtre ?] Il 171 traité [R comme les A tels ces] dieux

L'image de Dorothée m'obsédait depuis la veille. Ce
 jour-là, tout en pensant à elle, je lisais l'*Othello* de Shakespeare.
 De temps à autre, mes regards se portaient sur les livres de ma
 bibliothèque. Je finissais par m'évader de ma lecture, songeur et
 5 presque somnolent. Je voyais, à travers la fumée de ma ciga-
 rette, Shakespeare, gigantesque, sensible, violent, tendre et
 brutal, qui lançait dans le monde, en nuages labourés d'éclairs
 et luisants d'or, tous les rêves, tous les drames, toutes les cruau-
 tés mêlées à d'infinies délicatesses. Puis la face de Goethe, très
 10 pâle, entourée d'Hermann et Dorothée, de Marguerite, de
 Faust rajeuni, et, derrière le groupe, le rire crispant et magnéti-
 que de Méphisto... Molière, un pli amer au coin de la lèvre, te-
 nait un Tartuffe d'une main puissante, tandis que, de l'autre, il
 arrachait des entrailles de cet être fourbe la nauséabonde vessie
 15 de son hypocrisie. Balzac montrait un crâne énorme, un crâne
 transparent comme une boule de cristal et large comme une
 voûte d'église, dans lequel s'agitaient, grimaçaient, pleuraient,
 riaient, haïssaient et aimaient le vaniteux et honnête Birotteau,
 l'envieuse et intrigante cousine Bette, le sensuel et veule baron
 20 Hulot, le compatissant Benassis, toute l'armée de la bourgeoisie
 née de la révolution. Lamartine, vieux, noble, loqueteur et di-
 vin, traînait ses habits râpés dans Paris... Au-dessus de la vision
 des génies, un chant s'élevait, d'abord lointain, puis se rappro-
 chant peu à peu, grossissant comme un torrent sous la pluie, et,
 25 sur une formidable vague d'harmonie, paraissait le front de Wa-
 gner... D'autres et d'autres encore défilaient dans cette songe-
 rie, jusqu'à ce que le spectacle se trans[60]formât. La foule des

génies se changea en un parterre de fleurs géantes. Mille parfums s'exhalèrent parmi des chants d'oiseaux. On eut dit que toute la douceur des choses émanait de ce jardin et que le monde, barbare et implacable, se serait abîmé dans l'enfer, s'il n'avait eu cette moisson d'immortalité. 30

Ce tableau éblouissant et fugitif me suggéra que la plus haute perfection humaine procède de la science et de l'art, des rayons et des fleurs. Le meilleur des hommes serait peut-être celui qui percerait le mieux le secret des êtres et qui, en tout, dans la pensée, l'acte et l'objet, saisirait le reflet de la beauté. 35

Voilà ce que je voudrais être, et je n'en trouve pas le moyen.

Il faut être aussi tout amour, me répond une voix intérieure. Tout amour ! Le souvenir de Dorothée revient. À ce moment même, la sonnerie du téléphone : 40

– Mademoiselle Meunier à l'appareil.

– Quelle joie de vous entendre !

– Venez ce soir, rue de Bernières. Nous déciderons d'une affaire qui vous touche de très près. Entendu ? 45

– J'y serai, merci !

À neuf heures du soir, j'entrais chez les Meunier. On me conduisit, par un couloir, vers un escalier aboutissant à un sous-sol lambrissé de plaques de marbre de diverses couleurs, où dominaient le gris, le rose et le bleu. Une mosaïque, formant les dessins les plus imprévus et les plus fantaisistes, couvrait le plancher. Au fond, assis dans de larges fauteuils de cuir rouge, Dorothée et son père m'attendaient. 50

Après les présentations, Meunier, en homme expéditif et peu habitué aux détours, jeta l'amorce : 55

– Ma fille, qui vous connaît à peine, s'intéresse à votre avenir. Pouvez-vous comprendre ça, vous ?

– C'est de sa part une marque de confiance dont je suis fort touché et flatté. 60

49 escalier [R descendant A aboutissant] à sous-sol [R appelé, en cette ville, « rat's killer ». C'était une pièce somptueuse, lambrissée A plaques de] marbre
 55 homme [R pratique A expéditif] et 58 vous ? // [R – Je n'y vois qu'un effet de sa grande bonté. J'en suis A – C'est, de sa part, une marque de confiance dont je suis] fort
 60 touché [A et flatté]. // – La

– La coquine, elle s'est emballée pour un type comme vous, et vous le savez bien ! Mes félicitations, jeune homme. [61] Vous êtes bon cavalier pour en arriver là. Dorothée est une pouliche difficile à dompter.

65 – Papa, il s'agit bien de moi et de mon vilain caractère. J'ai une expérience à tenter avec vous, M. Hubert. Ne vous fâchez pas si, pour un temps, vous êtes mon cobaye.

– Je n'aurais aucune objection à satisfaire ainsi votre curiosité et même votre cruauté de femme.

70 – Exactement... pour voir ce que vous avez dans le ventre.

– Voilà qui est franc.

– Et amusant.

– Avez-vous fini de faire de l'esprit ? dit Meunier. Laissez-moi vous expliquer... Moi aussi j'obéis aux ordres de ma fille. 75 Elle prétend que vous voulez écrire, que vous avez du talent et qu'il vaut la peine de vous aider. Vous allez étudier le projet d'un magazine...

– D'une revue, rectifia Dorothée.

80 – Oui, d'une revue qui représenterait ce que ma fille appelle les idées de la jeune génération. Au fond, je m'en fiche des idées des jeunes. Vous êtes un tas de petits excités et casseurs de vitres. L'âge vous mettra du plomb dans l'aile... et dans la tête. Quand vous saurez qu'on ne gagne pas d'argent à écrire et à 85 gueuler, vous reviendrez à la vieille méthode, qui consiste à rentrer dans le rang, à profiter sagement des occasions qui empêchent de mourir dans la crotte. Pour en revenir à votre entreprise, j'y souscrirai pour plaire à ma fille. En aurez-vous assez de cinquante mille dollars ?

90 Cette brusquerie, cette sorte de contradiction entre les paroles du début et le geste final, me surprit au point que je me demandai s'il se payait ma tête. Je le regardai et vis qu'il ne badinait pas. Il ne faut pas, pensai-je, me laisser passer le carcan.

61 La [R gaillarde, je crois qu' A coquine], elle 67 pas si [R je me sers de vous pour une expérience. // – Je remplacerais volontiers vos jouets d'enfants. Vous auriez entre vos mains Seigneur Polichinelle. Libre à vous de défoncer sa tête pour en vider le contenu. A , pour un temps, vous êtes mon cobaye. // – Je n'aurais aucune objection à satisfaire ainsi votre curiosité et même votre cruauté de femme. // – Exactement... 70 voir [R ce qu'il y a dedans A ce que vous avez dans le ventre.] // – Voilà 80 fiche ! des idées 81 petits [R emballés et de A excités et] casseurs 90 surprit [R tellement que j'en restai muet. Puis je commençai à trembler A au point que je me demandai s'il se payait ma tête. Je le regardai et vis qu'il ne badinait pas]. Il

– J'accepterais à une condition, dis-je.

– Vous dites ? C'est moi qui donne et c'est vous qui m'imposez une condition ? 95

– Même très dure.

– Allez-y, puisque vous y tenez.

[62] – Si je prends votre argent, promettez-vous de laisser à moi-même et à mes collaborateurs toute la responsabilité de la revue ? 100

– Vous avez l'air d'oublier que c'est le père Meunier qui paie.

– Je ne l'oublie pas. Seulement, je pense qu'on ne saurait remplir une mission et suivre une ligne droite avec un boulet au pied. 105

– Il serait peut-être bon que j'aie l'œil à vos affaires. Vous pouvez être intelligent et ne rien entendre à l'administration.

– Remarquez que je ne vous blâme pas. Vous avez raison de surveiller l'emploi de vos sous. Aussi n'ai-je pas même remué le petit doigt pour obtenir une faveur de vous. C'est mademoiselle votre fille qui a pris l'initiative. Je l'en remercie, mais sa proposition me semble irréalisable. 110

– Vous êtes une mauvaise tête. Pas de sens pratique du tout ! À votre place, j'aurais sauté à pieds joints sur une chance comme celle-là ! Vous n'irez pas loin avec vos idées d'indépendance. Dans la vie, il n'y a jamais d'indépendants ! 115

Meunier était dans son droit et sa logique me confondait. J'étais déterminé à refuser, mais, de peur de l'irriter davantage, je me taisais. Dorothée, qui n'avait rien dit jusque-là, intervint :

– Papa, vous avez beaucoup de bon sens quand vous parlez d'affaires, mais, dans les idées, vous vous perdez. Ce n'est pas à M. Hubert que vous donnerez votre argent, c'est à moi. La revue, je vais la fonder. Elle m'appartiendra et j'aurai le droit de la donner à qui je voudrai. En attendant, voici mon collaborateur (elle me désignait). Il n'aura de comptes à rendre qu'à moi. Vous acceptez ? 120

– Même dans ces conditions, j'hésite, car j'aurais l'air de vivre aux crochets d'une femme. 125

104 droite [R sans liberté A avec un boulet au pied]. // – II 109 de [R votre argent A vos sous]. Aussi

130 – Max Hubert, vous ne savez donc pas ce que vous voulez ?
Voulez-vous être associé à quelqu'un, oui ou non ? Et puisqu'il
vous faut des associés, que vient faire ici la question du sexe ?

[63] Nous nous regardâmes en riant. La partie était gagnée.
Meunier sonna un domestique :

– Du champagne et des verres ! ordonna-t-il.

133 domestique : // – [R Une bouteille de Johnnie Walker A Du champagne et des
verres] ! ordonna

Trois ans après la fondation du *l'ingtième Siècle*, j'avais réussi à grouper autour de nous, à l'aide de quelques collaborateurs intelligents et courageux, douze à quinze mille civilisés, que passionnait notre entreprise de libération.

Pour la première fois, en ce pays de l'impersonnel et de l'artifice, où seule la pensée officielle avait eu droit de cité, paraissait une publication vraiment libre, ouverte à toutes les opinions sensées, rompant le conformisme accepté, depuis un siècle et demi, par le troupeau servile ou terrifié. 5

En art, en littérature, en doctrine sociale, politique, économique, nous avions l'exclusive supériorité de n'être pas liés et ficelés. La raison était presque toujours de notre côté. Seuls contre tous, nous avions aisément le dernier mot, car une idée juste prévaudra toujours, à la longue, contre mille idées fausses. 10

Mais le grand nombre nous échappait. La vérité n'a pas souvent satisfait les masses. Enseignez aux hommes des choses claires, simples, presque évidentes, ils ne vous écouteront pas. 15

Présentez-leur des fictions, des contes, une philosophie fondée sur l'imaginaire, affirmez le tout avec force et conviction, et vous aurez la certitude non seulement d'être cru, mais de vivre des siècles dans leur reconnaissance. 20

2 grouper [A autour de nous], à 3 civilisés, [R qui suivaient passionnément A que passionnait] notre 8 sensées, [R débarrassée des préjugés dont vivaient A rompant le conformisme accepté], depuis 9 demi, [R les neuf dixièmes des gens A par le troupeau servile ou terrifié]. // En

Ne blâmons pas l'humanité d'être ainsi faite. La nature et le bon ordre l'exigent peut-être. Laissons la calme et impassible lumière faire lentement, très lentement, son travail de régénération.

Il nous suffit d'ouvrir à quelques milliers d'âmes les [64] rares fenêtres qui donnent sur l'horizon clair du monde. Les autres, incarcérées dans le noir, sous les souffles humides et délétères de l'ignorance, finiront, elles aussi, par monter vers la clarté.

Nous eûmes d'étranges luttes à soutenir. On sait que la littérature de ce pays n'a jamais admis, dans ses livres, l'existence de l'amour ou d'une grande passion. Les divers essais publiés jusque-là se bornaient à une plate sentimentalité, à des bucoliques calquées sur Virgile ou l'abbé Delisle, à des descriptions d'écoliers et à des prédications à la Savonarole¹.

Hermann Lillois, jeune homme de talent, qui entra plus tard à notre revue, avait été le premier, dans un roman vigoureux, à découvrir et à disséquer l'amour en sa complexité charnelle comme en ses mystiques élans vers le surhumain idéal. Tout de suite, un séminariste de Laval, critique à la mode, dans un périodique de son institution, avait condamné l'œuvre sous prétexte d'immoralité. Il recommandait à la jeunesse de s'en abstenir². Seuls les vieillards, probablement de la race même de

23 impassible [R *vérité* A *lumière*] faire 24 régénération [R *dans le troupeau des infirmes*]. // Il 29 la [R *lumière* A *clarté*]. // Nous 36 prédications [R *inspirées par les enseignements de mère Sainte-Adélaïde* A *à la Savonarole*]. // Hermann 41 un [R *universitaire de Montréal* A *séminariste de Laval*], critique

1. Girolamo Savonarola, moine dominicain de Florence (1452-1498), adversaire des Médicis, célèbre par l'austérité et l'intransigeance de sa prédication.

2. Dans un article paru dans *l'Enseignement secondaire au Canada* (vol. 8, n° 8, mai 1929, p. 602-605), M^{re} Camille Roy condamnait *l'Homme qui va...*, n'y voyant qu'un « idéal de chair et de sang ». Il ajoutait à la fin de son article : « Nous devons, en consignant son livre dans la bibliographie, en avertir les jeunes gens. » Voir aussi les lettres de J.-C. Harvey à M^{re} Camille Roy, 11 et 28 avril, 3 et 7 mai 1929 (US, fonds Harvey, I/2). Sur ce sujet, voir aussi Yvette Francoli, « Querelle épistolaire inédite entre M^{re} Camille Roy et Jean-Charles Harvey à propos de la moralité de *l'Homme qui va* », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 9, hiver-printemps 1985, p. 101-106.

ceux qui avaient couvé Suzanne³ de leurs regards lubriques, 45
 avaient droit de se repaître des chaudes et vivantes pages où Lillois avait fait passer son souffle chaud.

Le *Vingtième Siècle* prit fait et cause pour Lillois. Dans notre 50
 réponse, nous posions nettement la question de la moralité et demandions ce qu'il adviendrait de l'art universel, s'il fallait s'en tenir à certaines exigences de bonzes.

Il faudrait supprimer à peu près toutes les lettres grecques et latines, qui sont à la base de nos études classiques ; il faudrait faire disparaître, en tout ou en partie : Rabelais, Montaigne, Molière, Shakespeare, Goethe ; les trois quarts du dix-huitième 55
 siècle, puis Balzac, Hugo, Musset, les Daudet, père et fils, Baudelaire, Maupassant, Verlaine, Flaubert, France, d'Annunzio, Byron, Shelley, Tolstoï, Ibsen et cent autres talents ; il faudrait mettre à l'index la Bible, à cause de multiples passages d'une crudité capable d'effaroucher les moins pudiques ; il faudrait 60
 jeter par terre les [65] musées de Paris, de Rome, de Florence, de Vienne, de Berlin, de Londres, de New York et d'ailleurs ; il faudrait réduire en poussière les restes de la statuaire grecque, qui est entièrement nue, mettre au feu mille tableaux, chefs- 65
 d'œuvre immortels, produits depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, anéantir même une partie de l'œuvre des musiciens. Bref, s'il fallait invoquer les préceptes rigides de quelques-uns des nôtres, le trésor artistique du monde périrait, le monument le plus gigantesque de la Beauté exprimée, témoignage merveil- 70
 leux de la culture du passé, croulerait sous les coups de bélier des barbares.

Mais cela n'est pas arrivé, cela n'arrivera jamais, parce que l'humanité et la nature se rient des opinions comme le cap Éternité⁴ se moque des quatre vents. Aucune défense sectaire n'a 75
 réussi, au cours de milliers d'années de vie humaine, à tuer le

45 avaient [R jeté sur Suzanne des A couvé Suzanne de leurs] regards
 47 passer [R sa jeune âme A son souffle chaud]. // Le 66 une [R grande] partie
 l'œuvre [R de Wagner et autres A des] musiciens 69 exprimée, [R le témoignage
 le plus] merveilleux 75 à [R anéantir une parcelle d'art. Car cette parcelle, sous le
 manteau des doctrines de la démolition, résistait plus que le diamant et brillait davantage.

3. Allusion à l'épisode biblique du jugement de deux vieillards par le prophète Daniel (Daniel, XIII, 1-64).

4. Cap situé sur la rive est de la rivière Saguenay, à environ 62 km de Chicoutimi.

ferment de l'art. Car ce ferment, à travers les siècles, n'a cessé de faire le désespoir des ennemis de la vie. L'œuvre a survécu, toujours plus belle et plus admirée, indestructiblement comme un reflet de l'Incréé, tandis que le monde oubliait ou méprisait les idées et les hommes acharnés à la détruire⁵.

Des plaidoyers comme ceux-là, et bien d'autres, excitèrent les colères des sectes et des petites chapelles littéraires⁶, où l'on soutenait que Chapman⁷ et Tardivel⁸ avaient tout de même existé. Le partage des amis et des ennemis se fit enfin, et nous allâmes notre chemin.

À quelque temps de là se produisit un incident qui m'émut et me troubla. Parmi les pontifes de la littérature québécoise⁹ se trouvait le brahmane des lettres canadiennes, Nicéphore Gratton, petit homme malingre, bilieux et myope, qui avait publié des poèmes, des romans, des nouvelles et des biographies, tout en couvrant de sa prose trois ou quatre revues bien pensantes.

Depuis des années, la critique avait consacré son apostolat. On ne pouvait parler de lui, dans les journaux, sans employer les épithètes de « talentueux », « génial », « fécond », « puissant »,

A tuer le ferment de l'art. Car ce ferment, à travers les siècles, n'a cessé de faire le désespoir des ennemis de la vie. | L'œuvre

80 hommes | R qui s'opposaient à sa marche lumineuse et sereine A acharnés à la détruire | // Des

5. Cette page sur « l'art universel » est tirée presque textuellement d'une lettre que Harvey a adressée, le 28 avril 1929, à M^{gr} Camille Roy, alors recteur de l'Université Laval (voir Appendice II).

6. Sur ce sujet, voir les prises de position de Harvey contre la Société des arts, sciences et lettres de la ville de Québec, dont il condamne, à plusieurs reprises, « le culte de petite chapelle », notamment dans sa chronique « Au jour le jour : propos littéraires » (*le Soleil*, 24 décembre 1926, p. 22).

7. William Chapman (1850-1917), poète et romancier québécois.

8. Jules-Paul Tardivel (1851-1905), journaliste et polémiste ultramontain, fondateur du journal *la Vérité* (1881).

9. Les paragraphes suivants paraissent raconter une partie des démêlés de Harvey avec les partisans de l'école régionaliste, dont il fut l'un des adversaires les plus acharnés. Voir notamment : « Chroniques littéraires : le curieux cas d'un pauvre diable », *le Cri de Québec*, 10 juillet 1925, p. 3 ; « Chronique littéraire : une opinion qui date de loin », *ibid.*, 31 juillet 1925, p. 4 ; « Notre littérature à la Sorbonne », *le Soleil*, 20 avril 1933, p. 4 ; « Le terroir », dans *Pages de critique* (1926), p. 93-96. Quant à ce Nicéphore Gratton, ne pourrait-on pas voir sous sa caricature le profil d'un Alphonse Désilets déjà décrié par Harvey dans *Pages de critique* (p. 136-146) ?

« irrésistible ». Il avait su démontrer en cinq volumes de trois 95
cents pages chacun que les bons sont ré[66]compensés même en
ce monde et que les méchants sont punis. Ce traité lui avait valu
la médaille du lieutenant-gouverneur. Ses divers poèmes sur *le*
Pont de chez nous, en trois cents vers de douze pieds, sur *le Sapin de*
la maison grise, en trois sonnets successifs, et sur *le Caquetage des* 100
poules paternelles l'avaient fait élire prince des poètes, titre qu'il
portait d'ailleurs modestement. Deux de ses romans : *le Retour à*
la terre et *l'Enfer des villes tentaculaires* lui avaient rapporté chacun,
à trois années de distance, mille dollars en prix du gouverne- 105
ment. Il était une gloire panthéonisable. Des amis se chargèrent
même de porter sa renommée au sein de l'Académie française,
qui, sous la signature de M. René Doumic¹⁰, couronna son œu-
vre.

Son dernier ouvrage, *Histoire romancée de Sainte-Rose-du-*
Dégélé, me tomba, par hasard, sous la main. Pour la première fois 110
j'avais l'honneur d'apprécier le prodigieux Nicéphore. Le livre
commençait par une invocation aux esprits des ancêtres :
« Âmes de nos aïeux, enterrés pour l'éternité dans le sol que
vous arrosiez de vos saintes sueurs, inspirez les accents d'un fils
reconnaisant qui veut immortaliser vos travaux, vos souffran- 115
ces et vos gloires. » Le reste était à l'avenant. On eut dit que tous
les pompiers du monde s'étaient réunis, lance au poing, pour
arroser et délayer ce style national. À la fin du dernier chapitre,
on concluait par la citation de la première strophe de l'*Ô Canada*,
dont les vers, dus à l'inspiration du juge Routhier¹¹, m'ont par- 120
fois semblé d'une banale solennité.

J'exécutai consciencieusement l'auteur et son livre. « On
mettrait, disais-je, toutes les idées de M. Gratton dans le fond
d'un dé à coudre que ce serait encore vide. Quant au style, il se-

124 coudre [R qu'il y resterait encore place pour le doigt A que ce serait encore vide].
Quant

10. Critique et journaliste français, directeur de la *Revue des deux mondes*. À
titre de secrétaire perpétuel de l'Académie française, il annonça en 1923, au rec-
teur M^{re} C.-N. Gariépy, que le Prix de langue française à l'étranger était attribué
à l'Université Laval (*le Soleil*, 5 juillet 1923, p. 1, et 7 décembre 1923, p. 21).

11. Adolphe-Basile Routhier (1839-1920), juge à la Cour supérieure de
Québec, auteur des *Causeries du dimanche* (1871).

125 rait excellent si l'auteur avait appris les rudiments de la langue
et s'il coulait en ses veines autre chose que du sang de poisson.
Tel qu'il est, ce style est celui d'un eunuque. »

Une polémique s'engagea. Les journaux bien pensants me
prirent violemment à partie. Une revue universitaire m'abreuva
130 d'injures et m'intima l'ordre, sous les pires me[67]naces, de dire
ce que j'entendais par eunuque. Je répondis de mon mieux,
donnant les définitions que je connaissais, expliquant que j'ad-
mirais sans réserve la courageuse virilité de l'auteur. Je savais
que celui-ci, tout difforme et repoussant qu'il fût physiquement,
135 se vantait à tout venant de ses bonnes fortunes. Mais sa femme,
disaient les mauvaises langues, était encore vierge après vingt
ans de mariage.

Il est, hélas ! des êtres qui ne souffrent pas l'ironie. Habitué
à l'encens, Nicéphore reçut les critiques comme autant de coups
140 de massue. Il en fut terrassé. Il passa consécutivement quinze
nuits blanches. Dans son sommeil, il se mettait tout à coup à
hurler : « À l'assassin ! À l'assassin ! » À la fin de la quinzisième
nuit, il était complètement gaga.

Ce matin-là, je le vis arriver au bureau, sombre, hagard. Ses
145 verres épais, son nez bourgeonnant et sa chevelure hirsute lui
donnaient un aspect vraiment extravagant.

– Qui vous amène de si bonne heure ? lui dis-je.

– Je viens de la part du bienheureux Bérard Rosemond¹²,
répondit-il. Il vous prie de lui rendre le royaume du Canada,
150 que vous venez d'enlever à notre société littéraire.

125 appris [R à écrire en français et s'il possédait, quelque part sur sa personne, une
chose essentielle que donne le tempérament A les rudiments de la langue et s'il coulait en ses
veines autre chose que du sang de poisson]. Tel 135 fortunes. [A Mais sa femme, di-
saient les mauvaises langues, était encore vierge après 20 ans de mariage]. // Il
147 amène [R ici] de si

12. Il s'agit de Gérard Raymond, né à Québec le 20 août 1912, décédé à l'âge de 19 ans et 10 mois, le 5 juillet 1932, à l'hôpital Laval, victime de la tuberculose. Horrifié par les péchés du monde, le jeune malade, qui voulait devenir missionnaire, se livra à des traitements si mortifiants qu'il acquit la réputation de saint et de martyr ! On lui doit d'ailleurs : *le Sourire du martyr* (Québec, l'Action sociale, 1931, 16 p.), ainsi qu'un *Journal* (Québec, s.éd., 1937, 192 p.). Voir à son sujet : *Une âme d'élite. Gérard Raymond*, Québec, Séminaire de Québec, 1933, 113 p. ; Oscar Genest, *Gérard Raymond, imitez-le*, s.l., Le Brigand, 1939, 20 p. ; Victor-Lévy Beaulieu, *Manuel de la petite littérature du Québec*, Montréal, les Éditions de l'Aurore, 1974, p. 164-166 et 181-189.

Je crus qu'il plaisantait.

– J'avais l'impression, lui dis-je, que votre royaume n'était pas de ce monde ?

– Malheur à vous qui riez maintenant, car demain vous pleurerez.

155

Je le regardai plus attentivement. La flamme trouble de ses yeux m'avertit qu'il délirait.

– Sortez d'ici ! m'ordonna-t-il.

Ce disant, il tira de sa poche un revolver qu'il voulut braquer vers moi. D'un bond, je fus sur lui et le désarmai.

160

Le soir, il entra à l'asile en murmurant sans cesse : « Malheur à vous ! Malheur à vous ! Bérard Rosemond est avec moi ! » Ainsi sombra l'auteur de tant de chefs-d'œuvre. Le lendemain, on disait un peu partout que j'avais commis un véritable assassinat moral. On ajoutait : « Le Canada français n'a pas de chance avec ses génies ; ils deviennent tous fous. »

165

151 plaisantait. // [R – J'étais sous A J'avais] l'impression 157 qu'il [R
était devenu dément A délirait]. // – Sortez

[68] Ces histoires passionnaient Dorothée. Elle venait quotidiennement à la revue, dont nous discussions intarissablement. Vers la fin du jour, nous allions souvent visiter, en automobile, un coin des Laurentides. La première de ces promenades, au début de notre intimité, m'avait valu une joie dont je vibre encore.

On avait passé la ville basse, franchi la rivière Saint-Charles¹ par le pont de Limoilou², puis traversé le quartier d'Assise³, si bourgeois et si rangé, puis Charlesbourg, et l'on avait ensuite piqué droit vers les montagnes. Tous les Québécois connaissent la gaité éparpillée sur cette route bordée du jardin zoologique, de la fine chapelle de Notre-Dame-des-Laurentides et du bleu lac Clément.

L'automobile atteignit bientôt le minuscule village de Stoneham, couché au pied des monts, près de ses ponts rustiques, sous lesquels chantent des cascades. Là, le chemin oblique vers Tewkesbury. Nous nous y engageâmes. Le soir proche adoucissait déjà les tons orange, or, mauve, rouge et violet des arbres. Un voile diaphane tombait lentement sur les sommets lointains, un voile tissé de poussières infiniment subtiles et tout impré-

2 nous [R cautions A discussions] intarissablement 5 intimité, me valut une joie

1. Rivière d'une vingtaine de kilomètres, qui traverse une partie de la ville de Québec et se jette dans le Saint-Laurent.

2. Le pont Drouin, ouvert à la circulation en 1912.

3. La paroisse Saint-François-d'Assise, dans le quartier Limoilou.

gnées de lumière. Plus près, les hauteurs se couronnaient d'un vert flou ; plus près encore, un vert dur et froid que réchauffaient par plaques, les couleurs vives des feuilles mortes. Au-dessus de ces nuances, dans le ciel occidental, un fauve incendie, un fleuve de feu, un salut triomphal du jour à la nuit qui venait. 25

À l'entrée des bois de Tewkesbury, il faisait déjà brun. Nous descendîmes de voiture pour cueillir des rameaux d'érable aux feuilles écarlates. Dorothee marchait à mes côtés et touchait mon épaule de sa chevelure. Je la regardais et la trouvais infiniment désirable. Dans la douceur du sous-bois noyé de clairs-obscurs, il me sembla que cette femme s'incorporait à la nature et devenait un composé de toutes les vies végétales, animales et humaines que je sentais autour de moi. 30

C'était la première fois que je me trouvais seul avec elle. Je la pris toute dans mes bras et l'étreignis si fort que son petit corps se moula sur le mien de la tête aux pieds. 35

[69] – Max, me dit-elle, je sens que pas un des hommes que j'ai vus ne possède une âme comme la tienne. Je t'adore avec toutes tes pensées, toutes tes émotions, tous les mouvements de ton esprit et toutes les harmonies de ton être. Tu es mon père, ma mère, mon frère, ma sœur, mon enfant, mon tout et davantage. Je me fais une idée très haute de toi, et la pire déception de ma vie serait de te trouver, un jour, inférieur à elle. 40

– Petite Dorothee, je ne puis pourtant pas être à la hauteur d'un dieu. 45

– Oui, tu dis bien, un dieu. J'ai besoin d'un dieu terrestre à mes côtés, un dieu tangible à qui je vouerai un culte éternel.

Je murmurai, comme me parlant à moi-même :

– On n'est parfait que par la pensée et par l'amour⁴. Tu comprends la grandeur de cet idéal. 50

– Penser, aimer ! Puis agir suivant sa pensée et suivant son amour. Toute la vie est là. Si tu t'en tiens à ces deux fonctions, qui sont le principe de toute conception intelligente et de toute action élevée, je ne cesserai jamais de t'aimer. Quoi qu'il ad- 55

22 réchauffaient, par plaques 43 idée si grande de toi que la pire

4. « – Je crois qu'il n'y a que deux voix qui comptent : l'amour et la pensée » (J.-C. Harvey, *les Paradis de sable*, p. 50).

vienne, je me confondrai avec toi comme la chaleur avec la lumière. Tes infidélités mêmes ne me détourneraient pas de toi, car je saurais que les accidents de l'existence n'affecteraient pas l'essence de ton être. Si tu as la force de mépriser les totems et les faux dieux auxquels on sacrifie des millions d'hommes, j'aurai, moi aussi, le courage de marcher à deux pieds sur le cœur artificiel que nous font les mensonges de l'ambiance, et je me réaliserai toute en toi, âme et chair.

– Je jure qu'il en sera comme tu dis.

– Et maintenant, Max, puis-je te poser une question ?

– Je veux bien.

– Penses-tu qu'il soit nécessaire de nous épouser pour nous aimer ?

– Évidemment non.

– Alors, veux-tu, nous attendrons quelques années avant de river nos chaînes ?

[70] – J'avoue que ce langage, dans la bouche d'une jeune fille, me jette dans l'étonnement.

– Je parle ainsi parce que je chéris cette liberté que nous avons d'être l'un à l'autre sans contrainte, sans contrat. Comprends bien ! Le jour où l'un de nous pourra dire à l'autre : « Maintenant, tu n'as plus le droit de ne pas m'aimer », ce jour-là...

– Ce jour-là, le devoir voudrait peut-être régenter l'amour, et l'amour se cabrerait.

– N'est-ce pas ? Et puis, j'ai vingt-deux ans à peine. J'en avais dix-huit lorsque je quittai le pensionnat. Les religieuses, grandes dames, tenaient du dix-septième siècle plutôt que du vingtième. Elles créaient autour de nous une atmosphère de Sévigné et de Fénelon. Elles nous apprenaient à faire à la Maintenon un salut qui ferait éclater de rire toutes les Amériques. Vivant dans ce milieu de contraintes, sans aucune initiative personnelle, j'étais une chose inerte, passive, purement réceptive. Le dimanche, au parloir, je ne voyais mes parents qu'à travers des grilles de fer, et, pour les embrasser, il me fallait allonger les lèvres dans de petits trous si froids, si froids... Brrr ! Laisse-moi prendre plus pleinement conscience de moi-même.

59 les [R conventions et les préjugés qui étouffent la personnalité de A totems et les faux dieux auxquels on sacrifie des] millions

Je ne changerai pas. S'il m'arrivait jamais de ne plus t'aimer, je ne croirais plus à rien, je douterais de ma propre existence.

Plus j'écoutais Dorothée, plus je m'étonnais de découvrir 95
en elle une femme toute différente de celle que j'avais connue d'abord. De primesautière, violente et autoritaire, elle me paraissait mystique, rêveuse, irréelle.

Par cette nuit d'hiver, j'assistais, en compagnie de Do[71]rothée et de Maryse Gauty, au bal annuel des courses de chiens, événement principal du carnaval¹. Après quelques danses étourdissantes, nous avions admis quelques instants à notre
5 table le vainqueur du derby, un petit homme brun, trapu, au visage crevassé. Pas très âgé, mais balafré par les durs travaux des bois et les fatigues du trappeur. Il se nommait Girardin. Comme je le félicitais du succès de ses bêtes, il me répondit, un peu gris :

– Je les aime, mes chiens, moi, vous savez. Ils m'aiment
10 aussi. C'est pour ça que je gagne. Un cri du « boss » et ça leur met le feu au derrière. Tenez ! J'attelle d'abord mes six mâles, et, devant, je fais courir ma chienne, Nelly. Je dis : « En avant, arche ! » Et un bon coup de collier ! Le diable les emporte. Les mâles aiment courir après une femelle. Nelly ne leur donne pas
15 de chance. Elle tire mieux qu'un cheval. De temps en temps, la langue pendante, les crocs sortis, elle se retourne, comme si elle riait des chiens. Puis elle repart au trot : venez les dogues, rattrapez-moi !

Je mène ça tout l'hiver dans la forêt. Ça me connaît, allez !
20 Si vous voyiez les portages maudits que font ces chiens-là dans une journée ! C'est incroyable. Je ne les emmène pas tous ensemble, mais deux à la fois. Nelly vient presque toujours. Sans elle, je serais mort depuis longtemps. Un jour que, pour

1. Sur les origines des divertissements populaires et des manifestations sportives du Carnaval de Québec, voir G. Lacroix, *le Carnaval de Québec : une histoire d'amour*, Montréal, Éditions Québecor, 1984, 204 p.

couper au plus court, je traversais le lac des Vases², dans le haut
de Saint-Raymond³, voilà qu'une grande masse de neige cède 25
sous le traîneau. Je me sens enfoncer dans une mare qui n'avait
pas moins de quinze pieds de creux. C'était un trou d'eau
chaude, où il ne se fait pas de glace. Je crie à me briser le gosier :
« Nelly ! Arche ! » Quel cri ! On a dû l'entendre à trois milles de 30
là. Nelly a compris. Un bon coup de jarrets, un saut, une se-
conde, et je suis hors du trou, sauvé ! J'ai sauté au cou de Nelly,
je l'ai embrassée comme un fou. Elle me léchait la face et elle en
bavait tant elle était contente. Je vous le dis, des chiens comme
ça, c'est mieux que du monde !

Pendant ce récit que la mimique du narrateur rendait très 35
pittoresque, je regardais Maryse et me plaisais à détailler la
tournure de ses traits. Elle était belle, pas autant [72] que Doro-
thée, mais différente. Celle-ci s'aperçut-elle de cette complai-
sance ? Je le crus un temps, bien que les événements m'aient fait
voir mon erreur. Maryse avait de l'esprit, de la lecture et le don 40
de plaire. Elle causait joliment. Les poètes français, surtout les
modernes, lui étaient familiers. Les romanciers les plus à la
mode n'avaient pas de secrets pour elle. À ce commerce de
choix, elle avait acquis une élégance d'expression qui plaisait,
une psychologie qui la maintenait en équilibre sur cette fron- 45
tière de l'amour qu'on appelle le flirt. Ses lectures et son bon
goût lui tenaient lieu d'originalité. Elle avait vingt-huit ans, un
visage de blonde à l'ovale finement allongé, un corps d'éphèbe,
presque sans courbes. Ses grands yeux, d'un bleu candide, la
rendaient attachante. Derrière ces yeux-là, quelque chose de 50
dur et d'inquiétant.

La danse s'avivait à mesure qu'avancait la nuit. L'orchestre
jouait une musique endiablée, musique des nègres. La ven-
geance du noir sur le blanc d'Amérique fut de lui donner son art
enfantin, ses gambades, ses cris de bête en rut. 55

Les couples tournaient dans des rayons colorés que lan-
çaient sur eux des réflecteurs puissants. Dans les remous des
danseurs, la lumière faisait une mosaïque de nuances. Le rouge

55 cris [R *langoureux*] de bête

2. Maintenant le lac Audet, dans le comté de Portneuf, à 48,5 km au sud-est de La Tuque.

3. Dans le comté de Portneuf, à 31 km au nord-ouest de Québec.

de l'amour ondulait avec la foule comme une vague de feu. Puis
 60 le bleu, un bleu de clair de lune, versait l'ivresse d'un rêve de
 demi-nuit. Brusquement, un vert cru, une pluie livide. Les visa-
 ges alanguis faisaient des reflets de cadavres de saints en extase,
 tandis que les rieurs s'épanouissaient en grimaces méphisto-
 phéliques. Les faces de l'amour et de la mort, toujours insépara-
 65 bles, passaient devant mes yeux.

Chacun revenait à sa table pour le souper de minuit et
 demi. Des Américaines et des Américains, déjà gris, faisaient
 sauter à grand bruit les bouchons du champagne. Quand ça ne
 pétait pas assez à leur gré, ils complétaient le concert avec leur
 70 bouche. On entendait un peu partout : « Champéégne ! Cham-
 péégne ! » Ces gens ne savaient pas boire. Ils ne dégustaient
 pas, ils ingurgitaient. Un grand [73] paillasse bostonais monta sur
 une table, au milieu des plats – affaire d'habitude –, débita un
 inintelligible réquisitoire contre l'abus des boissons fortes et
 75 hurla : « Hurrah for prohibition ! » Illustrant la théorie par
 l'exemple, il absorba une dernière rasade et croula en bas de la
 table, au milieu des argenteries et des porcelaines cassées.

Comme j'observais ce spectacle, je me sentis poussé dans
 les reins par une jeune Américaine, fort jolie.

80 – J'espère, fit-elle, que cette fête finira par une saoulerie gé-
 nérale.

– C'est bien commencé.

Dorothée et Maryse se montraient amusées et surprises de
 tant de sans-gêne. Nous étions bien déterminés à ne pas répon-
 85 dre à ces avances trop aimables, mais l'étrangère me poussa de
 nouveau du coude :

– Dites donc, vous ne prendriez pas une coupe de champa-
 gne avec nous ?

– Merci ! dis-je, le cognac nous suffit.

90 L'Américaine reprit franchement :

– Vous ne voyez donc pas que nous brûlons, mon copain et
 moi, de nous joindre à vous ? Vous allez rire. Je commence à
 voir tourner les tables, le monde, le plafond, tout. Comme c'est
 drôle, le vin français ! Tout à l'heure, nous allons faire l'amour à

63 rieurs [R montraient des A s'épanouissaient en] grimaces 68 bouchons [R
 des bouteilles de A du] champagne ça [A ne] pétait 89 dis-je, le [R sauterne A co-
 gnac] nous

la française, vous savez. Quand on prend du vin, c'est Paris qui nous entre dans le sang. 95

Les présentations se firent : nous apprîmes que l'étrangère s'appelait Kathleen Ross⁴, et son compagnon, Jack Murphy⁵.

– On m'appelle aussi « Little Lady Vagabond », dit Kathleen, à cause de mes voyages. 100

Jack ne disait rien, se contentant de regarder, dans un hébètement mêlé d'admiration, les deux femmes assises à mes côtés. Après quelques minutes de silence, il murmura simplement :

– Lucky Frenchman ! Lucky Frenchman ! 105

– You know, Jack is a wolf, but I am not jealous.

La conversation glissait sur l'interminable pente de la jalousie, quand une femme de la meilleure société québécoise traversa le parquet en titubant comme un pochard et criant :

– Où est Thomas ? Où est-il, ce coquin de Thomas ? Faut-il être bête pour me planter là, toute seule, comme une sainte Anne dans sa niche. 110

À ce moment, un homme âgé d'un peu moins de quarante ans, d'une certaine élégance, s'avança du fond du dancing, se dirigea vers la femme qui l'appelait, la saisit au poignet et la força brutalement à s'asseoir. 115

– Je déteste cet homme, fit Dorothée.

– Qui est-il ? demandai-je.

– Thomas Bouvier, un ami de mon père.

À notre ébahissement, cet individu se dirigea vers notre groupe. Il avait bu plus que de raison, et ses yeux louchaient dans sa physionomie vulgaire et sans noblesse. 120

– Bonsoir, la fille à Luc Meunier ! lança-t-il à Dorothée.

As-tu vu cette garce me faire une scène devant tout le monde ? Comme si j'étais obligé de faire le tour de toutes les tables en la flanquant à mon côté... 125

106 a [R *ladies' man* A *wolf*] but

4. Ce personnage de Kathleen Ross rappelle celui de Kathleen Murphy, héroïne de la nouvelle intitulée « L'étoile », dans *l'Homme qui va...*, paru en 1929.

5. Un boxeur réputé, qui portait ce nom, livrait des combats à l'aréna de Québec dans les années trente (*le Soleil*, 4 novembre 1930, p. 15).

Nous étions atterrés. Il continua :

130 – Je ne comprends pas comment il se fait que toi, fille d'un homme riche comme ton père, tu sortes avec ce jeune va-nu-pieds.

Il me montrait du doigt.

135 – Tout à l'heure, si tu as de l'esprit, tu danseras avec moi. Ne suis-je pas le meilleur ami de Luc, ton honnête papa ? Après, je te ramènerai à la maison. J'ai des choses intéressantes à te dire... Quant à ce petit, laisse-le avec la Gauty. C'est la « flapper »⁶ qui lui convient.

Dorothée se tourna vers moi avec un air de dégoût et de supplication. La colère me montait au visage.

140 – Vous allez, dis-je au fâcheux, me faire le plaisir de retourner à votre place, et tout de suite. Quand vous serez dégrisé, je vous dirai ce que je pense de vous.

– Tu oses dire que je suis saoul, moi Bouvier ? Tu vas voir comment je la porte, ma boisson.

145 Il levait la main sur moi et je me mettais en garde, quand Jack, qui n'avait pas desserré les dents de toute la [75] scène, administra à Thomas un uppercut qui l'envoya rouler sur le parquet, à dix pas plus loin.

150 Au milieu d'un chahut indescriptible, l'ivrogne se releva, la face congestionnée. Le maître d'hôtel fit signe à deux garçons de table :

– Emmenez-le, dit-il.

Avant de disparaître, Thomas s'écria :

– Toi, Hubert, tu me le paieras ! La fille à Luc, tu ne l'auras jamais ! J'y vais, chez Luc !

127 continua, [R comme fou] : // – Je 142 moi, Bouvier

6. Selon l'écrivain américain Scott Fitzgerald (que cite Janice Patton dans son ouvrage *The Sinking of the « I'M Alone »*, Toronto, McClelland and Stewart Ltd., 1973, p. 17), une *flapper* se reconnaissait à sa beauté, à son effronterie et à son allure audacieuse. L'expression semble avoir joui d'une certaine vogue dans les années trente. Non seulement la retrouve-t-on comme pseudonyme au bas de lettres ouvertes (voir « L'alouette des villes », *le Soleil*, 29 mars 1924, p. 15), mais « Flapper » apparaît encore au titre d'un film à succès au cinéma Victoria de Québec en 1929 (voir l'annonce « *The Exalted Flapper* », *le Soleil*, 24 août 1929, p. 13).

Dorothée, très nerveuse, demanda à rentrer. Pressentait-elle un malheur ?

– Cet homme peut faire du drame, dit-elle. Il est jaloux. Il rôde autour de moi depuis ma sortie du pensionnat, et je me cache de lui comme d'un oiseau de proie. L'autre jour, je l'ai entendu qui disait à mon père qu'il aurait cessé, depuis longtemps, d'être célibataire, s'il avait trouvé femme comme moi. 5

– Ce dégénéré peut-il oser ?

– Il ne lui sert à rien d'oser, mais je crains son influence sur mon père, qui l'a toujours subie. 10

Nous nous quittâmes.

Quelle ne fut pas ma surprise, le matin suivant, de recevoir ce billet :

Mon cher Max,

Sois courageux comme je voudrais l'être. Une catastrophe s'abat sur nous. De graves événements, que tu dois ignorer coûte que coûte, me forcent à te prier de ne plus me revoir. 15

Ne cherche pas à savoir. Aucune explication n'est possible entre nous. Il s'agit d'un secret que je ne livrerais pas même au prix de ma vie. 20

Veuille croire que tu n'y es pour rien et que je t'aime plus que tout au monde. Je n'en aimerai jamais un autre. Puissé-je un jour t'en donner la preuve.

[76] Pauvre cher Max... Je viens d'éclater en sanglots.

25 Je t'adore, mais ne viens plus ! Adieu !

Ta Dorothée.

C'était vraiment le coup dur ! D'abord, dans tout mon être, hébètement et stupeur. Aucune réaction violente, mais un silence de fin de tragédie. Combien dura cette prostration ? Dix, 30 vingt minutes ? je ne sais. Je croyais rêver. Tournant et retournant entre mes doigts cette lettre maudite, qui avait l'air d'un décret du destin, je me demandais quand viendrait le réveil.

Il fallut bien me rendre à la réalité, hélas ! Mais, l'instant d'après, je me reprenais à douter et à me demander si je n'étais 35 pas le jouet d'une plaisanterie macabre. J'eus l'idée de téléphoner, puis je me ravisai, me disant qu'on ne règle pas par téléphone des questions comme celle-là. Il vaut mieux écrire, me disais-je. Je traçai les mots d'une lettre insensée dans laquelle je reprochais à Dorothée son inconcevable décision, et je terminais par cette mise en demeure : « Ou vous ne m'aimez pas ou 40 vous me cachez un terrible secret. Vous me devez la révélation de ce secret, s'il existe, ou bien vous aurez la franchise de me dire que vous ne m'aimez pas. »

Un messenger alla servir ce billet et fut prié de me rapporter 45 la réponse.

Il revint, une heure plus tard, avec une enveloppe qui m'était adressée. J'ouvris celle-ci fiévreusement et lus :

« Il vaut mieux que je vous dise que je ne vous aime pas. »

C'était tout. La rédaction même de cette note signifiait assez que Dorothée était bâillonnée. Dans mon affolement, je ne 50 lus que les derniers mots, sans tenir compte des autres. Je tombai dans le désespoir. Il me sembla que ma vie s'en allait, s'écoulait de moi, que je me vidais de ma substance. Ma faculté de penser, mon énergie, mon imagination, plus rien de cela n'existait. 55 Je chavirais dans une nuit. J'étais aboli.

26 Dorothée. // [R *Quel coup de poignard ! Tout d'abord A C'était vraiment le coup dur ! D'abord*], dans 27 dans [R *mon cœur A tout mon être*], [R *de l'hébètement et de la*] stupeur 55 nuit infinie. J'étais

Le soir, je me jetai au lit de fort bonne heure. Je pleurai. Les écluses étaient rompues. La crise finie, la tête me faisait mal ; je la sentais plus lourde. Mille suppositions, [77] toutes plus absurdes les unes que les autres, se heurtaient aux parois de mon cerveau douloureux. J'avais envie de rugir pour chasser toutes ces pensées crucifiantes. 60

Très las, j'eus recours à un somnifère. Mes divagations nocturnes m'apportèrent une vision d'une cruauté inouïe.

Je m'étais égaré dans une forêt noire.

Un homme marchait à mes côtés, un homme grand, osseux, 65 maigre, drapé dans une robe lourde comme une chape d'acier. Il ressemblait à Bouvier. Sa figure, hormis ses yeux, des yeux immenses et violets, était à peine visible.

Comme il était méchant et dur, il avait composé des plaisirs barbares, mais d'une tragique beauté. 70

Magnétisé par son regard hallucinant, je le suivais, et je savais qu'il me conduirait vers des spectacles d'une grandeur morbide.

Par un sentier bordé d'iris et d'orchidées, l'homme sinistre me mena au bord d'un lac très clair et très bleu. 75

De l'autre côté parurent des enfants, de tout petits enfants au teint pâle, qui marchèrent jusqu'au rivage et se rangèrent en une attitude de condamnés. Dans leurs frêles mains bleues, ils tenaient des glaïeuls.

Sur un signe de mon compagnon, ils entrèrent dans l'eau, 80 doucement, doucement.

Leur figure était aussi belle que douloureuse, leurs yeux, exorbitants et mauves.

Peu à peu, ils s'enlisèrent. Leurs genoux disparurent, puis leur ceinture, puis leur poitrine, puis leurs épaules, puis leur 85 bouche triste, puis leur front.

Bientôt, on ne vit plus flotter, comme des nénuphars, que leurs boucles blondes, qui s'effacèrent à leur tour, alors que les

84 ils [R *enfoncèrent* A *s'enlisèrent*]. Leurs

petites mains immobiles, au-dessus des eaux, tenaient toujours
90 les glaïeuls.

Une fillette de sept ans était restée debout sur le rivage. Elle
s'avança à son tour, seule, et quand on ne vit plus que ses petites
mains tremblantes à la surface, toutes les autres petites mains
rentrèrent dans les profondeurs.

95 L'homme, impassible, continua sa route. Et je le suivais
dans une forêt de plus en plus sombre.

[78] Au-dessus de nos têtes, de grandes cordes blanches
comme des bras nus étaient tendues d'un arbre à l'autre.

100 Intrigué, je touchai l'une des cordes et je sentis palpiter
sous mes doigts des nerfs vivants. Ces câbles étaient des bran-
ches charnelles, sensibles comme des membres humains. Les
arbres qui les tendaient vivaient et souffraient comme des êtres
de chair et de sang.

105 Mon compagnon s'amusait à les tordre au passage, et, sous
ce toucher brutal, chaque arbre poussait un cri. On eut dit une
musique funèbre.

110 À un carrefour, nous nous reposâmes un peu parmi les
glaïeuls et les iris. La nuit était devenue noire comme de l'encre,
mais nous pouvions percevoir, par miracle, les objets qui nous
entouraient.

Sans bruit, un homme nous avait rejoints. Il portait une
robe en forme de sac noir. On ne voyait que sa tête et le bout de
ses mains.

115 Tout à coup, par enchantement, quatre autres hommes,
tout pareils au premier, surgirent à nos côtés.

120 La lune parut, et les hommes mystérieux, d'un geste lent,
enlevèrent la peau de leur visage et la roulèrent comme un gant
dans le creux de leur main. Il ne resta plus d'eux que des sque-
lettes, portant au bout de leurs doigts rougis de sang la peau
froissée de leur face.

En un rire à donner la chair de poule, ils ordonnèrent à
mon cruel compagnon de route de périr de la même façon qu'il
avait fait mourir les petits enfants.

99 l'une de ces cordes 106 musique [R tragique A funèbre]. // À

Lui ne parut pas étonné et resta impassible.

Eux, après un nouveau rictus, remirent sur leur visage leur 125
peau, qui se recolla sur les os. Et ils redevinrent humains. Ils
entr'ouvrirent les rideaux de la forêt et nous laissèrent passer
sous une arche de chair végétale. Mille voix railleuses sortaient
des troncs d'arbres.

Sur la rive, les inconnus se rangèrent près de l'eau, tandis 130
que l'homme monstrueux glissait dans le lac, doucement, en ten-
nant des glaïeuls. Quand le flot couvrit sa chevelure, en bouil-
lonnant de son dernier souffle, les hommes, qui le regardaient,
éclatèrent de rire.

[79] Douze petits enfants, ceux-là mêmes qui s'étaient en- 135
gloutis tout à l'heure, reparurent à la surface, tenant toujours
des glaïeuls, et, parmi ces cadavres, je crus reconnaître celui de
Dorothée.

Le cauchemar s'évanouit avec le lever du soleil. Mes yeux, 140
en s'ouvrant, chassèrent la vision d'épouvante.

Brisé par la nuit, je sonnai ma vieille bonne, Philomène, et
lui demandai mon café. D'ordinaire, je ne lui adressais jamais
que des ordres. Cette fois, je lui demandai :

– Philomène, la vie est mauvaise, n'est-ce pas ?

– Je vous cré, m'sieur, qu'elle est méchante. Y a du monde 145
pour martyriser les autres. Mais vous, vous êtes un ben bon gar-
çon.

– Merci, Philomène ! Ton bon sourire me remet du rêve
horrible que j'ai fait cette nuit, un rêve où l'innocence et la
beauté étaient victimes de la méchanceté du monde. 150

133 hommes qui le regardaient éclatèrent 144 Philomène, [R le monde
est méchant A la vie est mauvaise] n'est-ce pas 145 m'sieur, qu'il est méchant. Y a
148 Philomène ! [A Ton sourire me remet du rêve horrible que j'ai fait cette nuit, un rêve
où l'innocence et la beauté étaient victimes de la méchanceté du monde.] // Je

Je vécus le mois le plus pénible de ma carrière. Comment me faire à l'idée de ne plus voir ma bien-aimée ? Au cours des derniers mois, nous avons eu une existence presque commune. Trois soirs la semaine, elle venait dans mon appartement, où nous bavardions des heures. Elle s'asseyait sur ma table de travail, dérangeait mes papiers, allumait une cigarette, riait de mes moindres facéties, puis redevenant sérieuse, me posait les questions les plus inattendues.

Maintenant qu'elle ne venait plus, je me rappelais ses longues conversations. L'une de celles-ci me hantait particulièrement, parce qu'elle ne remontait qu'aux derniers temps de notre amour.

Pendant qu'elle laissait tomber une à une les pièces de son vêtement, elle disait :

– Me trouves-tu vraiment belle ?

[80] – Je ne cesse de te le dire.

– C'est parce que tu me trouves belle que tu m'aimes, n'est-ce pas ?

– Un peu pour ta beauté et beaucoup pour autre chose. Si tu étais sans esprit et sans âme, tu aurais les traits de Cléopâtre que je ne t'aimerais pas.

1 pénible de [R *mon existence* A *ma carrière*] Comment 2 bien-aimée ?
Trois années durant, nous 3 commune. [R *Plusieurs fois* A *Trois soirs*] la semaine
4 mon [R *cabinet de travail* A *appartement*,] où 5 table [A *de travail*], dérangeait
12 amour. [A *Pendant qu'elle laissait tomber une à une les pièces de son vêtement*, elle
disait : // – Me

– Je te poserai la question autrement : si j'étais laide comme la petite bossue Léontine, avec, dans la bosse, tout l'esprit de madame de Sévigné et les dons poétiques de la comtesse de Noailles, est-ce que tu m'aimerais quand même ? 25

– Mais oui... mais oui... je t'aimerais... autrement. Mais tu n'est pas bossue, et ta supposition est absolument absurde, presque déloyale.

– Je t'y prends, mon grand Max. Les femmes laides te rebutent, tu viens de l'avouer. Je te connais. Tu es fou de belles choses. Tu as un goût à faire trembler toutes les femmes désireuses de trouver grâce devant toi. Chez toi, tu n'admet pas une créature laide, même sur un tableau de maître. Un simple bibelot mal placé te brûle. Tu détournes la vue des vieilles qui passent dans la rue, parce que tu as peur d'y voir l'image à venir de toutes les femmes. N'est-il pas vrai ? 35

– Peut-être... et après ?

– Après ? Quand on entre chez toi, qu'est-ce qu'on voit ? Des gravures de femmes splendides, sentant la jeunesse, la joie, et élancées, et sveltes, et élégantes... De grandes blondes à fine taille, aux joues rondes, à tempérament sanguin, capables de demander beaucoup d'amour et d'en donner autant... Regarde la femme aux lévriers blancs, par exemple, celle que le peintre intitule *Joie de vivre*¹... Et les baigneuses², est-ce que leur rire, sur des dents de petites louves gourmandes, n'est pas une provocation ? Et l'arbre sous lequel elles se baignent, ce vieil arbre, n'a-t-il pas l'air de l'un des vieillards de Suzanne³ ? De même pour la Marguerite de *Faust*, la pudique Margot⁴ qui, un livre de messe à la main, reluque, avec une complaisance secrète, le séducteur... Ton goût va jusqu'à l'admiration d'un Greuze [81] as- 50

34 brûle [R la peau]. Tu 38 Quand [R je suis entrée chez toi, l'autre jour, qu'est-ce que j'ai vu A on entre chez toi, qu'est-ce qu'on voit ?] Des

1. Pointe sèche (1929) du peintre et graveur français Louis Icart.

2. Ce passage pourrait évoquer le tableau de Jean-Honoré Fragonard, *les Baigneuses* (1775), mais aussi bien celui d'Auguste Renoir portant le même titre et daté de 1918-1919.

3. Voir *supra*, p. 151, n. 3.

4. Évocation de l'une des dix-sept lithographies « faustiennes » d'Eugène Delacroix, publiées en 1828 dans une édition in-quarto du *Faust* d'Albert Stapfer (voir C. Dédéyan, *le Thème de Faust dans la littérature européenne*, t. III, Paris, Lettres modernes, 1956, p. 167).

sassin, dont les formes nues, intitulées *la Douleur*⁵, pourraient porter un autre nom...

– À quoi veux-tu en venir ?

55 – À ceci : ce n'est pas le souci du grand art qui t'a guidé dans le choix de tes tableaux, mais la fascination des très belles et très jeunes femmes. C'est pour ça que tu préfères des peintres de second ordre à des maîtres.

60 – Il y a une part de vrai dans tes paroles. Qu'est-ce que ça prouve sinon que tu es fort belle, puisque, ayant de pareils goûts, je te mets au-dessus de ma vie même ?

– Je ne serai pas toujours belle. Je vieillirai. Quand tout ce qui fait ma beauté... physique sera disparu, tu ne voudras même plus me regarder.

65 – Dorothee, tu me fais là une question qu'une femme ne devrait jamais poser quand, comme toi, elle a devant elle vingt années à venir de beauté, de jeunesse et d'amour.

– Et après vingt ans ?

70 – Nous aurons vieilli tous les deux ensemble. Le meilleur de notre jeunesse, nous l'aurons dépensé l'un pour l'autre, l'un par l'autre, et si l'ardeur du printemps ne nous consume plus, nous vivrons en une amitié si forte, si tendre, que nous éprouverons une joie sereine, et bien douce, à nous acheminer, la main dans la main, le cœur débordant de souvenirs comme une urne pleine de parfum, vers la fin qui nous attend tous... Et puis n'en parlons plus !

75 – J'y pense, moi, même beaucoup. Je me demande ce qu'il faudrait faire pour garder tel qu'il est, avec tout son feu, toute sa richesse, le sentiment que nous avons l'un pour l'autre. Qui sait ? Si je disparaissais tout d'un coup, en pleine jeunesse, si je 80 t'abandonnais là, avec l'image unique de ce que je suis aujourd'hui, tu resterais amoureux de moi toute ta vie.

– Oui, je le resterais. Mais je préfère que tu restes, toi.

85 J'avais cru qu'elle plaisantait. Maintenant qu'elle était partie comme elle l'avait dit, je commençais à prendre cet entretien au sérieux.

70 ne nous [R brûle plus les veines A consume plus], nous 74 pleine de parfums, vers 82 toi. [R // Elle était sortie en souriant.] // J'avais

5. Dessin au lavis de Jean-Baptiste Greuze pour la tête du fils dans *le Fils puni*, tableau exposé à l'état d'esquisse en 1765.

[82] **M**on cœur, privé de son premier aliment, com-
mença à se répandre au dehors. Le cercle de mes relations mon-
daines s'agrandit. Mes succès, comme journaliste et homme de
lettres, me créaient des amis. Je n'avais que l'embarras du choix.
J'allais vers ceux qui semblaient le plus aimer la vie ou qui nour-
rissaient ma curiosité d'esprit. 5

L'un de mes collaborateurs du *Vingtième Siècle*, Hermann
Lillois, dont j'ai parlé précédemment, était très recherché dans
le monde. Grâce à ses belles manières et à son talent de causeur,
il jouissait, dans la ville, d'un prestige auprès duquel le mien pâ-
lissait. Après le naufrage de mon amour pour Dorothée, c'est lui
qui me guida en divers milieux où je me mêlai, non sans perversi-
té, aux petits scandales de la bourgeoisie. 10

Hermann avait de la race et du charme. Je l'aimais bien,
malgré ses défauts, dont le plus grave était un manque d'idéal
causé par son cynisme desséchant. Grand, svelte, éblouissant
causeur, paradoxal autant que logique, étourdissant d'anecdo-
tes et d'esprit, gracieux sans cesser d'être viril, très simple et
grand seigneur, il subjuguait hommes et femmes dès qu'il pa-
raissait. Une belle tête d'intellectuel et de viveur. Ses yeux
bleus, sous une paupière lourde et basse, étaient à demi-voilés
et avaient l'air, dans la fatigue de vivre, de tout comprendre sans
effort. 15 20

On le conviait à tous les dîners fins, à toutes les fêtes. Plu-
sieurs fois par semaine, lui, le sans-le-sou, le magnifique, il 25

16 son [R *scepticisme universel* A *cynisme desséchant*]. Grand

jouait avec les citoyens les plus cossus, perdait et gagnait de grosses sommes et souriait sans cesse. Rien ne l'ébranlait.

30 Quel contraste entre le Lillois d'aujourd'hui et celui que j'avais pêché, un jour, dans le remous des désœuvrés ! Muni d'une lettre de recommandation du consul de France, il m'était arrivé sous les dehors d'un aristocrate aux habits râpés, un de ces éternels charmeurs, dont le corps souple et harmonieux prêterait de l'élégance aux haillons.

35 – Tel que vous me voyez, dit-il franchement, je ne possède plus au monde que ce complet et ma chemise. J'ai besoin de travail.

[83] – Qu'avez-vous fait jusqu'ici ?

– Rien.

40 – Que savez-vous faire ?

– Rien encore.

– Que voulez-vous que je fasse de vous ?

– Tout ou rien. Essayez toujours. J'ai beaucoup lu, beaucoup voyagé, beaucoup vu. Je suis sorti des études scolaires chargé de médailles, de prix et de brevets. Depuis, j'ai fréquenté 45 des intellectuels, écrivains, artistes, savants, voire des ministres de mon pays. La vie intense a peut-être été, pour moi, une excellente école.

50 Je lui demandai ce qu'il entendait par la vie intense. C'était une provocation à des confidences. Et il se mit à parler de son passé en une si belle langue et d'une voix si prenante que je ne me lassai pas de l'entendre.

– J'ai vécu, disait-il. Vous savez ce que cela signifie. C'est donner un aliment à toutes ses facultés, à ses forces de penser, 55 d'imaginer, de sentir, d'aimer. Toute la gamme des sensations, depuis le frisson de l'art jusqu'à l'avant-goût du suicide... Paris, Nice, Monte-Carlo, Deauville ; les plages mondaines, les réunions d'artistes, les séjours dans la solitude des montagnes, les péripéties de l'amour, les bons coups du hasard et les revers de 60 fortune ont occupé mes dix dernières années.

Quand j'en avais assez de la vie parisienne, je prenais le « train bleu » et filais vers le sud. Je jouais la moitié de mon avoir en une soirée, perdais ou gagnais avec le même stoïcisme, puis je rentrais aux petites heures du matin, en compagnie de gais lu-

rons qui saccageaient mes meubles pour faire rire leurs maîtresses. J'appartenais, comme vous voyez, à cette génération de jeunes fous qui avaient fait la guerre et qui voulaient rattraper ainsi le temps perdu en souffrances, en alertes et en cafard dans les tranchées... J'eus même la fantaisie de noliser un yacht de luxe avec huit hommes d'équipage. Nos croisières sur la Méditerranée ! Un rêve ! Des couples charmants, de Paris, de New York, de Vienne, étaient mes invités. Parfois nous causions [84] art et philosophie ; parfois nous faisons danser au clair de lune deux girls de burlesque que nous emmenions avec nous ; parfois nous passions des heures au soleil, dans le plus grand silence, absorbés chacun par la lecture d'un livre de choix. Puis les entretiens recommençaient, plus vifs que jamais. Ah ! comme nous causions bien dans ce temps-là ! Vous imaginez le luxe de vérités originales qui sortaient de tous les paradoxes livrés à la discussion d'hommes et de femmes de haute culture et d'infiniment d'esprit...

Un jour, je m'aperçus que mes capitaux étaient fondus. Me fiant à ma bonne étoile, je jetai dans la spéculation les cinq cent mille francs qui me restaient. Je gagnai. Alors, ma confiance ne connut plus de bornes, et je doublai ma mise. Cette témérité me coûta cher : je perdis tout. Complètement ruiné, je pensai au moyen classique d'en finir, au suicide. Mais la femme que j'aimais m'en empêcha. C'est elle qui me conseilla de venir en Amérique, pour y oublier ce que j'avais été.

Arrivé au Canada depuis deux ans, j'y ai brûlé, à la Bourse, mes derniers mille francs, puis je suis parti pour le nord, avec un prospecteur de mines qui me promettait le pactole avec sincérité. Ce sauveur mourut dans mes bras, sur un grabat de camp forestier, où la pneumonie le rongea pendant cinq jours. Trop pauvre pour revenir tout de suite vers la civilisation, je me louai, à cinquante sous par jour, comme bûcheron. Je ne pouvais abattre un arbre en moins d'une demi-journée, et on me nomma marmiton. C'est là que j'appris à peler des pommes de terre. Ce n'est que le printemps dernier que je suis sorti du bois, sale, déguenillé, maigri, sans le sou, et, chose phénoménale, très gai. L'aventure m'avait amusé ; je la trouvais formidable. Je me sentais aussi heureux que Candide. Épouvanté, éperdu, interdit,

73 deux [R jeunes ballerines russes A girls de burlesque] que

tout sanglant, tout palpitant, je me disais toujours à moi-même :
« C'est ici le meilleur des mondes possibles¹. »

Il avait conté toute son histoire et attendait une réponse. Après cinq minutes de silence, pour me donner le temps de réfléchir, je lui dis :

– Candide, vous entrerez, dès demain, au service du [85]
l'ingtième Siècle. Vous y trouverez peut-être le meilleur des mondes.

Il me serra la main avec effusion et s'éloigna.

Ce grand viveur à physionomie à la fois intéressante et inquiétante, ce raté au regard si fatigué, fallait-il l'envier ou le plaindre ? Chez ces bohèmes de carrière, pensais-je, la philosophie est d'une telle douceur, la compréhension des choses a tant d'étendue, la tolérance est si complète, qu'ils parviennent à se faire une joie du dénuement comme du faste. Ils ne connaissent pas la mesquinerie, l'absolutisme et l'agaçante précision de principes des petites natures. Ils sont humains, et, pour être humain, il faut être civilisé. Mais Hermann était un fruit trop mûr de la civilisation. Il en avait les vices aussi bien que les qualités. La plus grande saveur de la pomme fameuse est toute proche de la pourriture qui va commencer. Il en était ainsi de cet étranger qui venait de me quitter. Il n'était capable d'aucun enthousiasme, d'aucun emballement, d'aucun idéal. Tout au plus un culte très vif pour la beauté et une passion froide à jouer avec des idées comme on joue au ballon. La vie n'était plus, pour lui, qu'un sport, un excitant. Le sentiment bien net qu'il avait de la précarité de l'existence, de l'incertitude du lendemain et de la nécessité de jouir de la minute présente, de peur que la mort ne prît la minute prochaine, l'empêchait même d'agir en vue de l'incertain et inexistant avenir. Et il perdait ainsi son merveil-

112 physionomie [R si bonne, si sympathique, et il faut bien le dire, si fatiguée A à la fois intéressante et inquiétante, ce raté au regard si fatigué], fallait-il 116 d'étendue [R et de profondeur], la 120 être [R très] civilisé

1. Harvey reprend en le modifiant quelque peu le texte de Voltaire : « Candide, épouvanté, interdit, éperdu, tout sanglant, tout palpitant, se disait à lui-même : 'Si c'est ici le meilleur des mondes possibles, que sont donc les autres ?' » (*Candide ou l'Optimisme*, édition établie par Frédéric Deloffre et Jacques van den Heuvel, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, p. 159).

leux talent. Il était un trop-civilisé, disons même un dégénéré, mais combien séduisant !

Le bonheur tranquille et la civilisation complète et ferme, je les trouvais plutôt chez mon autre collaborateur, Lucien Joly, marié à une femme intelligente et belle, père de trois charmants enfants qu'il adorait. 135

Beaucoup moins léger, moins superficiel et moins égoïste que Lillois, Joly n'était cependant pas bourgeois du tout. Par la haute taille et les larges épaules, un peu voûtées, presque payannes, son physique en imposait. Ses grands yeux bleus étaient profonds, calmes. Tout culture et tout raison, d'esprit philosophique et mesuré, observateur [86] comme pas un, jugeant des hommes vite et bien, plein de franchise et de loyauté, il était l'équilibre même, et, dans les discussions que nous soulevions devant lui, il avait généralement le dernier mot, le mot définitif, car il se cramponnait au bon sens. 140 145

Ce diable-là comprenait tout, devinait tout et jugeait de tout avec une indulgence et une bonté rares. À cause de ces qualités, j'avais fait de lui mon meilleur confident. Quelques jours après mon inexplicable rupture avec Dorothee, je lui avais conté mon histoire. Voici sa réponse. 150

— Dorothee n'est pas femme à prendre à la légère une décision aussi grave : elle t'aimait, et je ne vois pas pourquoi elle ne t'aimerait plus. Sincère, expansive et volontaire comme je la connais, elle t'aurait tout dit si cela lui avait été possible. Il faut que le secret caché là-dessous soit extraordinaire pour qu'elle se condamne au silence et t'inflige, à toi qu'elle adore, une telle blessure. Patience ! Un jour, tu sauras tout. 155 160

Cette explication me parut banale, comme toute condoléance d'un ami qui veut panser délicatement une plaie. Dans la suite, les événements confirmèrent si bien son diagnostic que je vis en Lucien un prophète.

133 trop-civilisé, [R mais combien séduisant A disons même un dégénéré, mais combien séduisant ?] // Le 138 adorait. // [A Beaucoup moins léger, moins superficiel et moins égoïste que Lillois, Joly n'était cependant pas bourgeois du tout]. Par 142 physique [A en] imposait 143 calmes. [R Il était tout A Tout] culture raison [R . D'esprit A , d'esprit] philosophique 150 qualités, [R il il était devenu A j'avais fait de lui] mon 161 Cette [R réponse A explication] me

165 Ce fils de paysan s'était forgé une morale et une philosophie à lui, mais sans dogmatisme. Un jour que je lui demandais le secret de sa forte logique, il m'expliqua :

– En quittant l'université, à l'âge de vingt-deux ans, un de mes professeurs laïques, Louis Latour, me prit à l'écart et me dit :

« Depuis trois ans que je vous suis pas à pas, je ne vous ai enseigné que ce que j'avais le droit de vous montrer, ici, dans ce milieu fermé, où l'on m'enlèverait mon gagne-pain si je m'écarterais de certaines frontières. Vous comprenez ? Je ne vous ai pas tout appris. Dites-vous bien que vous ne savez rien et que tout l'effort d'une vie ne suffirait pas à vous donner ce qui vous manque.

« C'est en sortant d'ici que vous commencerez vos études, oui, vos études à vous, et non celles des autres. Vous [87] devenez votre propre guide, et c'est mieux pour vous, car vous avez de l'étoffe, vous êtes apte à tout comprendre, et il ne tient qu'à vous d'en profiter pour devenir quelqu'un dans la foule des médiocres que forment nos institutions de nivellement².

« Les idées, les opinions, les théories scientifiques, les dogmes et les histoires qu'on vous a inculqués pendant quinze ans, allez les chercher dans tous les recoins de votre cerveau, ramassez-les au râteau, faites-en un tas devant vous, puis, commencez le triage. Examinez attentivement chacune de ces acquisitions, armez-vous d'une loupe, à la lumière du soleil, et mirez-les toutes une à une. Vous en verrez d'enrichissantes et saines, vous en verrez d'ineptes et encombrantes, vous en verrez de pourries. Ne gardez que celles qui, selon vous, après un pénible effort de pensée, sont conformes à votre jugement et à votre raison. Rejetez tout ce qui froisse votre bon sens. Admettez loyale-

178 vous commencez vos 190 verrez [R de saines, A d'enrichissantes et saines], vous en verrez [R de nulles A d'ineptes et encombrantes,] vous

2. Voir sur le même sujet le discours prononcé par Harvey à la radio le 26 mars 1933, et reproduit dans *le Soleil* (28 mars 1933, p. 4), sous le titre « Que faut-il re franciser ? Tout ». Harvey y dénonce précisément les institutions d'enseignement de son époque, qui lui apparaissent comme autant d'« écoles de nivellement intellectuel » ; voir aussi ses deux articles non signés « Le courage d'une opinion » (*le Soleil*, 24 mai 1933, p. 4) et « Les prix de littérature » (*ibid.*, 2 octobre 1933, p. 4).

ment ce qui convient à votre esprit. Condamnez le reste au cri- 195
ble du doute ou au dépotoir de l'absurde. Quand vous doutez,
ayez le courage d'en rester à votre doute jusqu'au jour où peut-
être, des lueurs nouvelles vous en délivreront. Le doute est
d'ailleurs à la base même du savoir, puisqu'il est la condition es- 200
sentielle de la recherche de la vérité. On ne court jamais après
ce qu'on croit posséder avec certitude. On vous a toujours dit :
« Ne doutez pas ! » Moi, je vous dis : « Doutez ! C'est la planche
de salut de l'intelligence, c'est la ligne de flottaison de l'être rai-
sonnable. Créez en vous la belle et courageuse inquiétude qui 205
vous épargnera la maladie du sommeil et vous conduira à des
trouvailles splendides.

« La pensée, non pas la pensée des autres, mais la vôtre,
celle qui sort de votre entendement comme la branche sort de
l'arbre, fait la supériorité. Sans elle, aucune force personnelle 210
n'est possible. On vous dit parfois qu'il vous est défendu de
penser librement. Les auteurs d'un décret aussi infâme sont
grandement coupables. On ne saurait mieux s'y prendre pour
tuer la valeur individuelle au nom d'on ne sait quelle médiocrité
collective qu'on encourage [88] au seul bénéfice d'une caste, sous 215
le faux semblant de l'ordre, de la tradition et de l'autorité³. »

Ce discours de mon professeur fit sur moi une impression
si profonde que chaque phrase s'est fixée en coulée de bronze
dans mon esprit.

Je me suis délivré du réseau ténu des influences qui compri- 220
maient mon cerveau, de la nasse des imitations qui détruisaient
mon initiative, de la buée des gaz qui m'empoisonnaient l'es-
prit. Je suis devenu moi-même...

En écoutant Lucien, je me plaisais à penser que j'avais de-
vant moi, probablement, l'homme le plus intelligent que l'on
puisse rencontrer dans sa carrière. 225

197 où, peut-être 208 votre [R *âme* A *entendement*] comme 209 au-
cune [R *personnalité* A *force personnelle*] n'est 214 encourage [R *pour le seul profit*
A *au seul bénéfice*] d'une 221 mon [R *action personnelle* A *initiative*,] de la qui [A
m'empoisonnaient R *la respiration de mon âme* A *l'esprit*]. Je

3. Ces conseils de Louis Latour à Lucien Joly rejoignent ceux que Harvey
adressait lui-même aux diplômés universitaires dans son éditorial « Allez votre
chemin ! » (*le Soleil*, 2 juin 1933, p. 4) [non signé].

Il avait été élevé à Métis⁴, petit village de la côte du bas Saint-Laurent, où son œil d'enfant avait suivi, en un songe, le sillage, fait d'écume et de bleu, des barques de pêcheurs. Un jour qu'il s'amusait à faire des pâtés de sable, il eut à partager
 230 cet amusement avec une jolie et espiègle fillette, dont les parents étaient en villégiature dans un chalet voisin. Ils devinrent bons amis, se boudant souvent, échangeant parfois des taloches, mais revenant toujours l'un vers l'autre avec des élans de bruyante tendresse. Parmi les touristes qu'ils voyaient passer, ils
 235 remarquaient particulièrement un couple de jeunes mariés qui les fascinaient par leur joie sereine, une joie qui émanait d'eux en ondes magnétiques. La fillette, qui sentait confusément ces choses, disait à son petit camarade :

– Lucien, quand nous serons grands et que nous serons mariés, c'est ainsi que je voudrais être.
 240

C'était une enfant qui parlait ainsi, devant la mer bleue, la mer salée, aux fortes senteurs d'iode, la mer chantante, lumineuse et sereine, qui prédispose la femme aux grandes passions et fait les hommes puissants.

245 Lucien n'oublia jamais les paroles de sa petite amie devant les flots grisants. Seize ans plus tard, c'est cette camarade d'enfance qu'il épousait. Il n'avait jamais aimé d'autre femme.

Je m'expliquais le rare équilibre mental de cet hom[89]me par l'harmonie parfaite qui s'était réalisée entre lui et la femme aimée.
 250

247 femme [A // Je m'expliquais le rare équilibre mental de cet homme par l'harmonie parfaite qui s'était réalisée entre lui et la femme aimée.] // Mes

4. Dans le comté de Matane, sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent, à 20,4 km à l'est de Rimouski.

Mes deux collaborateurs ne tardèrent pas à devenir bons amis. En dépit du contraste de leur caractère et de leur vie, une parenté de culture les unissait. C'est avec eux que je cherchai, bien vainement d'ailleurs, à oublier Dorothée.

Un soir, Hermann fit inviter Lucien et moi-même à un « wild party » chez les Pinon. Qu'est-ce qu'un « wild party » ? Une sorte de ripaille à laquelle se livrent de petits clans de bourgeois, et où on se laisse aller à tous les excès du manger, du boire et même de l'amour. Ces noces communautaires ont lieu surtout à la fin de la semaine, entre dix heures du soir, le samedi, et sept heures du matin, le dimanche, alors que chacun s'en va à l'église, pour effacer les péchés de la nuit. 5 10

Pinon, ancien ministre, assez jeune encore pour jeter sa gourme, était spirituel, intelligent, léger, mais il était resté un peu collégien. Sa femme avait un furieux penchant pour les lettres, sans d'ailleurs en rien connaître. Elle aimait à réunir chez elle les jeunes gens qu'elle appelait pompeusement les intellectuels. 15

Nous avions, ce soir-là, le poète Louis Dumont, un petit brun trapu, au langage vert, qui passait aisément de l'obscène crudité aux élans mystiques ; l'éditorialiste orthodoxe et dogmatique, Paul Meilleur, qui reniait, dans le privé, la plupart de ses écrits, et qui montrait un cynisme mâtiné de fatuité ; la 20

1 devenir [R de] bons 12 l'église [R par scrupule ou délicatesse de conscience A pour effacer les péchés de la nuit]. // Pinon 14 mais [R il avait oublié], comme la multitude de [R ses pareils, de se cultiver A des politiciens, il était resté un peu collégien]. Sa 21 mystiques ; [R le journaliste A l'éditorialiste] orthodoxe

mûre et ardente Michèle Vivier, maîtresse de Pinon ; Maryse Gauty, petite cérébrale, que l'on connaît déjà et que je cultivais ; Françoise Dufort, diplômée de la Sorbonne, en quête d'aventures ; enfin, la jeune Américaine, Kathleen Ross, « Little Lady Vagabond », journaliste de New York, en tournée de louches reportages, mais très attachante.

Le cocktail, le scotch, le gin et le punch étant l'accompagnement obligé des réunions de ce genre, on devint bientôt très expansif. A chaque rasade, un morceau de pudeur [90] s'envolait, et on parlait avec une désinvolture capable de faire rougir le bronze des deux pompiers de la place Georges V¹.

Par une série de petits sous-entendus, Meilleur faisait étalage de ses succès auprès des femmes. Comme beaucoup de ses concitoyens, il avait toujours à la bouche les mots « sexe » et « beau sexe », à tel point que Maryse observa tout haut que cette expression manquait de goût et surtout d'esprit. Il ne comprit pas et continua. À l'entendre, il avait été la terreur de tous les maris et des mères de famille de la Grande-Allée. Lucien me glissa dans l'oreille : « J'ai de bonnes raisons de croire qu'il s'est distingué surtout par ses amours ancillaires. Il a toujours eu des maîtresses servantes. Il a confié à quelqu'un, dans la sincérité de l'ivresse, que les femmes du monde le snobaient. »

Hermann regardait Meilleur avec un sourire de raillerie protectrice et méprisante. Quand il le vit bien emballé, il l'interrompit froidement :

– Si vos conquêtes étaient aussi nombreuses que vous le dites, savez-vous ce qu'il faudrait en penser ? Non ? Les femmes que vous auriez eues se seraient vite lassées de vous, ou vous n'auriez connu que des poules. Vous ne seriez pas du bois dont

25 cultivais ; [A Françoise Dufort, diplômée de la Sorbonne, en quête d'aventures ;] enfin 27 Vagabond », [R publiciste A journaliste] de 33 rougir [R la statue A le bronze] des 34 deux [R héroïques] pompiers 39 goût et [R sentait mauvais A surtout d'esprit]. Il 41 maris et [R de toutes les A des] mères Grande-Allée. [R Tout en l'écoutant,] Lucien 45 monde [R ne voulaient jamais de lui » A le snobbaient »]. // Hermann

1. Monument élevé en 1891, sur le carré George V, vis-à-vis de l'Hôtel du gouvernement, le long de la Grande-Allée. Œuvre de Philippe Hébert, il rappelle la mort héroïque du major Charles John Short et du sergent d'état-major George Wallick, lors de l'incendie qui détruisit une partie du quartier Saint-Sauveur en 1889.

on fait les amants. Don Juan avait assez de génie pour prendre une femme corps et âme en une seule nuit ; mais la race des Dons Juans n'est pas commune. Ses imitateurs ne sont que d'ignobles copies d'un beau tableau. 55

– Oh ! s'écria Maryse, je ne voudrais pas courir le risque de tomber entre les mains de votre Don Juan. Qui aimerait à se faire dévorer par un ogre pareil ?

– Est-ce que vous n'avez jamais connu, reprit Hermann, des mangeuses d'hommes ? 60

– Non ! Sous ce rapport, je suis juive.

On éclata de rire. La riposte n'était pas nouvelle, mais elle venait à propos.

– Il est des talents qui s'ignorent, reprit encore Hermann. 65

– Il n'a jamais dit si vrai, me murmura Lucien. Maryse [91] est justement de la race des mangeuses d'hommes. Malgré sa frémissante sensibilité, elle me semble incapable d'un attachement profond. Sous ce corps fragile, presque masculin à force d'être mince et sans courbes, je devine des ambitions, des intérêts et du calcul, mais pas d'abandon dans l'amour. 70

– Je ne te crois pas, lui dis-je.

À cause de ses yeux candides et de ses petites poses douloureuses, Maryse me semblait être plutôt une Iphigénie qu'une Cléopâtre. 75

– Je parie, insistait Lucien, que tu as cru Dorothée plus dominatrice, plus maîtresse de la vie, parce qu'elle affiche plus de hardiesse, plus de gâté... C'est ce qui te trompe.

À ce nom de Dorothée, mon cœur se serra. Je chassai son souvenir en demandant Maryse à danser. La radio nous apportait, de Chicago, une plainte sensuelle et langoureuse de saxophones. Nous fox-trottions silencieusement autour d'une table pleine de verres, tout en écoutant les propos des invités. Dumont, qui buvait courageusement, avait la parole : 80

55 que [R de pâles lithographies A d'ignobles copies] d'un beau 56 tableau.
 [R Mon ami, ayez d'abord une femme, rien qu'une, mais tirez d'elle tout ce qu'elle contient de bonheur, videz-là de son âme en un mot, et si, à ce moment-là, vous l'abandonnez en cours de route, vous ne laisserez derrière vous qu'une ombre, un néant : vous emporterez tout son être en vous-mêmes. Faites cela, et vous pourrez ensuite nous parler des femmes. En attendant, vous ne connaîtrez rien d'elles] // – Oh ! s'écria 59 par un [R pareil mangeur de femmes A ogre pareil] ? // – Est-ce 60 Hermann, [R de A des] mangeuses 74 semblait plutôt de la famille des Iphigénies que de celle des Cléopâtres. // – Je

85 – Toute ma vie, je n'aurai été qu'un pauvre gueux. Je me
saoule de péchés et me flagelle de remords. Mes fautes, je les
aime, parce qu'elles me donnent l'occasion de m'humilier, de
me tremper le front dans la boue du chemin et de me battre la
poitrine en me disant que je suis un voyou. Vous autres, musca-
90 dins, vous ne connaissez pas ça, le remords d'être une ordure,
parce que jamais vous n'avez eu le courage de braquer vos lu-
nettes sur la bête que vous portez en vous.

Puis s'adressant à moi brusquement :

– Toi, Max, ta vie est trop propre pour que tu sois complet.
95 Tu n'as pas même eu l'opprobre du vice solitaire, car les fem-
mes t'ont aimé avant de te donner le temps de te consumer en
désirs. Tu ne connais pas cette souffrance. Et vous tous qui
m'écoutez, pourquoi ces mines scandalisées ? Vous êtes prêts à
voler en douce la femme de votre ami, mais vous n'auriez ni la
100 force ni le courage de vous signaler par un beau viol.

[92] – Il est complètement saoul ! siffla Michelle Vivier en
une moue de dégoût.

– Michelle, hurla Dumont, vous n'êtes qu'une poule de luxe
et vous ne valez rien.

105 La maîtresse de Pinon avait pourtant souffert. Prise à seize
ans par un bélièvre, elle avait dû épouser son séducteur pour sau-
ver l'honneur de la famille. Son mari, ivrogne, adultère, dé-
classé, superstitieux, jaloux et sale, avait fait le désespoir de tous
les patrons qu'on lui avait trouvés. De guerre lasse, on l'avait
110 envoyé, avec sa jeune femme, dans un camp de bûcherons, en
pleine forêt, où Michelle se trouva, à la fin de sa première gros-
sesse, au milieu d'une bande de forestiers qui passaient leurs
loisirs à jouer aux cartes, sacrer, conter des grivoiseries et fumer
un tabac sentant le fumier de cochon. Elle avait habité un camp
115 de bois rond dont le toit faisait eau, et, à la fonte des neiges,
quand elle nourrissait son nouveau-né, de larges gouttes d'eau
grise tombaient dans sa chevelure blonde. Elle avait enduré
ainsi quatre années, après quoi, sentant le besoin de vivre, elle
avait secoué le joug.

91 de [R mettre votre âme en face de A de braquer vos lunettes sur] la
104 rien. // [R L'amie A La maîtresse] de Pinon 106 pour [R éviter le déshonneur
A sauver l'honneur de la famille]. Son 113 fumer [R du A un] tabac 114 de [R
porc A cochon]. Elle

– Je connais une femme qui en a mangé plus que vous, de la vache enragée, poursuit Dumont. Il y a trois ans, je rencontrais, par hasard, une jeune campagnarde qui visitait des amis de la ville. Elle me parut belle. Je ne la lâchai plus, je la voulais. Un soir, elle se laissa gagner. Elle était vierge, je vous le jure. Le lendemain, j'eus tant de remords que j'allai me confesser. J'avais l'impression d'avoir commis un meurtre. Ma conscience a toujours de ces délicatesses. Dieu vous garde d'étouffer la voix de votre conscience, misérables ! La jeune fille retourna dans sa famille toute vibrante. Elle m'écrivit des lettres passionnées. Je lui répondais sur le même ton. Plusieurs fois elle revint. Plus j'entrais dans son intimité, plus je sentais que je m'éloignais d'elle. Elle ne fut bientôt plus rien pour moi. Pour ne pas la chagriner, je simulai l'amour. Mais ça ne pouvait durer, et, à la fin, je lui dis de rester chez elle, que jamais plus je ne la reverrais... Depuis, je l'ai rencontrée dans la rue. Un squelette ambulante. Je lui avais pris son âme. [93] Hier, elle m'écrivait qu'elle voulait mourir.

– Il ne vous reste plus, dit ironiquement Kathleen, qu'à la pousser au suicide. Avec un drame comme celui-là, vous éprouveriez le plus beau remords de votre vie.

– C'est une idée. Je n'y avais pas pensé.

Nous dansions toujours. Maryse me dit tout bas :

– Est-ce que ce type-là ne vous dégoûte pas ?

– Il m'intéresse par sa folie même. Il est capable de tout. Je veux voir jusqu'où il peut aller.

– Admettez que c'est un grossier personnage.

– J'en conviens... Avez-vous remarqué comme Pinon louche vers la petite Américaine ?

– Cette femme a quelque chose d'inquiétant.

– Elle s'appelle elle-même « Little Lady Vagabond ». Comment finira ce mystérieux vagabondage ? C'est un secret. Elle est entrée dans plusieurs grandes familles. Vous savez combien de salons se sont ouverts pour elle. Elle a donné elle-même, au Château, des fêtes qui ont dégénéré en orgies.

129 lettres [R éperdues A passionnées]. Je délie]. Plusieurs

130 sur le [A même ton R de

155 Il était minuit quand on décida d'aller passer le reste de la
fête dans un grand chalet que possédait Pinon à quelques milles
de la ville.

– Si vous voulez, me dit Maryse, nous n'irons pas là. Je vou-
drais rester seule avec vous, aller n'importe où, au grand air,
160 mais pas là.

La nuit était pleine d'étoiles. Nous filions en automobile
par des chemins obscurs, et l'air frais qui entrait par les fenêtres
se posait sur nos fronts comme une caresse. Nous traversâmes
les plaines d'Abraham pour descendre vers l'Anse-au-Foulon et
165 longer le pied de la falaise en direction du pont de Québec. Par
moments, nous nous arrêtions à regarder les traits de lumière
qui glissaient, du sud vers le nord, sur l'eau soyeuse du Saint-
Laurent. Ces rayons rampaient jusqu'à nous comme sur des ta-
pis de diamants. L'épaule blonde de Maryse frôlait frileusement
170 la mienne, et l'amour entrait en moi avec toute la poésie de la
nuit.

– Maryse, vois-tu ces chemins de feu tendus sur l'abîme ?
Je me sens si léger que j'y voudrais marcher. Viens-tu ?

– Oui, vers la source de la clarté, vers le foyer qui nous brû-
175 lera.

– Tu veux dire : vers un amour brûlant ?

Nous fermions quelques instants les yeux en écoutant ces
mots imprécis, qui ne voulaient rien dire, mais qui portaient en
eux la dangereuse musique des voix.

180 En continuant, nous voyions, ça et là, des véhicules immo-
biles, dans lesquels des couples s'étreignaient. Partout la joie
cherchait l'ombre. Tous les amants venaient du cœur de la capi-
tale endormie, où le silence, après minuit, est aussi absolu qu'un
dogme, et où l'on entendrait bondir la poussière sur les pavés.
185 On était venu, dans l'air nocturne, chercher des consolations
conformes à la farouche honnêteté de la ville, qui croit que la
luxure qui se cache n'existe pas. Certains soirs, les environs de
Québec ne sont que d'interminables baisodromes. Clairs de

163 caresse [R *pleine de la saveur glaciale de la mort*]. Nous 165 falaise [R
jusqu'au voisinage A en direction] du 174 clarté, [A *vers le foyer qui nous brûlera*. //
– Tu veux dire : vers un amour brûlant]. // Nous fermions 187 soirs, [R *tous*] les
188 Québec [R *offrent à ceux qui s'aient des retraites sans nombre A ne sont que d'inter-*
minables baisodromes]. Clairs

lune et clairs d'étoiles, rives du fleuve, innombrables lacs, chemins divers, bois et bosquets, Laurentides accueillantes, vos nuits ont entendu plus de soupirs, depuis les parfums de juin jusqu'aux féeries d'automne, que toutes les maisons de nos villes. 190

– Il se fait tard, dit Maryse, rentrons !

En face de mon appartement, chemin Saint-Louis², je stoppai instinctivement. 195

– Entrons ! dis-je.

– Pas ici ?

– Oui.

2. Harvey demeurait à l'époque tout près du chemin Saint-Louis, soit au 302 de la rue Fraser.

Le surlendemain, Hermann pénétra dans mon cabinet de travail en se frottant les mains. Je pensai tout de suite qu'il avait une bonne histoire à me conter.

– Comment s'est terminée votre nuit ? lui demandai-je.

5 – Dramatiquement ! Ce qui s'est passé là est formidable. Dès que nous fûmes entrés dans le chalet – un beau [95] chalet, tu sais, tout ombragé de verdure et dominant le lac étoilé – Kathleen ne laissa pas l'ancien ministre d'une semelle. On alluma la cheminée et on fit cercle autour du feu. J'étais près de Pinon
10 et de l'Américaine, écoutant des bribes de conversation. Elle lui disait :

– Vous autres, Canadiens, vous n'entendez rien à l'amour. Vous êtes tellement médiocres en tout que vous êtes même incapables de grands vices. Les fortes passions sont au-dessus de
15 votre tempérament. Et vous agissez avec une telle hypocrisie qu'on vous croirait impuissants à jouir de rien sans travesti.

– Vous savez pourtant combien je vous aime, répondait Pinon.

20 – Si vous m'aimez, vous m'en donnerez d'autres preuves que des mots et de petits cadeaux. D'abord, vous allez plaquer cette grue de Michelle, qui n'en veut qu'à votre nom et à votre argent. Et puis, vous n'avez pas remarqué que cette femme ne se lave jamais ? Regardez-lui le dessous des aisselles... Ses amis m'assurent qu'elle a peur de l'eau au point de ne jamais prendre

16 croirait [R incapables de A impuissants à] jouir sans [R masques A travesti].
// – Vous

un bain. Les Américaines sont autrement plus propres. Je ne 25
conçois pas qu'un homme bien se résigne à l'intimité d'une per-
sonne qui sent la moutonne.

– Vous êtes cruelle pour cette pauvre Michelle.

– Je n'admets pas qu'on ne soit pas cruel en amour. Tenez, 30
si vos aveux sont sincères, vous ne vous contenterez pas de jeter
cette femme par-dessus bord, mais, tout à l'heure, quand cha-
cun sera ivre, vous chasserez tout le monde, vous ferez maison
nette, et nous resterons seuls tous les deux.

– Vous n'y pensez pas ! Et ma femme ? Vous comprenez 35
qu'il ne faut pas faire ça devant ma femme... à ma femme.

– Votre femme comme les autres ? Assez de vos légitimes, 40
petits bourgeois ! Soyez un homme une fois dans votre vie !
Vous n'êtes qu'une femelle, Sévère Pinon. Devant une femme
que vous n'aimez même pas, vous êtes plus mou que de la géla-
tine. Pouah ! que vous êtes décevant !

[96] Pinon absorba un autre verre et prit un air de circons-
tance. Rien qu'à sa physionomie, je vis qu'il se passerait quelque
chose.

Le foyer ardent jetait des lueurs rouges dans le chalet. À 45
chaque bond de la flamme, je voyais Dumont ramper vers les
femmes... Et on buvait toujours.

Puis ce fut le comble. Le poète devint tragique. Il s'étendit 50
de tout son long sur le plancher et se mit à exécuter, sous les
pattes des chaises et sous les pieds des gens, un mouvement de
rotation, en beuglant les noms de sa femme et de ses enfants :

– Anna ! Mon Anna, mon martyre ! J'ai péché, mon Dieu !
J'ai péché ! Mes enfants ! Mes enfants ! Je maudis le jour où je 55
devins votre père, car j'étais indigne de vous engendrer... Ar-
rière ! Arrière ! vous tous, mille démons qui attisez mes vices !
Je vais mourir, oui, mourir de honte ! Ah ! la honte, la bonne
honte, j'en veux, de la honte ! Et vous, les amis, allez à la fon-
taine, apportez-moi une pleine coupe de remords ! Ne voyez-
vous pas que je meurs de soif ?... Quoi, vous refusez ? Vous êtes
tous des maudits, rien que des maudits ! J'écirai un jour votre
histoire. Je vous crucifierai tous sur votre fumier. 60

Alors, Pinon éclata :

54 qui [R me brûlez la gorge A attisez mes vices] ! Je

– Dehors ! Dehors ! ivrogne, tu ne m’insulteras plus dans ma maison !

Il bouscula Dumont au bord du lac. Il rentra et dit aux autres :
65

– Et vous aussi, vous tous, dehors ! Laissez-moi seul ici, entendez-vous. Je ne garde que Kathleen.

Il nous poussa tous vers la porte.

La femme de Pinon et Michelle pleuraient de rage. Lucien
70 et moi, nous étions suffoqués de rire.

Depuis avant-hier, Pinon et Kathleen n’ont pas donné signe de vie. Ils sont dans les bois. Cela commence à s’ébruiter. Michelle n’a pas tardé à semer la nouvelle. J’ai peur que ça tourne mal.

[97] **L'**Américaine avait merveilleusement joué son rôle de « Little Lady Vagabond ». Elle était venue chercher du scandale. Elle en avait.

Elle passa cinq jours entiers avec Pinon. Celui-ci s'éprenait de plus en plus de cette beauté exotique et perverse, qui le débauchait froidement. 5

Au bout du troisième jour, la femme Pinon, qui pardonnait tout, mettant l'algarade sur le compte de la boisson, avait envoyé vers son mari, comme ambassadeur, son propre père. Ce délégué n'avait pas eu le temps de parlementer : on l'avait mis à la porte. 10

Le matin du sixième jour, Kathleen disparaissait du chalet, durant le sommeil de Sévère, à qui elle laissait cet écrit :

« La comédie a assez duré. Tu n'es qu'un imbécile et une poire. » 15

Trois mois plus tard, on avait l'explication brutale du séjour prolongé de l'étrangère dans la société québécoise.

Elle annonça la publication sous sa signature d'un livre mi-romanesque, mi-anecdotique, où elle peignait les mœurs de la vieille capitale sous leur jour le plus scandaleux et où elle laissait facilement identifier les personnages les plus connus de certains milieux par leurs caractéristiques, leurs habitudes et les faits saillants de leur vie. 20

5 qui [R *l'empoisonnait* A *le débauchait*] froidement
annonça la publication] sous sa signature [A *d'un*] livre

18 Elle [R *publia* A *annonça*]

Les intéressés se concertèrent et prirent le parti d'envoyer
 25 un mandataire auprès de Kathleen, à New York même, avec mission de payer à celle-ci la rançon qu'elle exigerait pour renoncer à son édition.

La transaction eut du succès. L'Américaine, qui ne voulait
 rien que de l'argent, avait eu la précaution, avant la mise en li-
 30 brairie, d'adresser un exemplaire de son livre – tiré à mille seulement – à chacune de ses victimes.

Tous les volumes, transportés à Québec, alimentèrent, une semaine durant, le chauffage central de plusieurs maisons.

Un jour que je voyageais en wagon entre Montréal et New
 35 York, je vis, assise non loin de moi, une jeune femme [98] qui feuilletait un magazine. C'était Kathleen. Je la saluai, elle sourit et m'invita à m'asseoir près d'elle.

Au cours de la conversation, j'en vins à son livre.

– Pourquoi avez-vous agi ainsi ? lui demandai-je.

40 – Dans un de mes voyages au lac Saint-Jean, j'avais constaté qu'une foule de personnes détestaient Louis Hémon parce qu'il avait peint les gens tels qu'ils sont¹. Je voulais voir l'effet, sur quelques-uns de vos compatriotes, d'un livre où j'aurais croqué leurs travers sur le vif... Et j'avais tant besoin d'argent !

29 l'argent, [R étant d'une famille de gangsters,] avait

1. Harvey a souvent pris la défense du *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon : « Les Chapdelaine » (*le Soleil*, 21 juin 1924, p. 4) ; « Sur la colline : Maria Chapdelaine et Louis Hémon » (*le Soleil*, 18 janvier 1927, p. 16), reproduit sous le titre « Le Revenant », dans *l'Homme qui va...* (p. 69-77) ; « Au Lac Saint-Jean : l'oasis du nord du Québec » (*le Soleil*, 26 septembre 1929, p. 4) ; « Où est Maria Chapdelaine : lettre ouverte à M^{lle} Éva Bouchard, au Foyer Maria Chapdelaine, Péribonka » (*le Soleil*, 12 octobre 1929, p. 20). Sur la controverse qui a suivi la publication du roman, voir la thèse d'A. Boivin, « Inventaire et analyse du conte littéraire régional et de quelques chroniques » (Québec, Université Laval, 1984, p. 245-269) et *le Mythe de Maria Chapdelaine* par N. Deschamps, R. Héroux et N. Villeneuve (Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1980, p. 248 s.).

Dans le monde agité où j'évoluais, Maryse devenait ma plus chère distraction, mais aussitôt que je me retrouvais seul, ma pensée me ramenait à Dorothée, que j'aimais toujours. Dans ces ruptures mystérieuses, sans cause apparente, on ne saurait oublier. Maryse ne pouvait effacer Dorothée ; le premier, le plus fort de mes désirs, l'emportait sur la possession. 5

Maryse avait pourtant le don de se faire aimer. Peu de personnes savaient comme elle simuler les sentiments les plus délicats, les plus intenses, les plus profonds. La tristesse, qu'elle mimait si bien, quand elle posait à l'incomprise, m'inspirait la pitié. Je finis par m'attacher à elle. 10

Cérébrale et littéraire, trop intelligente pour croire à son talent, trop adroite aussi pour se risquer seule dans un métier qui la dépassait, son peu de culture lui interdisant les œuvres de longue haleine, elle s'était accrochée à ma personne pour parvenir à la célébrité, qu'elle ambitionnait bien plus que l'amour. Dire que je me piquais alors de psychologie et que je ne m'apercevais de rien !... 15

Un jour, elle me dit :

– Veux-tu, Max, nous écrivons un roman ensemble ? [99] Nos deux noms unis à la vie, à la mort ! Ton génie me portera à l'immortalité. 20

– Je veux bien. Mais sache qu'il vaut mieux vivre la vie que la peindre.

10 elle [R se disait incomprise de tous A posait à l'incomprise,] m'inspirait

25 Nous fîmes en collaboration un roman dont je composai plusieurs chapitres. Je travaillais avec d'autant plus d'ardeur que je m'imaginai posséder, en mon associée, l'inspiration vivante.

30 En trois mois, l'ouvrage était terminé. Trente jours plus tard, il était à l'étalage sous la seule signature de Maryse. Le *l'ingtième Siècle* lança l'édition par un article qui donna le ton à toute la presse et à tous les critiques. Les moutons de Panurge, quoi ! Le succès de publicité fut complet.

35 Les commentaires « superlatifs » des journaux influencèrent même le monde officiel à un degré tel que le nouvel auteur obtint une bourse qui lui permettait d'aller se parfaire à l'étranger.

40 À partir de ce moment, Maryse s'intéressa beaucoup moins à l'homme qui l'avait tirée de son néant. Elle me tourna le dos. Comme elle savait la façon de manœuvrer les pantins, elle en fit marcher plus d'un après moi. Ensuite, elle passa aux États-Unis. Elle aurait pu écrire, comme Kathleen à Pinon : « La comédie est finie. Tu n'es qu'un imbécile. »

45 Une fureur froide s'empara de moi, la fureur de la dupe qui se sait dupée. Quand Dorothée m'avait donné congé, j'en avais conçu une douleur dont j'avais cru mourir. Cette fois, c'était mon orgueil qui rugissait. J'en voulus à toutes les femmes. J'eus même la présomption de croire que je me vengerais par le mépris et la dissipation.

50 Combien la jeunesse s'illusionne ! Quelques semaines plus tard, le pardon était rentré dans mon cœur. Je sentais la vie qui renaissait, souriait et m'invitait à l'éternelle fête. Un de ces matins-là, à mon lever, on m'apportait une gerbe de fleurs : des roses, des œillets, des narcisses. Toute ma chambre en fut embaumée. Au milieu du bouquet, ces mots écrits à la machine, sans
55 aucun nom : « À une âme [100] que je sais solitaire et désolée, en

25 composai [R les quatre cinquièmes A plusieurs chapitres]. Je 27 en mon [A associée], l'inspiration 30 il [R entraînait en librairie A était en librairie] sous 36 d'aller [A se parfaire R son instruction] à l'étranger 39 l'homme [R à qui elle devait tout et] qui 40 de [R faire mouvoir A manœuvrer] les 48 vengerais [R en me passant d'elles A par le mépris et la dissipation]. // Combien 50 jeunesse [R se fait d'illusion A s'illusionne] ! Quelques

cet anniversaire... » Je regardai le calendrier : c'était ma fête de naissance.

Par une nuit du début de ce siècle, ma mère me mit au monde. J'arrivai sur notre infime planète sans y rien ajouter et j'en partirai sans en rien enlever. Quel phénomène que celui de la naissance et de la mort ! C'est dommage que personne ne puisse avoir le souvenir de l'instant où il sort du néant et de celui où il y rentre. Les deux bouts de notre durée se rencontrent et se renferment dans un impitoyable silence. Ce sont les deux moments les plus palpitants, les plus formidables de l'existence humaine, et ils se dérobent à toute conscience. L'homme y perd la sensation suprême de l'être.

Quelle femme pouvait bien m'envoyer des fleurs ? Me posant cette question, je ressuscitais à l'espoir, un espoir qui m'effrayait parce qu'il marquait en moi un commencement de dépravation. J'énumérais celles que j'avais connues récemment. Et voici que me revenait une conversation engagée avec Françoise Dufort, au cours d'une danse. Je me souvenais bien : cette femme avait les cheveux châtain et de grands yeux bruns. Elle m'avait dit, je ne sais à quel propos :

– Vous voulez m'épingler sur la planche aux papillons. Ce n'est pas bien... Avez-vous visité un musée d'entomologie ? Sous des couvercles de verre, chatoient mille insectes rigides et superbes. Il y en a de bleus, de rouges, de verts, de diaprés, de noirs, de blancs, de gris, de dorés, d'arc-en-cielés. Quelle mosaïque de couleurs et d'ailes ! La nature et la vie ont mis toute leur coquetterie à disposer de façon séduisante les plus subtiles poussières de la terre et de l'air. Ne portent-ils pas des noms étranges, ces papillons ? Apollon, aurore, grand nymphale, sphinx, phalène, paon de nuit, que sais-je ? On les regarde d'abord avec une surprise joyeuse, puis on s'afflige de les voir immobiles, raides, éternellement fixés. Ils sont morts, les petits papillons qui offraient leur corsage doré au soleil, ils sont morts pour s'être enivrés des parfums des fleurs au moment où rôdait l'homme...

[101] « Un à un, on les a crucifiés pour satisfaire un plaisir ou enrichir une vanité... Vous aussi, Max Hubert, vous êtes en train

88 immobiles, roides, éternellement 91 l'homme... [R // L'homme, c'est nous, vous l'avez dit. // « Un

de devenir un collectionneur. S'il vous arrive de me capturer,
 95 vous m'étiquetterez, et je serai à la surface de votre mémoire, un
 nom, une paire d'ailes.

– Ignorez-vous que je suis l'homme d'une femme ?

– C'est ce qui vous trompe. J'ignore combien de femmes
 vous avez eues. Vous n'en êtes pas à la première. À chacune,
 100 vous avez dit qu'elle était votre rêve, la vie de votre vie, le cœur
 de votre cœur. Dois-je croire que vous avez menti à chacune ?
 Vous disiez hier ce que vous disiez la veille à Dorothée... Quand
 direz-vous la vérité aux femmes ?

Pour crâner, je servis à Françoise l'éternel paradoxe des
 105 hommes auxquels une femme fait le reproche d'insincérité :

– Nous disons toujours la vérité au moment même où nous
 parlons. Chaque amour nouveau, si léger, si éphémère soit-il,
 apporte avec lui son instant de franchise. L'homme croit aux
 mots qui sortent vivants de sa passion, et celle-ci est toujours
 110 sincère... Le changement ? Françoise, on constate de plus en
 plus, que l'immobilité n'existe vraiment que dans la mort... Il y a
 toujours une disproportion immense entre le désir et son objet.
 L'illusion nous porte à trop demander à la vie. Jamais elle ne
 nous donnera la centième partie de ce que nous exigeons d'elle.
 115 C'est pour cela que l'homme est un éternel chercheur. Il aspire
 à l'infini, il trouve le fini. Toujours nos ailes cassées en plein
 vol !

Les fleurs que j'avais reçues me rappelaient cette conversa-
 tion que j'avais eue avec Françoise, ainsi que le parfum qui éma-
 120 nait d'elle. Elles me soulignaient aussi la fausseté de mon plai-
 doyer. Je me croyais alors très fort de raisonner ainsi. Plus tard,
 je compris qu'il est des amours que rien ne saurait effacer en soi.
 Ma haute passion pour Dorothée, par exemple. Celle-là, elle
 n'est jamais sortie de mon être, et quand je m'étourdissais de la
 125 vile philosophie [102] des libertins, ce n'était qu'un effort pour
 chasser de ma pensée celle qui n'en voulut jamais sortir.

98 combien [R vous avez aimé A de femmes vous avez eues]. Vous 110 on
 [R s'aperçoit bien vite A on constate de plus en plus], que 111 l'immobilité [R de
 l'âme dans un seul être] n'existe 122 rien, absolument rien, ne saurait effacer [R
 d'une âme A en soi]. Ma

Certaines théories d'Hermann, intelligent et sympathique, mais trop cynique, avaient sur mon esprit une forte influence. C'est lui qui me disait, dans ce temps-là :

– Les romantiques ont fait de la femme un mystère tragique, redoutable, une sorte d'humanité à part sur laquelle planerait la fatalité. De cet être adorable et frêle, ils ont créé un dieu imaginaire, à la fois cruel et doux, un génie de malice et de bonté, auprès duquel le monde masculin ne serait qu'enfance, débilité. La lecture de certains romantiques auxquels je me plaisais, dans ma jeunesse, m'avait inspiré, envers elle, les craintes, les superstitions et respects qui font les faibles. Je crois que l'esprit nourri exclusivement de tels livres est voué à la défaite aussi longtemps que l'expérience ne l'a pas ramené à la réalité.

La réalité, c'est que les femmes sont avant tout charme et faiblesse. Faites pour être conquises, dominées, brisées, elles ont un besoin physique de servitude¹. Du moment que vous paraissez admettre qu'elles peuvent avoir le pas sur vous, leur audace ne connaît même plus les bornes de la tyrannie. Il n'existe pas de créatures mieux préparées qu'elles à profiter de votre soumission ou de la débilité de votre caractère. On devrait donner ce conseil à tout homme : « Aimez-les ! Aimez-les jusqu'à l'ivresse ! Ne les adorez jamais ! Vous êtes le maître, conduisez-vous en maître ! Prenez une femme, entièrement ; montrez-lui au besoin qu'elle n'est pas indispensable à votre vie. Gardez-la aussi longtemps qu'elle vous plaira, puis, conservez assez d'indépendance pour être le premier à partir. Celles que vous quittez de vous-même, sans raison, vous aiment éternellement. »

Telle était la conclusion à laquelle en était venu Hermann, après tant d'expériences. Il était naturel de s'y laisser prendre. En suivant sa direction, on constate une chose : l'amour, non pas la grande et belle passion, mais l'amour léger, à fleur de

127 d'Hermann, [R si] intelligent sympathique [R *pourtant*, A *mais trop cynique*] avaient 128 une [R *trop*] forte 135 romantiques, auxquels 136 inspiré [A , envers elle,] les craintes 137 que [R *l'âme nourrie* A *l'esprit* nourri] exclusivement 138 est [R *vouée*] à 139 pas [R *ramenée*] à 140 femmes [R *ne sont que* A *sont avant tout*] charme

1. Harvey avait tenu des propos contraires dans sa conférence à Sherbrooke devant les membres de la Ligue de jeunesse féminine, et reproduite dans *le Soleil*. (« Causerie de J.-C. Harvey à Sherbrooke », 1^{er} décembre 1931, p. 3 et 10.)

peau, vient aisément à celui qui ne veut pas le prendre au sérieux. Les femmes ordinaires n'aiment pas souvent cet air tragique que se donnent les Werther et [103] les René. Elles veulent de la vie, du mouvement, des promesses de plaisir. Quand elles sentent, chez un homme libre, la joie de vivre dans sa plénitude, elles sont déjà vaincues à demi. Quand elles soupçonnent que le soupirant attache un prix immense à leur conquête et se morfond en désirs timides, elles ont, par instinct plus que par réflexion, l'art de se faire gagner chèrement, et elles trouvent en elles-mêmes des ressources inouïes de résistance et d'attente... Plus que l'homme, la femme tient à se tenir à la hauteur de l'opinion qu'on se fait d'elle.

C'est dans ces dispositions que je vis passer dans ma vie plus d'un visage féminin. Dans cet étourdissant hiver où les fêtes se succédaient vertigineusement, j'étais comme une lampe dans la nuit, lampe contre laquelle venaient battre tous les papillons sortis de l'ombre. Je me souvenais alors des idées de Françoise sur la planche où l'on crucifie les brillants insectes. Toute cette folâtre collection s'agite maintenant dans ma mémoire et bat des ailes. Françoise était venue la première et avait duré quinze jours. Elle était partie sans rancune, en me disant : « Au moins, tu ne m'auras pas trouvée importune. Ni serments, ni scènes entre nous. Au revoir, Max ! » Vint aussi une petite brune aux dents très belles et très saines, qui riait d'un rire si clair, si haut, si musical, que la contagion de la gaîté s'emparait de tout son entourage. Et cette poétesse aux yeux verts, grande et mince, qui avait l'esprit d'être la première à rire de ses vers, préférant encore la vie vécue à la vie rimée... Que d'autres encore ! Pauvres visages divers, tous aimés un soir, tous abandonnés dans une atmosphère de mélancolie et de lassitude ! Parmi vous, dont je goûtai le charme éphémère, il y avait de belles âmes. Toutes, vous cherchiez l'amour, vous y aviez foi, et l'amour échappait à vos bras trop faibles pour l'êtreindre et le garder...

Je ne tardai pas à m'apercevoir que je faisais violence à ma nature. Je m'étais promis de ne pas me lier, mais chaque fois que mon souffle éteignait une flamme, j'avais l'impression de tuer une chose qui aurait pu devenir fort belle. Il est de ces fins de ro-

mans qui doivent laisser dans [104] l'être cruel une parcelle du regret qu'engendre, en l'assassin, le meurtre physique.

Mon désarroi s'accrut à la suite d'un drame horrible dont je fus le confident au commencement de l'été. On se souvient que le poète Dumont parlait souvent, quand il était ivre, d'une petite campagnarde qu'il avait séduite et qui, depuis, ne cessait de l'importuner de sa passion. 200

« Little Lady Vagabond » lui avait dit, avec une perversité consciente : « Pourquoi ne la poussez-vous pas au suicide ? Ce serait un beau drame. » 205

Un matin, Dumont entra chez moi les yeux rouges et la mine défaite. Il prit le siège que je lui offrais et me regarda, hagard, silencieux :

– Que se passe-t-il ? lui demandai-je. 210

– J'ai tué ! dit-il avec des sanglots dans la voix. Je suis un assassin ! Un assassin ! Un assassin !

– Tu es saoul, voyons ! Peut-on raconter des histoires pareilles ? Va te coucher et que personne ne te voie avant demain.

– Je suis aussi sobre que ce papier qui n'a pas bu, fit-il en froissant de ses mains nerveuses un buvard blanc. Sens-moi, tiens ! Dis, est-ce que je sens ? Est-ce que je sens ? 215

En effet, il ne sentait rien que le tabac et la carie.

– Tu as raison, dis-je. Alors tu es fou.

– Oui, fou... et fou dangereux !... Tu sais, ma petite villageoise ? Elle me harcelait de ses lamentations depuis des années. Plus je me montrais dur pour elle, plus elle se cramponnait... Une idée infernale se fixa dans mon cerveau, grandit, fit tache d'huile. Une véritable hallucination. Si je la poussais à mourir, me disais-je ? Le matin, le soir, durant la journée, même en plein sommeil, une voix me disait : « Elle doit mourir pour toi, pour racheter tes fautes. » J'ai toujours cru qu'il y avait une justice immanente et que quelqu'un devait souffrir et mourir pour effacer le mal. 220 225

– Tu parles comme un monstre. Explique vite. 230

– La petite vint me voir il y a un mois. Elle sanglota deux longues heures dans mes bras. J'en étais excédé. Elle me dit

210 passe-t-il, lui 215 papier [R blanc] qui 216 un [R cahier ouvert A buvard blanc]. Sens-moi

qu'elle ne survivrait pas à mon abandon, qu'elle [105] m'avait
donné sa vie, sa réputation, son honneur, sa santé, qu'elle étouf-
fait dans le milieu rigide où elle languissait, au fond de la cam-
pagne, qu'elle pensait à moi nuit et jour, qu'elle ne concevait
pas l'existence sans moi et qu'elle finirait par se tuer.

Elle fut pathétique, très pathétique. L'émotion me gagnait
malgré moi, et je me durcissais pour n'être pas vaincu. Cette vic-
toire sur moi-même remportée, je dis à la petite :

– Tu serais vraiment prête à mourir pour moi ?

– Oui, puisque ma vie, c'est toi, et que tu t'en vas.

– Ce que tu dis là est une figure qui traîne dans tous les
vieux répertoires amoureux.

– Pour moi, c'est une réalité.

– Dans ce cas, si je te dis que je ne puis rester à toi, qu'il faut
que je me retire de toi, pour toujours, sans espoir, que feras-tu ?

– Je crois que je me tuerai.

– Tu te tuerais, toi ? Au fait, pourquoi pas ? J'aimerais éter-
nellement la femme qui me donnerait un tel témoignage
d'amour. Si tu allais, quelqu'un de ces jours, te jeter dans le
fleuve, je pense que cet amour, que je ne puis te donner vivante,
je te le donnerais morte. Comprends-tu ? J'élèverais dans mon
cœur un autel de porphyre, de feu et d'or à celle qui aurait fait
cela pour moi, cela qui est tout, qui est tellement définitif qu'on
ne saurait imaginer rien de plus grand, de plus beau, de plus ter-
rible.

– Tu le veux ? Mon cher amour, embrasse-moi une fois, la
dernière, et je te jure que, dans quinze jours, je serai morte.

– Attends ! Ne nous touchons plus ! Quand tu seras morte,
je crois que je serai capable d'aller te déterrer dans ta tombe
pour te le donner, ce dernier baiser, dans la nuit éternelle.

– Tu me fais peur ! Quelle horreur ! Mais non, je t'aime
tant ! Si tu viens poser tes lèvres sur mes lèvres, je crois que
mon corps glacé aura un tressaillement, tant il restera de pas-
sion dans cette morte-là.

[106] Elle sortit de chez moi en sanglotant, cette fille minable
et chétive qui m'excédait depuis si longtemps, et je frissonnai de
la tête aux pieds, car j'eus la sensation que je ne la reverrais
plus.

Dumont se tut. Il était comme empoigné, étranglé. Je le pressai :

– Et alors ?

– Tiens, lis toi-même.

Il me tendit le journal du matin, qui portait ces mots : 275

« Hier, vers dix heures du soir, M^{lle} X., prenant son bain seule, sur la plage de Berthier, s'est noyée à quelques pieds du rivage. »

Suivaient les détails de la tragédie, que l'on trouvait inexplicable. 280

Je fus trois semaines sans répondre à aucune invitation, sans donner aucun rendez-vous. Le cœur me faisait mal. La vie me donnait des nausées.

Un soir, je dus me rendre au bal du gouverneur¹, à la Citadelle². Ministres, sénateurs, députés, conseillers législatifs, juges, fonctionnaires, hommes de profession, commerçants et industriels défilèrent, jabotés et gantés, devant Leurs Excellences. Le gouverneur était un Anglais de race, à face étroite, une tête de lévrier russe. Il souriait dignement à cette foule, devant laquelle il s'efforçait, avec succès, de passer pour le plus démocrate des hommes. Sa femme le secondait bien. Mise avec beaucoup de simplicité, elle disait un bon mot à toutes les dames qu'elle connaissait. On vit jusqu'à quel point ces nobles Anglais s'adaptent à tous les milieux, quand, à la fin de la nuit, ils donnèrent le signal des dernières danses et battirent la mesure de leurs mains pour entraîner tout le monde. Ces manières [107] dé-

6 fonctionnaires, [R «*professionnels*» A *hommes de profession*], commerçants 7 gantés [R *de blanc*], devant 16 manières [R *démocratiques* A *démagogiques*] de l'Angleterre nouvelle sont [R *en vogue* A *au goût*] surtout [R *chez les* A *des*] coloniaux, qui [R *les apprécient fort* A *se sentent rehaussés par de telles familiarités*]. // Du

1. Le 27 décembre 1927, Harvey participe, en compagnie de son épouse, à un bal historique donné au Parlement de Québec par le lieutenant-gouverneur, l'honorable Narcisse Pérodeau et madame Frank McKenna (« La grande réception historique d'hier soir », *le Soleil*, 28 décembre 1927, p. 3).

2. Fortifications érigées entre 1823 et 1833, sur le sommet du cap Diamant, selon des plans en grande partie dressés au XVIII^e siècle par l'ingénieur français Gaspard Chaussegros De Léry (1682-1756).

magogiques de l'Angleterre nouvelle sont au goût surtout des coloniaux, qui se sentent rehaussés par de telles familiarités.

Du fond de la salle de danse, Lucien Joly vint vers moi. Il était en verve et faisait sur plusieurs personnages de piquantes remarques :

– Regarde-moi cet échevin Tranchemontagne ! C'est lui qui, sans avoir jamais rien lu que l'*Almanach de la Mère Seigel*³, s'est monté une bibliothèque magnifique, où les livres, reliés en plein chagrin, portent, sur le dos, en lettres d'or, son propre nom.

– Comme s'il avait signé ces livres ?

– Il faut que tu ailles chez lui pour voir ça. Tu lirais ceci, sur certain rayon : *Oraisons funèbres*, et, au-dessus de ce titre : « Émile Tranchemontagne ». Bossuet ? Connaît pas ! Il en est de même de certains mémoires célèbres, qui, au lieu de la griffe de Chateaubriand, portent celle de notre aigle municipal... Tiens, voici le député Brisefer. C'est lui qui, recevant d'Europe une copie de la Vénus de Milo, poursuivit la compagnie de transport pour avoir cassé et perdu les deux bras de la déesse. En voici un autre qui a son histoire : la semaine dernière, il demandait à mon libraire un livre de Bourget⁴, en disant : « Vous comprenez, je veux encourager les auteurs canadiens. Ça fait partie de la campagne de *l'achat chez nous*. » Celui-là, qui donne la main au gouverneur, c'est le fameux Couvé. Quand il décida de se livrer à la politique, il n'avait que sa culotte et il la devait. Il « vaut » aujourd'hui un demi-million. Il est le roi du patronage. Regarde-moi ce visage de fouine, Maréchal. Il n'y a pas à dire, il n'est pas

20 personnages [R les plus A de] piquantes 26 nom. [R // – Pourquoi ? Comment ? A – Comme s'il avait signé ces livres ?] // – Il faut 30 Tranchemontagne ». [R Le nom de Bossuet n'apparaît nulle part. A ? Connaît pas !] Il 35 cassé [A et perdu] les deux 41 culotte, et aujourd'hui [R cent mille dollars A un demi-million]. Il

3. Petit almanach médical américain (s.l., s.édit., 1892, 32 p.) vantant les qualités médicinales des sirops, pilules purgatives, et onguents commercialisés sous le nom de « Mère Seigel », à partir du dernier tiers du XIX^e siècle (Centre de documentation en études québécoises, Université du Québec à Trois-Rivières, Coll. Nicolet, brochure 07374).

4. Paul Bourget (1852-1935), romancier français traditionaliste. Il prôna le retour au catholicisme. Fort appréciée, son œuvre marqua plus d'un écrivain québécois des années trente, dont l'abbé Lionel Groulx, Rex Desmarchais, Ernest Choquette et Léo-Paul Desrosiers.

bête. Il a été élu trois fois de suite par acclamation, et il s'en vante. Il oublie de dire combien il lui en a coûté, chaque fois, pour faire retirer la candidature de son adversaire.

La procession continuait. Lucien avait un trait pour tous. Trois ou quatre seulement trouvèrent grâce. C'étaient des chefs intelligents, dévoués et sincères, qui traînaient derrière eux une cohorte de médiocres, de hâbleurs, de faibles, et, dans plusieurs cas, de prévaricateurs.

[108] – Tu crois que ce spectacle désolant me guérit de la démocratie, ajoutait Lucien. Tu te trompes. Dans la désolation des parlements apparaissent toujours quelques hommes de premier plan, qui dominent par leur jugement et leur énergie et qui régissent les imbéciles. Un homme par gouvernement, deux au plus, ça suffit. Les cancre eux-mêmes prouvent leur utilité en soignant, chacun, leur petit jardin électoral. La peur est leur maître. C'est elle qui les force à une sorte de dévouement intéressé, qui va du jour de l'an à la Saint-Sylvestre. C'est pour cette raison que les démocraties sont capables de bonheur. Mais trêve de politique ! Parlons des femmes. Ce qu'elles sont jolies, ce soir !

Dans la foule, un visage m'apparut, qui faillit m'arracher un cri. C'était Dorothée, plus belle que jamais, en un décolleté vert pâle qui montrait la finesse de sa peau et la délicatesse de ses épaules. Elle ne souriait pas. Ses yeux bistrés, ces yeux que j'aimais tant, pour la vie qui brillait en eux, étaient tristes.

Quand la danse fut commencée, on vit, au buffet, une procession ininterrompue. Des groupes de jeunes gens et de jeunes filles burent le champagne avec tant d'avidité que plusieurs perdirent bientôt le sens de la ligne droite.

De temps à autre, Dorothée passait devant moi au bras d'un danseur inconnu, si élégante, si mignonne, que je fus empoigné d'un regret immense.

– Il faut, me dis-je, que je danse avec elle. C'est ce soir ou jamais que j'aurai une explication. Il y a trop longtemps qu'elle m'évite.

55 leur [R *intelligence* A *jugement*] et
yeux 72 bientôt [R *la notion* A *le sens*] de
// De

67 bistrés, [R *taillés en amande*,] ces
droite [R *et firent leurs pas en dentelle*].

Je profitai d'un moment où elle traversait, dans un remous, le salon principal, pour l'aborder et lui dire à voix basse : 80

– Dorothée, me ferez-vous la faveur d'une danse ? Je veux vous parler.

– Tiens, c'est vous, Max ? dit-elle avec une indifférence affectée. Je ne vous croyais pas ici. Comment allez-vous ? Vous n'avez pas changé. Vous désirez causer ? Pas tout de suite, voulez-vous ? 85

[109] – Tout à l'heure, à la prochaine danse ?

– Non, elle est promise.. à deux autres. À la troisième, je suis à vous. Attendez-moi sur la véranda, du côté du fleuve. Je vous y rejoindrai. 90

L'air frais me fit du bien. Mon cœur battait si fort que j'avais besoin de respirer. Accoudé à la balustrade de la galerie profonde, je regardai l'eau qui coulait, toute noire, en bas du cap Diamant. Un navire était ancré dans le port. On n'en voyait guère que les lumières, rouges et vertes, à la poupe et à la proue. Le bateau passeur de Lévis promenait sur l'eau sa masse d'étoiles. À mes pieds, sur la promenade de ceinture de la Citadelle, des couples attardés passaient, et j'entendais leurs chuchotements mêlés à la musique de danse qui gémissait derrière moi. 95 100

Des souvenirs historiques m'envahissaient ; on aurait dit qu'ils rampaient le long de la falaise, comme des ombres inquiètes, et remontaient vers le bruit de cette fête. Je me rappelai que c'était au bas de ce rocher, un peu plus vers ma gauche, que, le 31 décembre 1775, à quatre heures du matin, Montgomery était tombé pour avoir offert vainement la liberté aux Canadiens. 105

Deux inconnus, à deux pas de moi, causaient dans l'ombre, et, durant ma longue attente de Dorothée, je dus entendre ce dialogue :

– Montgomery, racontait l'un des inconnus, s'avancait au pied du cap avec sept cents hommes. Mais les fidèles sujets du roi veillaient et gardaient le poste. Au moment où passait le chef 110

88 la [R quatrième A troisième], je 106 Canadiens. // [R Un étrange dialogue sembla sortir du fond de mon subconscient, et j'entendis distinctement deux voix différentes qui résonnaient dans mon âme agitée : A Deux inconnus, à deux pas de moi, causaient dans l'ombre, et, durant ma longue attente de Dorothée, je dus entendre ce dialogue :] // – Montgomery 110 racontait [R l'une d'elles A l'un des inconnus,] s'avancait

ennemi, Chabot⁵, qui commandait une batterie de cinq canons, fit feu et tua Montgomery. Grâce à un petit boulet de rien du tout, le Canada n'est pas perdu dans le creuset américain.

– Ceci me rappelle une histoire, répondait l'autre voix. Il y avait une fois un pauvre diable qu'on avait arraché à son foyer pour le transporter dans une famille étrangère, où on l'avait forcé à changer de nom et à servir. Mis au courant de cette injustice, des amis plus riches et plus puissants que lui vinrent cerner la maison du ravisseur, et, ayant pénétré jusqu'à la victime du rapt, lui dirent : « Viens [110] avec nous et reprends ta liberté. » Le prisonnier leur répondit : « Hors d'ici, tentateurs ! Il est vrai que je ne suis pas libre et que j'exerce ici le métier de laveur de vais-
selle, de nettoyeur d'écuries et de porteur de poubelles⁶, mais ma condition pourrait être pire. Non content de me laisser vivre, on me nourrit, on me loge, on me soigne. Je serais le dernier des ingrats si j'abandonnais de si bons maîtres. »

– Votre histoire est intéressante, mais à quoi voulez-vous en venir ?

– Il n'est pas naturel de tuer ceux qui nous apportent la liberté. À l'époque où la jeune Amérique recevait le sacre de l'indépendance et forçait l'univers à l'admiration, à l'heure même où La Fayette⁷ lui prêtait l'épée de la France, il n'était pas dé-
cent que des Français fussent les ennemis des hommes qui pou-
vaient, en une seule nuit, les incorporer à une nation appelée à devenir la plus puissante, la plus riche et la plus libre du monde.

– La résistance partit de haut. C'est toute l'élite qui entraîna le peuple, et cette élite savait ce qu'elle faisait. Si le Congrès était resté maître du Canada, nous étions assimilés promptement. Les trois millions d'habitants de la Nouvelle-Angleterre auraient vite fait de noyer les cent mille Français que nous étions. Unis politiquement à nous, entreprenants, remuants, au-

136 nuit, [R faire d'eux les prochains maîtres du monde A les incorporer à une nation appelée à devenir la plus puissante, la plus riche et la plus libre du monde]. // – La

5. Le capitaine Louis Chabot (1740-1810) qui commandait le poste de garde de Près-de-ville, lors du siège de Québec par Richard Montgomery, le 31 décembre 1775.

6. Sur ces expressions, voir *infra*, p. 208, n. 10.

7. Sur les activités militaires du marquis de La Fayette lors de la guerre de l'Indépendance américaine, voir G. Lanctot, *le Canada et la révolution américaine (1774-1783)*.

dacieux, les Américains seraient entrés dans notre maison comme chez eux, se seraient emparé de la grande chambre et auraient couché dans nos lits. Sous prétexte de nous émanciper, ils auraient déchiré l'Acte de Québec et auraient implanté chez nous des institutions en plein désaccord avec nos traditions et nos mœurs. Je salue donc la résistance non seulement comme un geste de loyauté, mais comme la manifestation du patriotisme le plus éclairé. 145 150

– Ce que serait devenu notre peuple, en cas d'une alliance des Canadiens avec les Américains, dans une lutte commune pour la liberté, nous n'en savons rien, nous n'en saurons jamais rien. C'est le secret des circonstances, et comme celles-ci ne se sont pas produites, on ne peut que se perdre en conjectures. Mais il est des faits certains sur lesquels je m'appuie pour apprécier autrement que vous ce patriotisme qui vous émeut. Les Français du pays avaient été conquis en 1760, quinze ans seulement, oui, quinze ans, avant la venue de Montgomery. Les Anglais étaient leurs ennemis de par la loi du sang et de la guerre, de par la loi de la nature. La génération qui avait été battue et matée vivait encore toute. Le vaincu ne doit jamais faire du zèle pour rester à l'état de vaincu. Autrement, il est un lâche⁸. 155 160

– Quoi, nos ancêtres auraient été des lâches ? 165

– Non, ils ne l'ont pas été. Je le prouve. Presque toutes nos campagnes, de Montréal à Kamouraska, de la vallée du Richelieu à la Beauce, étaient prêtes à marcher fraternellement avec la liberté contre le conquérant d'hier. Nos terriens et paysans, tout ce que le peuple comptait de plus solide, de mieux trempé, de plus conforme au bon sens, saluait la libération⁹. Qui a empêché ces braves gens d'agir ? Ce sont leurs chefs naturels qui leur ont lié les mains. Ces chefs n'ont pas trahi, non, mais je pense que les uns étaient comblés de faveurs, les autres, de 170

8. Argumentation maintes fois reprise par les écrivains québécois (voir Maurice Lemire, *les Grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, p. 177-196).

9. Sur les sympathies populaires envers les armées d'invasion américaine, voir : Gustave Lanctot, « Le Québec et les colonies américaines, 1760- 1820 », dans Gustave Lanctot, éd., *les Canadiens français et leurs voisins du sud*, p. 91-141 ; Denis Monière, *le Développement des idéologies au Québec. Des origines à nos jours*, p. 77-111.

175 craintes, les autres, de sottise. C'est ainsi qu'on nous a empê-
chés d'être les arbitres du monde.

Aujourd'hui, nous sommes les parents pauvres de l'Améri-
que¹⁰, et nous avons l'une des civilisations les moins vivantes de
toutes les races blanches du globe. Nous payons cher notre
180 loyauté. On nous console au nom de fidélité à la parole donnée ;
on oublie que cette parole nous fut arrachée de force¹¹.

– La liberté n'est pas l'unique bien que doit rechercher un
peuple.

– Je pense qu'on n'avait pas le droit de plonger dans la
souffrance et la pauvreté, pour un principe douteux, un trou-
peau de simples et de soumis. Je me place ici dans l'optique de
1775. Par bonheur le temps a travaillé pour nous. Aujourd'hui,
notre peuple, jouissant d'une liberté complète, maître de sa lan-
gue, de ses institutions et de ses richesses naturelles, a échappé
190 au destin du vaincu.

[112] Ce dialogue se poursuivait près de moi et me faisait
mal, quand j'entendis des pas. C'était elle.

176 les [R *maîtres* A *arbitres*] du 177 les [R *parias* A *parents pauvres*] de
178 moins [R *avancées* A *vivantes*] de 179 notre [R *servilité*, n'ayant pour toute
consolation que notre vertu de fidélité, comme s'il pouvait être question de fidélité quand il
s'agit d'un peuple auquel on a fait prêter serment le couteau sur la gorge A loyauté. On nous
console au nom de fidélité à la parole donnée ; on oublie que cette parole nous fut arrachée de
force]. // – La 184 qu'on [R n'a A n'avait] pas 185 pour [R une hypothèse A un
principe douteux] un 186 soumis [A Je me place ici dans l'optique de 1775. Par bon-
heur le temps a travaillé pour nous. Aujourd'hui, notre peuple, jouissant d'une liberté com-
plète, maître de sa langue, de ses institutions et de ses richesses naturelles, a échappé au destin
du vaincu.] // Ce 191 poursuivait [R en A près de] moi

10. Harvey, à plusieurs reprises, s'était déjà servi d'expressions sembla-
bles : « nos ouvriers font métier de serfs sous la féroce étrangère » (*la Chasse aux*
millions, p. 15) ; « en commerce et en industrie, nous sommes en tutelle » (*Marcel*
Faure, p. 10) ; « race de porteurs d'eau et de scieurs de bois » (« Sur la colline », *le*
Soleil, 8 février 1927, p. 14), et dans son éditorial non signé, « Porteurs d'eau et
scieurs de bois » (*le Soleil*, 5 février 1931, p. 18).

11. Harvey a amorcé ce thème dès 1922, dans *Marcel Faure*, p. 11-12. Il ne
cessa par la suite de le développer surtout dans ses articles parus dans *le Cri de*
Québec.

– Je n'ai que cinq minutes, dit Dorothée. Parlez vite !
 Que me voulez-vous ?
 – Rien que vous voir et vous entendre.
 – J'avais peur que vous me demandiez une explication.
 Merci ! Vous êtes aussi judicieux que je le croyais. Vous savez 5
 qu'il est des choses qui ne s'expliquent jamais.

Elle avait toujours sa voix musicale d'autrefois, mais avec
 une altération sensible. Sa froideur affectée ne parvenait pas à
 voiler son émotion.
 – J'ai raison de croire que vous vous seriez expliquée depuis 10
 longtemps, si c'était possible. Je ne vous dirai rien, sinon que je
 n'ai pu vous oublier. J'ai essayé...
 – Oui, j'ai su. Vous avez essayé. Vous n'avez pas été non
 plus étranger à mes pensées. Aurais-je voulu vous chasser de
 mon souvenir que de bonnes âmes se seraient chargées de me 15
 rappeler vos succès, dans certain monde.
 – Que dois-je comprendre ?
 – Vous le savez aussi bien que moi. On vous peint comme
 un homme léger, inconstant, mondain. Je souhaite que ce soit
 faux. Ce ne l'est peut-être pas, et cela m'inquiète. 20
 – En quoi puis-je vous inquiéter, puisque je vous suis indif-
 férent ?
 – Vous ne l'avez pas toujours été. Je vous avais mis sur un
 piédestal, et vous n'en étiez jamais descendu. Le cœur se serre
 quand on voit crouler quelqu'un pour lequel on eut un culte. 25
 – Que ne me donnez-vous des précisions ?

– Je suis certaine que vous comprenez. Depuis que nous nous sommes quittés, dix femmes ont passé dans votre vie. Quelques-unes vous aiment, c'est certain, et celles-là étaient peut-être dignes d'être aimées. Vous avez eu, avec elles, des moments de sincérité. Aussitôt que vous sentiez que l'amour les tenait bien, vous les abandonniez à elles-[113]mêmes, parce que vous les possédiez, que vous n'aviez plus rien à désirer d'elles.

Pas vrai ?

– C'est vous, rien que vous, que je cherchais à travers elles, lui dis-je, ému et piqué.

– Même si c'était moi que vous cherchiez, votre seul instinct vous guidait. Me chercher ainsi, moi ? Pensiez-vous sincèrement que c'était la façon de me trouver ?

Comme se parlant à elle-même, elle ajouta, sans ironie, cette fois :

– Vous arrêterez-vous jamais, vagabond de l'amour ? Qu'est-ce que ça vous donne de changer sans cesse ? Qu'est-ce que ça vous donne ? Oui, qu'est-ce que ça vous donne ? Tant d'esprit, tant d'énergie, tant d'heures précieuses, perdus en marivaudages !

Elle releva la tête et me regarda dans les yeux :

– Est-ce que je n'ai pas raison, dites ? Moi, une petite fille, je vous dis toutes ces choses parce que je les sais vraies et que je veux votre bien. Je suis beaucoup plus raisonnable que vous.

– Dorothée, c'est vous-même qui avez détraqué ma vie. Vous le savez. Ce n'est pas ma justification, c'est mon excuse, et vous aurez la loyauté de l'admettre.

Elle ne répondit pas. Mon cœur hondissait de colère, d'amour et de haine :

– C'est bien à vous de me condamner, quand vous avez la responsabilité de mes défaillances. Rappelez-vous les circonstances de notre rupture...

– De notre séparation.

– C'est la même chose. Souvenez-vous ! La veille même du jour où vous m'annonciez que vous n'aviez plus rien de commun avec moi, vous aviez prononcé ces paroles : « Si jamais tu

me manques, la vie n'aura plus d'intérêt pour moi ! » Des années durant, vous m'aviez comblé de votre amour, de vos aveux, de vos serments. Vous m'aviez lié à vous par une multitude de faveurs, d'assiduités, de souvenirs. Nous ne faisons plus qu'un. Notre vie était si intimement mêlée qu'on n'en distinguait plus la trame. D'un coup de couteau, vous tranchez tout ça, et vous voudriez [114] que je continue, avec chaque femme mise en travers de mon chemin, à jouer mon rôle de dupe. 65 70

– Max ! Max, ne parlez pas ainsi ! Je n'en puis plus.

– Dites donc que je ne fus pas dupe, dites-le !

– Non, vous ne l'avez pas été, cela, je vous le jure !

– Alors ? 75

– Je vous en prie, n'en parlons plus ! Finissons-en. On va me chercher dans la salle de danse...

Sa voix était si troublée que j'en frémissais d'aise.

– Non, vous ne partirez pas avant d'avoir tout entendu, lui dis-je, en la prenant par le bras. 80

– Laissez-moi !

– Non, pas encore. Il faut que je vous dise que vous avez pris toute ma jeunesse et l'avez tuée, que vous avez même aboli ma puissance d'illusion. Que reste-t-il à l'homme, quand la foi en l'amour disparaît ? Cette foi qui fait vivre, vous l'avez éteinte. 85

– Laissez-moi, Max, je vous en supplie !

Je libérai son bras. Elle fit un pas vers moi, en chancelant, et, se cachant la face contre ma poitrine, éclata en sanglots. Je fermai mes bras sur elle et cherchai sa bouche.

Pour la première fois depuis le grand drame, je goûtais un vrai baiser d'amour. 90

– Dorothee, tu m'aimes encore !

– Il ne faut pas ! Il ne faut pas ! Entends-tu ? Nous ne nous reverrons peut-être plus. 95

– Pourquoi ?

– Dans quelque temps, je ne serai plus de ce monde.

– Tu veux mourir ?

– Je serai dans un couvent.

65 m'aviez [R *affolé* A *comblé*] de 84 d'illusion. [R *Il ne reste plus rien en l'âme d'un homme*, A *Que reste-t-il à l'homme*] quand la foi en l'amour [R *est partie*. A *disparaît*.] Cette 85 l'avez [R *étouffée* A *éteinte*]. // – Laissez

Elle avait à peine prononcé ces mots qu'elle fuyait.

100 Dans le port morne, la sirène d'un navire déchira la nuit.

100 navire [R déchirait A déchira] la nuit. [R Une longue coque noire glissait sur l'eau piquée de clartés vertes et rouges, couleurs qui traduisaient l'espoir et la frayeur de mon âme]. // – Lucien

– **L**ucien, j'ai vu Dorothée, hier.

[115] – Lui as-tu parlé ?

– Oui. Et elle m'a dit qu'elle entrait au couvent.

– Le crois-tu ?

– Je n'ose pas le croire. Ses idées ne l'y portent sûrement pas, à moins qu'elle ait beaucoup changé. Meunier lui-même ne lâchera pas sa fille unique pour le plaisir de laisser à la communauté son immense fortune. 5

– Meunier ? Ignorez-tu qu'il a passé les vingt dernières années à convoiter les honneurs de marguillier et les décorations du Saint-Siège ? N'a-t-il pas acheté de Rome, plus que leur pesant d'or, deux ou trois titres ronflants qui lui ont valu le nom d'Excellence ? Tous les ans, il a porté le dais à la Fête-Dieu. Il y paraissait dans un attirail de mélodrame. Il aurait voulu, dit-on, éclipser la cappa rouge du cardinal. Pendant que nos écoles, nos universités, nos malades et nos nécessiteux manquaient de tout, il couvrait certaines œuvres secondaires de billets de banque, pour faire épingle sur sa veste les mille et un colifichets avec lesquels les puissances amusent des vanités généreuses. 10 15

– Il est pourtant le fondateur d'une revue libre et indépendante comme la nôtre. 20

– J'en conviens, reprit Lucien, mais ce n'est pas pour toi qu'il a fait cela, c'est pour sa fille. Il l'aime, sa Dorothée. C'est même son mérite unique. Sans elle, il ne serait qu'un influent crétin, comme le sont les trois quarts des possesseurs de grandes fortunes, en ce jeune pays. Culture, pensée, largeur de vues, on ne trouve pas ça autant chez les mercantis enrichis par leur 25

veine ou même leur étroitesse d'esprit, que chez les quelques gueux qui sont dépayés dans leur propre pays en devenant humains et qui, se déclassant littéralement par leur supériorité même, ont préféré la pauvreté à l'abdication.

– Mais elle, Dorothée, tu sais bien qu'elle n'a rien d'une Marguerite Alacoque¹.

– C'est une autre histoire. Il s'agirait de déchiffrer l'énigme. À une femme comme Mademoiselle Meunier, je te l'ai déjà dit, il faut des raisons plus que graves pour motiver une décision de ce genre. On ne s'arrache pas aux [116] sources de la vie sans avoir au cœur un espoir infini ou une désespérance totale. L'espoir infini, Dorothée ne l'a pas. Si elle sacrifie sa vie, c'est que la vie n'a plus de sens pour elle.

– Tu crois ? murmurai-je. Et je me rappelai une fois encore les paroles de Dorothée : « Si jamais tu me manques, la vie n'aura plus d'intérêt pour moi. »

– Dans un pays comme le nôtre, continuait Lucien, il est des détresses qui n'ont guère d'autre refuge que le couvent. Pour sortir d'un monde où elle ne respire plus, ton amie choisit la voie la plus digne. J'admire son courage. Il lui faudra extirper de sa poitrine son cœur de femme et le jeter dans les ornières du chemin ; si, dans cette misérable boue, elle le voit battre encore, elle marchera dessus à deux pieds. La chasteté desséchera son corps ; l'obéissance lui prendra son âme et sa personnalité. Tu sais le mot jésuitique : obéir comme un cadavre, comme un bâton dans la main d'un vieillard²...

– Je t'en prie, épargne ma sensibilité !

– J'ajoute qu'il existe, dans le cloître, beaucoup de grandeur morale. Toutes ces petites créatures qui travaillent, peinent et aiment en dehors d'un monde qu'elles méprisent et qui n'ont de sentiment que pour des objets hors de la portée des sens, sont capables d'héroïsmes dont la constance et la répéti-

29 dans leur [A *propre*] pays 30 leur [R *propre*] supériorité [R *intellectuelle* A *même*,] ont 47 faudra [R *déraciner* A *extirper*] de sa 52 mot [R *d'ordre* A *jésuitique* :] obéir 58 de [R *sensibilité* A *sentiment*] que

1. Sainte Marguerite-Marie Alacoque (1647-1690), religieuse visitandine de Paray-le-Monial, qui a propagé la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

2. Expression tirée d'un passage de saint Ignace de Loyola sur l'obéissance : « Je dois me comporter comme un corps mort [...] je dois me faire semblable à un bâton dans la main d'un vieillard » (*Lettres*, traduites et commentées par Gervais Dumeige, Paris, Desclée de Brouwer, 1959, p. 443).

tion sont à peu près inconnues ou impossibles hors des cou- 60
vents. Dans la garde des orphelins, le soin des malades, le soula-
gement des pauvres, l'hospitalité aux infirmes et aux déments,
leur patience et leur dévouement tiennent du prodige. Elles se
penchent sur une misère, non pas avec une sollicitude mater- 65
nelle et chaude, mais avec cette bonté commandée, où l'on sent
une volonté d'agir par devoir sans céder aux mouvements de
l'instinct. Elles abhorrent la nature, qu'elles pensent viciée, et
elles la contredisent en tout ce qu'elle inspire. Elles commen-
cent par réprimer en elles-mêmes toutes les impulsions qui ne 70
tendraient pas vers l'au-delà. Elles vont jusqu'à comprimer leur
corps pour en amoindrir la beauté. Elles cherchent même à sur-
naturaliser, si on peut dire, le senti^[117]ment le plus tendre, le
plus doux, le plus terrestre que l'être puisse nourrir en ce
monde, l'amour de l'enfant pour ses parents. J'ai été témoin 75
d'une scène où une jeune cloîtrée, recevant sans préparation la
nouvelle de la mort de sa mère, resta complètement impassible :
regard froid et calme, silence et sérénité. On ne saurait pousser
plus loin la maîtrise de soi. Je ne puis m'empêcher d'y voir une
certaine beauté. J'oubliais de dire que ces femmes ne sont pas 80
fermées à toute émotion. Il n'y a pas de doute que certaines
mystiques éprouvent dans la contemplation d'un crucifix, des
élans aussi violents que ceux des grandes amoureuses.

– Peu importe ! je suis trop humain pour me résigner à
l'idée que Dorothee meure ainsi au monde et détruise en elle- 85
même la merveille que je connais. Je veux garder intact ce petit
être si vivant, si sensible, si vibrant, cette beauté que rien
n'égale.

Comme s'il avait voulu tourner le fer dans la blessure, Lu-
cien continuait :

– On a connu de ces mystiques qui poussaient le désintéres- 90
sement au point de demander au Créateur d'être privées éter-
nellement de la vue de Dieu, si elles pouvaient ainsi le glorifier
davantage.

63 leur [R *énergie* A *dévouement*] tiennent 81 éprouvent, dans des [R
sentiments A *élans*] aussi 84 elle-même [R *l'image que je me fais d'elle* A *la merveille*
que je connais]. Je 86 beauté [R *qui suit les lois les plus difficiles de l'esthétique* rien
qu'à se profiler dans un rayon de lumière A *que rien n'égale*]. // Comme

95 Tu connais ces conseils que donne aux prédestinés un Jean de la Croix :

Recherchez de préférence, non le plus facile, mais le plus difficile ;

Non le plus savoureux, mais le plus insipide ;

Non le plaisant, mais le répugnant ;

100 Non la consolation, mais l'affliction ;

Non le repos, mais la fatigue ;

Non le plus, mais le moins ;

Non le plus précieux et le plus élevé, mais le plus vil et le plus bas ;

105 Non le désir d'une chose, mais l'indifférence ;

Non l'estime, mais le mépris³.

Écoutant cette citation, je sentais mon cœur se serrer. J'imaginai la frêle Dorothée se livrant volontairement au supplice de la chair, elle que je croyais faite pour toutes [118] les joies. Le bon vivant que j'étais ne pouvait se résigner à ces images inhumaines, et, du fond de moi-même montait une protestation violente :

– Non ! Non ! cela n'est pas possible ! Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

115 Lucien me regardait en souriant. Il avait l'air de si bien comprendre ce qui se passait en moi que je lui en voulais d'être si intelligent, si équilibré, si raisonnable. Le cher grand ami, je lui dois pourtant d'avoir vu clair en moi-même aux heures les plus noires.

120 – Max, dit-il, je sais que Dorothée est en toi pour n'en plus sortir. Plusieurs femmes sont entrées dans ta vie, ces temps derniers. Si tu n'en as rien gardé, c'est que l'absente te tient toujours. Même quand elle sera au couvent, tu ne cesseras pas de l'aimer, et c'est ce qui m'alarme le plus dans ton avenir. Mais
125 veux-tu savoir tout le fond de ma pensée ?

– N'en dis pas plus long. C'est à croire que tu as pris la résolution de me mettre à la torture.

94 aux [R âmes prédestinées] un 118 clair en [R mon âme A moi-même] aux

3. Ces conseils sont tirés de la *Montée du Carmel* de saint Jean de la Croix (1^{re} et œuvres spirituelles, 8^e éd., Tours, Mame, t. II : la *Montée du Carmel*, 1936, p. 96).

– Non, Max, ce n'est pas mon désir. Je t'ai fait un tableau assez vif du cloître, parce que je voulais en venir à cette question : Penses-tu que Dorothée soit faite pour cette vie-là ?

130

– Non. Et toi ?

– Je le crois aussi. Elle ne vivra pas longtemps dans le cloître, mais à cause de sa forte volonté, elle pourrait bien en sortir morte.

Un messenger m'apporta un exemplaire fraîchement imprimé du *Vingtième Siècle*.

Un article de Lillois attira mon regard. C'était intitulé : « Pas une pierre où reposer sa tête¹ ». Cette prose avait échappé à ma censure, et je la voyais irréparablement lancée aux quatre coins du pays.

[119] Hermann parlait d'abord, avec amour et vénération, du Christ, pauvre parmi les pauvres, couchant à la belle étoile sur le sable de la Judée, vêtu d'une robe grossière, mangeant des miettes de la table des riches, marchant, maigre, pâle et blond, dans un remous de misérables, de puants, de contagieux, d'esclaves, de lépreux, de quémandeurs et de grognards, enseignant le royaume de Dieu par l'humilité, la résignation et l'espérance, fuyant les opulents, les pharisiens, la cour d'Hérode, bénissant la femme adultère et le publicain, maudissant les hypocrites interprètes de la loi et de la lettre qui tue, les formalistes, les conventionnels, les exploiters de préjugés et de superstitions. Ce Christ apparaissait sensible et doux comme une

17 les {R *profiteurs* A *exploiteurs*} de

1. Adaptation des paroles du Christ : « Les renards ont des terriers et les oiseaux du ciel des nids ; le Fils de l'homme lui, n'a pas où poser la tête (Mathieu, VIII, 20). Harvey reprend mot à mot un passage de son éditorial paru sous le titre « Qu'autour de toi cette nuit soit plus pure ! » : le Christ « qui n'a parfois *pas* une pierre où reposer sa tête... » (le *Soleil*, 17 décembre 1932, p. 22). Le journaliste y rappelle ses souvenirs de la messe de minuit où il allait avec ses parents, et développe longuement le thème du Christ « pauvre parmi les pauvres », qui est précisément le sujet de l'article d'Hermann Lillois.

femme, fort et terrible comme un lion, divin plus que tous les saints, humain de tout ce qui fait l'homme, avec son composé de faiblesse, de crainte, d'héroïsme et de terreur devant la mort, humain depuis les pleurs sur la tombe de l'ami Lazare jusqu'au cri suprême : « Pourquoi m'avez-vous abandonné ? » 20

Franchissant d'un bond les époques historiques, Hermann se demandait quel serait le Christ du vingtième siècle avec des temples magnifiques bâtis par l'argent des gueux sous la peur de l'enfer ; avec des biens immenses cotés par la haute finance et ne rendant pas tribut à César², le César honni, à qui le pauvre Jésus rendait son effigie et son denier ; avec un monopole sur les connaissances, les écoles, les institutions ; avec le confort, le luxe et l'opulence édifiés avec la dîme du paysan ou du pêcheur ; avec la triple alliance du capital, du pouvoir civil et des choses saintes ; avec l'autocratie du dogme étouffant toute pensée libre et ne reculant pas devant la ruine voulue de pauvres diables coupables seulement d'avoir osé crier des vérités qui bouillonnaient en eux ; avec la considération, la puissance, les cadeaux, les héritages, les recettes de la naissance, du mariage et de la mort ; avec le silence servile d'un peuple habitué à plier l'échine... Que serait-il, le bon Jésus des publicains et des mendiants, avec tant de biens³ ? 25 30 35 40

Mais, en terminant, Lillois s'inclinait devant les apôtres des humbles et des misérables, devant les quelques « sou[120]tanes vertes⁴ », vivant dans des huttes, au fond des forêts ou dans les glaces de l'Arctique, pour tenir la lampe des espérances surhumaines sous les yeux résignés des défricheurs, des colons et des sauvages. Car il admirait la sincérité de ceux qui souffrent avec les souffrants, restent pauvres avec les pauvres, modestes avec 45

24 Franchissant [A d'un bond] les époques historiques [R d'un bond], Hermann 43 forêts [A ou dans les glaces de l'Arctique,] pour tenir la [R couleur A lampe] des 45 et des [R paysans A sauvages]. Car

2. Dès 1922, Harvey s'élève contre ceux qui échappent au fisc (voir « Rendez à César... », *le Soleil*, 22 mai 1922, p. 6).

3. Voir J.-C. Harvey, « Mensonges de pharisiens », *le Soleil*, 30 décembre 1932, p. 4 [non signé].

4. L'expression rappellerait la pauvreté et l'abnégation du prêtre missionnaire ou colonisateur, dont la soutane de drap noir, vieillie et usée, devenait verdâtre.

les parias, et s'ensanglantent les pieds, eux aussi, aux épines du chemin qui mène à l'Infini.

50 Hermann écrivait ces pages avec une telle véhémence que
je me mis à trembler pour l'existence même d'une œuvre que
nous cherchions à solidifier. C'est avec prudence que nous
avons marché vers l'indépendance. Nous avons démontré que
l'histoire du monde ne se résume pas nécessairement à la lutte
55 entre Lucifer et Michel ; que l'art est un fait humain avant d'être
un fait doctrinal ; que la critique et la biographie littéraires ne
doivent pas être dominées par le seul souci de l'apologétique ;
que le privilège de l'enseignement ne peut, sans danger pour
l'esprit, le cœur, le jugement et la science, appartenir exclusive-
60 ment à une caste qui se veut hors du siècle ; que la philosophie
n'est pas nécessairement confinée à certains manuels écrits en
mauvais latin et que la floraison des opinions est aussi indispen-
sable à la civilisation que l'air aux voies respiratoires. Nous
avons fait entendre ces vérités et bien d'autres, mais nous les
65 avons enveloppées dans un manteau de douceur, de modéra-
tion, de demi-teintes. Nous n'avons pas porté d'attaques di-
rectes, pas de ces coups de fouet qui blessent jusqu'au sang.

Je fis venir Hermann et lui dis :

– Votre article nous attirera des ennuis. Attendez-vous à
70 une levée de boucliers. Votre signature vous vaudra non seule-
ment les injures de toute la presse, mais la fermeture de plu-
sieurs salons de chez nous. Les mères de famille, vous voyant, se
signeront en disant à leurs enfants : « Voici le diable en per-
sonne ! »

75 – Pensez-vous vraiment que ce soit aussi grave ? Si j'exalte
le Christ de l'Évangile, que j'aime, pour l'opposer à l'amollis-
sante prospérité de ses représentants, qu'a-t-on [121] à me repro-
cher ? Nous avons déjà fait plus, et nous nous portons assez
bien. Regardez-moi, est-ce que je ne suis pas l'image de la
80 santé ?

Il était en effet magnifique, ce gaillard, avec sa haute taille,
ses traits aristocratiques et son expression de libre vivant.

49 qui [R va vers A mène à] l'Infini 50 telle [R abondance d'images et de préci-
sions A véhémence] que 52 solidifier [R depuis des années]. C'est 67 coups [R
droits qui font bondir comme sous le fouet A qui blessent jusqu'au sang]. // Je
68 dis : // – [R Vous avez écrit un A Votre] article [R qui] nous 71 mais aussi la
77 prospérité [R moderne A de ses représentants,] qu'a-t-on

– Mon vieux, lui dis-je, je sais par expérience que certaines gens ont plus peur du mot que de la chose. Attaquez une force sans la nommer, on vous tolérera en faisant semblant de ne pas comprendre ; ayez le malheur de la nommer, et on vous foudroiera. 85

– Dans ce cas, je ne reconnais plus la race qui a produit Rabelais, Montaigne, Pascal et Molière.

– Molière ? Vous avez là un exemple. Défense, ici, de jouer *Tartuffe*⁵. Pourquoi ? Parce que les Tartuffes s'y reconnaîtraient. Dans les pays britanniques, le citoyen le plus estimé, c'est encore Tartuffe. Nous avons des affinités avec les puritains de Toronto, qui pèchent en jouant au bridge le dimanche, mais qui ne se feront pas scrupule de passer cette journée ivres au fond d'une chambre, volets clos. 90 95

– Que voulez-vous, Max ? J'ai passé ma jeunesse à Paris, rendez-vous de toutes les idées, de toutes les mœurs, de toutes les philosophies, de toutes les utopies, de toutes les théories. J'ai fréquenté des journalistes, des professeurs, des hommes de diverses carrières, des écrivains, des penseurs, des peintres, des musiciens, des poètes, des conservateurs, des modérés, des révolutionnaires. Tous exprimaient librement leurs convictions et leurs rêves, tous se contredisant les uns les autres, verbe haut et mot franc, mais ne niant jamais le droit de chacun à sa façon de penser, de sentir et de parler. J'ai toujours eu la nostalgie de cette humanité parisienne, humanité plus vivante, plus saine, plus reposante, disons le mot, plus humaine... Quel merveilleux creuset ! 100 105

– Allez en paix, mon Hermann. Je ne vous en veux pas. Il se peut qu'il y ait de la casse, ces jours-ci. Dans quelques semaines, si nous n'en mourons pas, il n'y paraîtra rien. 110

96 chambre, [R aux] volets 103 Tous [R parlaient A exprimaient] librement [R de] leurs rêves 108 Quel [R creuset de l'intelligence A merveilleux creuset] ! // – Allez

5. Allusion à l'affaire du *Tartuffe* qui, en janvier 1694, mit aux prises M^{gr} de Saint-Vallier, le gouverneur Frontenac et le lieutenant de marine Jacques de Mareuil. Sur ce sujet, voir J. Laflamme et R. Tourangeau, *l'Église et le théâtre au Québec*, p. 58-67.

[122] **B**ien entendu, la bombe éclata. Deux jours plus tard, un journaliste outragea Lillois. Après avoir emprunté quelques expressions typiques de Louis Veuillot, le plus vigoureux, le plus habile, le plus fanatique et le plus sectaire des polémistes du dix-neuvième siècle, il répétait le mot fameux de Montalembert : « Nous sommes les fils des croisés, nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire¹ ! » Mot que Lucien accueillit par cette remarque : « Ce fils de croisé, auteur de la citation, se cachait dans les bois, en 1917, pour échapper au service militaire. » L'article continuait sur ce ton. On y disait, entre autres nouveautés, que Lillois représentait, non pas la France admirable de saint Louis et de Louis XIV, mais la France de la pourriture, des encyclopédistes, des Diderot, des d'Alembert, des Arouet, des terroristes, des Renan, des Anatole France, des Gide, du stercoraire Zola, des cafés-concerts, des débauchés de la Butte, bref, de tous les vices qui feraient pâlir Sodome et Gomorrhe.

Le dimanche suivant, dénonciations du haut des chaires. Cinq cents villages entendirent le même anathème contre l'étranger infâme qui osait juger des Canadiens.

8 de *Croisé*, auteur
 Louys] des cafés-concerts

15 Gide, [R *des A du*] [R stercoraires] Zola [R et *Pierre*

1. Paroles tirées du discours que Montalembert prononça à la Chambre des pairs, le 16 avril 1844 : « [...] nous sommes les successeurs des martyrs, et nous ne tremblons pas devant les successeurs de Julien l'Apostat ; nous sommes les fils des croisés, et nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire » (V. Bucaille, *Pages choisies de Montalembert, avec lettres inédites*, 3^e éd., Paris, Lecoffre, 1920, p. 61).

Un peu partout, dans les rues des villes et sur les chemins poudreux des campagnes, on chanta le refrain : « Le maudit *Franças* ! Le maudit *Franças* ! » Tous les échos répétaient : « Le maudit *Franças* ! » Les oiseaux se cachaient derrière les branches pour pépier : « Maudit... dit, dit, dit *Franças* ! » Les chiens eux-mêmes avaient l'air de comprendre qu'on avait fait injure à leurs maîtres et jappaient leur colère en *franças*, à côté des poteaux de téléphone, dont les fils tendus comme des cordes de piano modulaient des insultes. 25

Chez les êtres qui, au lieu de leur chapeau, ont accroché leur cerveau à une patère, et qui croient que la tête est un appendice non seulement inutile, mais nuisible, les attitudes ridicules ont le champ libre. 30

Deux à trois cents membres de la Ligue de Moralité², armés de cannes et hurlant : « Ils moissonnent dans l'allégresse³ », leur chant le plus original, se réunirent devant [123] notre immeuble. J'ouvris ma fenêtre et entendis : « Chou, Lillois ! Montre-toi, fumier, qu'on te casse la gueule ! » Sur une large pancarte, portée au haut d'un bâton, on lisait la devise de la Ligue : « Aimez-vous les uns les autres. » 35 40

J'appelai Hermann et lui dis :

– Écoute ! Cette foule veut te faire un mauvais parti. Je te prie de ne pas bouger d'ici avant que j'aie appelé la police.
– Moi ? Pas du tout ! Je sors, et tout de suite.
– Tu ne vas pas te risquer. Reste tranquille !
– J'y vais. Le maudit *Franças* va affronter les fils des croisés ! 45

Il prit son chapeau, sa canne et descendit l'escalier, nos bureaux étant au deuxième.

28 téléphone. [R en qui le vent A dont les fils tendus comme des cordes de piano modulaient] des 30 qui, [A au lieu de leur chapeau] ont accroché leur cerveau à une patère, [R au lieu de leur chapeau,] et qui 32 les [R toquades A attitudes] ridicules 34 de [R de Charité du Sacré Cœur A de Moralité,] armés 38 portée au bout d'un 46 fils des Croisés ! // II

2. Allusion possible à la Ligue du cinéma et des bonnes mœurs, fondée à Québec en 1925 (voir « La ligue du cinéma », *le Soleil*, 13 mars 1925, p. 3).

3. Premiers mots d'un cantique répandu à cette époque : « Ils moissonnent dans l'allégresse / Ce qu'ils ont semé dans les pleurs. » Adaptation du dernier verset du psaume 125.

Ce que voyant, Lucien le suivit.

50 – Je ne laisserai pas, dit-il, un camarade seul devant ces jeunes crétins.

Pendant que je téléphonais au chef de police, j'entendis des cris sauvages, des bruits de vitres cassées, des piétinements. Le message terminé, je courus à la fenêtre. Hermann venait de franchir le seuil. Un grand garçon, portant béret, face congestionnée, l'apostropha avec je ne sais quelle insanité. Lillois, qui connaissait un peu de boxe, l'envoya promener d'un coup de poing. Une grêle de cailloux s'abattit sur notre porte. Lillois, qui luttait, des pieds, des mains, pour se frayer un passage à travers la meute, reçut une pierre au front. Il chancela.

Lucien sortit à son tour. Il parut très grand et terrible. L'indignation décuplait ses forces. Il avait les épaules larges, le cou puissamment attaché au tronc, et, quand sa main énorme se leva vers les forcenés, il y eut un moment de silence et de stupeur. Les jeunes connaissaient Lucien non seulement pour le plus sympathique des hommes, mais pour un athlète.

– Vous ne toucherez pas à celui-ci ! cria-t-il en montrant Hermann, que le sang aveuglait. Sinon, gare à vous ! Si [124] c'est aux poings que vous voulez régler le problème, j'invite chacun de vous à venir ici. Vos pères ont autrefois salué le génie de Sarah Bernhardt par une grêle d'œufs pourris⁴. Aujourd'hui, vous défendez vos vérités avec des pierres. Je vous en félicite !

Ce disant, il prit Hermann par le bras et s'enfonça dans la foule hésitante, qui s'ouvrit d'elle-même. Un jeune colosse voulut leur barrer le passage ; Lucien l'envoya rouler par terre, et on entendit le son de vide que donnent certains crânes en bondissant sur l'asphalte.

64 stupeur. [R Tous cris A Les] jeunes 76 le [R bruit A son] de que [R font A donnent] certains

4. L'actrice française Sarah Bernhardt vint cinq fois au Québec : en décembre 1890, en avril et en décembre 1891, en février 1896 et en novembre 1905. Au cours de sa dernière tournée dans la ville de Québec, au moment où elle se dirige vers la gare, un groupe d'étudiants de l'Université Laval lui lancent, sans l'atteindre cependant, des boules de neige, et non des « œufs pourris » comme le voudrait la légende à laquelle Harvey fait allusion. Sur cet incident, voir J. Laflamme et R. Tourangeau, *L'Église et le théâtre au Québec*, p. 236-243.

Tous deux passèrent ainsi. La stature et le magnétisme de Lucien avaient conjuré l'orage. Les gendarmes, qui arrivaient à grand bruit de klaxons, nettochèrent la place. On trouva sans connaissance sur la chaussée le jeune homme assommé par mon brave ami. On reconnut celui-là même qu'un ligueur avait envoyé, un jour, à la devanture d'un théâtre, pour y lacérer à coups de couteau des affiches sur lesquelles une femme décolletée se permettait d'embrasser un cheval⁵. 80 85

L'épreuve n'était pas terminée. De tous les coins de la ville et de la province, on nous renvoyait le *l'ingtième Siècle* avec ce mot sec : « Refusé ». Des universitaires, des médecins, des avocats, des ingénieurs, dont nous connaissions les idées identiques aux nôtres, se délivraient du papier compromettant. Ils craignaient pour leur chaire ou leur clientèle. À la campagne, c'était pis. Pas un villageois ne voulut se risquer, à cause des indiscretions des voisins, à héberger la revue diabolique. Tous les députés nous la retournaient en s'excusant de ne pouvoir la garder, vu les élections prochaines. 90 95

Quand parut le numéro suivant, les maîtres de postes de diverses municipalités, sur l'ordre de certains chefs, refusèrent de livrer notre périodique. On nous le retourna par ballots non défilés.

Nous gardâmes à peine cinq mille fidèles, les plus cultivés et les plus pauvres. Les plus influents et les plus riches nous avaient lâchés. 100

La lutte, la vraie lutte pour la vie, commençait pour moi. On s'était attaqué personnellement à Lillois, mais on savait qu'il travaillait sous ma direction. On me tenait responsable. Je portais sans la nier cette responsabilité, je la chérissais d'autant plus qu'elle me coûtait cher. Nos meilleurs annonceurs, vivant 105

82 qu'un [R illuminé A ligueur] avait 89 idées [R conformes A identiques] aux

5. En 1925, les « censeurs de la ville » de Québec refusèrent une affiche de cinéma qui « faisait voir une jeune fille décentement vêtue, enserrant la tête d'un cheval » (« On trouve la censure sévère », *le Soleil*, 20 novembre 1925, p. 3). Le débat autour des affiches illustrées se poursuivit pendant plusieurs années. Voir à ce sujet l'éditorial « La censure des affiches » (*le Soleil*, 23 décembre 1930) et l'article de Georges Léveillé, « La censure des annonces » (*le Soleil*, 2 février 1931, p. 1).

d'une clientèle chatouilleuse, nous retirèrent leurs annonces. D'où perte irréparable de revenus.

110 Quelques consolations restaient à l'exécrable que j'étais devenu. Trois mille lettres s'accumulèrent en quelques jours sur mon pupitre. Jeunes étudiants, jeunes filles, hommes et femmes de tout âge et de toute condition, m'adressaient l'expression de leurs regrets et me suppliaient de tenir bon.

115 Ces témoignages ne nous rendaient pas les biens perdus. Ils nous reconfortaient en nous révélant l'existence, dans le foyer de colonialisme intellectuel⁶ où nous vivions, de quelques milliers d'êtres plus forts, plus francs et plus courageux, à qui l'ambiance n'avait pas réussi à enlever les qualités qui font aimer l'humanité. Pouvions-nous demander plus ? On ne saurait
120 espérer qu'une société sur laquelle on a pratiqué une sorte de castration morale, abandonne du jour au lendemain ses préventions ou ses terreurs.

125 Lillois, qui voulait démissionner, à la suite de son article, et dont j'avais énergiquement empêché le départ, causait spirituellement de notre aventure :

– Nous avons, disait-il, servi l'art, les lettres, l'histoire, la science et la politique dans ce qu'ils ont de plus élevé et de plus attachant. Nous avons soulevé un coin du voile sur les génies
130 français, allemands, russes, italiens, anglais, scandinaves. Et après avoir porté devant les foules le rayonnement de l'esprit, nous voici sous le coup de l'ostracisme. Toutes les puissances sont contre nous. Nous sommes cinq mille contre un million.

135 Avons-nous affaire à de grands enfants ? Mettez devant un bambin de cinq ans une gerbe de ballons coloriés et le plus riche diamant de la couronne anglaise : le petit choisira les vessies.

110 restaient [R *au parias* A à l'exécrable] que 112 Jeunes [R *gens* A étudiants], jeunes 121 société [R à A sur] laquelle on a [R *imposé* A *pratiqué*] une 122 morale [R *et une vie enfantine*], abandonne

6. Sur cette question du « colonialisme intellectuel », voir : *Pages de critique*, p. 37-38 ; « Le colonialisme littéraire : à propos d'une déclaration du poète canadien Wilson MacDonald à Toronto, par Jean-Charles Harvey », *le Soleil*, 29 juin 1931, p. 4 ; la conférence de Harvey devant les membres du Club Kiwanis, le 9 juillet 1931, reproduite le lendemain dans *le Soleil* (10 juillet 1931, p. 3 et 8), sous le titre « Colonialisme et nationalisme littéraire ».

Hermann faisait ces réflexions face à la fenêtre. De [126] l'autre côté de la rue, il voyait l'enseigne d'une petite revue, vouée à l'organisation des pèlerinages et à la collecte des offrandes pour l'entretien d'une école de nègres au fond du Sahara.

140

– Les directeurs de cette revue sont bien heureux, disait Hermann. Ils ne risquent rien.

– Hermann, ça changera. Chez tous les êtres de la nature animée ou inanimée, l'action provoque la réaction.

– Vous n'avez pas les réflexes très vifs, vous autres. On dirait que vous avez du sang de phoque. Soyez plus gais, plus légers, plus nature. Buvez donc du vin, nom de Dieu !

145

À quelque temps de là, je fus invité, avec Lucien, chez son ancien professeur, Louis Latour. Maintenant juge de la Cour suprême, celui-ci avait assez d'indépendance pour fréquenter sans danger le *Vingtième Siècle*. Lui et sa femme nous reçurent à bras ouverts. Les autres invités nous accueillirent plus froidement. Ils furent à peine polis.

Sentant l'hostilité du milieu, je me jurai de me venger en froissant les convictions de quelques-uns.

Au milieu de la soirée, pendant la partie de bridge, un gros bourgeois me dit avec un certain air de condescendance :

– On dirait que vous n'aimez pas votre « race », vous autres. Vous critiquez tout ce qui se fait chez elle. Vous connaissez peut-être le proverbe anglais qui dit que l'oiseau qui salit son nid est un sale oiseau.

– Je vous félicite d'être si fort en proverbes. Il y en a de bien beaux. Mais un proverbe ne prouve jamais rien. N'avez-vous pas observé que ce sont, le plus souvent, les mécontents d'un peuple qui sont le plus attachés, le plus dévoués à ce peuple ?

– Vous avouerez que vous en abusez, du mécontentement.
[127] – Vous êtes content, vous ? Content de vous-même, content de tous et de tout ? Vous êtes fier de la génération que vous représentez ?

– Notre histoire devrait suffire.

2 professeur, [R Dufort A Louis Latour]. Maintenant 3 suprême, [R Dufort A celui-ci] avait

– Nous en parlons trop, de notre histoire. Nous imitons les
Hindous, qui, arriérés, crasseux, miteux et ignorants, s'effor- 25
cent, par la lecture de vieux textes, de se persuader qu'ils valent
les Européens qui les dominent et les bottent au derrière. De-
vant les Anglais et les Américains, qui nous dépassent par l'ac-
tion, la fortune, les arts et la science, sans compter le bien-être
et la force physique, nous allons nous cacher sous notre histoire 30
comme des marmots humiliés sous la jupe de leur mère.

Une petite femme brune, malingre et prétentieuse, glapis-
sait du fond du grand salon :

– Vous êtes pourtant un Canadien, vous ?

– Oui, je le suis, mais c'est toujours un signe de force spiri- 35
tuelle que de ne pas se laisser posséder par l'esprit de corps ou
le fanatisme de famille. Pour juger la valeur d'une nation, il faut
se placer solidement sur le plan humain. Autrement, on est le
hibou disant à l'aigle qu'on reconnaîtra ses petits à ce qu'ils sont
mignons. 40

La petite femme brune prit son air le plus important, et,
rouge d'indignation, dit solennellement :

– Nous sommes aussi fins que vous. Il en est qui jugent au-
trement que vous et qui vous valent bien.

Ce fut l'argument suprême de cette petite réunion, où les 45
demi-civilisés furent ravis de la puissance de raisonnement de la
vive brunette.

– La Chine aussi, continuai-je, a une belle histoire, de
même que l'Égypte, la Syrie, la Perse, pour ne nommer que ces
pays, et pendant que ceux-ci se couvrent la poitrine de leurs an- 50
nales glorieuses, les Japonais, les Anglais et autres puissances,
qui ne parlent jamais de leur passé au moment de l'action, leur
apprennent cruellement que la vigueur présente et la vie vécue,
sont de meilleurs moyens de défense que les gestes des morts.

[128] La petite brune ne désarmait pas : elle avait la convic- 55
tion de posséder un esprit supérieur :

27 les [R blancs A Européens] qui 29 arts et [R même A la science, sans comp-
ter le bien-être et] la force 36 par [A l'esprit de corps ou] le fanatisme 53 ap-
prennent [R à coups de pied A cruellement] que présente [A et] la vie

– À vous entendre, criait-elle, il faudrait cesser d'apprendre l'histoire.

[129] – Je dis qu'il ne faut pas y chercher son unique titre de gloire. Une histoire non soutenue par les vivants est un stigmate et non un honneur, parce qu'elle marque une déchéance. Cette réserve faite, j'admire autant, et plus que vous peut-être, les hommes qui ont fait ce pays. Je n'aime guère, il est vrai, les personnages de vitrail et de pèlerinage que nous créent nos manuels, mais j'ai un culte pour nos découvreurs et nos aventuriers, pour nos pionniers qui, le fusil à la main, frôlant toujours la mort, défrichaient les terres qui ont nourri nos pères ; pour les coureurs des bois, grands bohèmes de la nature, allant vers l'infini comme des poètes de génie ; pour ces imaginatifs puissants, que le rêve conduisait à la fondation d'un empire. Qu'avons-nous fait de cette richesse de l'atavisme ? Ne dirait-on pas des poussins couvés par des faucons ?

Le timbre téléphonique retentit dans la pièce voisine. Quelqu'un m'appelait. J'accourus à l'appareil :

– Ne me nommez pas devant les autres, dit une voix, c'est Dorothée qui vous parle. Il faut que je vous voie ce soir même, et que personne ne le sache. Il est onze heures. Où pouvez-vous me rencontrer, disons, dans vingt minutes ?

– Chez moi.

– Vous n'y pensez pas ?

– C'est le seul endroit où personne ne vous rencontrera, surtout à cette heure tardive.

– Fort bien ! J'y serai.

- **C**'est toujours beau chez toi, dit Dorothée en entrant. Comme c'est intime et chaud ! Chez nous, c'est vaste, c'est silencieux, froid.
- Il ne tiendrait qu'à toi de venir ici plus souvent.
- Il ne faut pas même y songer, mon grand Max. Ce soir même, je commets une imprudence. Si on me voyait... 5
- Ne crains rien. Je ferai sentinelle dans la rue pour que tu sortes en sécurité.
- Bien. Je te dis en deux mots ce qui m'amène. Tout à l'heure, un personnage a eu, avec mon père, une conversation où il a été fortement question de toi et de ta revue. Tous deux étaient assis dans le grand salon. Moi, dans le boudoir voisin, je faisais semblant de lire ; mais, ayant entendu ton nom, j'ai commis l'indiscrétion d'écouter. 10
- « J'ai su de bonne source, disait le personnage, que c'est avec des fonds à vous que cette publication dangereuse a été créée. 15
- « C'est faux ! On a voulu me calomnier.
- « Inutile de nier. Mes renseignements sont exacts. Au reste, je ne vous en tiens pas rigueur. Vous ne connaissiez rien des intentions de ces jeunes gens, entre autres, de votre protégé, Max, qui a toutes les apparences d'un honnête garçon et que vous avez ensuite – c'est une bonne note pour vous et votre fille – prudemment éloigné de chez vous. Ce n'est donc pas vous qui êtes fautif. 20 25

1 C'est [A toujours] beau 4 venir [A ici] plus 16 avec [R du capital A des fonds] à vous

– « Je comprends de moins en moins.

– « Voici : ayant involontairement collaboré à une œuvre dangereuse, vous pouvez volontairement y mettre fin.

– « Je ne vois vraiment pas...

30 – « Les jeunes gens qui ont entrepris de troubler les consciences par la diffusion d'idées subversives et d'une morale relâchée, ont eu double mobile : le désir de l'indépendance inhérent à leur âge et l'exploitation d'un filon dont ils pensaient tirer renommée et fortune.

35 – « C'est bien mon opinion.

– « N'est-ce pas ! Il me semble que si vous alliez les trouver pour leur rappeler les services que vous leur avez rendus, et leur demander, en grâce pour vous, de modifier leur ligne de conduite dans le sens de la tradition, ils vous écouteront.

40 [130] – « Je ne le crois pas. Ils ont l'avantage d'une instruction que je n'ai pas. Ils se donnent sur moi des airs de supériorité et de protection qui m'enlèvent toute mon autorité.

– « Ce n'est pas tout. Je représente un groupe qui leur garantira à chacun une compensation matérielle le jour où ils auront accepté une direction que nous leur indiquerons.

45 – « Ils diront qu'ils ne sont pas à vendre et me mettront à la porte.

– « Qui, « ils » ? Vous ne traiterez qu'avec un seul, le chef. Vous discuterez entre quatre murs. Ce n'est pas l'homme que vous achèterez, c'est la revue. Oui, ne vous étonnez pas : nous avons décidé d'en faire l'acquisition pour la bonne cause »...

55 Le dialogue se poursuivit quelque temps. Il y fut question de dollars – je n'ai pas saisi le chiffre –, de doctrines, de péril national, que sais-je encore. À la fin, j'ai compris que mon père céda et qu'il devait vous voir demain matin. Avant de consentir, il posa cette question au personnage :

– « Je doute fort que ces jeunes acceptent une somme d'argent en échange de l'abandon d'un travail quotidien.

60 – « J'y ai pensé. Tous les rédacteurs du *Vingtième Siècle* resteront à leur poste.

– « Comment pourront-ils contredire demain, sous leur signature, ce qu'ils écrivent aujourd'hui ?

65 – « C'est un phénomène qui se voit souvent dans le journalisme. Il ne faut pas y attacher d'importance. Vous ne sauriez croire combien le grand public oublie vite. J'ai même pensé

qu'il nous serait facile de satisfaire leur esprit critique en leur offrant des sujets assez risqués, des sujets de la période transitoire. Je leur permettrai volontiers, par exemple, de s'attaquer, même violemment, à l'insuffisance de l'enseignement, du personnel enseignant et des programmes de nos institutions. 70
 Quelqu'un pourra même les devancer dans cette critique. Je me rends bien compte moi-même que nos gens n'ont pas été à la hauteur de leur tâche et que nous ne formons pas beaucoup de grands [131] hommes. Vous comprenez ? Ce sera un excellent moyen de ménager l'honneur de ces jeunes gens de talent et de 75
 sauvegarder habilement les principes essentiels. »

– Voilà ce que j'ai compris, ajouta Dorothée. Je n'en sais pas plus long.

Elle s'arrêta. Elle avait raconté l'entretien avec une grande fidélité, bien que des détails lui eussent échappé. Je la regardais 80
 avec intensité, de toute mon âme. Elle avait toujours son petit visage ferme, si expressif et original.

Et quelle élégance dans sa mise, cette élégance que j'avais tant aimée chez elle, dès les premiers temps de notre amour. Comme on était aux premiers jours d'octobre, et qu'il faisait 85
 froid, elle avait mis un manteau à col d'écureuil, et la fourrure douce, en forme de collerette, lui moulait les épaules et le dos jusqu'à la taille. Elle avait cette attitude droite, fine, élancée, légère, qui est, chez la femme, caractéristique de bonne et fière race. 90

J'étais si heureux de la regarder que j'avais peur de rompre le charme en parlant. Il me semblait que plus rien n'existait au monde que cette créature qui eût suffi à remplir dix vies comme la mienne. Les souvenirs de nos intimités anciennes m'assail- 95
 laient par masses. Tous ses jolis mots qu'elle savait si bien dire ou écrire, me revenaient ensemble. Un jour, dans un élan passionné, elle m'avait dit : « Je voudrais posséder les cœurs de toutes les femmes de l'univers pour t'aimer comme je le désire. » À ce moment-là, pensais-je, notre amour était si haut, si vaste, si brûlant et si véhément, qu'aucune expression humaine n'eût pu 100
 le décrire.

82 original [R, ses yeux légèrement bridés à la japonaise, son joli nez aux narines frémissantes, sa bouche sensuelle et dédaigneuse, ses cheveux noirs, dont les boucles courtes lui tombaient sur le cou, son inimitable sourire]. // Et

Après un long silence, elle me demanda :

– Que comptes-tu faire ?

– Que ferais-tu à ma place ?

105 – Moi, ô moi, tu sais bien que je ne céderais jamais, entends-tu, jamais !

– Crois-tu que je céderais davantage ?

– C'est justement pour m'en assurer que j'ai pris, ce soir, le risque de venir.

110 [132] – Le risque ?

– Je t'en supplie, Max, ne me pose pas de questions. Je te dirai seulement, avant de partir pour toujours, de garder ta pensée, ton œuvre. Si tout cela qui est toi et que j'ai aimé, qui est tout ce que j'aimai jamais, tout ce que j'aurai aimé avant de mourir, venait à périr, vois-tu, il se trouverait que je n'aurais rien chéri de vrai en ce monde, que je me serais trompée dans ce qu'il y a de plus tendre et de plus fort dans mon être. Je ne puis me faire à cette pensée.

120 – Petite Dorothée ardente, mystique et compliquée, ne joue plus la tragédie avec moi, qui suis Max et qui sais que notre amour à nous deux n'est pas mort. Reviens, comme autrefois, confiante, gaie, exubérante. Tu étais la joie de vivre. Partout où tu passais, tu versais dans les cœurs un sourire. Ton regard aussi tendre que le rayonnement des roses mettait du parfum partout où il se posait. Redeviens toi-même, Dorothée !

125 – Je ne serai jamais plus moi-même.

– Ce soir, c'est notre premier rendez-vous nocturne depuis notre séparation. Oublions que tu as un secret et que je fus infidèle. La nuit est avec nous, complaisante, sereine, amicale, la nuit, qui, du fond de sa discrète éternité, prête son manteau de tendresse à ceux qui s'aiment.

130 – Comme tu dis ces choses, Max ! J'aime t'entendre. Tu as une voix faite pour l'amour, on dirait. Je comprends que tant de femmes aient voulu passer dans ta vie. On sent ton âme, ta passion, à travers tes yeux, ta voix, ton sourire, ta tristesse, tout. Il se dégage de toi un magnétisme auquel personne ne résiste, auquel personne, je crois, n'a jamais résisté. Je ne voulais pas te le dire, autrefois, de peur de te rendre trop conscient de ta force.

112 ta [R *personnalité* A *pensée*], ton 123 les [R *âmes* A *cœurs*] un
 127 nocturne [A *depuis notre séparation*]. Oublions 128 infidèle. < Dans le
 texte de base : *fidèle* ; la leçon de l'édition de 1934 nous semble préférable. >
 130 de [R *velours* A *tendresse*] à 134 âme, [R *ton cœur*,] ta

Je te le dis maintenant, parce que tu es plus sage, du moins je le crois, et que c'est la dernière fois que nous nous voyons. 140

– Encore tes idées de couvent, je suppose ?

– Oui, Max. Dans deux jours, je serai au couvent.

– Tu ne partiras pas ! Je ne veux pas, je ne veux pas ! Tu sais bien que tu n'es pas faite pour cette vie-là. Dans [133] quelques mois, tu sortiras de là désemparée, désaxée, brisée. 145

– Je n'en sortirai pas vivante. Tu ne me connais donc pas. J'ai de la volonté comme tous les Meunier. Aujourd'hui, je faisais mes adieux à un tas de choses chères. Ce matin, de très bonne heure, j'allais chercher, dans un tiroir, ce coffret d'acajou où j'avais enfermé toutes tes lettres d'amour, ces lettres que tu écrivais si bien et que je relisais vingt fois. J'ai fait une flambée dans la cheminée, et je les ai brûlées, lentement, une à une, savourant mon supplice. Une partie de moi-même s'en allait en fumée. Quand il ne resta plus que la dernière, je l'ouvris du coin, un peu seulement, et lus : « Loulou, mon cher amour... » Je me souvenais du son de ta voix, quand tu disais : « Mon cher amour », et je me suis mise à pleurer. Dans la journée, je me suis promenée à cheval, mon beau petit cheval gris, qui m'aime tant. Il froissait joyeusement de ses fines pattes les feuilles mortes de l'automne, dont les couleurs vives éclataient au soleil du matin, un soleil comme je n'en verrai peut-être plus. Je lui disais, à mon cheval : « Jack, c'est ta dernière course avec Dorothée. Tu ne viendras plus la surprendre, ta Dorothée, en passant ta longue tête par-dessus son épaule. » Il avait l'air de comprendre. Il ralentissait le pas et tournait vers moi ses yeux tristes. Revenue à la maison... Max, excuse-moi... 150 155 160 165

Elle ne put continuer. Les sanglots la suffoquaient. À peine eus-je le temps de me pencher vers elle pour la consoler qu'elle s'était levée d'un bond et avait fui vers la porte en criant à travers ses larmes. 170

– Adieu, Max !

157 journée, [R j'ai monté A je me suis promenée] à cheval 162 dernière [R promenade A course] avec 164 son < Dans le texte de base : mon épaule ; la leçon de l'édition de 1934 nous semble préférable. > 168 qu'elle [R avait refermé rapidement son manteau.] s'était

Meunier se présenta chez moi si changé, si décrépité, que je n'en pus croire mes yeux. Je l'avais connu arrogant, va[134]niteux, avec des traits durs, qui ne s'attendrissaient que devant sa fille. Comme il était cassé ! La première fois que je le
5 vis, ses cheveux, très abondants, grisonnaient à peine. Maintenant, la calvitie l'avait presque tout découronné. C'était un vieillard que j'avais devant moi, et il n'avait pas soixante ans.

Pour le mettre de bonne humeur, je lui dis qu'il avait meilleure mine que jamais. Il sourit et soupira :

10 – Il n'est pas facile, allez, de rester jeune.

À son accent, je pensai qu'il avait dû, au cours de ces dernières années, recevoir un choc. Probablement, me disais-je, une perte d'argent.

Après bien des détours, il en vint au but de sa visite.
15 Comme j'avais été prévenu, je l'écoutai avec calme, sans manifester aucune surprise. Cet accueil lui donna de l'assurance :

– L'affaire me semble bonne, dit-il. On vous donne cinquante mille dollars pour une revue qui, à ce qu'on prétend, a perdu, en quelques semaines, les trois quarts au moins de ses
20 abonnés. Il est vrai que les acquéreurs espèrent, avec un changement dans l'esprit des articles, reprendre le terrain perdu.

– Où trouverez-vous vos rédacteurs et de quel esprit vous inspirerez-vous ? Ignorez-vous que, le jour où vous aurez fait, de cette publication, une réplique du *Messenger de Sainte-Euphémie*,
25 pas un des abonnés actuels ne voudra vous lire ? Même les an-

ciens, ceux qui nous ont abandonnés après l'affaire Lillois, vous dédaigneront.

– Le groupe que je représente compte bien vous garder comme rédacteurs, vous, Lucien et le Français. C'est même là une des conditions de la transaction. Vous aurez assez de talent, 30 assez... de souplesse, pour virer sans que ça y paraisse. Il serait maladroit d'abandonner du jour au lendemain votre allure frondeuse. Il y a tant de sujets où vous pouvez fronder sans toucher aux questions essentielles. On avance plus à louvoyer qu'à baisser les voiles. 35

– N'ayant jamais été marin, je ne sais pas louvoyer. Autant vous le dire tout de suite, ça ne marchera pas. Nous [135] préférons la misère à cette sorte de trahison. Ce que vous me proposez là, ce n'est pas seulement un compromis avilissant, mais 40 l'abandon de quatre à cinq mille amitiés solides et sincères au profit d'une bande de roués qui nous couvriront du mépris dont on accable toujours les lâcheurs.

– Vous exagérez, jeune homme. Des personnages qui changent, j'en ai connu dans la politique, dans les journaux et ailleurs. Ils font vite oublier ce qu'ils ont été. Pourquoi ne pas les 45 imiter, ne fût-ce que par considération pour moi ? C'est moi qui ai fondé cette revue avec mes capitaux. Je vous avais donné cet argent, oui, donné, au point de ne jamais demander compte de son emploi.

– Vous le regrettez ? 50

– Je ne l'aurais jamais regretté si une indiscretion n'avait fait savoir en haut lieu que c'était moi, le responsable... de vos 55 difficultés. Vous me voyez maintenant dans de beaux draps. Plusieurs fois décoré, soutien d'une foule de bonnes œuvres, officier de dix sociétés de bien pensants, je fais maintenant figure de traître.

– Plutôt que d'accepter votre plan, je préfère périr tout entier. Vous voulez la mort du *XIX^{ème} Siècle*, vous l'aurez. Puis, emporté par l'indignation :

– Donnez-moi quelques semaines de répit, et je vous rendrai vos cinquante mille dollars. 60

Meunier éclata. Son air dur et violent des anciens jours reparut :

65 – De l'argent, moi ? Vous pensez que c'est de l'argent que je viens chercher chez vous ? Qui en a le plus besoin ? Vous ou moi ? Quand je vous ai rencontré, vous n'aviez pas le sou et personne ne vous connaissait. Sans moi, vous ne seriez rien !

70 – C'est justement parce que je ne veux plus vous entendre me reprocher vos générosités que je vous offre de vous payer. Un homme d'honneur ne peut, dans ces conditions, se permettre de rester en dette avec vous.

75 – Un homme d'honneur ne devrait pas tendre de piège à un homme comme moi. Est-ce que je savais ce qui allait [136] arriver ? Vos idées, est-ce que je m'en occupais, de vos idées, moi qui vivais si bien sans elles ? Et dire que vous vous êtes mis à deux pour me rouler, pour me fourrer dans ce pétrin : vous avez enjôlé ma Dorothée pour me forcer la main avec ce que j'ai de plus cher au monde. Ma fille ! Ça l'a payée ! la rupture ! le cou-
80 vent !

Meunier faisait pitié à voir. Il avait prononcé le nom de sa fille en changeant de ton, non plus avec colère, mais avec un accent de détresse si sincère que j'eus pitié de lui.

Tout à coup, je le vis qui portait la main au cœur.

85 – Aïe ! Aïe ! gémit-il. Comme ça me fait mal, là !

Il se renversa sur sa chaise, la face congestionnée, le front couvert de sueur, les dents serrées.

– Une crise ! balbutiait-il... Détachez mon faux-col !... De l'air, de l'air !... Ouvrez la fenêtre ! J'étouffe !

90 J'étais affolé. Je sonnai mon secrétaire et lui jetai :

– Vite, un médecin pour M. Meunier !

– Pas la peine ! haleta Meunier. Ça se dégage... Je sens que ça va mieux... Attendez ! Dans quelques minutes, je reviendrai... Ce que c'est dur ! La troisième fois que ça m'arrive... On dit que
95 c'est de l'angine.

Revenu à lui, il partit presque aussitôt et murmura :

– En vieillissant, vous verrez que la vie est lourde à porter.

94 m'arrive... [R je crois A On dit] que

– **D**orothee vient d'entrer au couvent, dis-je à Lucien. À ce malheur s'ajoute la dette d'honneur que j'ai contractée envers son père. J'ai le cœur brisé et je suis ruiné. Comme déveine, c'est complet.

– Bah ! Il s'agit de ne pas se décourager. On n'est vraiment vaincu que le jour où l'on croit l'être. 5

– Je me sens battu sur toute la ligne : battu dans ma vie amoureuse, battu dans ma vie intellectuelle, battu dans [137] ma vie matérielle même. Avec quoi veux-tu que je lutte, désarmé comme je suis ? Je m'étais donné pour mission de rendre respirable, sur cette terre que j'aime entre toutes, l'atmosphère spirituelle, et on a trouvé moyen de nous asphyxier. Je ne concevais pas la formation des élites de l'esprit sans indépendance. L'indépendance ! Vain mot ! On dépend toujours de son milieu. Je me demande si nous n'avons pas fait un songe et si nous ne sommes pas tout simplement au pied de l'échelle de Jacob ou dans les bras des moulins à vent. Don Quichotte avait autant raison que nous, le pauvre Quichotte ! 10 15

Nous fûmes cinq minutes sans parler, accablés tous deux non par la défaite, mais par la fuite de notre idéal même. Lucien rompit le silence : 20

– Tu ne t'es jamais demandé pourquoi tant de misères intellectuelles et morales nous environnent, pourquoi l'éclosion d'une vraie culture est si lente chez nous, pourquoi notre bourgeoisie, qui nous tient lieu d'aristocratie, a acquis si vite la dé- 25

13 formation [R d'une personnalité A des élites de l'esprit] sans 23 pourquoi
[R la formation de l'élite A l'éclosion d'une vraie culture] est

crépitude et les vices des vieilles civilisations, sans en assimiler la science, l'art, la pensée et la tolérance ?

– Et toi, qu'en dis-tu ?

– Notre petite bourgeoisie est toute formée de déracinés. Il
30 suffit de remonter à une ou deux générations pour y rencontrer le paysan. Tout le fond de la race est là. Aussi longtemps que les nôtres sont paysans et demeurent près de la nature, ils possèdent les dons les plus riches de l'humanité : intégrité, douceur, ordre, sacrifice, oubli de soi, sincérité de foi et de mœurs. Le
35 pays leur doit tout. Prenez-les et essayez de leur faire une vie cérébrale, après leurs trois siècles d'atavisme terrien ou forestier. Vous faites d'eux surtout des égarés. Dans leur champ, ils pensent juste, et leur pensée s'arrête à la limite que leur prescrit l'autorité, non pas parce qu'ils sont dupes ou veules, mais parce
40 qu'ils savent qu'il est nécessaire d'obéir à quelqu'un en ce monde. La soumission du bon sens, quoi. C'est cet esprit qui les a grandis et les a poussés à des actes d'un courage et d'une beauté inouïs. Instruisez maintenant ces hommes si près de la nature. Si vous n'êtes pas en état de les élever^[138] jusqu'à la plus
45 haute culture et jusqu'à la plus forte discipline de l'esprit, vous faites d'eux une génération de ratés. Vous créez en leur âme un état artificiel qui, chez les vieilles races, serait considéré comme un acheminement, et qui, chez nous, n'est que trop souvent le terme de la formation. D'une instruction de transition, on fait,
50 chez nous, une éducation cristallisée. L'individu des vieux pays qui tend vers l'élite et qui commence son entraînement intellectuel, une fois entré dans la période artificielle dont je viens de parler, s'échappe de cet état de déformation relative afin d'aller plus loin, beaucoup plus loin, dans le perfectionnement de sa
55 personnalité ; et il se rapproche de nouveau de la nature, cette nature qui est le commencement et la fin de toute valeur humaine portée à son affinement suprême. Le malheur, en ce pays, je le répète, c'est que la plupart s'enlisent dans la période de l'artifice. Plus de quatre-vingt-dix-neuf pour cent des Canadiens
60 instruits sont des primaires. Après leur vingtième année, ils n'apprennent plus rien que la routine de l'expérience et ils ne pensent plus à rien qu'à ce qu'on leur a dit de penser. Ils s'atrophient. Vois-tu la gravité d'une telle situation ? Notre élite, ce qu'on appelle sans ironie notre élite, porte fièrement sa petite
65 provision de connaissances sur l'histoire, les mœurs, la philoso-

37 des [R désaxés A égarés]. Dans

phie et les arts du monde. On dirait un éléphant attelé à une brouette d'enfant. Comme toute nourriture spirituelle porte en soi des ferments de dissolution morale, c'est cette dissolution seulement qui agit sur nos pseudo-intellectuels. De là, chez eux, tant de signes de dégénérescence précoce. Je leur préfère de beaucoup les paysans de vieille souche, qui ont gardé la mesure, le bon sens, l'équilibre. 70

En écoutant Lucien, je revoyais ma petite enfance. Moi aussi, j'étais issu de la terre. J'avais marché dans les labours, à la suite de mon aïeul, vieillard à barbe blanche, qui besognait du petit jour jusqu'au coucher du soleil, qui garda jusqu'à la mort sa jeunesse de cœur, et dont le visage ne refléta jamais l'ombre d'une passion mauvaise. 75

— Je veux, dis-je à mon ami, revoir la vieille maison [139] de mes ancêtres. J'ai besoin de m'y retremper. Viens-tu avec moi ? 80

71 paysans [A de vieille souche], qui

L'air des montagnes ! Qu'il fait bon de le respirer ! La
voici, la petite maison de grand-père ! Elle se dresse encore joli-
ment sur le sommet qui surplombe le fleuve salé. Elle était faite
pour être là, cette maison. On la voyait de partout. Elle luisait au
5 soleil, dans sa blancheur de chaux, et elle ouvrait jadis toutes
grandes, à la lumière du ciel, ses fenêtres à carreaux. Elle n'avait
rien à cacher, car tout en elle était pur.

Elle a bien changé. Je l'avais vue pleine de garçons et de fil-
les ; ils sont tous partis. L'étranger qui a acheté la terre n'a pas
10 cru devoir habiter cette demeure où purent naître, vivre et mou-
rir quatre générations d'honnêtes gens. J'aime autant le voir
vide, ce foyer sacré, que d'y rencontrer du sang étranger.

En remontant le sentier qui conduisait à ces ruines, je m'ar-
rêtai contre une large pierre plate, qui bordait autrefois le jar-
15 din.

– La dernière fois que je vis grand-père, dis-je à Lucien, il
était assis sur cette pierre. C'est là qu'il m'embrassa en disant :
« Mon petit Max, je me fais vieux. Je ne te reverrai plus. Sois tou-
jours un honnête homme. » Il avait les larmes aux yeux. Je le
20 vois encore avec son regard bleu et doux, sa face toujours jeune,
presque sans rides, colorée comme à vingt ans, sa longue barbe
sous laquelle il souriait candidement.

Nous allions franchir le seuil bien-aimé quand l'idée me vint que les vieilles maisons ont une pudeur, et je dis à mon compagnon :

25

– Si tu veux, j'entrerai seul. Je désire vivre seul ces émotions qui ne sont que pour moi, le petit-fils.

[140] La porte était verrouillée, les fenêtres, fermées avec des planches. Après avoir décloué une de celles-ci, je pénétrai à l'intérieur par un carreau sans vitre.

30

Et je marchai dans l'ombre humide comme en un cimetière. Tant de choses mortes, sous mes yeux, à la fois ! Je m'habituai vite au clair-obscur et distinguai plus nettement les objets.

C'est ici la grande salle où l'on servait les repas à une table de douze personnes. Grand-père était assis, là, à l'autre bout, tranchant une miche de pain noir qu'il tenait sous son bras 35
nouveaux. Grand-mère portait du fourneau à la table de bons et substantiels plats dont, après bientôt vingt ans, j'imaginais le 40
parfum d'herbes aromatiques. Quatre belles filles et cinq grands gars, mangeant ferme, parlaient de la récolte ou du troupeau de dindons. Dans un coin de droite, près de la fenêtre, c'était la huche avec son odeur de pâte et de levain. À l'angle opposé, je m'étais souvent amusé à regarder l'ainée filant de la laine. Certains jours, le rouet disparaissait pour faire place à la machine à ourdir. Près de là, un métier à tisser, au solide bâti, 45
pour fabriquer les lourdes et chaudes étoffes du pays¹. Tout autour, les chambres à coucher. La première dans laquelle je pénétrai contenait un vieux lit sans sommier, et je reconnus la pauvre couche funéraire de mon père mort là, en ma présence, à l'âge de trente-trois ans². Au moment d'expirer, ses grands 50
yeux, déjà remplis par la vision de la mort, s'étaient tournés vers moi – je m'en souvenais comme d'hier – avec l'air de dire : « Petit, mon cher petit, je ne te laisse rien que la vie. Fais-en bon usage. Je veillerai sur toi ! » Je crois en effet qu'il a veillé sur son fils du fond de son immortalité : il m'aimait tant ! Dans la cham- 55

37 nouveaux. Grand-mère portait

1. On trouve un premier état de ce passage dans « Chronique littéraire : *Other Days, Other Ways*, traduction anglaise de *Vieilles choses, vieilles gens*, de Georges Bouchard » (*le Soleil*, 20 mars 1928, p. 4).

2. Jean Harvey est décédé le 22 juin 1899, à Saint-Irénée, à l'âge de 32 ans et 3 mois.

bre voisine, l'aïeul et sa femme couchaient. C'est là qu'ils avaient aimé, engendré, conçu, là qu'étaient nés tous ceux que j'avais chéris et qui m'avaient comblé de caresses. Plus loin, veillait et dormait, dans ce temps-là, une nonagénaire qui trimait
 60 tout le jour... Presque tous ces gens étaient morts. Enfin, à l'autre extrémité, le salon, pièce scrupuleusement fermée trois cents jours par an, couverte de beaux [141] tapis de laine fabriqués à la maison, ornée d'une horloge grand-père qui ne dormait jamais et sonnait toute la nuit. Quelle nécropole !

65 Par un escalier raide, je montai sous le toit. Ma chambre d'enfant était encore là ; un faible jour filtrait sur les restes d'un grabat, celui qui avait été le mien et où les rêves m'apportaient leurs joies ou leurs terreurs. J'ouvris une porte et me trouvai dans le grenier. Il y avait là un vieux rouet, une machine à cou-
 70 dre démontée, une huche éventrée, des boîtes à grains, des chaises boiteuses, des sommiers rouillés, tout un passé de ruines gisant comme les ossements exhumés des tombeaux anciens. Chacun de ces objets portait, j'en étais sûr, l'empreinte des mains qui l'avaient touché. Il me semblait même qu'une
 75 odeur âcre de corps au travail, cette odeur animale qui m'était familière, quand j'étais petit, s'en exhalait.

Une émotion montait en moi, puissante, irrésistible, elle montait du fond de ma poitrine, s'engouffrait dans ma gorge, puis me retombait dans le cœur par torrents. Je voulus fuir cette
 80 étreinte du passé et descendis précipitamment l'escalier. Alors, j'eus nettement l'impression que tous ces chers débris oubliés reprenaient vie, se réveillaient d'un long sommeil et me suivaient. Oui, toute la maison devint vivante.

85 – J'ai gardé le pain qui t'a nourri, disait la huche. Ne me quitte pas ! Ne me quitte pas !

Le rouet chantait :

– J'ai filé la laine qui t'habilla quand tu étais grand comme ça. Pourquoi rougirais-tu de moi ?

Et les voix continuaient :

65 escalier *roide*, je 66 restes < Dans l'édition de 1934 et dans le texte de base : *de* grabat ; la leçon de l'édition de 1966 nous semble préférable. >
 76 exhalait [R *et entrait dans mes narines*]. // Une 78 poitrine [R *comme une trombe*], s'engouffrait

– Je suis le bon blé que l'on coupait à la faucille³. 90

– Je suis le petit lit bien chaud où tu dormais sur des cous-
sins de paille qui sentait bon.

J'allais plus vite. On eut dit que tout cela marchait derrière
moi en procession douloureuse, que tout cela voulait me tirer à
soi, me confondre dans la mort, prendre un peu de la vie qu'on 95
m'avait donnée.

[142] Les paroles se faisaient plus humaines. Les murs
avaient des échos de syllabes familières. Tout parlait ensemble :

– Te souviens-tu de nos bonnes chasses à la perdrix dans le
verger⁴ ? 100

– Te souviens-tu quand je te prenais dans mes bras pour te
hisser sur la charge de foin ?

– Te souviens-tu, mon fils, quand je te regardai pour la der-
nière fois ?

– Te souviens-tu quand grand-père te contait « Ali-Baba et
les quarante voleurs » ? 105

– Te souviens-tu quand moi, ton oncle, je te chantais des
refrains drôles pour calmer tes chagrins ?

– Te souviens-tu de petite tante⁵ qui jouait à la mariée ?

– Te souviens-tu d'avoir aimé ? 110

– Te souviens-tu des morts ?

Et toutes les voix, comme un orchestre terrible :

– Te souviens-tu de tes morts ?

J'entendis distinctement la grande horloge qui sonnait, qui
sonnait si haut que c'en était comme un glas d'église. 115

Le front appuyé au mur, n'en pouvant plus de tant d'émo-
tions, de tendresses et de terreur, j'éclatai en sanglots.

105 « Ali-Baba ou les

3. Dans sa « Chronique littéraire : *Other Days, Other Ways* (*le Soleil*, 20 mars 1928, p. 4), Harvey rappelle une scène semblable : « [...] on faisait l'attaque gé-
nérale contre la pièce de blé, une attaque à la faucille ! Eh ! Oui, on coupait à la
faucille ! »

4. Dans « Fusil au bras », Harvey revient sur ses premières parties de chasse
sur la ferme de son grand-père : « J'étais haut comme ça, et je suivis un jour mon
oncle Ernest dans le verger [...] » (*Des bois, des champs, des bêtes*, p. 78).

5. Sans doute Marie Harvey, l'une des tantes du romancier. Voir « Chroni-
que littéraire : *Other Days Other Ways* », *le Soleil*, 20 mars 1928, p. 4.

Comme les larmes tombaient, abondantes, incoercibles, je sentis deux bras doux qui me pressaient sur une poitrine sous laquelle un cœur battait à grands coups : « Max ! Mon petit Max chéri ! » dit une voix apaisante. C'était la voix de ma mère.

Quand je sortis de la maison, j'avais les yeux rouges.

– Je crois que tu as pleuré, dit Lucien.

– Si tu savais tout ce que ces reliques représentent pour moi... Toute ma vie est là. Je me souviens de tout comme d'hier. Tiens, dans la grange que tu vois, à vingt pas, il y avait des nids d'hirondelles. À notre gauche, pas loin, il y avait un puits où l'on faisait refroidir le lait avant l'écémage. Là-bas, sur la terre, au pied de la colline, vers le nord, un marais où nous nous amusions à prendre des grenouilles et des têtards⁶. Derrière cette colline, un vallon au fond duquel coule un ruisseau entre deux rangées d'aulnes. Plus haut, de l'autre côté du ravin, des vastes plaines où [143] poussaient le blé et l'avoine. De petits bosquets coupent ces champs. C'est là que j'appris mon métier de chasseur en prenant mon premier lièvre, une bête splendide que je portais sur mon dos comme un trophée. C'était le bon temps.

– Comme c'est beau, comme c'est grand, comme c'est calme, tout ça ! disait Lucien.

En bas, dans la vallée, sur un plateau, nous apercevions le village planté d'une église dont le clocher droit et fin faisait sentinelle. Les maisons s'étagaient en amphithéâtre autour des eaux vastes. On eut dit une grande scène, où un auditoire de maisons, de forêts, de vivants et de morts contemplaient la pièce éternellement mouvante de la mer. Le fleuve, large comme un golfe, éclatait de lumière. Ça et là, des voiles de goélettes, éblouissantes. Tout le long du rivage, des bouquets d'arbres. Des épinettes vertes voisinaient avec des bouleaux dorés par l'automne, des cerisiers couleur pourpre, des érables écarlates avec des taches de violet. Le rouge, épandu par plaques violentes sur toute cette terre, donnait au sol l'apparence d'un géant blessé qui aurait perdu son sang par les quatre membres.

124 ces [R ruines A reliques] représentent 136 le [R beau temps. *Le monde était si bon, la nature, si douce* A bon temps]. // – Comme

6. Même souvenir et même expression dans *Pages de critique* (p. 73) : « [...] je trempais mon pantalon râpé – un pantalon taillé à même ceux de mon père – dans une mare pleine de grenouilles et de têtards [...] »

Ne dirait-on pas que l'automne, en faisant jaillir cette couleur de tous les pores de notre sol, l'a soumis à une cruelle et impitoyable flagellation⁷ ?

– J'ai été élevé dans cet âpre pays, dis-je, où la nature sauvage, pure et forte, inspire aux hommes qu'elle nourrit une répulsion pour la servitude. J'ai sucé aux mamelles de cette terre mes désirs d'indépendance et de liberté. J'y ai puisé en même temps le respect des vertus qui fleurissaient ici, chez ces hommes et ces femmes si vrais, si simples et si logiques. 155 160

Mon aïeul avait quatre filles et cinq gars. Il portait sans se plaindre le fardeau de la vie. Il était de race. Il savait qu'il faut se résigner, travailler, aimer, se multiplier, se voir abandonné, puis mourir, inconnu de tous, sombrer dans l'effacement final, sans laisser d'autres traces que des enfants qui oublieraient vite et seraient oubliés à leur tour. 165

Toute la nation repose sur ces obscurs qui ont été presque les seuls à vraiment souffrir pour la sauver. Ce qu'ils [144] ont fait, eux, ils ne l'ont pas crié sur les toits, ils ne l'ont ni publié, ni hurlé dans les parlements : ils l'ont fait par devoir, sans espoir de récompense humaine. Abandonnés, à la conquête, ils ont continué à labourer et à engendrer sans se soucier des nouveaux maîtres. Puis ils ont fait ce qu'on leur disait de faire. Ils n'ont pas maugréé ; ils ont tout accepté, les yeux fermés, tout subit, tout enduré. Ils sont pourtant restés fiers, intelligents, originaux, raisonnables et personnels. Il me semble que notre paysannerie est la plus civilisée qui soit au monde⁸. Elle est la base sur laquelle nous bâtissons sans cesse. Ce n'est pas chez 170 175

169 publié ni

7. Harvey avait déjà décrit son village natal en des termes souvent identiques à ceux du roman (Benjamin Doré [pseud.], « La Malbaie », *le Soleil*, 30 mai 1923, p. 4).

8. « Il y a peu d'endroits au monde où le paysan est un civilisé. Or, il existe, dans la province de Québec, une race de paysans civilisés. Ce sont les habitants des vieilles fermes échelonnées le long des deux rives du Saint-Laurent. Polis, hospitaliers, généreux sans prodigalité, économes sans avarice, très souvent progressifs, ils sont la base de toute notre armature sociale » (J.-C. Harvey, « Manuscrits autobiographiques », p. 74 s., US, fonds Harvey, V/32).

elle qu'on trouve la plaie des demi-civilisés⁹ : c'est dans notre
180 élite même.

Lucien me regarda droit dans les yeux et dit :

– C'est le mot juste, Max : des demi-civilisés. Trois éléments forment notre triangle social : le paysan à la base, l'artisan au milieu et le demi-civilisé au sommet. Les quelques civilisés égarés dans notre peuple sont en dehors de ce triangle. Un
185 jour viendra où cette dernière catégorie sera assez nombreuse pour ouvrir l'étau et former la quatrième ligne qui créera le rectangle aux quatre faces. D'ici là, nous ferons figure de race infirme.

190 Nous devisions ainsi en nous éloignant de ces lieux sacrés. Une voix lente et grave chantait dans le lointain : « Isabeau s'y promène¹⁰... »

Au bord de la côte qui domine le fleuve, deux chevaux gris traînaient une charrue au rythme de cette vieille chanson. Derrière, un laboureur guidait le soc luisant dans le sillon d'automne, en s'accompagnant des airs appris de sa mère. Et je me
195 souviens que, vingt ans plus tôt, dans ce même décor, à la même date et au même endroit, le même chant montait vers le soir.

195 d'automne en 196 me souviens que

9. Sur l'origine et la signification de l'expression « les demi-civilisés », voir *supra*, Introduction, p. 31-34.

10. Harvey a exploité le thème de cette chanson populaire dans un récit intitulé « Pour les beaux yeux d'Isabeau » (*la Revue moderne*, vol. 9, n° 10, août 1928, p. 4), reproduit sous le titre « Isabeau », dans *l'Homme qui va...*, p. 47-53.

À la fin de janvier, durant une tempête de neige, Meunier mourut d'une crise d'angine. Sa bonne, allant comme d'habitude lui porter son café du matin, l'avait trouvé inanimé dans sa chambre à coucher. Seul pour faire le passage définitif, il s'était efforcé d'appeler du secours. Tout le monde dormait autour de lui. Il avait cherché à atteindre sa porte pour être entendu et sentir enfin la présence de quelqu'un. Il s'était effondré sur le parquet, face contre terre.

Riche, estimé, comblé d'honneurs, placé par sa fortune, après des débuts modestes et malgré une origine obscure, dans la meilleure société de la vieille capitale, il avait vécu misérablement. Il n'avait jamais pu effacer de ses mains la tache de sang. Le secret hallucinant le suivait partout et se confondait avec son ombre. La peur s'y mêlait, une peur d'autant plus tenace et angoissante – l'angoisse, mère de l'angine – qu'il avait raison de croire en l'existence d'un témoin de son passé d'ancien contrebandier.

Pendant qu'on portait son corps en terre et que les journaux regorgeaient de notes biographiques exaltant ses vertus civiques, un homme, derrière le corbillard, reconstituait, dans son imagination, une scène qui, des années auparavant, l'avait rempli d'horreur. C'était Thomas Bouvier.

Une semaine à peine s'était écoulée depuis l'inhumation, que je recevais chez moi, vers minuit, un appel téléphonique.

– Allô ! Allô ! C'est Bouvier à l'appareil.

Quoi ! me disais-je, cet homme à qui je n'ai pas pardonné sa goujaterie du Château et que je fuyais comme la peste depuis l'incident qui avait apparemment provoqué ma rupture avec Dorothee, cet homme que j'aurais voulu démolir à coups de poing lors de notre dernière rencontre, il y a longtemps, ose m'annoncer tranquillement que c'est lui qui est à l'autre bout du fil ?

– Que puis-je faire pour vous ? lui répondis-je sèchement.

– Ne soyez pas surpris. J'ai une étrange demande à vous faire. Vous serait-il possible de passer chez moi, tout de suite ?
[146] – Étrange en effet. Il me semble que ce serait à vous de venir.

– Je le sais. Mais il faut que je reste chez moi. Vous comprendrez plus tard. Je viens de prendre une grave décision. Avant de partir... pour voyage, je vous dois une confidence. Il s'agit du bonheur de Dorothee.

Il n'y avait plus à hésiter. Je me rendis chez Bouvier, avenue Sainte-Geneviève¹. Il habitait une vaste maison de pierre comme on en bâtissait beaucoup au milieu du siècle dernier. On y entra de plain-pied dans un large passage, face à un somptueux escalier en noyer noir. À gauche, un salon où les meubles Louis XV voisinaient avec du moderne. Mélange peu harmonieux, mais non sans luxe. Aux murs, des tableaux de nus, rien que des nus.

C'est dans cette pièce qu'on m'introduisit. À peine y étais-je qu'une odeur âcre, mêlée à un parfum violent, me monta au visage. Bouvier, debout, en robe de chambre, me tendait la main.

– Veuillez, me dit-il doucement, vous asseoir sur ce divan.

Quel divan que celui-là ! Un meuble profond et moelleux où huit personnes couchées auraient pu tenir à l'aise.

Mon hôte se renversa sur un monticule de coussins. Je fis de même.

46 où *des* meubles

1. L'avenue Sainte-Geneviève va de la rue des Carrières, qui longe le Jardin du Gouverneur, à la rue Sainte-Ursule.

Je distinguai alors, à portée de la main, des objets insolites que la lumière diffuse des abat-jour m'avait empêché de remarquer dès mon arrivée. 60

Sur un guéridon reposait une lampe à mèche très fine, dont la flamme vacillait au moindre souffle et faisait bouger des ombres sur le mur. À côté, une boîte renfermant une substance pâteuse et de couleur foncée. Puis, une longue aiguille et enfin une pipe à fourneau presque fermé, percé seulement d'un trou du diamètre d'une épingle. Sur une tablette, au-dessus de nos têtes, une lampe, fort artistique, brûlait un parfum, celui que j'avais senti en pénétrant dans la pièce. 65

– Ces objets vous surprennent, dit Bouvier. J'ai déjà fait la contrebande : alcool et drogues. Je n'usais jamais de [147] cocaïne ou de morphine, qui sont des stupéfiants trop dangereux. Je n'ai pu résister à la tentation de l'opium². Vous n'êtes pas scandalisé ? 70

– Vous savez bien qu'on ne scandalise que les faibles. Mais je crois que vous prenez là une mauvaise habitude. 75

– Bah ! pour ce que je vaux... Je m'étais corrigé, un temps. L'été dernier, ça faisait dix ans que je n'avais pas fumé. J'y suis revenu parce que j'en avais trop sur le cœur.

– Et votre santé ? 80

– Ma santé ne vaut pas cher, pour l'heure. Vous saurez bientôt à quoi vous en tenir, sur ma santé. D'ordinaire, on ne fume pas seul. On fait venir un ou deux amis, qui partagent le plaisir. Pour la joie des yeux, on va chercher une femme bien tournée, que l'on fait étendre sur des coussins, dans le milieu de la chambre. C'est plus oriental. Et vous aspirez la « dope » sept ou huit fois. Vous vous arrêtez à intervalles pour jouir de ce qui se passe en vous. Quel bien-être ! Votre cerveau est d'une lucidité telle que vous comprenez tout et vous souvenez de tout, que vos idées sortent de vous sans effort, que les mots que vous dites ont plus de sens et de clarté. Votre sensibilité se trouve, à 85 90

2. De 1922 à 1926, parurent dans *le Soleil* plusieurs articles sur la drogue : « Conférence contre l'opium en Europe » (22 février 1922, p. 1), « Autour des narcotiques » (4 octobre 1923, p. 1), « Cocaïnomanie » (28 janvier 1924, p. 1) et « Ils étaient six à fumer de l'opium » (8 juin 1926, p. 3). Un film, *le Pire fléau*, à l'affiche du cinéma Le Canadien de Québec, dénonçait « les dangers cachés de l'usage des narcotiques » (*le Soleil*, 15 décembre 1923, p. 19).

un moment donné, logée entièrement à la fine pointe de votre intelligence. Si vous avez à discuter avec quelqu'un, à ce moment-là, vous êtes fantastique. Tenez, je fais comme ceci.

95 Il saisit l'aiguille, la plonge dans la substance pâteuse pour en détacher une parcelle qu'il fit grésiller au-dessus de la flamme. L'opium devint couleur café, bouillonnant. Bouvier le posa vivement sur la pipe, introduisit l'aiguille dans l'étroite ouverture et la retira aussitôt de façon à laisser la substance trouée
100 sur le fourneau. Puis il approcha la pipe de la flamme, qui lécha la pâte précieuse, pendant qu'il aspirait profondément. Deux ou trois secondes, il garda, en la savourant bien, la fumée dans ses poumons, puis il expira tranquillement par le nez.

– Vous voyez, dit-il. C'est délicieux.

105 Bouvier continua à causer et à fumer. Il semblait divaguer parfois, mais avec des éclairs de lucidité qui m'éton[148]naient. Le temps passait, et je ne savais pas encore pourquoi j'étais venu.

– Ça ne vous tente pas d'essayer ? dit-il enfin.

110 – Non, merci. Je voudrais savoir si c'est pour fumer que vous m'avez fait venir.

– Plût à Dieu que ce ne fût que pour ça. Je ne fume moi-même que pour me donner le courage de vous dire ce que j'ai à vous dire. C'est très grave. C'est nécessaire.

115 Les yeux de cet homme avaient alors un éclat particulier, à cause de leur pupille agrandie et de leur fixité.

– Vous avez sans doute appris, dit-il, la mort de Meunier. Je puis parler sans danger pour lui. Il y a plus de vingt ans, nous naviguions ensemble sur un yacht de contrebande. Abel Warren, un beau et brave type que j'aimais bien, était avec nous.
120 C'était l'associé de Meunier. Moi, je n'étais qu'un sous-ordre, de plusieurs années plus jeune que mes deux compagnons. Une nuit qu'il faisait gros temps, vers une heure, Abel, sous le vent et l'averse, était de quart sur le pont et surveillait la marche du bateau en même temps que la poursuite possible des navires de la police. On supposait que je dormais, mais notre coque sautait
125 tellement sur la houle que je m'éveillais à tout instant. À un moment, j'entendis Luc qui se levait, mettait vareuse et suroît, et

sortait en pied de bas. « Pourquoi, me disais-je, sort-il en pied de bas ? » Je ne tardai pas à comprendre. Un cri perça la tempête, puis plusieurs autres cris qui faiblissaient à mesure que nous avançons. Et la voix se tut. Plus rien ! Je n'osais pas bouger. J'avais la certitude qu'un meurtre venait de se commettre là-haut, au-dessus de ma tête, et je me disais que le moindre mouvement que je ferais me coûterait la vie. Un meurtrier supprime les témoins, quand il le peut. 130 135

Quelques minutes plus tard, Meunier entra en coup de vent dans la cabine :

– Bouvier, cria-t-il, lève-toi vite ! Abel n'est plus là. Il est tombé à la mer ! Vire tout de suite ! Il faut le trouver, entends-tu, le trouver à tout prix ! 140

Le reste de la nuit se passa à tourner dans le même [149] cercle. Luc se lamentait, pleurait, s'arrachait les cheveux. On aurait juré que c'était une douleur vraie.

– Mon meilleur ami ! gémissait-il. Mon meilleur ami ! 145

À l'aube, la tempête et la pluie cessèrent. Je fouillais la mer des yeux, en tous sens, et, dans le moindre débris flottant, je croyais reconnaître la tête noire de ce pauvre Abel.

Assis sur un barillet, comme anéanti, Meunier fut une grosse heure sans parler. Puis il me dit : 150

– Bouvier, si tu veux, tu seras mon associé. Tu as pris les risques avec nous, il est juste que tu aies ta récompense. Tu remplaceras l'autre. S'il m'arrive de faire fortune, tu auras ta part. Chaque fois que tu seras dans le besoin, tu me trouveras.

Je compris tout de suite que le meurtrier n'était pas certain de mon sommeil. Je pouvais être le témoin. C'est pourquoi il achetait par une promesse mon silence et ma complicité. 155

La vie s'est ainsi passée. J'étais rivé à mon compagnon, l'assassin. Il me comblait et j'aimais l'argent.

Il apprit que je connaissais son crime la nuit, vous vous rappelez, où, en plein bal, au Château, je me conduisis, envers vous et Dorothée, en goujat. J'étais ivre. Aimant la fille de Luc depuis 160

longtemps et sachant que c'est vous qu'elle aimait, je cédai à la
165 jalousie et résolu d'arracher de force à l'assassin son enfant.

Après cette scène regrettable du bal, je me rendis chez mon
ami et lui racontai en détail le drame de sa vie. Je le mis en
demeure de choisir entre une dénonciation et le sacrifice de
Dorothée. Par malheur, celle-ci était dans la pièce voisine et en-
170 tendait tout. Elle révéla sa présence par un cri étouffé. Nous ac-
courûmes. Elle était évanouie. Vous savez le reste.

Bouvier se prit la tête dans les deux mains :

– Ah ! chienne de vie ! Chienne de vie !

Je me demandais si je ne devais pas étrangler cette bête in-
175 fecte, qui m'avait enlevé ma joie de vivre et avait moralement
tué Dorothée.

[150] – C'est donc vous qui avez avancé la mort de Meunier ?
dis-je durement.

– Je le crois. Une fois dégrisé, je me rendis compte de
180 l'énormité de ma conduite. Dès le lendemain matin, je me re-
pentis d'avoir fait chanter mon vieil ami. J'allai lui présenter mes
excuses. Il était dans un état d'abattement facile à concevoir.

– Bouvier, dit-il doucement, tu m'as fait mal. Je crois que je
ne reviendrai pas de ce coup. Mais c'est surtout Mathée que tu
185 as frappée. Elle a sangloté toute la nuit. De bonne heure, ce ma-
tin, elle a écrit à Max qu'elle ne voulait plus le revoir. Elle l'ai-
mait beaucoup, plus même que son père.

– Je t'en supplie, Luc, oublie ce que je t'ai dit. J'étais com-
plètement saoul. L'histoire que je t'ai racontée, je l'ai supposée.
190 Je n'en crois rien. Quand la chose est arrivée, en mer, je dor-
mais, tu le sais bien. Quand j'ai bu, mon imagination se fabrique
un tas d'abominations. Dis que tu me crois, dis-le donc !

– Ce qui est dit est dit. Il est, dans la vie... des actes, des pa-
roles, des pensées même, que rien ne répare.

195 Un silence plein d'angoisse se mit entre Meunier et moi.
On dirait par moments que le silence est un témoin. Nous ne
pouvions plus parler. Je sentais que toute explication était su-
perflue, outrageante, et que, lui, il savait le mensonge de mes
excuses.

Bouvier se tourna vers moi et ajouta :

200

– Vous connaissez toute l'histoire, maintenant. Qu'entendez-vous faire ?

– Vous mériteriez que je vous tue comme un mauvais chien. Je me réserve pour une autre tâche. Dès demain, je ferai sortir du cloître la fille de Meunier.

205

– Sa fille ! Vous êtes sûr que Dorothée est à Meunier ? Vous savez bien qu'un homme comme lui n'aurait pas tué Warren sans raison. L'argent ? Il en faisait tant qu'il voulait. C'est la jalousie, rien que la jalousie, qui a joué, cette nuit-là. Il arrivait souvent qu'Abel restât à terre, pour le commerce et l'espionnage de la police, quand Luc était en [151] mer. La femme de Meunier, presque toujours seule, était d'une grande beauté. Elle avait les cheveux d'un blond qui faisait rêver, des yeux bleus et profonds, un de ces petits nez retroussés et sensuels que tous les hommes recherchent et aiment. Warren allait souvent chez elle. Il était irrésistible avec les femmes. Il arriva ce que vous devinez. Meunier eut vent de l'affaire. À Québec, tout le monde s'occupe de ces choses-là, et tout le monde cherche à savoir quels sont ceux qui s'aiment. C'est un des grands soucis des petites villes. Luc n'était pas fait pour être cocu content. Il a simplement supprimé l'amant de sa femme. Dorothée ressemble à Warren. Il y a des signes qui ne trompent pas.

210

215

220

L'émotion m'empoignait. Je n'avais plus qu'une pensée : sauver Dorothée. Je marchais de long en large, dans la pièce. Je ne me possédais plus. La nuit me semblait interminable.

225

– C'est tout ce que vous avez à m'apprendre ? demandai-je.

– Oui, à peu près... En vous appelant chez vous, tout à l'heure, je vous ai dit que je partais pour voyage... Vous saurez bientôt où je vais...

Je m'en fus de cette maison, heureux de m'enfoncer dans la nuit, seul avec ma douleur et mon affolement.

230

Je m'éveillai vers huit heures du matin. La bonne m'apporta le journal. En le déployant, je lus, en gros titre : « Thomas Bouvier s'est suicidé cette nuit. »

La nouvelle me bouleversa. Sans prendre le temps de mettre de l'ordre dans mes idées, je m'habillai précipitamment et sortis. J'étais comme fou. Une seule pensée me guidait, un seul projet lucide : tirer Dorothée du couvent, et tout de suite. Il fallait qu'elle sût la mort de son bourreau [152] et qu'elle vînt avec moi, oui, avec moi, qu'elle aimait encore, j'en étais certain.

Je sonnai à la porte du cloître. Une vieille religieuse vint m'ouvrir. Je demandai la supérieure. Celle-ci n'était pas libre. Je ne la vis qu'au bout d'une heure.

– Puis-je vous demander une faveur ? lui dis-je.

– Si c'est possible, certainement, Monsieur.

– Je vous prie de me laisser converser quelques instants avec une de vos postulantes, Dorothée Meunier.

– Vous n'y songez pas ! Notre chère sœur est en retraite. C'est demain la prise d'habit.

– J'étais l'intime de son père. J'ai un message important pour elle.

– Même si vous étiez son propre père, nous ne permettrions pas à une postulante de déroger à un devoir aussi essentiel que celui du recueillement de la retraite. Vous comprenez, pas de visites !

– Il y a pour cette jeune fille, dis-je en élevant le ton, quelque chose de plus pressant que la retraite et la prise d'habit : il y a sa vie même.

– Voulez-vous dire que sa vie est en danger ?

– Oui, la vie de son cœur.

30

J'élevai encore la voix :

– Vous devriez savoir que Dorothée est entrée chez vous par désespoir, que nous nous aimions tous les deux, que nous nous aimons encore et qu'elle ne peut pas, sans en mourir, entendre-vous, rester au couvent.

35

– Jeune homme, calmez-vous, je vous en prie ! Il arrive souvent que la voix du Maître se fait entendre, impérieuse, au milieu des amours humaines. Au-dessus de tout, il y a l'amour de Celui-ci.

Elle me montrait le crucifix qu'elle portait à sa ceinture. J'aurais dû avoir pitié de sa sincérité douloureuse. Je m'exaspérais de plus en plus. Elle ajouta :

40

– Si le bon monsieur Meunier vivait, voyez-vous, il serait content de faire le sacrifice de sa fille.

– Il n'est pas naturel que des parents sacrifient leurs [153] enfants. Ils n'en ont pas le droit. Vous dites la fille de Meunier ? Vous en parlez à votre aise : elle n'est pas sa fille !

45

– Monsieur, vous faites mieux de vous en aller !

– Je ne sortirai pas d'ici sans Dorothée. Je la veux ! Je la veux ! Je la veux !

50

Des pas nombreux glissaient sur le parquet, dans le long couloir du cloître. Les postulantes passaient tout près. Parmi elles, je reconnus Dorothée sous son voile. Je n'y tins plus et criai :

– Dites à Dorothée que Bouvier est mort et que Max est venu la chercher.

55

Je me laissai pousser vers la porte par la religieuse, qui implorait :

– Sortez ! Monsieur, sortez ! Je vous en supplie !

48 Monsieur, [R si vous vous permettez de tels propos,] vous

Cette nuit-là, Dorothée ne pouvait dormir. Quand elle était sur le point de s'assoupir, elle voyait paraître, à travers sa fenêtre, la face de Max Hubert, qui la fixait de ses yeux tristes. Elle se sentait enveloppée dans ce regard comme dans un filet
5 puissant d'amour et de reproches. L'apparition s'éloignait ensuite dans la neige et disparaissait dans la tourmente. Elle aurait voulu la suivre.

Quelle tempête ! Le nord-est, souffle venu des confins du Labrador où il avait caressé les icebergs, gémissait dans les
10 branches des peupliers et les fils de métal tendus d'un poteau à l'autre comme les cordes d'immenses mandolines.

À chaque secousse du vent, Dorothée sursautait. Elle regardait sa fenêtre, pensant y revoir les traits de l'aimé, et, très lasse, se laissait retomber sur sa couche. Elle frissonnait et sentait la
15 fièvre l'envahir. Dans un mouvement instinctif, elle toucha ses seins et les trouva brûlants. Elle couvrit mieux son corps délicat, elle le couvrit jusqu'à sa bouche, et, sur l'oreiller de toile fine, on ne pouvait plus voir qu'une chevelure noire, des lèvres qui traçaient leur [154] ligne d'ombre, de grands yeux profonds et
20 des paupières lourdes qui ne parvenaient pas à se fermer.

Plusieurs fois, le demi-sommeil vint, et toujours la même face s'approchait jusqu'au bord de la fenêtre, souriait douloureusement et s'éloignait de nouveau, comme enveloppée d'une auréole sombre qui striaient les flocons de neige.

9 icebergs, [R *poussait des gémissement < sic > formidables et sinistres* A *gémissait*]
dans les 15 fièvre [A *l'envahir* R *sa chair vierge*]. Dans

À l'approche du matin, hallucinée, secouée de longs frissons, Dorothée se leva et colla son visage à la vitre pour mieux voir. L'ombre chère s'arrêta à quelques pas, flottant dans l'air, et elle devint lumineuse comme un astre. Un cri s'échappa de la poitrine de Dorothée :

- Max ! 30
- Viens, dit l'ombre.
- Attends-moi ! Je te suivrais au bout du monde.

Sans bruit, avec l'étrange lucidité du somnambulisme, elle revêtit la robe de mariée qu'on lui avait apportée pour la prise d'habit du matin suivant. Puis elle ouvrit sa fenêtre, fit un bond et se trouva dans la neige blanche comme sa robe. Elle marcha rapidement vers l'apparition, les bras tendus, la poitrine offerte au vent brutal. La vision se mit à glisser devant elle, vers un but inconnu. 35

Dorothée suivait toujours. La neige la souffletait, et le nord-est agitant frénétiquement la chevelure noire autour des joues de l'amoureuse. Celle-ci s'enfonçait jusqu'aux genoux dans le chemin du mystère, appelée par son guide inconsistent, qui semblait aller de plus en plus vite. 40

Où allait-elle ? Comment le savoir dans cette nuit tragique, où la nature avait convoqué tous ses cris, toutes ses détresses, toutes ses épouvantes ? Elle allait vers lui. Peu importait le reste ! 45

Combien de temps marcha ainsi l'épousée des neiges ? Deux heures peut-être ! Elle allait, petite forme blanche dans la blancheur mouvante qui l'enserrait de plus en plus de sa férocité d'hermine et dont le souffle mordait dans ses muscles et dans ses os. Quand même ! Elle bravait le cruel et trop chaste monarque des pays du nord, l'hiver marmoréen, impitoyable, pour aller, à travers lui, [155] étreindre, avec son âme et sa chair, son fuyant idéal. Et en se battant ainsi contre le colosse blanc pour atteindre l'amour, elle ressemblait à toutes les grandes passions féminines, qui ne connaissent que tempêtes et paradis. 50 55

26 leva et [R s'approcha de A colla son visage à] la 32 Attends-moi ! Je te suis. Je te suivrais 51 en plus [R fort de son hermine et qui faisait passer comme des rayons de glace à travers A de sa férocité d'hermine et dont le souffle mordait dans] ses muscles et [A dans] ses 53 le [A cruel et trop chaste] monarque 54 marmoréen, [R et] impitoyable

Tout à coup, le guide lumineux disparut, comme emporté
 60 par le vent. Dorothée s'éveilla, pénétrée d'un froid mortel. Elle
 ne sentait plus les extrémités de ses doigts et de ses pieds. Elle
 se passa la main sur le visage. Son nez, son menton et ses oreil-
 les étaient insensibles. Où était-elle ? Où allait-elle ? Comment
 l'aurait-elle su ?

65 Elle était perdue au centre même des plaines d'Abraham.
 La petite Québécoise, habituée à la neige et se souvenant que
 bien des hommes, égarés par des soirs de noroît, avaient péri de
 froid, se raidit de tout son courage pour arriver à s'orienter. Elle
 n'y parvenait pas. Et elle avançait sans trêve.

70 Plus d'une fois elle tomba, et ses poignets rougis étaient
 comme criblés de coups d'aiguilles. Elle se relevait, face à la
 poudrerie qui remplissait ses cheveux de cristaux.

La nuit se dissipant peu à peu, elle parvint à distinguer,
 75 parmi les formes fantastiques qui hantaient son cerveau, la sil-
 houette de la prison de Québec¹.

Elle se souvint. La maison de l'aimé était là, tout près.
 Pourvu qu'elle eût la force de se traîner jusque-là...

La neige tombait moins dense, le vent faiblissait, mais le
 froid mordait davantage.

80 Un dernier effort, et la voici, forme trébuchante, qui tra-
 verse le chemin Saint-Louis. On dirait une statue de neige en
 mouvement sur la chaussée balayée de rafales.

Quelques pas encore, et Dorothée s'abat, épuisée, presque
 inconsciente.

59 lumineux [R s'effaçait dans une rafale et A disparut comme emporté par le vent].
 Dorothée 63 insensibles [R et glacées]. Où 66 petite Québécoise, habituée
 67 de [R tempête A nordais] avaient 68 tout [R l'effort de son esprit A son courage]
 pour 69 avançait [R quand même A sans trêve]. // Plus 71 face [R au vent A à
 la poudrerie] qui 77 traîner [R jusqu'à elle A jusque-là]... // La 78 le vent [R
 soufflait moins fort A faiblissait,] mais 80 voici, [A forme trébuchante,] qui
 81 Saint-Louis. [R Forme trébuchante, forme si blanche, qu'on eût dit A On dirait] une
 82 la [R voie balayée par la poudrerie A chaussée balayée de rafales]. // Quelques
 84 inconsciente [R , sur le seuil de ma porte]. // Un

1. Classée aujourd'hui monument historique, la prison de Québec fut
 construite entre 1861 et 1866 selon les plans de l'architecte Ferdinand Bail-
 largé.

Un engourdissement, quelque chose de très doux et de très fort s'empare de son être. Il lui semble, tant elle a souffert, que sa douleur s'endort et qu'une délicieuse chaleur envahit ses membres. 85

Il ne faut pas rester là. Dans un instant de lucidité, elle pense qu'elle ne saurait s'immobiliser sans en mourir. 90

En un effort suprême, elle se soulève. Sa main qu'elle [156] ne sent plus, à cause de l'engelure, atteint le bouton de la sonnerie. Elle sonne, elle sonne, sans s'en rendre compte.

Elle retombe, définitivement cette fois. Elle ne se relèvera plus d'elle-même. 95

92 plus, [R sa main dure et blanche comme du marbre A à cause de l'engelure,] atteint 95 d'elle-même. [R Encore un peu et la mort va venir.] // Réveillé

Réveillé en sursaut par la sonnerie, j'avais d'abord songé à ne pas me déranger. Qui donc venait si tôt ? Peut-être un ami sortant d'un party au petit jour.

Allons toujours voir, me dis-je.

5 J'accours et ouvre. La poudrerie s'engouffre dans ma robe de chambre et me fait frissonner.

À mes pieds, une tête à chevelure noire. Je regarde. Ce sont les traits de Dorothée.

10 Je me penche sur cette forme inerte et touche les jolis bras étendus sur la glace.

C'est elle ! Mourante de froid !

J'emporte Dorothée et la couche sur un divan.

15 Pendant que j'envoie chercher le médecin et fais appeler les amis Hermann et Lucien, j'essaie de réchauffer celle qui, peut-être, va mourir pour moi.

Bientôt, elle ouvre les yeux.

– Dorothée ! Dorothée ! C'est moi, Max, oui, ton Max qui t'a sauvée.

2 déranger. [R *Ma montre marquait cinq heures.*] Qui 3 d'un « party » au 5 ouvre [R *ma porte. Une rafale mêlée de neige* A. *La poudrerie*] s'engouffre 6 frissonner. // [R *Sur A À*] mes pieds, [R *tombe*] une 17 Dorothée ! [R *Parle-moi !*] C'est qui [R *veut te sauver. A t'a sauvée*]. // On

On entend comme un souffle sortir de ses lèvres exsangues :

20

– C'est toi, Max ? Où étais-tu allé ? Je t'avais perdu de vue dans la tempête... Je te retrouve... Marchons vite !... Elle est bien légère, ma robe de mariée, par ce froid... Il doit y avoir du feu chez toi... Je veux m'y réchauffer toujours... toujours...

– Dorothée, ma chérie !

25

– Ne me laisse pas tomber dans la neige, mon cher amour... Je n'épouserai pas l'Autre, tu sais... Allons plus vite ! Je l'entends derrière nous, qui nous poursuit...

[157] — Ne crains rien, tu es chez moi. Tu ne vois donc pas. Tiens, regarde ton portrait sur la cheminée.

30

– Mon portrait ?... Non, c'est une grande plaine toute remplie de soldats de glace... Ils m'appellent tous par mon nom. Il en est un, là, un bonhomme de neige pareil à ceux que je sculptais dans le jardin de mon père, quand j'étais petite. Il me dit qu'il va m'enlever dans une bourrasque et me porter dans les hauteurs du monde... Oh ! c'est affreux ! Sa poitrine vient d'être ouverte par une lance invisible. Il en sort du sang...

35

Deux grandes armées avec une multitude de soldats... Deux généraux transparents comme des cristaux... Tous ces hommes blancs se battent... Ils saignent et tombent. Ils se relèvent... La troupe entière monte dans l'air, à l'assaut d'une montagne de lumière. Les deux chefs, marchant en tête et se tenant par la main, vont s'embrasser au bord du soleil...

40

– Dorothée ! Ne te fatigue pas ! Ne parle plus ! Repose-toi ! Rassure-toi. Il ne t'arrivera plus rien de triste.

45

– Non, ce n'est pas triste, c'est si grand... Tu ne trouves pas, Max ?... Quatre francs-tireurs énormes portent, à bout de bras, une femme qu'ils emmènent avec eux... Que dites-vous, francs-tireurs ? Que c'est mon âme que vous emportez ? Je veux bien, mais emmenez Max aussi. Viens, mon cher amour ! Nous nous épouserons quelque part dans les étoiles...

50

24 chez [R vous A toi]... Je 27 n'épouserai pas [R l'autre A l'Autre], tu
32 soldats de [R neige A glace]... Ils 37 ouverte [R comme] par invisible [R et il
A Il] en 38 soldats [R de neige]... Deux 39 comme des [R blocs de glace A cris-
taux]... Tous 43 soleil... // Comme ils sont beaux les soldats de neige ! // – Dorothée
44 plus ! [R Tu me fais mal. A Repose-toi ! Rassure-toi. Il ne t'arrivera plus rien de triste].
// – Non 50 Max [R avec nous A aussi]. Viens

La gorge serrée d'émotion, j'étreins follement Dorothée, pour la retenir à la vie.

Elle murmure encore :

55 – Ne suis-je pas jolie dans ma robe de mariée ?... Je savais bien que nous nous épouserions un jour... Enlace-moi bien, pour que je te sente plus près... Vois ma robe de mariée... Jamais un autre homme ne me l'enlèvera.

60 Dorothée se tait. Elle semble dormir. Des pas retentissent à ma porte. Lucien et Hermann, suivis du médecin, entrent.

– Elle a parlé dans le délire, leur dis-je.

[158] Je verse quelques gouttes de cordial entre les lèvres de la bien-aimée.

65 Une heure durant, nous restons tous trois penchés sur elle, dans une mortelle anxiété.

Puis Dorothée semble sortir d'un rêve. Elle ouvre les yeux et nos regards se croisent.

– Max ! C'est Max ! Que je suis heureuse !... Comment se fait-il que je sois ici ?

70 – Parce que nous nous aimons, Dorothée. Tu ne partiras plus.

– Non, je ne partirai plus...

FIN

55 pas [R belle A jolie] dans 57 près... [R Nous voilà mariés... Tout à l'heure, je le sais, tu m'enlèveras ma robe. Jamais un homme ne me l'enleva, ma robe. Toi, vois-tu, c'est différent... Je suis sûre que tu me trouveras belle. A Vois ma robe de mariée. Jamais un autre homme ne me l'enlèvera]. // Dorothée 61 parlé [R comme] dans 72 partirai plus... [R Tu es mon dieu... // Ce furent ses derniers mots.]

APPENDICES

I

Introduction [1962]¹

Ce roman, paru en mars 1934, s'efforçait de peindre certain milieu petit-bourgeois de Québec et autres lieux. Comme mes écrits précédents m'avaient quelque peu mis en vedette, mon éditeur Albert Pelletier², dont on oublie trop les services rendus aux lettres canadiennes, espérait un succès de ce dernier-né. Mais une bombe éclata qui nous déconcerta tous deux. 5

TEXTE DE BASE : édition de 1962.

VARIANTES : I : dactylographie avec corrections manuscrites (1962), 4 p. (US, fonds Harvey). II : dactylographie avec corrections manuscrites (1962), 5 p. (US, fonds Harvey). III : dactylographie avec corrections manuscrites (1962), 4 p. (UDM, fonds Harvey).

3 I, II *Préface* III 27 ans après 4 I En mars 1934, paraissait ce roman [R, les Demi-civilisés,] qui s'efforçait II roman, publié pour la première fois en I peindre les milieux petits-bourgeois de la vieille capitale. Comme II peindre [R les milieux A certain milieu] [R petits]-bourgeois [R. Son action se situait à Québec. A de Québec et autres lieux.] Comme 5 I Comme [D les S mes] œuvres précédentes, [R un roman, un volume de critiques littéraires et un recueil de contes et nouvelles] m'avaient valu une certaine notoriété, mon éditeur, l'admirable Albert Pelletier, ami et conseiller des écrivains [R de l'époque] espérait légitimement [A un succès] de ce dernier paru [R un succès de librairie]. Mais 6 II m'avaient [A quelque peu] mis II éditeur, Albert 8 II ce dernier paru. Mais I dernier-né. Tout semblait aller pour le mieux [R lorsque A quand] une II dernier-né. [R Tout s'annonçait pour le mieux quand éclata A Mais] une II bombe [A éclata] qui I nous jeta II nous [R abasourdit A déconcerta] tous 9 I deux dans le désarroi et [R secoua fortement A frappa d'étonnement] notre petite république des lettres. // Vers II deux et déconcerta le public lecteur. // Vers

1. Harvey a tiré de ses « Manuscrits autobiographiques » (US, fonds Harvey, V/32, 33) le texte de son introduction. On y retrouve intégralement les deux dactylographies de la « préface » qu'il rédige à l'occasion de la réédition du roman en 1962.

2. Albert Pelletier (1895-1971), éditeur et critique littéraire, qui fonda en 1933, avec Lucien Parizeau, les Éditions du Totem.

10 Vers la fin d'avril, Son Éminence le cardinal Villeneuve³, archevêque, interdisait *les Demi-civilisés*. Son décret⁴, publié dans *la Semaine religieuse*, défendait aux fidèles, sous peine de péché mortel, de lire ce livre, de le garder, prêter, acheter, vendre, imprimer ou diffuser de quelque façon. On imagine l'effet d'une condamnation si complète et fulminée de si haut. Amis et ennemis crurent que je ne m'en relèverais jamais.

15 C'était le temps où l'Église, encore plus que de nos jours, jouissait d'une autorité et d'un prestige incontestés aussi bien auprès du pouvoir civil que dans la masse des croyants.

20 *Le Soleil*, porte-parole ministériel, dont j'étais le rédacteur en chef depuis sept ans⁵, était le plus fort des quotidiens de la région québécoise. Ma fonction me liait étroitement aux chefs fédéraux et provinciaux du parti régnant. Alexandre Taschereau⁶, Premier ministre, et

10 I, II Éminence, le II cardinal Rodrigue Villeneuve I archevêque de Québec [R frappait mon roman d'Interdit A interdisait les Demi-civilisés]. Son II archevêque de Québec, interdisait II I II décret, diffusé par La Semaine 12 I de faute grave, de lire [A ce livre, de le] prêter, garder en sa possession, vendre, imprimer, rééditer ou diffuser de quelque façon [R les Demi-civilisés]. On II de [R faute grave A péché mortel], de lire ce livre, de le prêter, garder, vendre, imprimer, rééditer ou répandre de 14 I imagine aisément l'effet II et [R lancée A fulminée] de 15 II ne [R me A m'en] relèverais [R jamais de ce coup de massue.] C'était 16 I C'était l'époque où l'Église [R beaucoup A encore] plus [R qu'au] que I jouissait d'un prestige et d'une autorité immenses non seulement [R auprès de A chez] nos millions de croyants, mais auprès [R de la puissance civile A du pouvoir civil] à tous les degrés. // *Le Soleil* <ital.> II jouissait d'un prestige et d'une autorité immenses non seulement dans la masse des croyants mais auprès [R de la] du pouvoir civil [R à tous les degrés]. // *Le Soleil* <ital.> 18 I croyants. // [A L'organe du parti libéral, Le Soleil <ital.>, dont II croyants. // L'organe [R du parti libéral], Le Soleil <ital.>, dont 20 I était, alors comme aujourd'hui, le plus [R influent A suivi] et le plus répandu des quotidiens de Québec. // Ma II était le plus populaire des quotidiens de la région [R de Québec A québécoise]. // Ma 21 I me mettait en relations constantes avec les [R ministres A chefs] fédéraux I provinciaux. Alexandre II provinciaux [A du parti]. Alexandre 22 I ministre du Québec, et

3. Né à Montréal le 2 novembre 1883, Jean-Marie Rodrigue Villeneuve est ordonné prêtre le 25 mai 1907, nommé archevêque de Québec en décembre 1931 et promu cardinal le 13 mars 1933. Il meurt à Alhambra, Californie, le 17 janvier 1947.

4. Daté du 25 avril 1934, le texte de la condamnation du roman paraît le lendemain dans *la Semaine religieuse de Québec*, sous le titre « Condamnation du roman *Les Demi-civilisés* » (voir Appendice IV).

5. Harvey avait été nommé rédacteur en chef du *Soleil* à la fin du mois de mai 1927. Il remplaçait Paul Lavoie.

6. Louis-Alexandre Taschereau (1867-1952), Premier ministre du Québec de 1920 à 1936.

Ernest Lapointe⁷, bras droit de Mackenzie King⁸, m'honoraient de leur [8] confiance. À cause de l'influence d'une telle situation et surtout du libéralisme d'idées⁹ qui imprégnait parfois mes articles, j'inquiétais sans doute la hiérarchie. On me surveillait depuis longtemps. Dès 1929, mon recueil de nouvelles, *l'Homme qui va...*, dénoncé comme immoral et païen¹⁰, n'avait échappé au coup de massue, paraît-il, que grâce à l'attribution du Prix David. 25

La nouvelle de la mise au ban des *Demi-civilisés* se répandit d'un océan à l'autre le jour même où le cardinal promulgua sa sentence. Dans son affolement, mon directeur, Henri Gagnon¹¹, de passage à Montréal à ce moment-là, me téléphona le soir même à mon domicile pour exiger ma démission immédiate et me prier de ne plus me montrer au journal qu'il administrait. « Vous aurez votre salaire, dit-il, 35

23 I, II m'honoraient de leur amitié et de 24 I confiance. [R J'occupais donc un poste d'influence A Je disposais ainsi d'une influence jugée dangereuse]. Et le libéralisme d'idées dont mes articles étaient souvent imprégnés [R n'était pas de nature à rassurer les chefs de A inquiétait] notre hiérarchie. II confiance. En raison du libéralisme d'idées qui imprégnait souvent mes articles, l'influence dont je disposais [R devait inquiéter A inquiétait] [A sans doute] la hiérarchie 26 I hiérarchie. [AR D'ailleurs] [R En outre, j'étais sous surveillance, A On me surveillait] depuis longtemps [R au point de vue littéraire]. Dès I longtemps. [A En 1929] Mon livre [R précédent A de contes et nouvelles] *L'Homme* <ital.> 28 I échappé aux foudres [R ecclésiastiques A cléricales] que par l'attribution du Prix David du roman en 1929. Ce n'était que partie remise. // La II échappé aux foudres [A, paraît-il,] que par l'attribution du Prix David. Ce n'était que partie remise. // La 29 I David. Par ce beau jour d'avril, la nouvelle de la sentence cardinalice [R se répandit dans A fut répandue par] tous les journaux [R de notre province A du Canada]. Dans 30 II se répandit d'un bout à l'autre du Canada le jour même où [R fut divulguée la A l'on promulga la] sentence [R cardinalice]. Dans 32 I Gagnon, [R qui se trouvait A de passage] à 33 I moment-là, en fut affolé. Après s'être concerté avec [R Jacob Nicol] l'intelligent et sympathique Jacob Nicol, propriétaire du *Soleil*, il me téléphona [A le soir même] à mon domicile [R au cours de la soirée] pour 34 I pour me prier de donner [R immédiatement] ma II pour me demander ma I démission et de ne [R pas reparaitre A plus me montrer] au journal [R le lendemain]. « Vous 35 I administrait. // « On vous paiera votre salaire [A, dit-il] jusqu'à II administrait. // « [R On vous paiera A l'avez] votre

7. Ernest Lapointe (1876-1941), avocat et parlementaire canadien, porte-parole et leader de l'élément francophone dans le cabinet du Premier ministre William Lyon Mackenzie King.

8. William Lyon Mackenzie King (1874-1950), Premier ministre du Canada de 1921 à 1930 et de 1935 à 1948.

9. Sur la pensée libérale de Harvey à cette époque, voir Marcel-Aimé Gagnon, *Jean-Charles Harvey, précurseur de la révolution tranquille*, p. 47-68, ainsi que Victor Teboul, « le Jour » : émergence du libéralisme moderne au Québec.

10. Voir *supra*, p. 34, n. 92.

11. Henri Gagnon (1883-1958), journaliste à la *Presse* et à la *Patrie*, à Montréal, gérant de la *Tribune* de Sherbrooke en 1912 ; gérant du *Soleil* de 1913 à 1920 ; directeur-gérant du même journal de 1920 à 1950.

40 jusqu'à ce que le gouvernement vous procure un emploi. » Je lui demandai s'il en avait parlé à M. Jacob Nicol¹², propriétaire du *Soleil*. Il répondit dans l'affirmative et ajouta : « M. Nicol a conféré tout de suite avec M. Taschereau. Celui-ci promet de vous caser à la condition que, dans une note, où sous votre signature, vous ferez connaître votre départ, vous annonciez votre décision de retirer votre volume du marché. »

45 Je protestai contre cet ukase. M. Gagnon rétorqua : « Vous savez mieux que moi que le Premier ministre doit protéger les intérêts du parti avant tout. Il ne peut se payer le luxe de se mettre le clergé à dos. » Que faire ? J'avais six enfants¹³, j'étais sans le sou et les bons emplois sont rares. L'alternative : me soumettre ou joindre le régiment des miséreux.

36 I procure une [A bonne] situation [R intéressante]. » Je II procure une [R bonne] situation. » Je I emploi. M. Taschereau, avec qui M. Nicol a déjà communiqué, a promis de vous placer dans le service civil, à la condition que demain, dans 37 II avait [R fait part de la chose à A communiqué avec] M. Nicol. II 38 II Nicol a [R communiqué A conféré] tout 39 II Celui-ci [R a promis A promet] de vous caser [R dans le service civil] à la 41 III vous [D annoncez A Ferez connaître] votre I votre livre de la circulation. » // Je II la circulation. » // Je 43 I protestai vivement contre l'ukase [R de A du] chef d'État. M. Gagnon II protestai [R vivement] contre I ukase. « À cause du parti, me répondit [R le A mon] directeur ; le Premier ministre n'a pas les moyens de se mettre le clergé à dos. » La crise économique sévissait. Les [R bonnes] emplois à haut salaire étaient rares. [R pas d'enfan A J'étais sans] argent [R en réserve et A et avais] six enfants sur les bras. Que faire ? // Je ne II ukase. « À cause du parti, [A Le Premier ministre, rétorqua M. Gagnon, le Premier ministre [A pense aux intérêts du parti avant tout.] Il ne saurait agir autrement sans risquer de se 45 II dos. Vous le savez mieux que moi. » Que faire ? J'étais sans argent ; les emplois à haut salaire étaient rares, et j'avais six enfants sur les bras. L'alternative 47 I miséreux. // [R L'idée me vint A Je réfléchis] que II miséreux. // [R C'était vraiment le coup dur] Comment pouvais-je, sans un déchirement, dénoncer, pour ainsi dire, mon propre ouvrage ? [A C'était etc]. Je réfléchis [A ensuite] que

12. Jacob Nicol (1876-1958), avocat, député libéral à l'Assemblée législative (1921-1929), président du Conseil législatif (1930-1958) et membre du Sénat canadien (1944-1958), propriétaire de plusieurs journaux, dont *la Tribune de Sherbrooke*, *le Soleil* et de *l'Événement de Québec* et *le Nouvelliste de Trois-Rivières*.

13. Le 23 septembre 1916, Harvey épouse Marie-Anne Dufour, née le 24 mars 1896. Naîtront trois filles : Carmen, le 5 juillet 1917 ; Claire, le 19 août 1918 ; Jeanne, le 10 janvier 1920. Après le décès de sa première femme, le 17 février 1921, Harvey épouse le 2 septembre 1922 Germaine Miville-Deschênes, née le 30 septembre 1899. De ce second mariage, naîtront quatre garçons : Charles, le 5 octobre 1923 ; Claude, le 2 décembre 1924 ; Victor-Henri, décédé deux semaines après sa naissance, le 13 avril 1926, et Marcel, né le 24 avril 1929.

Je ne pouvais, sans un déchirement, répudier mon ouvrage ; mais, à la réflexion, je me rendis compte que les volumes en librairie appartenaient aux Éditions du Totem d'Albert Pelletier et non pas à l'auteur, de sorte que mon acquiescement au désir du chef de l'État serait nul et sans effet. Je me résignai donc à publier dans *le Soleil*, le jour suivant, l'humiliante note¹⁴ déclarant que, vu la décision de l'archevêque, je consentais (*sic*) à retirer mon roman. Tout [9] le monde comprit que le mot consentir signifiait que l'on m'avait forcé la main comme on l'avait fait autrefois pour un homme infiniment plus important qui s'appelait Galilée. D'ailleurs, je ne retirais rien du tout, puisque le livre appartenait matériellement à un autre. Je ne me suis pourtant jamais pardonné de m'être prêté à cette comédie.

L'index fit boomerang. Sous l'attrait du fruit défendu, le public prit d'assaut certaines librairies de la métropole, dont l'archevêque¹⁵ n'avait pas daigné appuyer le décret de son collègue de la vieille capi-

50 I,II en circulation appartenaient I appartenaient, non pas à [R moi A l'auteur], mais aux II appartenaient, non pas à l'auteur, mais aux 51 I,II Totem, c'est-à-dire à mon ami Albert I Pelletier. Mon acquiescement au désir de M. Taschereau serait donc nul. Je II Pelletier, et que, par conséquent, mon 53 I effet. [R On pouvait lire A C'est ce qui m'induisit à publier] dans II effet. Là-dessus, je me I suivant, la fameuse note 54 I,II note dans laquelle je déclarais que I,II l'archevêque de Québec, je consentais <souligné> à III Je consentais <souligné> à 55 I retirer [A de librairie] les Demi-civilisés [R de la circulation]. Tout II retirer mon roman de librairie. Tout I roman. Le sens du mot consentir <mot souligné> n'échappa à personne et sauva mon honneur. D'ailleurs II,III roman. Le mot consentir <mot souligné> montrait assez que 57 II pour [A un homme infiniment plus important et qui s'appelait] Galilée 58 II Galilée. Et puis je II tout puisque II livre [R, matériellement,] appartenait [A matériellement] à 59 II autre. Mais je me 60 II cette [R affreuse AR tragique] comédie. // L'index I comédie. // Le public [R ne résista pas à l'attrait du fruit défendu A succomba aux séductions du serpent et de la pomme]. Ceux des croyants québécois [R qui pouvaient se payer le luxe d'un péché mortel A que n'effrayait pas trop le risque] [R de la condamnation du feu éternel] me lisaient en cachette dans [R l'A le vain] espoir [R de découvrir les passages scandaleux A de se délecter en des obscénités] ; d'autres, plus scrupuleux, venaient savourer le roman à Montréal, [R où A dont] l'archevêque ne daignait pas [R appuyer A seconder] le décret de son illustre collègue québécois. Une fois rendu dans la grande ville, le lecteur [A de la vieille capitale] [R ne péchait plus pouvait avoir la A rassurait sa] conscience [R tranquille] : ce fut une [R véritable] rue. Pour II comédie. // Le public succomba à l'attrait du fruit défendu, de sorte que l'Index 61 II boomerang. [R Dans A On prit d'assaut] certaines 62 II métropole, [R ce fut une véritable rue]. Pour 63 I capitale. Le livre et son auteur y acquirent une célébrité inespérée. Ils devinrent des sujets de curiosité, de sympathie

14. La note paraît le 27 avril 1934 dans *l'Action catholique* (p. 3) sous le titre « Une déclaration de M. Jean-Charles Harvey », dans *le Soleil* (p. 3) sous le titre « À propos d'un roman canadien », dans *le Devoir* (p. 2) sous le titre « M. Harvey consent à retirer son roman » et, le 3 mai, dans la *Semaine religieuse de Québec* (p. 548) sous le titre « Déclaration de M. J.-C. Harvey ». Voir Appendice IV.

15. Paul Bruchési (1855-1939), archevêque de Montréal de 1897 à 1939.

65 tale. Pour le livre et son auteur, ce furent des heures de célébrité. À
près de trente ans de distance, on en parle encore.

Mes vacances payées¹⁶ me portèrent jusqu'à l'automne, alors que le Premier ministre m'offrit conditionnellement la fonction de bibliothécaire provincial. « Vous n'avez, dit-il, qu'à obtenir l'assentiment du cardinal, et le poste vous appartient. » Ma fierté se cabra : « Je n'irai pas
70 à Canossa ! », lui dis-je.

Le chef du gouvernement me demanda alors si je connaissais un prêtre influent et d'esprit large qui me recommanderait par écrit. Je lui désignai le directeur de *l'Action catholique*, le chanoine Chamberland¹⁷, avec qui j'entretenais des relations cordiales.

75 Ce dignitaire m'accueillit chaleureusement dans son cabinet de travail, rue Sainte-Anne¹⁸. Il s'informa de ma santé, de ma famille, de

pour les uns, de discussion, de pitié ou de haine pour les autres. Il y a de cela plus de trente ans, et l'on en parle encore. [R C'était la rançon de l'Index A L'index faisait boomerang]. // Mes vacances

64 Il ce fut un gain de célébrité. Ils devinrent des [R sujets A objets] de curiosité et des sujets de discussion où se heurtaient la sympathie, la réprobation [R et A ou] la pitié. À II, IV À plus de 67 I ministre Taschereau [R voulut remplir A, fidèle à] sa promesse. [R Une seule fonction s'offrait : A en m'offrant la fonction de] conservateur de la bibliothèque provinciale. Il me [R manda AR convoqua A donna rendez-vous] à son bureau : « Vous II ministre Taschereau, fidèle à sa promesse, mon < sic > manda à son bureau pour m'offrir conditionnellement la fonction de conservateur de la bibliothèque provinciale : « Vous 68 I n'avez [A, dit-il,] qu'à obtenir [R la permission A l'assentiment] du 69 I appartient. » // Je refusai [R d'aller faire ce pèlerinage à Canossa dans l'antichambre d'un]. // Le 70 II lui répondis-je I dis-je. // [A l'oyant mon embarras] le chef libéral me demanda si [A à défaut du cardinal] je 71 II si, à défaut du cardinal, je 72 I me [R donnerait une lettre de recommandation A recommanderait par écrit]. Je 73 I le [R chanoine Chamberland, alors] directeur 74 I qui [R j'avais entretenu AR je n'avais eu que les A j'entretenais des] relations [R les plus] cordiales I cordiales. Le jour même, le chanoine me recevait dans II cordiales. Le chanoine m'accueillit 76 I s'informa jovialement de

16. « J'eus six mois de vacances payées. Un voyage romanesque en Gaspésie, de merveilleuses promenades dans la campagne québécoise, des excursions de pêche dans les Laurentides et des aventures intéressantes marquèrent cette période de repos. Il me sembla que j'étais libéré de tout lien gênant et que désormais je pourrais marcher, le front haut, dans un sentier de franchise et de vérité. Pendant ce temps, le roman condamné remportait un succès de librairie. C'était la rançon et le privilège de l'index » (« Manuscrits autobiographiques », p. 12, US, fonds Harvey, V/33).

17. Joseph-Alfred Chamberland (1893-1956), chanoine titulaire de la basilique de Québec et directeur-gérant de *l'Action catholique*.

18. Les bureaux de *l'Action catholique* étaient situés à l'époque au 103, de la rue Sainte-Anne, à quelques centaines de mètres de l'Hôtel de ville.

mes projets, après quoi je lui fis part de l'objet de ma visite. « Une lettre ? Bien sûr ! Je ne demande pas mieux que de vous aider. » Puis, après une pause : « J'y pense. Le cardinal s'étonnerait peut-être de ce que je ne l'aie pas consulté. Rappelez-moi demain, voulez-vous ? » 80

Et voici l'accueil que fit Son Éminence à la requête du chanoine : « Faites savoir au Premier ministre que je n'ai aucune objection à ce qu'il confie à M. Harvey toutes les fonctions qu'il voudra... sauf la bibliothèque. »

[10] De là ce compromis : à la bibliothèque, M. Taschereau nomma le colonel Marquis¹⁹, statisticien depuis vingt ans, et, à Harvey, écrivain et journaliste depuis toujours, il confia la statistique. Le premier ne connaissait rien aux livres et le second ignorait tout de la statistique. 85

Casé à quarante-trois ans, chef de bureau à médiocre salaire, condamné au rôle de sourd, muet et aveugle, jusqu'à l'âge d'une maigre pension de retraite ! Tel était mon sort. Par ce bel enterrement, les 90

77 I projets [R d'avenir]. Après quoi, je I lettre ? répondit-il. Oui... je veux bien. Si la chose peut vous aider, pourquoi pas ? » Puis II lettre ? dit-il. Pourquoi pas ? Je ne 78 II vous être utile. » Puis 79 I après réflexion : « Mais j'y pense, Le cardinal [R trouvera peut-être] s'étonnera peut-être II après un silence : « Mais j'y pense, Le cardinal 80 I pas prévenu... Rappelez-moi I voulez-vous ? » // A la demande [R du directeur de l'Action catholique A que lui fit l'ecclésiastique en ma faveur,] Son Éminence [R lui fit la réponse suivante A répondit :] Dites au II voulez-vous ? » // A la requête que lui présenta l'ecclésiastique en ma faveur, Son Éminence répliqua : « Faites 82 I que [R c'est mon désir A je verrais d'un bon œil] qu'il [R donne] confie [R n'importe quelle fonction A à M. Harvey n'importe quelle fonction...] sauf celle de bibliothécaire. » // De 83 II confie n'importe quelle fonction à M. Harvey..., sauf celle de [R la] bibliothécaire. // De I bibliothèque. » // [R Devant l'] L'échec de ma démarche [A força] M. Taschereau [R recourut A à recourir] à [R ce A un] compromis II bibliothèque. » // L'échec de ma démarche réduisit M. Taschereau à ce compromis 85 I compromis : il donna la bibliothèque au colonel II compromis : à la bibliothèque, il nomma 86 I statisticien provincial depuis 1914 et [R les A confia] la Statistique à Harvey II statisticien provincial depuis 87 I journaliste de carrière. Le premier I premier, ne connaissant rien aux livres, adopta pour guide « Livres à lire et à proscrire » de l'abbé Bethléhem, et le second, ignorant tout de la statistique, [R fut sacré A obtint son brevet de] statisticien dans le temps de le dire. [R Ainsi le voulait la sagesse suprême A Admirable sagesse ! // Casé 88 I statistique. // J'avais quarante-trois ans < sic >. Déjà casé, chef II statistique. Admirable sagesse ! // Déjà casé à 89 I, II à petit salaire I salaire, [R réduit au silence A condamné au rôle de sourd, muet et aveugle] jusqu'à 91 I de vieillesse. Tel I sort. [R Par cet A Cet] enterrement de première classe [R , on] supprimait [A , pensait-on,] un des dangers qui menaçaient [A l'] Israël [A français] d'Amérique

19. Georges-Émile Marquis (1878-1960), professeur et inspecteur d'école ; directeur du Bureau de la statistique de la province de Québec, de 1914 à 1934 ; conservateur de la Bibliothèque de la législature de Québec, de 1934 à 1952. En 1918, il publie *Aux sources canadiennes*, un recueil de textes d'inspiration régionaliste.

dieux du jour protégeaient la pureté de l'Israël français d'Amérique. Et sans reproche de conscience, puisqu'ils se montraient cléments au point de m'assurer le pain quotidien.

95 Ce petit drame eut un dénouement inattendu. La tourmente électorale de 1936 balaya le parti libéral. En février²⁰ 1937, le nouveau régime me limogea sans avis. J'appris mon congédiement par radio, un soir, en famille. Le Premier ministre Duplessis²¹ m'accorda, par la suite, un entretien pour me dire que j'avais trop d'ennemis à Québec
100 pour y rester et que je ferais mieux de retourner à Montréal où il me doterait bientôt d'un emploi. D'autres projets me sollicitaient.

La métropole, que j'avais quittée dix-neuf ans plus tôt, allait donc me reprendre. Sans salaire, sans épargne, sans perspective d'avenir, chassé du vieux Québec par un cardinal et un chef d'État, je remisai
105 mes meubles, rassemblai mes hardes et, avec mes six enfants, m'acheminai vers Montréal.

92 II dieux régnaient supprimaient l'un des dangers qui menaçaient l'Israël II Et leur conscience ne leur reprochait rien, [R attendu A puisqu'ils] s'étaient montrés cléments
94 II m'assurer [R la] sécurité et [R le] pain I quotidien. // l'int bientôt le jour où [R disparut A croula] ma dernière protection, celle du parti libéral, balayé dans une tourmente électorale de 1936. En 95 II eut [R toutefois] un dénouement. La 96 I régime, tout occupé à placer des amis, me [R signifia mon congé A limogea] sans avertissement. J'appris II régime, soucieux de faire place aux amis, me limogea sans avertissement. J'appris 97 I avis. [R Je l'ai appris A J'appris mon congédiement] par I, II par la radio 98 I m'accorda, [A par la suite] un 99 I, II entretien au cours duquel il souligna que 100 I y demeurer [A et] que I Montréal [R, qu'il A où il] me I il ne tarderait pas à me procurer un [R autre] emploi intéressant. Je le remerciai de [R tant de A sa] sollicitude, mais d'autres projets II il ne tarderait pas à me doter d'un emploi intéressant. Mais d'autres projets 101 I me trottaient déjà dans la tête. [R Il ne me restait plus que [R la A La] métropole II me trottaient [R déjà] dans la tête. // La métropole 103 I me [R revoir] reprendre I Sans emploi, sans perspective d'avenir, [A sans argent], chassé de Québec II Sans emploi, sans argent, sans 104 II chassé de la vieille capitale par I, III et un premier ministre, je fis mes paquets et, avec [A mes] six enfants, [R je] regagnai Montréal. // Mon II et un chef de gouvernement, je remisai mes meubles, ramassai mes 105 II enfants, regagnai Montréal. // Mon 106 I Montréal. // [R Avec] l'appui de quelques-uns des hommes les plus remarquables de ce pays, je fondai mon propre journal, qui pendant neuf ans me II Montréal. // On sait la suite. Quelques-uns des hommes les plus importants de ce pays

20. Le 14 janvier 1937, Harvey est limogé de son poste. Mais dès le matin du 13 janvier, on lui avait officiellement appris la nouvelle. Voir sa lettre au sénateur Raoul Dandurand, le 15 janvier 1937 (US, fonds Harvey, I/3), ainsi que l'article « Démissions et nominations à Québec » (*le Devoir*, 15 janvier 1937, p. 1).

21. Maurice Le Noblet Duplessis (1890-1959), avocat, juge, député à l'Assemblée législative de 1927 à 1931. Le 7 novembre 1935, il fonde l'Union nationale ; le 17 août 1936, il prend le pouvoir ; il sera Premier ministre du Québec de 1936 à 1939, puis de 1944 à 1959.

Mon cauchemar ne devait pas durer. Quelques hommes vraiment importants m'aidèrent à fonder un journal de combat, *le Jour*²², qui, neuf années durant, me permit de bien survivre et surtout de contribuer quelque peu à une libération plus précieuse que l'indépendance nationale elle-même, la libération de l'esprit. 110

Maintenant que je franchis l'ultime étape de ma fiévreuse carrière, il m'arrive de me demander si les incidents [11] que je viens de relater n'ont pas donné à réfléchir en haut lieu. Ainsi s'expliquerait le fait que, depuis avril 1934, la foudre n'a frappé aucun de nos écrivains les plus hardis. Aurais-je été leur paratonnerre ? Peut-être. Si tel est le cas, il leur faut ou bien m'en savoir gré ou bien m'en tenir rancune. 115

Jean-Charles HARVEY

m'aidèrent à fonder mon [R *propre*] journal *Le Jour* < souligné >, qui neuf années durant me

109 I permet de travailler, dans la mesure de mes faibles moyens, à la libération de l'esprit, infiniment plus précieuse que la libération nationale elle-même. // Maintenant II permit non seulement de bien survivre mais de contribuer, dans la faible mesure de mes moyens, à la libération de l'esprit, [R infiniment A beaucoup] plus précieuse que la libération nationale elle-même. // Maintenant 111 II l'esprit. // [R En souvenir de ces incidents, d'aucuns me donnent aujourd'hui le titre de précurseur.] // Maintenant 112 II je suis en train de franchir la dernière étape 113 II m'arrive parfois de II relater [R ne] n'ont 114 II s'expliquerait un curieux phénomène, à savoir [R qu' A que, depuis avril 1934, la foudre n'a frappé] aucun de nos écrivains les plus hardis, [R depuis avril 1934], n'a été foudroyé. Leur ai-je servi de paratonnerre ? [R Il est permis de se poser la question A Peut-être.] Si tel est le cas, je [R me demanderais A ne sais s'il leur faut m'en vouloir ou m'en savoir gré].

22. Sur la fondation du *Jour* et les personnalités politiques qui ont aidé Harvey à lancer son journal, voir Marcel-Aimé Gagnon, *Jean-Charles Harvey, précurseur de la révolution tranquille*, p. 85-102.

II

Lettre de Jean-Charles Harvey à M^{gr} Camille Roy¹

Québec, le 28 avril 1929

M^{gr} Camille Roy
Recteur de l'Université Laval
Québec

Cher M^{gr} Roy,

Je vous remercie d'avoir bien voulu répondre à ma dernière lettre, dans laquelle je craignais d'avoir péché par excès de franchise. Je vous sais très occupé, et je regrette de vous ennuyer de nouveau avec des opinions peu conformes avec une sévère orthodoxie.

Certaines choses que j'ai apprises me forcent à recourir à votre esprit de justice et à votre tolérance. Un membre du clergé² de Québec s'est permis – je ne sais au nom de qui et de quel droit – d'aller faire enlever mon volume de la vitrine de la librairie Garneau. Le bruit court même que quelque bigot aurait fait des démarches pour me mettre à l'index. De telles sottises provoquent naturellement des éclats de rire dans le public, mais elles manifestent une tendance absurde et font un tort considérable à leurs auteurs.

Heureusement que je possède des témoignages pour démontrer que la largeur d'esprit et le respect de l'art existent au sein de notre clergé. Il ne sera pas dit que toute liberté légitime aura été bannie de Québec au profit de l'oppression des consciences.

1. US, fonds Harvey, I/2.

2. Il s'agit de M^{gr} Eugène-Charles Quemeneur Laflamme (Sainte-Hénédine, 13 septembre 1874 – Québec, 14 janvier 1950), curé de la basilique de Québec de 1912 à 1949. Voir à ce sujet : « Manuscrits autobiographiques », f. 20 (US, fonds Harvey, V/32) ; « Confession sans ferme propos », *le Jour*, 16 septembre 1937, p. 2 ; Marcel-Aimé Gagnon, *Jean-Charles Harvey, précurseur de la révolution tranquille*, p. 56.

En outre, une foule de laïcs respectables et bien pensants m'ont écrit force louanges après la lecture de mes contes. *Dans le monde*, aucune personne habituée à lire n'a été surprise, encore moins scandalisée, de mon style ou de mes théories : on les a trouvés bien anodins et inoffensifs en comparaison de tout ce qui se publie ailleurs. Même au *Droit*, où l'on est heureusement loin des coteries, des étroitesse et des jalousies québécoises [*sic*], on m'a consacré deux études très élogieuses. Il n'y a que ceux qui m'ont vu venir avec des préventions qui ont jeté des cris de pudeur.

Je me demande ce qu'il adviendrait de l'art universel s'il fallait s'en tenir strictement à certaines exigences que vous savez. Il faudrait supprimer à peu près tous les grecs [*sic*] et les latins [*sic*], qui sont à la base de nos études classiques ; il faudrait faire disparaître en tout ou en partie : Rabelais, Montaigne, Molière, Shakespeare, Goethe, le dix-huitième siècle, Balzac, Hugo, Musset, George Sand, Daudet (Alphonse et Léon), Baudelaire, Maupassant, Flaubert, France, Maurras, d'Annunzio, Byron, Wilde, Shelley, Tolstoï, Ibsen, et mille autres talents considérables, sans compter les trois quarts des fictions modernes de tous les pays civilisés ; il faudrait mettre à l'index la Bible, à cause des multiples passages d'une crudité difficile à dépasser ; il faudrait jeter par terre les musées du Louvre, de Rome, de Florence, de Vienne, de Berlin, de Londres, de New York et d'ailleurs ; il faudrait réduire en poussière les restes de la statuaire grecque, qui est entièrement nue ; il faudrait mettre au feu mille tableaux, chefs-d'œuvre immortels produits depuis la Renaissance jusqu'à nos jours ; il faudrait anéantir l'œuvre musicale de Wagner et de presque toute l'école russe. Bref, s'il fallait faire régner, dans le monde, les préceptes rigides invoqués par quelques-uns des nôtres – heureusement de moins en moins nombreux – le trésor artistique des peuples périrait ; le monument le plus gigantesque de la Beauté exprimée par des hommes croulerait dans les cendres.

Mais cela n'est pas arrivé et n'arrivera jamais, parce que l'humanité et la nature sont plus puissantes que des opinions. Aucune défense sectaire n'a réussi, au cours de milliers d'années de civilisation, à éteindre une parcelle d'art. L'œuvre a survécu, toujours plus belle et plus admirée, indestructible comme un reflet de l'Incréé, tandis que le monde oubliait ou méprisait les idées et les hommes qui s'opposaient à sa marche victorieuse à travers les siècles.

C'est généralement au nom de la morale qu'on porte atteinte aux libertés les plus chères. Cette morale, telle que comprise et pratiquée chez nous me semble au moins discutable. Ne pousse-t-on pas trop loin la phobie de la femme ? J'ai lu plus d'une fois les quatre Évangiles. L'arbre généalogique du Christ, vous le savez, porte plusieurs adultères. Dans la vie de Jésus même, je ne vois nullement que le Sauveur ait

eu la manie de parler à tout instant de ce qu'on appelle le péché de la chair. Il a pardonné à la femme pécheresse avec un sourire de douceur et de pitié en même temps qu'il écrivait sur le sable les faiblesses de ses accusateurs. Il permettait à Madeleine, femme de vie, de répandre des parfums sur ses pieds et de les essuyer avec sa chevelure, ce qui, aux yeux de nos pudibonds, doit former un tableau sensuel. Quand Jésus disait : « Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé », il signifiait que cette femme avait suivi un instinct puissant, l'amour, l'éternel attrait, qui doit incliner les âmes à la miséricorde. Toute la morale chrétienne se résume à ces mots : « Aimez-vous les uns les autres », morale admirable qui a fait la force de l'Église primitive, mais qu'on violente, plus tard, quand, à l'époque de l'Inquisition et de la Réforme, on persécutait, suppliciait, brûlait ou pendait de pauvres diables pour des opinions et des distinctions byzantines.

Aimez-vous les uns les autres, disait Jésus. Et pendant ce temps, il chassait les vendeurs du temple, donnait la parabole du pharisien et du publicain, battait en brèche la vieille religion juive, résistait aux grands pour protéger les faibles et mourait finalement sur un gibet, victime de l'orthodoxie israélite ; par contre, depuis le début de sa vie publique jusqu'à sa mort, on ne le voit pas une fois proclamer que la femme est l'ennemie et que l'amour est un péché. Il a fallu une interminable série de docteurs et de conciles pour nous inventer un Christ gynophobe comme celui qu'on nous présente infatigablement de nos jours.

L'enfant de Bethléem avait une morale autrement plus haute et plus complète. Il n'était pas venu sur la terre pour combattre l'un des instincts les plus beaux, les plus généreux et les plus inoffensifs de la nature humaine : il était venu rétablir la fraternité universelle. Il n'était pas Juif : il était citoyen du monde, pour employer une expression moderne ; il voulait établir la paix entre les hommes. Le soir de sa naissance, les anges ne chantent pas : « Il est désormais défendu de parler d'amour » ; ils chantent : « *Pax ! Pax ! Pax ! Pax hominibus bonae voluntatis* ». Attirer la compassion des grands sur les petits, des forts sur les faibles, combattre les injustices sociales, détruire l'esclavage des âmes et des corps, faire triompher le règne de Dieu par la bonté, la charité et la tolérance, telle était son œuvre. Sa morale était donc plus faite de justice et d'amour que de pudeur et de chasteté, deux vertus qui varient selon les pays et les latitudes.

Les malheurs de l'humanité proviennent bien plus de l'injustice et de l'égoïsme des grands, de l'hypocrisie pharisaïque, que de l'amour, même des excès de l'amour. Les guerres, les persécutions, les révolutions, le paupérisme, les grands malaises sociaux ne proviennent pas de l'*odor di femina*, mais bien de la cupidité féroce des hommes de proie, qui tirent tout à eux, richesse et domination, et qui enlèvent ainsi au reste du peuple son pain et ses libertés. Qu'un bon diable d'homme,

suivant en cela une loi de la commune et universelle nature, obéisse à certains instincts, même illégalement, la société n'est pas mise en danger ; mais qu'un autre homme, fût-il pilier d'église, écrase ses semblables du poids de sa richesse et accumule des capitaux avec les misères des autres, cela évidemment contre la volonté de Dieu et la doctrine du Christ : « Aimez-vous les uns les autres ! » Qu'un prince accepte des faveurs féminines, cela n'a rien d'anti-humain ni d'anti-patriotique ; mais ce prince commet un crime quand il lance des innocents dans la fournaise de la guerre pour nourrir son orgueil et agrandir son territoire. Le Christ, le vrai Christ, aurait fermé les yeux sur un acte indifférent en soi, mais il aurait maudit le sacrificateur orgueilleux et insensé des vies humaines.

Certes, je suis avec vous pour admettre que *la nature humaine* est capable de bien des excès. Mais, parmi ces excès, celui du sexe est certainement l'un des moins graves. Je ne me permettrai pas ici de discuter de votre théorie du péché originel, qui, paraît-il, a apporté sur la terre la souffrance et la mort, avec nos prétendus vices. Seulement, je constate que les loups s'entre-mangent, que les chiens souffrent et crèvent, que les plantes poussent, fleurissent et meurent, que tout meurt, même les soleils, même les étoiles. L'homme a-t-il jamais été exempt de la loi universelle, qui régit toute matière ?

Telles sont, cher M^{gr} Roy, quelques-unes des pensées que me suggérait votre dernière lettre. Je vous les livre un peu en désordre, mais dans le meilleur esprit possible. J'ai beaucoup pensé, beaucoup rêvé, beaucoup réfléchi et beaucoup lu. Assoiffé de vérité, de bonté et d'idéal, je sens en moi un peu d'élévation, un peu de noblesse et beaucoup de franchise. En dépit de cela, peut-être à cause de cela, on m'appelle parfois « mauvaise tête ». Il me serait plus facile et agréable, allez, dans ce milieu où je vis, de penser et d'écrire comme tout le monde, et il faut bien du courage, du désintéressement et une vie intellectuelle intense pour devenir une « mauvaise tête ». Si je suis dans l'erreur, je ne demande pas mieux que de la rectifier ; mais qu'on veuille au moins me présenter des raisons, s'adresser à mon intelligence et traiter avec moi d'homme à homme. S'il est vrai que le Christ veut la conversion du pécheur et non sa perte, qu'on me démontre que je suis le pécheur ; mais qu'on ait la loyauté de ne pas me frapper lâchement, dans le dos, comme celui qui, sans m'appeler, me considérant à priori comme un ennemi, a posé contre moi un acte hostile et peu honorable en allant chez les libraires pour me combattre.

Amicalement et respectueusement

III

Lettre de Jean-Charles Harvey à Alfred DesRochers suivie du poème « La mort de Dorothée »

Québec, le 7 novembre 1930

Mon cher sauvage,

5

Tu ne vois que du bien chez les autres et tu ne vois pas les richesses de ta nature. En même temps que tu me bombardes de compliments, tu m'annonces la tentation que tu as de devenir « full-fledge business man ».

Je vais te parler franchement, sans le moindre déguisement :

10

Je suis sous l'impression que tu es, sinon le plus parfait, du moins le plus puissant des poètes du Canada français.

Si tu continues à étudier, penser, observer et sentir, tu seras un grand poète.

Je ne te dis pas cela pour te louer, car je crois que tu es au-dessus de la louange. Je veux simplement te conjurer de persister à chanter ton âme.

15

Et si tu as besoin d'un critique sévère, pour te parler toujours sincèrement, je serai là, à tes ordres. Pour toi, je mettrai à ma pensée des portes de cristal.

20

Je ne me contenterai pas de t'encourager à chanter, mais je t'apprendrai à danser. La danse peut paraître ridicule, mais elle est diablement commode pour celui qui, dans une réunion de raseurs, veut parler seul à seul avec une femme. Les meilleurs souvenirs de conversations féminines datent du jour où un ami me força à sauter comme tout le monde.

25

Maintenant, parlons de mes vers à moi. Je suis, ici, l'amateur s'adressant au professionnel. J'ai corrigé les fautes réelles que tu me signales, et je te renvoie le morceau¹.

30 En même temps, tu recevras la « Mort de Dorothée », une fantaisie en mineur, inspirée par la tempête d'hier soir. Ces vers, tous bâclés entre neuf heures et onze heures de la veillée, sont le résumé de la fin de mon roman, *l'Homme qui revient...* Ils ne sont qu'une ébauche ; mais dis-moi si l'idée est bonne. Dorothée, devenue folle, s'enfuit de chez elle, 35 s'élance vers la demeure de son bien-aimé, mais s'égare et meurt dans la tempête, sur les plaines d'Abraham. Dans son agonie, elle voit Montcalm, Wolfe et leurs soldats monter vers le ciel, dans la rafale, semblables à une armée de Pierrots. Ce que j'ai de mieux là-dedans, c'est Wolfe rimant avec golfe.

40 Si tu le veux-bien, indique moi les corrections à faire.

LA MORT DE DOROTHÉE

Vision d'un triste soir de janvier

Sur le champ d'Abraham, le vent du nord blasphème
Et secoue en hurlant sa chevelure blême.
45 Il crache entre ses dents d'innombrables flocons
De neige qu'il a pris dans l'aile des démons.
Dorothée a fui, folle et nue, en la tempête,
Offrant sa forme blanche et le blond de sa tête
Aux morsures du froid, qui l'étreint en clamant
50 Et maîtrise son corps comme un brutal amant.
Serrant entre ses seins le pauvre amour qui pleure,
Elle va vers celui qui, pour elle, demeure
L'idole à qui son âme offre tout son encens
Et qu'elle nourrirait des gouttes de son sang.
55 Elle emprunte à l'hiver un costume de glace,
Tout le blanc de la nuit, sous le souffle tenace
Qui recouvre son flanc d'un tissu virginal
Et forme en ses cheveux un voile nuptial.

41 Dorothée / [A *l'vision d'un triste soir de* [D novembre S janvier]]

1. Harvey envoie à DesRochers deux autres poèmes : « Lassitude » et « Vain orgueil ». Il s'agit probablement de ce dernier, qui présente des corrections manuscrites.

- Tout est blanc dans sa chair comme au fond de son être.
 C'est ainsi qu'elle veut tout à l'heure apparaître : 60
 Cristalline et sans tache au regard de Tristan
 Dressé dans son désir, et qui, là-bas, l'attend.
- La neige la saisit jusques à la ceinture ;
 Mais elle se défend pour n'être pas parjure.
 Elle sera fidèle et fière, à ses genoux, 65
 Quand elle parviendra, très belle, au rendez-vous.
- Le vent du Nord la prend dans ses mains de colosse
 Et prépare pour elle une terrible noce.
 En l'immobilisant comme dans des étaux,
 Il courbe son corps pur dans le lit des cristaux. 70
- Dorothée est vaincue en sa couche de neige,
 Mais elle va mourir. Et voici qu'un cortège
 Immense et glorieux déroule à ses côtés
 L'épique défilé de l'immortalité.
- Tous les héros sont là, le fier Montcalm et Wolfe, 75
 Et la troupe des morts, aussi large qu'un golfe.
 Fatal et résigné, vêtu de cristal blanc,
 Chacun montre à sa gauche un rouge cœur sanglant.
- Les ombres des soldats, sur les champs de bataille,
 Portent du sol au ciel d'étranges funérailles, 80
 Et, de leur régiment, qui monte sans un mot,
 L'hiver a fait soudain des milliers de Pierrots.
- Ils font à Dorothée un salut militaire
 Et semblent la presser à s'enfuir de la terre,
 Pour réchauffer ses doigts au feu du firmament, 85
 Mais elle répond : « Non ! j'emmène mon amant ! »
- Pour n'avoir point pitié de leur face qui souffre,
 Alors que la rafale en leur dur sol s'engouffre,
 Elle ferme les yeux et voit toujours la mort,
 Qui monte dans la nuit, avec le vent du nord. 90

59 comme [R dans tout A au fond de] son 60 veut [D être et veut S tout à l'heure] apparaître 65 et [D à l'aise S fière], à 70 Il [D couche S courbe] son 71 vaincue [D dans S en] sa 76 golfe. / [R Fatals et résignés, vêtus] de [D marbre S cristal] blanc 78 un [D large S rouge] cœur 84 semblent [D l'inviter S la presser] à 86 elle [D ne < cinq mots illisibles > S répond « Non ! j'emmène mon amant ! »] 89 toujours [D les S la R morts], / Qui [R montent] dans 90 nord. // [R Tristan survient, se penche, et de sa bouche A Tristan survient, frémit, se penche et, de sa bouche,]

Tristan survient, frémit, se penche et, de sa bouche,
 Couvre ses cils glacés par le frimas farouche.
 Trop tard ! Sa Dorothée est partie avec eux !
 La douleur reste seule en ce champ belliqueux.

95

L'homme, levant les yeux, croit voir sa bien-aimée
 Que portent sur leurs poings des soldats de l'armée,
 Quatre marbres sculptés, impassibles et droits,
 Montrant une beauté sans tache au Roi des Rois !

Jean-Charles Harvey

92 farouche. [R *C'est fini ! A Trop tard ! Sa*] Dorothée 94 belliqueux. //
 [R *Jean-Charles Harvey*] // L'homme

IV Partie officielle¹

DÉCLARATION CONDAMNATION DU ROMAN « LES DEMI- CIVILISÉS »

Le roman *Les demi-civilisés*, de Jean-Charles Harvey, tombe sous le canon 1399, 3°, du Code de Droit canonique. Conséquemment, ce livre est prohibé par le droit commun de l'Église. Nous le déclarons tel et le condamnons aussi de Notre propre autorité archiépiscopale. Il est donc défendu, sous peine de faute grave, de le publier, de le lire, de le garder, de le vendre, de le traduire ou de le communiquer aux autres. (Can. 1398, 1)

Québec, le 25 avril 1934.

J.-M.-Rodrigue Card. VILLENEUVE, O.M.I.
Archevêque de Québec.

* * *

Une déclaration de M. Jean-Charles Harvey²

M. Jean-Charles Harvey, nous adresse pour publication, la déclaration suivante, que nous nous empressons de communiquer au public.

« Après la déclaration de Son Éminence le cardinal Villeneuve publiée hier, je consens à retirer du marché mon dernier roman «*Les demi-civilisés*», et je prie les librairies et l'éditeur de vouloir bien en tenir compte. »

Jean-Charles HARVEY.

1. *La Semaine religieuse de Québec*, 44^e année, n° 34, 26 avril 1934, p. 531.

2. *L'Action catholique*, 27 avril 1934, p. 3.

Par ce geste, notre confrère cause un véritable plaisir à tous ceux qui l'estiment véritablement.

M. Harvey accomplit sans doute un devoir, mais un de ces devoirs dont l'accomplissement honore dans la mesure où il coûte.

Et cet acte marquera l'une des étapes les plus fructueuses de la carrière de l'auteur, si le devoir est accompli avec courage jusqu'au bout.

V

Leçons propres à l'édition de 1966

Présente édition

(p. 87, l. 43) monde, et, à travers
 (p. 101, l. 46) sur l'eau, et sur terre
 (p. 109, l. 5) calme ; des moines
 (p. 109, l. 14) sommeil ; les flagellations
 (p. 112, l. 108) quémandant presque son pain
 (p. 115, l. 179) son grand regard
 (p. 117, l. 233) rasé, du salon de coiffure du Château
 (p. 122, l. 89) fondent dans les doigts
 (p. 145, l. 41) revient
 (p. 157, l. 32) sembla
 (p. 158, l. 91) trous si froids, si froids...
 (p. 181, l. 4) vainement d'ailleurs, à oublier
 (p. 184, l. 91) vos lunettes
 (p. 206, l. 116) – Ceci me rappelle
 (p. 206, l. 125) et de porteur de poubelles, mais

Édition de 1966

monde. À travers (p. 14)
 sur l'eau et sur la terre (p. 28)¹
 calme, des moines (p. 34)
 sommeil, les flagellations (p. 34)
 quémandant son pain (p. 37)
 son chaud regard (p. 40)
 rasé des mains du coiffeur du Château (p. 41)
 fondent entre les doigts (p. 45)
 revint (p. 65)
 semble (p. 75)
 trous si froids... (p. 77)
 vainement, à oublier (p. 98)
 des lunettes (p. 100)
 Ça me rappelle (p. 120)
 et porteur de poubelles mais (p. 121)

1. Même leçon dans l'édition de 1934 (p. 27).

(p. 209, l. 13)	su	vu (p. 124)
(p. 210, l. 28)	comprenez	comprendrez (p. 124)
(p. 211, l. 72)	Max ! Max, ne	Max ! Max ! ne (p. 125)
(p. 213, l. 26)	fortunes, en	fortunes en (p. 127)
(p. 214, l. 35)	Mademoiselle	mademoiselle (p. 128)
(p. 223, l. 25)	pépier	répéter (p. 135)
(p. 225, l. 80)	klaxons	sirènes (p. 137)
(p. 233, l. 86)	col d'écureuil	col de vison (p. 145)
(p. 240, l. 57)	affinement	raffinement (p. 153)
(p. 245, l. 112-113)	Et toutes les voix, comme un orchestre terrible : – Te souviens-tu de tes morts ?	[manque] (p. 157)
(p. 246, l. 149)	épandu	étendu (p. 158)
(p. 248, l. 194)	traînaient	traînent (p. 159)
(p. 248, l. 195)	guidait	guide (p. 159)
(p. 249, l. 16)	croire en	croire à (p. 160)
(p. 255, l. 208)	L'argent ?	L'argent ! (p. 166)
(p. 260, l. 67)	norôit	nordais (p. 171)
(p. 263, l. 33)	un, là	un là (p. 173)

Page laissée blanche

BIBLIOGRAPHIE

A – SOURCES MANUSCRITES¹

- I FONDS JEAN-CHARLES HARVEY, Université de Sherbrooke. Originaux, imprimés, coupures de presse, photos, 1915-1967, 1,20 m. Correspondance, discours, conférences, coupures de journaux et documentation diverse se rapportant à la vie et à la carrière de journaliste et d'écrivain de Jean-Charles Harvey ; manuscrits dactylographiés d'œuvres littéraires parues ou encore inédites ; copies d'articles parus dans *le Soleil*, *le Canada*, *le Jour*, *la Revue moderne*, *la Revue populaire*, *les Idées*, etc. ; notes biographiques et manuscrits autobiographiques, journal personnel ; papiers divers concernant *le Jour* et *le Petit Journal*.
- II FONDS MARCEL-AIMÉ GAGNON, BNQ (198-219). Manuscrit de Jean-Charles Harvey, précurseur de la révolution tranquille ; documentation diverse dont s'est servi M.-A. Gagnon pour la rédaction de son ouvrage.
- III FONDS GABRIEL NADEAU, BNQ (198-177). 16 lettres de J.-C. Harvey à Louis Dantin, 1929-1941.
- IV FONDS CAMILLE ROY, Archives du Séminaire de Québec (131-56). Correspondance échangée entre M^{re} Camille Roy et J.-C. Harvey concernant l'œuvre littéraire de ce dernier et la littérature québécoise en général, 1922-1945.
- V FONDS ALFRED DESROCHERS, ANQ-S (272-4). 18 lettres de J.-C. Harvey à Alfred DesRochers, 1929-1935.
- VI FONDS LOUIS-ALEXANDRE TASCHEREAU, ANQ-Q (6-752). Une lettre de J.-C. Harvey au Premier ministre Louis-Alexandre Taschereau, datée du 28 octobre 1932.

1. Les numéros des fonds d'archives mis entre parenthèses correspondent à ceux du Catalogue collectif des manuscrits des archives canadiennes, sous la direction de Robert S. Gordon, Ottawa, Archives publiques du Canada, édition révisée, 1975, 2 vol. ; suppl. : 1976-1982.

- VII *FONDS OLIVAR ASSELIN*, BMM (113-4). Une lettre de J.-C. Harvey à Olivar Asselin, datée du 17 novembre 1920.
- VIII *FONDS ROSAIRE DION-LÉVESQUE*, BNQ (198-215). Deux lettres de Louis Dantin à Rosaire Dion-Lévesque à propos des *Demi-civilisés*, datées des 21 mai et 16 juin 1934.
- IX *FONDS PRIVÉ (GUILDO ROUSSEAU)*. Correspondance, coupures de presse et documentation diverse sur la vie et l'œuvre romanesque de J.-C. Harvey, 1967-1975 ; notes biographiques sur la famille Harvey ; documents relatifs à la genèse de *Marcel Faure*, *les Demi-civilisés* et *les Paradis de sable* ; coupures et extraits de journaux et de revues sur la carrière journalistique et littéraire de Harvey ; copies et photocopies de contes, d'articles et de conférences de Harvey ; correspondance en rapport avec *les Demi-civilisés*.
- X *ARCHIVES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL* (E 147/A10,30 a). Exemplaire de l'édition originale (1934) des *Demi-civilisés*, avec modifications manuscrites par Jean-Charles Harvey.
- XI *ARCHIVES DU SÉMINAIRE DE CHICOUTIMI* (131/63, 173/12). *Annuaire du Séminaire de Chicoutimi*, 1905-1908 ; *Rapport de l'Académie Saint-François de Sales*, janvier 1907 à janvier 1908.

B – ÉCRITS DE JEAN-CHARLES HARVEY²

I Romans

Marcel Faure, Montmagny, Imprimerie de Montmagny, 1922, 214 p.

Les Demi-civilisés, Montréal, Éditions du Totem, 1934, 223 p. ; 2^e édition revue et remaniée par l'auteur, Montréal, Éditions de l'Homme, 1962, 158 p. ; 3^e édition : Montréal, Éditions de l'Homme, 1966, 174 p. ; réédition : Montréal, Éditions de l'Actuelle, 1970, 196 p.

Traductions anglaises : *Sackcloth for Banner* (*les Demi-civilisés*), translated by Lukin Barette, Toronto, The Macmillan Co. Ltd, 1938, 262 p. ; *Fear's Folly* (*les Demi-civilisés*), translated by John Glassco, edited and introduced by John O'Connor, Ottawa, Carleton University Press, « Carleton Library Series », n° 127, 1982, 178 p. [D'après l'édition de 1966.]

2. On ne trouvera pas ici un inventaire complet de l'œuvre de Jean-Charles Harvey : articles de journaux et de revues, contes et récits, conférences, pamphlets ou brochures parus isolément, ou romans encore inédits. Nous ne mentionnons que les livres et brochures publiés chez un éditeur.

Les Paradis de sable, Québec, Institut littéraire du Québec, 1953, 242 p.

II Contes et nouvelles

L'homme qui va, Montréal, Imprimerie « le Soleil », 1929, 213 p. (illustrations de Simone Routhier. Prix David 1929) ; 2^e édition : Montréal et New York, Louis Carrier et Compagnie, Éditions du Mercure, 1929, 213 p. ; 3^e édition : Montréal, Éditions de l'Homme, 1967, 158 p.

Sébastien Pierre, Lévis, Éditions « le Quotidien », 1935, 225 p. ; 2^e édition : Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, « 10/10 », 1985, 242 p.

Des bois, des champs, des bêtes, Montréal, Éditions de l'Homme, 1965, 130 p.

III Poèmes

La Fille du silence, Montréal, Éditions d'Orphée, 1958, 134 p.

IV Essais et brochures

La Chasse aux millions. L'avenir industriel du Canada français, Québec, publié sous les auspices du Crédit industriel, 1921, 40 p.

Québec la douce Province. Textes rédigés par Jean-Charles Harvey et Ernest Schenck, guide établi par Claude Melançon et Maurice Sauriol, gravures de Marcel Cognac, Montréal, le Chemin de fer national du Canada, 1925, 64 p.

Pages de critique, Québec, Éditions « le Soleil », 1926, 187 p.

Jeunesse, « Les cahiers noirs », Québec, Éditions de Vivre [1935], 59 p.

Art et combat, Montréal, Éditions de l'Action canadienne-française, 1937, 229 p.

French Canada at War, Toronto, MacMillan War Pamphlets, 1941, 26 p.

Can we Achieve Canadian Unity ?, Toronto, MacMillan War Pamphlets, 1941, 6 f.

Les Grenouilles demandent un roi, Montréal, les Éditions du Jour, 1943, 156 p. Traduction anglaise : *The Eternal Struggle : the Truceless Conflict between the Rights of the Individual and the Forces of Despotism*, Toronto, Forward Publishing Co. Ltd., 1943, 104 p.

L'U.R.S.S., paradis des dupes, Montréal, Imprimé à la Patrie, 1945, 32 p. Traduction anglaise : *U.S.S.R. A Fool's Paradise*, Montreal, printed by la Patrie, 1945, 31 p.

Les Armes du mensonge, Montréal, Imprimé à la Patrie, 1945, 32 p. Traduction anglaise : *The Weapons of Falsehood*, Montreal, Printed by la Patrie, 1945, 32 p.

L'Épidémie des grèves [s.l., s.édit.], 1945, 28 p.

La Peur, Saint-Hyacinthe, l'Imprimerie de Yamaska, « Feuilles démocratiques », 1945, 16 p. [texte d'une conférence prononcée le 9 mai 1945, devant les membres de l'Institut démocratique canadien]. Traduction anglaise : *Fear* [s.l., s.édit.], 1945, 26 p.

Pourquoi je suis antiséparatiste, Montréal, Éditions de l'Homme, 1962, 128 p.

Visages du Québec, Texte de Jean-Charles Harvey, photographies de Marcel Cognac, Montréal, Cercle du Livre de France, 1964, 208 p.

C – ÉTUDES CONSACRÉES AUX DEMI-CIVILISÉS³

I Livres, parties de livres

ANONYME, « Sources à consulter sur les Demi-civilisés », *Fiches bibliographiques de littérature canadienne*, Montréal, Fides, juin 1969, n° 684.

ANONYME, *Biographies canadiennes-françaises*, Montréal, Éditions J.-A. Fortin, 1965, p. 634-635.

BAILLARGEON, Samuel, *Littérature canadienne-française*, Montréal/Paris, Fides, 1957, p. 249-254.

BARBEAU, Victor, *la Face et l'envers. Essais critiques*, Montréal, Éditions de l'Action canadienne-française, 1966, p. 89.

BÉLANGER, André-J., *L'Apolitisme des idéologies québécoises. Le grand tournant de 1934-1936*, Québec, les Presses de l'Université du Québec, 1976, p. 3 et 330-334.

BESSETTE, Gérard, Lucien GESLIN et Charles PARENT, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Centre éducatif et culturel, 1968, p. 406-412.

BOVEY, Wilfrid, *les Canadiens français d'aujourd'hui ; l'essor d'un peuple*, Montréal, Éditions de l'Action canadienne-française, 1940, p. 296.

3. Cette partie de notre bibliographie ne contient que les études critiques qui permettent de saisir l'évolution des opinions ou des jugements émis sur les *Demi-civilisés* depuis 1934. Elle est donc loin d'être une bibliographie complète des écrits parus sur ce roman au Canada et à l'étranger.

- BRUNET, Berthelot, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1946, p. 142 et 145.
- COLLET, Paulette, *l'Hiver dans le roman canadien-français*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1965, p. 22 et 67.
- DUCROCQ-POIRIER, Madeleine, *le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958. Recherche d'un esprit romanesque*, Paris, Nizet, 1978, p. 439-443.
- DUHAMEL, Roger, *Manuel de littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions pédagogiques, 1967, p. 76-77.
- FALARDEAU, Jean-Charles, « L'évolution du héros dans le roman québécois », dans *Littérature canadienne-française*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, « Conférences J.-A. De Sève », 1969, p. 241-247.
- FALARDEAU, Jean-Charles, *Notre société et son roman*, Montréal, Hurtubise HMH, 1967, p. 102.
- FALARDEAU, Jean-Charles, *Imaginaire social et littérature*, Montréal, Hurtubise HMH, 1972, p. 31-38.
- GAGNON, Jean-Louis, « Les cahiers noirs », dans *Jeunesse de Jean-Charles Harvey*, Québec, Éditions de Vivre [1935], p. 6-14.
- GAGNON, Marcel-Aimé, *Jean-Charles Harvey, précurseur de la révolution tranquille*, Montréal, Beauchemin, 1970, 378 p.
- GONZALO-FRANCOLI, Yvette, « La double réception des *Démicivilisés*, 1934 et 1962 », dans Richard Giguère, édit., *Réception critique de textes littéraires québécois*, Sherbrooke, Département d'études françaises, Université de Sherbrooke, 1982, p. 42-67.
- HARE, John, Réginald HAMEL et Paul WYCZYNSKI, *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides [1976], p. 341-342.
- HAYNE, M. David, « Les grandes options de la littérature canadienne-française », dans *Littérature canadienne-française*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, « Conférences J.-A. de Sève », 1969, p. 36 et 47.
- LÉGER, Jules, *le Canada français et son expression littéraire*, Paris, Nizet, 1938, p. 181-182.
- LEMIEUX, Denise, *Une culture de la nostalgie*, Montréal, Boréal Express, 1984, p. 28-29.
- MAILHOT, Laurent, *la Littérature québécoise*, Paris, Presses universitaires de France, « Que sais-je ? », n° 1579, 1974, p. 58.
- MARCOTTE, Gilles, *Une littérature qui se fait*, Montréal, HMH, 1962, p. 22-25.
- MARCOTTE, Gilles et François HÉBERT, *Anthologie de la littérature québécoise*, Montréal, Éditions La Presse, 1979, t. III, p. 282-301.

- MOISAN, Clément, *l'Âge de la littérature canadienne. Essai*, Montréal, HMH, 1969, p. 27.
- MORIN, Michel, « *Les Demi-civilisés, ou le savoir de l'échec* », dans *l'Amérique du Nord et la culture ; le territoire imaginaire de la culture*, t. II, Montréal, Hurtubise HMH, 1982, p. 199-262.
- O'LEARY, Dostaler, *le Roman canadien-français. Étude historique et critique*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1954, p. 85-87.
- RENAUD, André, « Jean-Charles Harvey », dans Pierre de Grandpré, édit., *Histoire de la littérature française du Québec*, t. II, Montréal, Beauchemin, 1968, p. 259-263.
- RIOUX, Marcel, « Aliénation culturelle et roman canadien », dans Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau, édit., *Littérature et société canadiennes-françaises*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1964, p. 147.
- ROBERT, Guy, « Jean-Charles Harvey et ses *Demi-civilisés* », dans *Aspects de la littérature québécoise*, Montréal, Beauchemin, 1970, p. 91-112.
- ROBIDOUX, Réjean et André RENAUD, *le Roman canadien-français du vingtième siècle*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, p. 75.
- ROUSSEAU, Guildo, *Jean-Charles Harvey et son œuvre romanesque*, Montréal, Centre éducatif et culturel, 1969, 200 p.
- ROUSSEAU, Guildo, « *Les Demi-civilisés* », dans Maurice Lemire, édit., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, Montréal, Fides, 1982, p. 343-349.
- ROUSSEAU, Guildo, « Jean-Charles Harvey », dans *The Canadian Encyclopedia*, Edmonton, Hurtig Publishers Ltd., vol. 2, 1985, p. 796 *l'Encyclopédie du Canada*, Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, vol. 2, 1987, p. 888.
- ROY, Camille, *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*, 20^e édition, Montréal, Beauchemin, 1956, p. 164.
- ROY, M., « Entretiens avec Jean-Charles Harvey », émission « Témoignages d'écrivains », à la télévision de Radio-Canada, les 30 septembre et 7 octobre 1964.
- SAVARD-BOULANGER, Sylvianne, *la Correspondance étrangère de Jean-Charles Harvey*, édition critique, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1984, 378 p.
- SYLVESTRE, Guy, *Panorama des lettres canadiennes-françaises*, Québec, ministère des Affaires culturelles, 1964, p. 31.
- SYLVESTRE, Guy, Brandon CONDRON et Carl F. KLINCK, *Écrivains canadiens/Canadian Writers*, Montréal, Hurtubise, HMH, 1964, p. 70.

- TEBOUL, Victor, « *Le Jour* ». *Émergence du libéralisme moderne au Québec*, Montréal, Hurtubise HMH, 1984, 440 p.
- TOUGAS, Gérard, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, Presses universitaires de France, 1964, p. 116 et 139-140.
- VAN SCHENDEL, Michel, « L'amour dans la littérature canadienne-française », dans Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau, édit., *Littérature et société canadiennes-françaises*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1964, p. 162-163.
- VIATTE, Auguste, *Histoire littéraire de l'Amérique française*, Paris, Presses universitaires de France, 1954, p. 178.
- VIATTE, Auguste, « Littérature d'expression française dans la France d'outre-mer et à l'étranger », dans Raymond Queneau, édit., *Histoire des littératures*, Paris, Gallimard, « Encyclopédies de la Pléiade », t. III : « Littératures françaises, connexes et marginales », 1958, p. 1388.
- WADE, Mason, *les Canadiens français de 1760 à nos jours*. Traduit de l'anglais par Adrien Venne, t. II, Montréal, Cercle du Livre de France, 1963, p. 323.
- WYCZYNSKI, Paul, « Panorama du roman canadien-français », dans *le Roman canadien-français : évolution, témoignages, bibliographies*, Montréal, Fides, « Archives des lettres canadiennes », vol. 3, 1964, p. 18-19.

II Thèses

- DUBOIS, Marguerite-Laura, « Un indépendant : Jean-Charles Harvey », dans « Quelques tendances du roman canadien-français d'après-guerre », Sackville (N.B.), Mount Allison, mémoire de maîtrise, 1941, p. 79-98.
- MORIN, Jacqueline, « Bio-bibliographie de Jean-Charles Harvey », Montréal, École de bibliothécaires, Université de Montréal, 1943-1944, 312 f.
- SAVARD-BOULANGER, Sylvianne, « La Pensée politique de Jean-Charles Harvey journaliste », Sherbrooke, Université de Sherbrooke, Département d'études françaises, thèse de doctorat ès arts, 1985, 365 f.

III Articles

- ANONYME, « Condamnation du roman de M. Harvey, intitulé : *les Demi-civilisés* », *l'Action catholique*, 26 avril 1934, p. 1.
- ANONYME, « Roman prohibé par S.É. le Cardinal Villeneuve », *le Devoir*, 26 avril 1934, p. 1.

- ANONYME, « Une déclaration de M. Jean-Charles Harvey », *l'Action catholique*, 27 avril 1934, p. 3.
- ANONYME, « M. Harvey consent à retirer son roman », *le Devoir*, 27 avril 1934, p. 2.
- ANONYME, « Un roman canadien est mis à l'index », *le Nouvelliste*, 27 avril 1934, p. 1.
- ANONYME, « À propos d'un roman canadien », *le Soleil*, 27 avril 1934, p. 3.
- ANONYME, « La censure d'un livre », *l'Événement*, 28 avril 1934, p. 4.
- ANONYME, « Un roman canadien est mis à l'index », *le Bien public*, 3 mai 1934, p. 12.
- ANONYME, « Le départ de M. Jean-Charles Harvey du *Soleil* », *le Devoir*, 30 avril 1934, p. 8.
- ANONYME, « À demi-civilisé », *le Journal*, 3 mai 1934, p. 12.
- ANONYME, « Méli-Mélo : M. Jean-Charles Harvey », *l'Avenir du Nord*, 4 mai 1934, p. 1.
- ANONYME, « Sackcloth for Banner », *le Jour*, 10 décembre 1938, p. 1.
- ANONYME, « Book Review : *Sackcloth for Banner* by Jean-Charles Harvey », *The Chatham Daily News*, December 10, 1938, p. 7.
- ANONYME, « Editor Lost his Job over Unusual Novel », *The Star*, January 7, 1939, p. 13.
- ANONYME, « More about Books », *Commonweal*, February 24, 1939, p. 501.
- ANONYME, « Jean-Charles Harvey. *Sackcloth for Banner* », *Book Review Digest*, April 1939, p. 434.
- ANONYME, « *Les Demi-civilisés* », *le Jour*, 16 mars 1946, p. 5.
- ANONYME, « Confession d'un enfant du siècle », *le Devoir*, 28 novembre 1947, p. 1.
- ANONYME, « La résurrection des *Demi-civilisés* », *le Nouveau Journal*, 9 janvier 1962, p. 21.
- ANONYME, « Jean-Charles Harvey : une vie en 9 photos », *le Petit Journal*, 8 janvier 1967, p. 20 et 45.
- ANDERSON, H.H.C., « News-Making Novel of French-Canada Today », *The Vancouver Daily Province*, January 21, 1939, p. 13.
- ASSELIN, Olivar, « Mœurs sauvages », *l'Ordre*, 30 avril 1934, p. 1.
- AUCLAIR, Élie-Joseph, « Un livre condamné », *le Messager Saint-Michel de Sherbrooke*, 13 mai 1934, p. 3.
- BASTIEN, Hermas [pseud. : Étienne Robin], « La paille et le grain », *l'Information médicale et paramédicale*, 20 janvier 1962, p. 21.

- BERNARD, Harry [pseud. : L'Illettré], « La carrière de Jean-Charles Harvey », *le Droit*, 11 février 1968, p. 6.
- BONENFANT, Jean-Charles, « Les études sociales », *University of Toronto Quarterly*, vol. 35, n° 4, 1965-1966, p. 524-536.
- BOWMAN, A.-R., « Les barbares et les civilisés », *le Jour*, 3 décembre 1937, p. 1.
- BRÛLÉ, Michel, « Quand les pensées de Jean Simard deviennent répertoire », *le Nouveau Journal*, 30 décembre 1961, p. 12.
- BRUNET, Berthelot, « Quand Québec se dessale », *l'Ordre*, 25 avril 1934, p. 4.
- BRUNET, Berthelot, « Portrait : Grignon fait de la terre », *l'Ordre*, 19 mai 1934, p. 1-2.
- C[halout], P[ierre], « Jean-Charles Harvey qui fut grand-père de la révolution tranquille », *la Patrie*, 18 février 1965, p. 6 (reproduit dans *le Droit*, 6 mars 1965, p. 8).
- CHAMBERLAND, Paul, « M. Jean-Charles Harvey, une mystique de la race », *Parti pris*, vol. 1, n° 6, mars 1964, p. 55-58.
- CHARLAND, Roland M., « Étude d'auteur canadien. M. Jean-Charles Harvey », *Lectures*, vol. 12, n° 1, septembre 1965, p. 3-7.
- CHOQUETTE, Adrienne, « Une grande enquête du *Mauricien*. J.-C. Harvey », *le Mauricien*, juillet 1938, p. 18-19, 31-32 et 33 (reproduit dans *Confidences d'écrivains canadiens-français*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1939, p. 131).
- COLLET, Paulette, « les Paysages d'hiver dans le roman canadien-français », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 17, janvier 1963, p. 416.
- COUTURE, Sévère, « Roman : les *Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey », *le Jour*, 30 juillet 1938, p. 2.
- C. W., « In Quebec : *Sackcloth for Banner* by Jean-Charles Harvey », *The Hamilton Spectator*, December 24, 1939, p. 26.
- DEACON, William Arthur, « Self-Criticism From Quebec : *Sackcloth for Banner* », *The Globe and Mail*, December 17, 1938, p. 25.
- DENIS, Fernand, « [30] », *le Petit Journal*, 8 janvier 1967, p. 8.
- DESMARCHAIS, Rex [pseud. : Xavier Durant], « Chronique des *Demi-civilisés* », *le Jour*, 11 février-18 mars 1939, p. 4.
- DESROCHERS, Alfred, « Les individualistes de 1925 », *le Devoir*, 24 novembre 1951, p. 9.
- DIX, Edward, « The Canadian Scene. *Sackcloth for Banner* by Jean-Charles Harvey », *Saturday Night*, February 25, 1939, p. 17.

- DUFRESNE, Luc, « Québec chez Harvey et Lemelin », *Parti pris*, vol. 2, n° 9, mai 1965, p. 31-36.
- DUHAMEL, Roger, « Jean-Charles Harvey », *le Droit*, 6 mars 1965, p. 8.
- DUPUY, Pierre, « Sur deux romans de Jean-Charles Harvey », *le Canada*, 24 février 1936, p. 2 (reproduit du *Mercure de France*, janvier-février 1936, p. 194-196).
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, « La Cité : ferment intellectuel et symbole de demain », *le Devoir*, 7 novembre 1964, p. 26 (reproduit sous le titre « La Ville. Quærens quem devoret », dans *Signet II*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1967, p. 23-30).
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, « Une nouvelle littérature », *Études françaises*, vol. 1, n° 1, février 1965, p. 106-110.
- FOURNIER, Roger, « Le Québec en 1934 ? Un pays étrange qui laisse songeur », *le Petit Journal*, 15 janvier 1967, p. 37.
- GAGNON, Jean-Louis, « Jean-Charles Harvey ou la vocation de la liberté », *le Journal de Montréal*, 26 février 1965, p. 17.
- GARNEAU, René, « Les tendances actuelles du roman canadien », *Revue dominicaine*, vol. 42, n° 2, février 1936, p. 100-108.
- GAY, Paul, « Les Demi-civilisés », *le Droit*, 10 février 1962, p. 12.
- GAY, Paul, « Les Demi-civilisés », *Lectures*, vol. 9, n° 1, septembre 1962, p. 16.
- GILLET, Louis, « La pensée étrangère. Printemps canadien », *l'Ordre*, 28 septembre 1934, p. 3 (reproduit de *l'Écho de Paris*, 23 août 1934).
- GIRARD, Henri, « Un livre de combat », *le Canada*, 27 avril 1934, p. 2.
- GOULD, Cecil, « Station for Banner », *Station C.J.C.A.*, Edmonton, décembre 1938.
- GRIGNON, Claude-Henri [pseud. : Valdombre], « Jean-Charles Harvey sous son vrai jour », *les Pamphlets de Valdombre*, vol. 2, n° 8, juillet 1938, p. 331-375.
- HAMEL, Charles-Émile, « Notes sur notre roman », *le Jour*, 30 juillet 1938, p. 2.
- HAMEL, Charles-Émile, « La revanche d'un écrivain », *le Jour*, 14 janvier 1939, p. 1.
- HAMEL, Réginald, « L'érotisme dans les romans, contes et nouvelles entre 1900 et 1940 », *Parti pris*, nos 9-10-11, été 1964, p. 129.
- HAMEL, Réginald, « Vingt lettres inédites de Louis Dantin à Louigny de Montigny », *le Devoir*, 8 avril 1965, p. 23, 24 et 32.
- HAMELIN, Jean, « 28 ans après, retour des Demi-civilisés », *le Devoir*, 9 janvier 1962, p. 1.

- HAMELIN, Jean, « Rééditions : J.-Chs. Harvey et Romain Rolland », *le Devoir*, 27 janvier 1962, p. 10.
- HÉROUX, Roland, « Harvey, journaliste engagé », *le Nouvelliste*, 5 janvier 1967, p. 4.
- KEABLE, Jacques, « Jean-Charles Harvey : 45 ans de journalisme et la réédition d'un roman fameux », *la Presse*, 9 janvier 1962, p. 29.
- LAFRANCE, Rolland, « Tant d'athées que ça », *Hull-Matin*, 29 septembre 1965, p. 4.
- LANGLOIS, Conrad, « Réédition du roman *les Demi-civilisés* », *la Patrie*, 14 janvier 1962, p. 23.
- LANGLOIS, Georges, « L'affaire Harvey », *l'Ordre*, 30 avril et 4 mai 1934, p. 2.
- LAPORTE, Jeanne, « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », *Cité libre*, n° 10, 1954, p. 17-24 (reproduit dans Gilles Marcotte, édit., *Présence de la critique*, Montréal, HMH, 1966, p. 102-120).
- LAPORTE, Maurice, « Une heure avec M. Jean-Charles Harvey », *le Canada*, 10 février 1936, p. 2.
- LAPORTE, Maurice, « Notes sur le roman », *les Idées*, vol. 6, n° 6, décembre 1937, p. 351-356.
- LAURENDEAU, André, « À propos de *Ton histoire est une épopée*. Un historien selon le cœur de Jean-Charles Harvey », *l'Action nationale*, vol. 18, n° 3, novembre 1941, p. 190-218.
- LAUZIÈRE, Arsène, « Coups de sonde dans le roman canadien », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 26, n° 3, juillet-septembre 1956, p. 310.
- LÉGARÉ, Romain, « Le prêtre dans le roman canadien-français », *Culture*, vol. 24, n° 1, mars 1962, p. 6-7 (reproduit dans *le Roman canadien-français ; évolution, témoignages, bibliographie*, Montréal, Fides, « Archives des lettres canadiennes », vol. 3, 1964, p. 170-171).
- LE GRAND, Albert, « Une parole enfin libérée », *Maintenant*, nos 68-69, septembre 1967, p. 267-272.
- L. M., « A Liberal Novelist's Picture of Quebec » : *Sackcloth for Banner*. By Jean-Charles Harvey », *The Daily Clarion Review*, January 6, 1939, p. 7.
- MAJOR, André, « Journaliste et écrivain engagé : Jean-Charles Harvey vient de mourir », *le Devoir*, 4 janvier 1967, p. 10.
- MARSH, Helen, « Semi-civilization in Quebec : *Sackcloth for Banner* : Jean-Charles Harvey », *The Canadian Forum*, February 1939, p. 348-349.

- PAMPHILE [pseud.], « Carnet d'un grincheux », *le Devoir*, 21 avril 1934, p. 1.
- PARÉ, Jean, « Bootlegger d'intelligence en période de prohibition », *le Nouveau Journal*, 20 janvier 1962, p. 3.
- PARÉ, Jean, « Que reste-t-il des *Demi-civilisés* vingt-huit ans après ? », *le Nouveau Journal*, 20 janvier 1962, p. 3.
- PARIZEAU, Lucien, « Le roman de Jean-Charles Harvey », *l'Ordre*, 1^{er} mai 1934, p. 1.
- SIMON, Pierre-Henri, « Le domaine canadien : essais, romans et poèmes », *le Devoir*, 8 janvier 1963, p. 6.
- SPENCE SOUTHRON, Jane, « In French Canada. *Sackcloth for Banner* (les *Demi-civilisés*). By Jean-Charles Harvey. Translated by Lukin Barette », *The New York Times Book Review*, January 8, 1939, p. 12.
- TARDIF, Jacques, « *Les Demi-civilisés*, ou le procès d'une civilisation », *Quartier latin*, 27 février 1962, p. 13 et 15.
- WILL, J.S., « Novels : *Sackcloth for Banner*, by Jean-Charles Harvey, translated from the French *les Demi-civilisés* by Lukin Barette », *The Vancouver Sun*, January 28, 1939, p. 2.
- WILL, J. S., « Canadian Courage. Jean-Charles Harvey : *Sackcloth for Banner* (les *Demi-civilisés*) », *The Canadian Bookman*, February-March 1939, p. 65.

D – AUTRES OUVRAGES CITÉS OU CONSULTÉS

- BEAUDET, Louis, *Québec, ses monuments anciens et modernes ou vade mecum des citoyens et des touristes*, Québec, Société historique de Québec, « Cahiers d'histoire », n° 25, 1973, 200 p.
- BÉLISLE, Louis-Alexandre, *Références biographiques*, Montréal, Éditions de la famille canadienne, t. III, 1978, 144 p.
- BOIVIN, Léonce, *Dans nos montagnes (Charlevoix)*, 3^e éd. revue et corrigée, Les Éboulements [s.édit.], 1945, 242 p.
- BOUCHARD, Georges, *Vieilles choses, vieilles gens. Silhouettes campagnardes*, Montréal, Beauchemin, 1926, 192 p. Traduction anglaise : *Other Days, Other Ways. Silhouettes of the Past in French Canada*, Montréal, L. Carrier, 1928, 189 p.
- BROWN, Clément, *Québec. Croissance d'une ville*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1952, 76 p.
- DUPONT, Antonin, *les Relations entre l'Église et l'État sous Louis-Alexandre Taschereau, 1920-1936*, Montréal, Guérin éditeur, 1972, 366 p.
- FOURNIER, Rodolphe, *Lieux et monuments historiques de Québec*, Québec, Éditions Garneau, 1976, 344 p.

- LACROIX, Georgette, *le Carnaval de Québec : une histoire d'amour*, Montréal, Éditions Québecor, 1984, 204 p.
- LAFLAMME, Jean et Rémi Tourangeau, *l'Église et le théâtre au Québec*, Montréal, Fides, 1979, 356 p.
- LANCTOT, Gustave, édit., *les Canadiens français et leurs voisins du Sud*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1941, 322 p.
- LANCTOT, Gustave, *le Canada et la Révolution américaine (1774-1783)*, Montréal, Beauchemin, 1965, 334 p.
- LAVERGNE, Édouard-V., *Sur les remparts*, Québec, Imprimerie de « l'Action sociale », 1924, 322 p.
- LEMIRE, Maurice, *les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1970, 284 p.
- LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER, Jean-Claude ROBERT et François RICARD, *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1986, 740 p.
- MONIÈRE, Denis, *le Développement des idéologies au Québec. Des origines à nos jours*, Montréal, les Éditions Québec/Amérique, 1977, 382 p.
- POULIOT, J.-Camille, *Québec et l'île d'Orléans, évocations historiques*, Québec [s.édit.], 1927, 266 p.
- ROBY, Yves, *les Québécois et les investissements américains (1918-1929)*, Québec, les Presses de l'Université Laval, « Cahiers d'histoire de l'Université Laval », n° 20, 1976, 250 p.
- ROUSSEAU, Guildo, *l'Image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1981, 360 p.
- ROUTHIER, Adolphe-Basile, *Québec et Lévis à l'aurore du xx^e siècle*, 2^e éd., Montréal, la Compagnie de publication Samuel de Champlain, 1900, 358 p.
- ROY, Pierre-Georges, *les Monuments commémoratifs de la Province de Québec*, publié par la Commission des monuments historiques de la province de Québec, Québec, Imprimerie L.-A. Proulx, 1923, 2 vol.
- ROY, Pierre-Georges, *le Vieux Québec*, 1^{re} série : Québec [s.édit.], 1923, 306 p. ; 2^e série : Lévis [s.édit.], 1931, 306 p.
- ROY, Pierre-Georges, *les Rues de Québec*, Lévis [s.édit.], 1932, 222 p.
- VIGOD, Bernard L., *Quebec before Duplessis : The Political Career of Louis-Alexandre Taschereau*, Kingston/Montreal, McGill-Queen's University Press, 1986, 312 p.

Page laissée blanche

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Note sur l'établissement du texte	53
Chronologie de Jean-Charles Harvey	55
Sigles et abréviations	81
<i>Les Demi-civilisés</i>	83
Appendices	
I : Introduction [1962].	265
II : Lettre de Jean-Charles Harvey à M ^{gr} Camille Roy	274
III : Lettre de Jean-Charles Harvey à Alfred DesRochers suivie du poème « La mort de Dorothée »	278
IV : Partie officielle. Déclaration. Condamnation du roman « Les demi-civilisés ». Une déclaration de Jean-Charles Harvey	282
V : Leçons propres à l'édition de 1966	284
Bibliographie	287

Achevé d'imprimer
en mai 1988 sur les presses
des Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc.
Cap-Saint-Ignace, Qué.